This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08244913 7

Digitized by Google

LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA LACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.

Digitized by Google

BKN
Hugo
Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

SOUVENIRS

D'UN

CHEF DE BUREAU ARABE

ASTOIN NEW-YORK

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8. rue Montmorency,

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN CHEF DE

BUREAU ARABE

PAR

FERDINAND HUGONNET

ANCIEN CAPITAINE, CHEF D'UN BUREAU ARABE.

« Souviens-toi qu'une once d'honneur
» vaut mieux qu'un quintal d'or. »
(*Dicton arabe.*)

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1858

Reproduction et traduction réservées.

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Je me suis surtout proposé dans les pages qui vont suivre, d'essayer de démontrer que le peuple indigène de l'Algérie, était très-peu connu de nous, et j'ai dû faire voir, en conséquence, que la plupart des opinions désavantageuses qui ont cours à son égard, provenaient, soit de notre antagonisme naturel, soit de ce qu'en présence de l'immense difficulté de notre tâche sur la terre africaine, les moyens employés n'ont pas toujours été les plus convenables, et n'ont pu, par suite, donner des résultats toujours excellents.

Je me suis efforcé de me tenir constamment en dehors de tout esprit de coterie, et de me montrer simplement observateur consciencieux.

F. H.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

CHEF DE BUREAU ARABE

CE QUE C'EST QU'UN BUREAU ARABE.

J'étais simple lieutenant lorsque je fus appelé aux fonctions de chef d'un bureau arabe sur une des frontières de notre Algérie, dans un cercle habité par des tribus montagnardes, remuantes et constamment en lutte avec les populations du pays voisin.

Je me donnai immédiatement pour but d'arriver à être maître de mes administrés, non-seulement par la force,

Digitized by Google

mais aussi par la justice, la bonté, l'énergie, le désintéressement; je résolus d'employer tout mon temps, toutes mes facultés, à devenir dans le pays le centre universel où toutes les passions, toutes les forces vinssent converger, pour recevoir de moi seul une direction. Il fallait, pour cela, me mettre au courant du langage grossier de ces montagnards, parler leur patois, puis leur donner publiquement, dans une occasion favorable, la preuve d'un courage incontestable, et enfin, dans les séances publiques que je me proposais de tenir, leur faire voir que je connaissais tous les détails de leurs mœurs, toutes les histoires où l'amour-propre de ces tribus était en jeu, tous les antécédents des principaux groupes de la population.

Au bout de quelques mois, j'avais à peu près réussi, et cinq ans après, lorsque je fus appelé à d'autres fonctions, j'étais assez maître de l'esprit de mes Arabes pour les amener à entreprendre des travaux industriels importants.

C'est en me rappelant ce séjour de cinq ans, que je transcris ici quelques épisodes qui feront mieux sentir que de simples théories ce qu'on peut obtenir des indigènes lorsqu'on veut se vouer tout entier à leur administration, en ne prenant jamais pour guide que des principes de loyauté et de désintéressement.

Digitized by Google

Et d'abord, il faut expliquer ce que c'est qu'un bureau arabe.

L'institution du bureau arabe n'est comparable à rien dans le passé, d'après ce que je connais, au moins, des diverses espèces d'administrations ou de pouvoirs qui ont eu action sur les peuples. On compare quelquefois le bureau arabe à l'autorité des pachas d'Orient; le bureau arabe a sur les musulmans un pouvoir plus étendu, puisque, en outre de tout ce que peut faire un pacha, il contrôle en Algérie tout ce qui touche à la religion musulmane, et cela avec bien plus d'indépendance que ne pourrait le faire un successeur des satrapes. Le bureau arabe a aussi dans ses attributions le soin de répondre à tous les besoins, à toutes les demandes, à toutes les tentatives d'initiative de la race conquérante sur le territoire conquis, et ceci seul est une besogne bien grande et souvent bien ingrate.

Le bureau arabe est le trait d'union entre la race européenne qui s'est implantée en Algérie depuis 1830, et l'indigène qui occupait antérieurement ce pays et l'occupe encore.

Dès les premiers pas que nous avons faits en Algérie, les généraux et chefs militaires isolés se sont sentis mal à l'aise dans une contrée dont ils ne connaissaient rien; c'est là une situation dont on ne tient pas assez compte.

Digitized by Google

Dans quelque coin de l'Europe qu'on soit appelé à combattre, il y a espoir pour notre état-major de trouver à l'avance des cartes, des livres, des renseignements expliquant le pays, tout au moins des voyageurs dont les récits peuvent éclairer. Lors de notre débarquement à Sidi-Ferruch, nous n'avions pas ces ressources; on fut fort embarrassé pour tout. Mais aussitôt commencèrent à se montrer quelques jeunes officiers qui s'étaient occupés d'apprendre un peu de langue arabe et de se mettre en rapport avec les indigènes; ce furent de simples essais de bureau arabe, car, dans le principe, nos officiers ne pouvaient guère s'adresser qu'à de misérables juifs à l'affût de tous les gains, à des gens de bains, de cafés et autres établissements maures, tous citadins, n'ayant presque jamais été au dehors et ne pouvant nous être utiles dans nos projets sur le pays. Cependant ces premiers efforts furent appréciés; de beaux avancements en furent la récompense; aussi les premiers officiers chargés des affaires arabes eurent-ils des imitateurs (1).

Pendant longtemps les officiers chargés des affaires arabes eurent simplement à faire ce qui n'est maintenant

(1) Voici les noms de la plupart des plus anciens officiers des affaires arabes, tous arrivés au grade d'officier général, excepté M. Pélissier, consul général, et M. Ducrot, colonel dans la garde: MM. Lamoricière, Duvivier, Pélissier (le consul), Marcy-Monge, d'Allonville, Bosquet, Daumas, Walsin Esterhazy, de Martimprey, Herbillon, Rivet, de Barral, Durrieu, Bourbaki, Bazaine, Deligny, Desvaux, Ducrot.

Digitized by Google

qu'une faible partie de leur tâche; il est vrai que c'est la plus brillante, et qu'à mesure que celle-ci va de plus en plus s'effaçant, ainsi que les chances de guerre, le recrutement des bureaux arabes militaires devient plus difficile: un service qui prend chaque jour un caractère plus administratif et civil, ne peut plus solliciter autant les jeunes ambitions de nos officiers.

Cette partie donc des affaires arabes qui faisait toute l'occupation de nos devanciers, consistait à renseigner les généraux sur le nombre, la qualité, la position de l'ennemi, sur les directions générales, les sentiers à suivre, sur l'état présumable des pays où l'on devait opérer, et enfin, si des partis hostiles, des chefs musulmans demandaient à faire des conventions provisoires, à préparer, discuter et conclure ces arrangements. Plus tard, lorsque nous eûmes des contingents indigènes à notre service, les officiers chargés des affaires arabes eurent, indépendamment des fonctions susdites, le commandement de ces contingents; ils jouirent de l'insigne faveur, bien que dans un grade relativement inférieur, de pouvoir, à la tête des goums arabes, tenter des coups de main trop risqués, des pointes trop aventureuses pour être confiés à des troupes françaises, que l'on aurait pu compromettre.

Un peu plus tard encore, ces officiers furent chargés de surveiller l'administration de nos chefs indigènes,

Digitized by Google

lorsqu'il y en eut de réellement soumis à notre domination, et de préparer des commencements d'administration : impôts et corvées, domaines de l'Etat, statistique, documents divers, religion, justice, travaux de toute sorte.

Enfin, de nos jours, le bureau arabe, dont l'importance dans les affaires algériennes absorbe celle des commandants militaires eux-mêmes, le bureau arabe n'a pas d'existence officielle comme administration ayant des attributions et une responsabilité ; il est en principe, tout simplement, l'instrument des commandants de cercle, de subdivision et de division. Le territoire militaire de l'Algérie est partagé en trois divisions ou provinces, quatorze ou quinze subdivisions et quarante à quarante-cinq cercles ou annexes. L'unité administrative indigène est le cercle. Sur ce territoire militaire, ce sont les commandants supérieurs qui ont officiellement tous les pouvoirs, ce sont eux qui signent toutes les décisions, tous les rapports, soit avec les autorités supérieures, soit avec les administrations diverses. Seulement il est attribué à chacun de ces commandants un bureau arabe pour tout élaborer ; celui-ci est alors le délégué du commandant et le représente dans tout ce qui suit.

Le bureau arabe surveille la population indigène ; il se tient au courant de tout ce qui se passe chez elle ; con-

Digitized by Google

trôle l'administration des chefs arabes; écoute journellement les plaintes qui peuvent être portées par les administrés. Si l'affaire est purement judiciaire, c'est-à-dire héritage, mariage, conventions écrites, elle est transmise au kadhi, qui juge d'après la loi musulmane, sous le contrôle du bureau arabe. Si l'affaire est un délit grave, un crime prévu par nos lois, et qu'elle paraisse suffisamment élucidée, elle est soumise aux conseils de guerre, et cela sur les documents établis au bureau arabe.

Pour tous les autres cas, et ils sont nombreux, le bureau arabe juge avec plein pouvoir, sans règle établie à l'avance, cherchant seulement, autant que possible, à mettre d'accord les coutumes du pays et l'esprit, relativement meilleur, de nos lois. Les peines prononcées sont: la prison, l'amende, les dommages-intérêts, les restitutions ou frais, qui peuvent beaucoup varier; car il ne faudrait pas, sous ce rapport, comparer les habitudes des Arabes aux nôtres. Une fois que l'indigène a à sa disposition, pour régler ses petits démêlés, un chef en qui il a confiance, il lui soumet presque toute son existence.

Le bureau arabe propose la nomination et la destitution des divers chefs ou employés indigènes. Il surveille la conduite et l'administration des kadhis (juges musulmans) et de leurs assesseurs; il exerce une surveillance active sur les marchés arabes; il assure la sécurité

Digitized by Google

des routes, la tranquillité du pays arabe en général.

A la guerre, il commande les forces indigènes auxiliaires, prescrit les transports par corvées, et fait tout ce que nous avons expliqué avoir été la mission primitive des bureaux arabes.

Enfin il doit pousser la race indigène dans la voie du progrès et de la civilisation. Voilà son rôle vis-à-vis des indigènes.

En présence de la race conquérante, voici ce qu'il a à faire :

Il exécute les ordres du commandant supérieur, et lui communique tous les documents demandés de divers côtés.

Aux tribunaux militaires ou civils il fournit des renseignements relatifs aux crimes ou aux criminels ; il fait rechercher et arrêter les coupables ; il réunit les preuves des crimes, les pièces de conviction.

Relativement aux services financiers, il établit seul les rôles d'impôt, recherche la matière imposable, demande les augmentations, diminutions ou exemptions, établit toutes les pièces à ce sujet ; puis, quand vient l'époque du payement, c'est encore lui qui ordonne aux chefs indigènes de recueillir l'impôt, qui veille à ce que les sommes soient complètes, les papiers en règle, les formalités remplies, et qui adresse le tout au trésor. Il assure de même le

Digitized by Google

payement des amendes et régularise les papiers qui les concernent.

Aux services forestiers, il donne tous les renseignements sur les forêts, au fur et à mesure que le pays est convenablement exploré. Il prend des mesures pour rendre possibles les tournées des agents forestiers et leur existence au milieu du pays arabe, lorsqu'ils y sont à demeure fixe.

De même avec le domaine : renseignements divers, dénonciation au domaine de ce qui doit appartenir à l'État, location de biens domaniaux.

Pour les travaux publics, le bureau arabe, le premier, propose les travaux à faire en territoire arabe ; il prescrit les corvées, les transports indigènes, et les fait exécuter ; il fait percevoir, d'après les ordres du commandant supérieur, les cotisations volontaires, ou dites volontaires.

Au point de vue de la colonisation, il étudie toutes les demandes de concession, fait des rapports à l'appui de ces demandes, veille aux relations des colons déjà installés avec les indigènes, écoute les plaintes réciproques.

Enfin, toutes les fois qu'il y a une action à exercer sur les indigènes, c'est le bureau arabe qui est tout d'abord saisi ; toutes les fois qu'ils ont à se manifester d'une manière quelconque, courses, fêtes, etc., c'est le bureau

Digitized by Google

arabe qui les informe, les dirige, les commande et pourvoit à tout.

Je croyais avoir fini avec le rôle du bureau arabe, et j'ai omis la religion et l'instruction publique; le bureau arabe les surveille également.

Dans les tribus, il n'y a pas de personnages officiels chargés de ces fonctions; mais le bureau arabe ne doit pas perdre de vue les religieux autour desquels se réunissent volontairement les fidèles, ni les tolba de dernière classe, ou maîtres d'écoles, qui donnent aux enfants un enseignement tout à fait primaire.

On voit ce que c'est que le bureau arabe; eh bien! ce qui prouve la docilité du peuple indigène, la facilité avec laquelle il se laisse administrer, c'est que, dans un cercle ordinaire, il suffit au bureau arabe, pour fonctionner convenablement, de :

Un bon chef de bureau et un adjoint,

Un kadhi et ses assesseurs,

Un secrétaire français,

Un secrétaire indigène,

Un chaouch (huissier ou garçon de bureau),

Et quelques cavaliers pour agir au dehors, porter des ordres, etc.

Je reviens à mon bureau arabe.

J'avais pour tout local une vaste salle, que je me gardai

Digitized by Google

de faire diviser, comme beaucoup d'autres l'auraient sans doute fait, en antichambre, bureau de secrétaires, bureau public ne pouvant contenir que quelques individus, cabinet particulier, le tout disposé au point de vue du confortable de nos administrations. J'étais trop heureux d'avoir cette grande salle pour mes projets; je la gardai ainsi, et je commençai par faire connaître que, du matin au soir, les jours où je serais au chef-lieu du cercle, je recevrais tous les indigènes qui se présenteraient.

Je les faisais entrer tant qu'il en pouvait tenir; ils s'accroupissaient à terre, serrés les uns contre les autres, et c'est quelquefois en présence d'une centaine de spectateurs que je jugeais les affaires qui se présentaient, au grand étonnement de mes camarades de l'armée, qui avaient peine à comprendre comment je me résignais à rester ainsi dans une atmosphère fétide, en présence de gens couverts, pour la plupart, de la plus hideuse vermine.

Il est bon de dire, au préalable, quelques mots de mes administrés.

Mon cercle avait une petite partie de plaine, dont les habitants se rapprochaient du type indigène, plus généralement connu, qui avoisine nos principales villes algériennes. J'en parlerai peu.

Mais plus des trois quarts du cercle étaient occupés par

Digitized by Google

des tribus de montagnards dont le caractère a beaucoup d'affinité avec le type kabyle. Comme le Tell de l'Algérie contient beaucoup de montagnes, il est à croire qu'une bonne partie des habitants de l'Algérie cultivable, en laissant le petit Sahara en dehors, a de la ressemblance avec mes administrés.

Ils sont de taille moyenne, très-hâlés, plus bruns de peau, ce qui est étonnant pour des gens de montagne, que les habitants du sud de l'Algérie; ils ont la figure ouverte, franche; ils sont très-vifs, très-enclins à la colère et aux sentiments extrêmes; ils mentent, mais, peu habiles au mensonge, ils oublient vite ce qu'ils étaient convenus de dire, et se coupent facilement dans leurs explications, pour peu qu'ils soient animés; ils sont peu obséquieux, ont de grandes habitudes d'indépendance, qui ressortent dans leurs gestes et leurs expressions. Très-souvent en guerre avec leurs voisins, ils aiment les coups de main, les surprises, et je les ai vus, comme je le dirai plus tard, parfaitement conduire des attaques. D'ailleurs, nullement religieux, quoique se disant musulmans, peu portés au fanatisme de la religion, dont, du reste, ils ne connaissent point les pratiques.

Leur langue est l'arabe corrompu, au milieu duquel se sont introduites quelques expressions toutes locales.

Je dois signaler, comme caractère peut-être tout à fait

Digitized by Google

distinctif de ces tribus, qu'elles n'ont point pour nous cette sourde répulsion de parti pris que l'on remarque trop souvent sur d'autres points du territoire. Elles avaient bien primitivement de la répugnance pour nos coutumes ; elles ne pouvaient voir avec plaisir notre rôle de dominateurs ; mais ces sentiments tombèrent vite après les premiers rapports que nous eûmes avec elles.

Je crois que ces tribus sont originairement de race arabe pure, et qu'un long séjour dans les montagnes, une indépendance séculaire, les ont modifiées. Comme nous allons d'abord parler de justice, et que nous connaissons le caractère général de nos justiciables, je dirai qu'entre autres précautions, je laissais toujours l'accusé parler, vociférer tant qu'il voulait ; je l'y excitais même, et je l'amenais ainsi à dire lui-même tout ce qui, aux yeux de tous, devait le faire reconnaître comme coupable lorsqu'il l'était. Alors, honteux lui-même devant l'improbation générale, l'accusé se retirait, ne pouvant se plaindre du jugement rendu.

J'en veux d'abord citer deux exemples qui sont encore bien présents à ma mémoire et qui, s'étant passés devant de très-nombreuses réunions, ont eu du retentissement.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

MŒURS

I

Affaires de justice. — Anecdotes diverses.

Des gens des Beni-Mara étaient venus se plaindre d'un vol de nuit commis à leur préjudice ; les traces des bêtes, quatre ou cinq chevaux ou mulets, conduisaient à la montagne des Trad, encore insoumis. Un homme du douar des plaignants, sorti de nuit pour affaire amoureuse, prétendait avoir vu filer les bêtes et avoir reconnu

Digitized by Google

parmi les voleurs un autre homme des Beni-Mara, Mohammed. Il y eut de suite de fortes présomptions contre celui-ci ; il avait des cousins à la montagne des Trad, il pouvait très-bien s'être entendu avec eux pour faire voler ses voisins. D'autre part, Mohammed faisait prouver qu'il était, le soir susdit, dans sa tente, qu'il y était aussi le lendemain matin : il pouvait bien s'être levé pendant la nuit, avoir facilité le coup, reconduit quelque temps les voleurs, et être rentré ; mais comment le convaincre ?

Tout d'abord il prétend que l'accusateur est un de ses ennemis personnels. Quant à lui, Mohammed, il est homme d'âge et sa barbe grisonne, il est au-dessus de tout soupçon :

« Justice de Dieu !... ô prophète ! s'écrie-t-il, suffira-t-il qu'un jouvenceau vienne accuser un homme comme moi pour qu'on me croie coupable ? Il n'y a donc plus de justice ? Où sont-ils les serviteurs de Dieu ? On me parle de mes cousins de la montagne ; je suis brouillé avec eux depuis plus de dix ans ; ils m'ont mangé une dot, je ne les ai pas vus depuis ; ce sont des enfants du péché, il n'y a rien de commun entre nous. Faut-il pas que je sois responsable de leurs méfaits, moi qui, tout le premier, voudrais leur arracher la langue ? Si on me prouve que je les ai visités depuis dix ans, je paye les bêtes volées, une amende et plus encore. »

Digitized by Google

Je réfléchis quelque temps. Je sais que cette montagne des Trad est fertile en blé, et que des gens du cercle y ont des relations avouables pour s'approvisionner ; je compte là-dessus pour arriver à mes fins. — Je dis à l'accusé qu'en effet il n'y a pas de preuves contre lui, mais qu'on l'a dénoncé, et qu'il faut bien que j'écoute toutes les plaintes ; que je vois bien, du reste, à qui j'ai affaire.

— « Un homme comme toi, lui dis-je, chef d'une tente considérable, qui voit déjà les fils de ses petits-fils, un serviteur du prophète, un homme de bien, dont l'hospitalité est connue, dont le cœur est large et la main ouverte, ne peut se compromettre avec des coureurs de nuit. »

Mohammed est dupe de ma tactique, et semblable à ses coreligionnaires, qui croient toujours être plus fins que nous, il n'hésite pas à me complimenter à son tour, et à me suivre dans mes raisonnements.

Après mainte et mainte phrase échangée : « Tu sais, lui dis-je, que je tiens beaucoup à connaître le pays ; tu es un des hommes qu'il me faut pour m'instruire à ce sujet, » et là-dessus mille choses sur les anciennes guerres de la tribu, son territoire, ses impôts, ses marchés, les personnages qui ont marqué, les voyageurs, les pèlerins, les marabouts. Mon discours dure une demi-heure ou plus.

Digitized by Google

Inutile d'ajouter que, depuis l'abandon apparent de l'affaire, j'ai fait approcher l'accusé, j'ai changé de ton avec lui, je paraîs tout à fait convaincu que j'ai affaire à un homme recommandable. Quand je le vois suffisamment animé, je lui dis très-vite et de manière à entraîner une réponse également vive :

— « Et quand la récolte est mauvaise, comme l'an dernier, où t'approvisionnes-tu ? — Je vais chez les cousins des Trad ; il n'y a pas un mois que j'y suis allé. » Là-dessus on se figure l'impression générale. — Ah ! bo, bo, bo, bo (1) ! murmure l'assistance. Mohammed est tout confus, il regarde comme une grâce d'être emmené dehors, et ne peut se plaindre du jugement rendu contre lui.

Je veux citer un second exemple semblable.

On avait encore dérobé quelques bêtes à un petit douar de cinq à six tentes ; les voleurs présumés étaient des gens d'une tribu étrangère voisine ; les complices soupçonnés, trois jeunes frères, assez mauvais sujets, les seuls habitants du douar jugés capables de ce méfait. Les bêtes avaient été prises au pâturage, à la tombée de la nuit. Vaines recherches... seulement les traces menaient près

(1) Syllabe par laquelle les Arabes manifestent un grand étonnement ou leur admiration en présence d'un résultat tout à fait inattendu et dépassant leurs prévisions.

Digitized by Google

de là à une petite fontaine, autour de laquelle se trouvaient beaucoup d'écorces de pastèques et de nombreux vestiges de pas d'hommes.

Un peu avant le moment présumé du vol, des témoins qui avaient passé par là n'avaient vu ni débris de pastèques, ni traces de plusieurs hommes. Un peu après, au contraire, les victimes du vol trouvent à la fontaine les restes de pastèques, les traces d'hommes et de bêtes, celles-ci se rapportant parfaitement aux animaux enlevés.

En calculant le temps qu'il faut pour dépecer et manger plusieurs pastèques, et en le comparant à l'intervalle qui s'est écoulé entre le moment où il n'y avait encore pas d'écorce à la fontaine, et le moment où l'on constata leur présence, je fus certain que les mangeurs de pastèques étaient les voleurs eux-mêmes, et, comme ils ne pouvaient les avoir apportées de chez eux, c'étaient les affidés du voisinage qui les avaient fournies.

Gardant tout cela par devers moi, je fais comparaître les trois jeunes gens, Ali, Moussa et Messaoud. Je leur reproche leur méfait, ils nient; j'insiste, j'invective, je cherche à les exciter le plus possible.

« Vous êtes des lâches de voler en cachette, au lieu de faire la guerre à l'ennemi ; il faut que tout cela cesse ! Vous avez déjà volé, et pas une seule fois encore vous

Digitized by Google

n'avez paru un jour de poudre; vous êtes des fatma, des frères de juifs ! »

Quand l'animation est suffisante.

— « Et toi Messaoud, qui a porté les pastèques ?

— Ce n'est pas moi, reprend vivement Messaoud, c'est Ali et Moussa qui les ont por... »

Il n'a pas achevé qu'il veut se reprendre, mais il est trop tard. Le jugement est rendu, et tout le monde approuve.

J'arrive à un fait pour le récit duquel il faudrait une plume plus habile que la mienne.

Un homme des Sassi avait promis sa fille, Yamina, dès sa naissance, au fils d'un de ses amis de la tribu des Askar. Lorsque la fille eut de onze à douze ans, le futur, jeune homme de vingt-cinq ans, Bel-Gassem, cavalier du bureau arabe, beau gaillard, d'une figure mâle et sévère, réclama sa fiancée.

Le père de Yamina prévint sa fille; mais celle-ci protesta, jeta les hauts cris et ne voulut pas se laisser conduire chez son promis.

De là, grande affaire; Bel-Gassem et tout son parti prétendirent qu'il y aurait insulte pour la tribu des Askar, si une fille des Sassi refusait d'accomplir la promesse de son père envers Bel-Gassem, surtout lorsque la cause de ce délit était, d'après les bruits courants, un simple

Digitized by Google

petit berger des Sassi, Ahmed, pour lequel la jeune fille s'était prise d'une belle passion.

Le père ne pouvant se décider à violenter sa fille, soumit l'affaire au bureau arabe, et, à un jour désigné, j'eus devant moi tous les intéressés. Bel-Gassem, appuyé des siens, commence ainsi :

— « Monseigneur, je suis un de tes serviteurs ; tu me connais, tu sais si je suis un homme de peu, un homme qu'on peut insulter impunément. Or, voici une fille des Sassi qui m'a été promise, et qui aujourd'hui refuse ma main ; si c'était il y a quelques années, moi et mes amis nous aurions enlevé de force ma future au milieu de son douar ; nous aurions sauvegardé notre honneur. Nous sommes des créatures à barbe. Les Askar n'ont jamais enduré un affront, ce n'est pas toi qui voudras nous noircir la face aux yeux des musulmans. »

Au moment où Bel-Gassem a parlé d'enlèvement, un jeune homme des Sassi, de la famille de Yamina, a poussé une exclamation ; il s'avance vivement, à son tour il s'écrie :

— « Enlever une fille au milieu de notre douar !... N'y a-t-il donc plus d'hommes chez les Sassi ? Pour qui nous prenez-vous, ô Askar ? Et quand donc les Sassi ont-ils vu pareille chose ? Sommes-nous les marchands de légumes de la ville voisine ? Nous attendons la décision de

Digitized by Google

la justice; mais ce ne sont pas les Askar qui nous couperont le nez (infliger un affront), plutôt mille morts. »

La chose était ardue; habituellement ces difficultés sont réglées par la justice musulmane du kadhi, mais dans ce cercle il n'y avait pas encore de kadhi installé. Depuis plusieurs siècles, ces tribus réglaient elles-mêmes leurs affaires en présence des notables; depuis quelques années seulement elles commençaient à venir chercher la décision du bureau arabe.

Je fis retirer tous les intéressés, excepté Yamina; là était toute la difficulté, il fallait obtenir le consentement de cette petite fille.

Yamina s'approcha. C'était la plus charmante enfant qu'il fût possible d'imaginer; petite et très-mince même pour son âge, elle avait toutes les grâces de la gazelle effarouchée; une figure d'un ovale très-pur, un son de voix plein de charme, et, sans forfanterie, comme sans fausse honte, elle répondait aux objections par des pensées si naturelles, si poétiquement exprimées, si bien senties, que je ne pouvais m'empêcher d'admirer la puissance providentielle qui, dans un milieu si grossier, si sauvage, faisait naître et grandir une créature si exceptionnelle.

Je fis aussitôt appeler le commandant supérieur et

Digitized by Google

d'autres officiers, et ce fut en leur présence qu'elle nous répondit des phrases dont voici le sens :

— Voyons, ma fille, sois raisonnable; vois les conséquences de ton refus; tu sais bien que ton père t'a fiancée.

— Pourquoi l'a-t-il fait? il n'en avait pas le droit; ce n'est pas lui qui est à marier, c'est moi. Pourquoi a-t-il parlé pour moi?

— Mais c'est l'habitude chez vous; et maintenant voilà deux tribus qui veulent se battre.

— Est-ce ma faute, à moi? Pourquoi les grands du pays s'occupent-ils de moi, moi si petite, qui ne leur demande rien.

— Mais enfin ton fiancé est un de nos meilleurs et de nos plus beaux cavaliers; sa tente est bien considérée.

— Je ne l'aime pas; j'aime mieux Ahmed, le petit berger; je suis petite, il est petit; nous sommes faits l'un pour l'autre; c'est Dieu qui nous a réunis; nous sommes si heureux ensemble!

— Tu seras heureuse chez Bel-Gassem; tu y auras peu de travail; il a d'autres femmes et une mère qui s'occupent de la tente.

— Oh! sa mère, j'en ai peur; elle a de grands poils noirs sur les bras. J'aime mieux mon petit Ahmed tout seul; nous vivrons bien ensemble, sans l'aide de per-

Digitized by Google

sonne. Pourquoi donc faire souffrir ainsi des créatures du bon Dieu? Toi qui es puissant, ne peux-tu faire le bien?

— Je ne veux pas laisser mettre le désordre dans le pays à cause de toi. Veux-tu épouser Bel-Gassem?

— Non, non, monseigneur; pardonne-moi, mais je ne le veux pas! je ne le veux pas!

— Eh bien! tu vas aller dans une prison que j'ai fait préparer pour toi.

— Oui, j'aime mieux la prison; enferme-moi avec le petit Ahmed; nous serons heureux si nous sommes ensemble.

On l'enferma seule quelques heures, mais elle ne changea pas de résolution.

J'arrivai cependant à un compromis qui fut agréé par tous les partis : il fut convenu que Bel-Gassem recevrait publiquement sa fiancée à un jour fixé, qu'il l'épouserait et divorcerait presque aussitôt après, laissant Yamina libre d'écouter son cœur.

Je placerai ici un souvenir drôlatique, qui peint l'aplomb des malfaiteurs arabes, pris même en flagrant délit, à l'instar de nos habitués de la police correctionnelle.

Je vois arriver, un beau jour, le nommé Kaddour, du douar de Tain, amenant avec lui de nombreux témoins, et le jeune Ali, déjà mal famé près du bureau arabe. Kaddour dit :

Digitized by Google

« — Monseigneur, hier, à la tombée de la nuit, j'allai chercher ma vache attachée près du douar ; je ne la trouvai pas, mais je vis ses traces encore fraîches ; je les suivis et j'arrivai au douar de Houta au moment où Ali, que voici, y entrait conduisant ma vache. J'ai appelé, et tous les témoins que voici m'ont vu reprendre ma vache des mains d'Ali que je t'amène.

— Le cas est bien simple ; qu'en dis-tu, Ali ? Tout cela est-il vrai ?

— Oui, monseigneur.

— De mieux en mieux ; tu avoues ; ainsi, en prison !

— Comment ! Mais je suis innocent.

— Ah çà, te moques-tu de moi ? Tu viens d'avouer...

— Quoi ? Ce qu'a dit Kaddour est vrai, mais je suis innocent.

— C'est un peu fort !

— Veux-tu m'écouter ? Tu vas voir.

— Parle.

— Hier, j'étais allé au douar de mon beau-frère ; tout le monde te le dira ; veux-tu des témoins ?

— C'est bien ; je t'accorde cela ; continue.

— En revenant de ce douar, la nuit commençait à venir ; je passai près du douar de Tain ; je vis une grosse corde sur un buisson ; nous aimons beaucoup les cordes ; nous nous en servons pour entraver les chevaux ; nous

Digitized by Google

nous en servons pour... Veux-tu te renseigner? Tout le monde te dira que nous utilisons beaucoup les cordes.

— Oui, oui, passe; il y a même un usage de la corde que tu ne connais pas, et qui te serait bien dû; continue.

— Donc, voyant cette corde, je la prends à la main, et je continue mon chemin sans me retourner, me pressant un peu, car la nuit tombait. Arrivé près de ma tente, je me retourne; que vois-je! une vache attachée à la corde que je traînais. Et Kaddour qui m'appelle voleur! O infamie! un homme comme moi! »

Il me revient un autre souvenir, la contre-partie de l'épisode de la petite Yamina, un exemple d'une dégradation morale aussi prononcée que possible.

Une femme enceinte se présente : c'est Mouna, femme complétement mûre, sale, les traits rudes, la voix rauque. Elle n'a de féminin que sa grossesse. Elle est entre deux hommes; l'un, Ben-Tahan, est le mari avec lequel elle a divorcé, il y a quelques mois; l'autre, Bou-Nif, est le mari qu'elle a pris récemment.

Ben-Tahan est aussi un homme mûr, d'apparence vigoureuse, très-sale; physionomie brutale et grossière.

Bou-Nif est plus jeune et un peu moins repoussant; mais le trio est d'un aspect répugnant.

Mouna frappe sur sa rotondité :

« — Ceci est à mon nouveau mari, Bou-Nif! »

Digitized by Google

Ben-Tahan vivement : — « C'est ce que je ne veux pas permettre ; cet enfant est à moi, c'est mon bien, il a été conçu quand tu étais encore ma femme.

— C'est ce qui sera à vérifier plus tard, dis-je ; certainement si l'enfant a été conçu pendant que Mouna était encore la femme de Ben-Tahan, celui-ci sera le père.

— A quoi bon, réplique Mouna, tous ces calculs? les femmes en savent plus long sous ce rapport que les hommes ; cet enfant est à Bou-Nif. »

J'avais aussitôt pensé à attendre la naissance de l'enfant, et à appliquer le jugement célèbre d'un ancien kadhi, qui, dans un cas pareil, s'était fait apporter un peu du sang de l'enfant, et une égale quantité du sang des deux pères réclamants, et, après un examen plus ou moins sérieux de ces divers échantillons de sang, avait indiqué quel était le père véritable. Mais Ben-Tahan, après avoir entendu tranquillement le cynique aveu de sa femme, reprend avec animation :

— « Tout cela est superflu ; ma femme est mon champ, tout ce qui pousse sur mon champ est à moi ; ma femme a produit cet enfant quand elle était à moi ; cet enfant est mon bien. »

Ainsi ce misérable ne dispute pas la paternité réelle ; il ne voit là qu'une question de propriété ; la femme étant sienne, le produit de celle-ci doit être à lui.

Digitized by Google

Scandalisé de cet exemple d'immoralité, je fis de violents reproches aux coupables, et je les prévins que je ferais prendre des renseignements pour préciser le jour du divorce, et qu'au moment de la naissance de l'enfant je ferais le calcul. Je me réservais en moi-même, si l'époque du divorce ne pouvait être suffisamment précisée, d'arriver à une décision qui favoriserait Bou-Nif. L'enfant à venir me semblant devoir être moins malheureux avec celui-ci qu'avec Ben-Tahan.

Je n'entendis plus parler de cet incident, et je crois que l'enfant vint au monde mort-né.

C'est ici le cas de placer une croyance arabe qui rend parfois de grands services aux femmes dont le mari a fait une longue absence et trouve, en rentrant, un enfant nouveau-né :

Les Arabes croient que l'enfant, dans le sein de sa mère, peut tomber tout à coup dans l'engourdissement et rester dans le *statu quo*, sans croître ni dépérir, et puis, un beau jour, se réveiller et continuer son mouvement de croissance. On va jusqu'à croire que l'engourdissement peut ainsi durer plusieurs années. Les Arabes disent : L'enfant dort, a dormi pendant tant de temps. On peut voir, d'un seul coup d'œil, le rôle utile d'une semblable croyance. J'ai vainement tenté, quelquefois, de combattre ce préjugé ; mais on me citait tant d'exemples !

Digitized by Google

Les Beni-Mzab qui, ainsi que nos Savoyards, vont travailler plusieurs années au dehors pour ramasser un petit pécule et rentrer dans leurs foyers, sont tellement pénétrés de la croyance susdite, et en ont sans doute tellement besoin, que les Arabes eux-mêmes ont fait sur eux ce dicton : « Quand un Mzabi quitte son pays, il laisse à sa femme une chemise et un pantalon qu'il a portés, et lui dit : « Quand, dans ta couche solitaire, mon image se » présentera à toi, si tu mets ma chemise, tu conce- » vras une fille; si tu revêts mon pantalon, tu auras un » garçon. »

J'avais grande attention de n'arriver à formuler un jugement que lorsque l'accusé était à peu près convaincu de son délit, en présence de l'assemblée, et lorsque la condamnation pouvait être considérée comme émanant de la bouche de tous, même de celle du coupable.

Dans les affaires longues, embrouillées, et que je ne puis citer ici, tous mes considérants, toutes mes conclusions ne mettaient en évidence que les principes bien nets de la plus stricte équité. Jamais rien de caché, jamais de décision que l'on pût attribuer à un autre mobile qu'à un sentiment de justice; et toujours avec le plus de publicité possible. Ces points, sur lesquels j'insiste, sont généralement négligés; on se contente trop

Digitized by Google

souvent de faire connaître aux indigènes des volontés, et rien de plus.

Aussi j'arrivai vite à une notoriété des plus honorables, et les témoignages de sympathie dont je fus entouré aussitôt me convainquirent que je répondais au besoin le plus pressant du peuple indigène.

Je ne réussissais cependant pas toujours à éclairer mes plaignants et à leur faire partager ma conviction ; je vais en citer un exemple qui servira, en même temps, à faire comprendre l'habitude qu'ont les Arabes de vouloir tout soumettre à l'appréciation d'un juge, lorsqu'ils en ont un qui a su gagner leur confiance.

Messaoud, père de famille, chef d'une bonne tente avantageusement connu déjà au bureau arabe, se présente, un jour, devant moi, en séance publique, et me dit :

— « Monseigneur, il y a quelque temps, Bou-Keurche, un de mes amis que tu connais, m'a invité à sa noce ; j'y suis allé, et, après la fête, j'ai donné quatre douros aux musiciens. Or, il y a quelques jours, j'ai invité Bou-Keurche à ma noce, à moi ; car j'ai pris une nouvelle femme. Bou-Keurche est venu, mais il n'a donné qu'un douro, aux muciciens.

— Eh bien !... que veux-tu que j'y fasse ?

— Comment ? est-ce que tu ne penses pas que Bou-

Digitized by Google

Keurche s'est mal conduit envers moi? Est-ce qu'il n'est pas au moins aussi riche que moi? Que lui manque-t-il? N'est-il pas juste qu'il donne comme j'ai donné? N'est-ce pas, au contraire, un affront qu'il m'a fait?

— Je suis de ton avis, mais ce sont là des choses dans lesquelles la justice ne peut intervenir; tu as donné volontairement tes quatre douros, il n'en est résulté aucune convention entre toi et Bou-Keurche; la justice ne peut poursuivre ce dernier.

— Hélas! il n'y a plus de justice, ô Dieu!... ô prophète!... Je vois que tu ne veux pas me faire droit; tu dis que Bou-Keurche a mal agi, et toi, notre chef suprême, tu ne peux pas le punir, le forcer au moins à faire pour ma noce ce que j'ai fait pour la sienne!

— Non, tu peux dire que Bou-Keurche est un homme impoli, un avare, tu peux rompre toutes tes relations avec lui; mais, je te le répète, ce n'est pas là une affaire que la justice puisse régler. Réfléchis un peu, et tu seras convaincu comme moi.

— C'est bien, je vois que tu ne veux pas me donner la justice que tu donnes à tous; j'en suis peiné, je me retire. »

Et voilà un plaignant qui s'en va mécontent, persuadé qu'il a trouvé le chef mal disposé pour lui, ne voulant pas faire droit à une juste réclamation.

Digitized by Google

Heureusement ces cas étaient très-rares, et j'arrivai peu à peu à une autorité morale considérable.

Certes, j'ai rendu beaucoup de services à ces tribus; comme on le verra plus tard, j'ai empêché des collisions près d'éclater, et qui auraient ensanglanté le pays; j'ai dirigé des combats, des razzias, dont quelques-unes ont été très-avantageuses à ces populations. Au point de vue politique, je leur ai aussi été très-utile, et cela en écoutant tout simplement un peu ma conscience; c'est-à-dire qu'en présence de forces françaises considérables qui ne demandaient qu'à frapper, j'aurais pu présenter mes administrés sous un mauvais jour, et entraîner des événements qui pouvaient servir mes intérêts et mon avenir; mais, comme, selon moi, mes gens ne devaient pas être châtiés, je me regardais comme obligé de l'affirmer. Or il paraît que les Arabes sont si peu habitués à cette façon consciencieuse de régler leurs affaires, qu'ils en furent très-étonnés, et m'en surent gré.

L'énumération de ces services est établie dans ce but seul, de faire ressortir que de tout cet ensemble, c'est ma manière de rendre la justice qui me paraît avoir le plus séduit les esprits, avoir apporté dans le pays le plus de véritables consolations, le plus de satisfactions intimes.

J'en conclus que c'est là le rôle principal, important,

Digitized by Google

du bureau arabe : rendre bonne et prompte justice à tous, en tout lieu.

Dans quelques cercles, on considère, au contraire, cette fonction comme accessoire ; on en charge même un agent nouveau et secondaire ; c'est un malheur, car alors, dans les affaires un peu graves, le chef, sollicité de divers côtés, et n'ayant pas l'habitude d'élucider suffisamment les questions, se contente de prendre l'avis de quelqu'un de son entourage ; le pli se prend, et dès-lors, l'autorité morale est perdue.

Il m'est arrivé quelquefois, lorsque ma réputation de bon justicier fut bien établie, de voir, à la fin de mes séances, et la salle évacuée, un retardataire se retirer lentement après avoir été présent pendant tout le cours des débats, et n'être cependant intervenu dans aucun. Un jour, le retardataire était le vieux Ben-Ali.

— « O vieillard, lui dis-je, qu'es-tu venu faire ? Je t'ai vu dans le coin là-bas toute la journée, et tu n'étais intéressé dans aucune affaire.

— Pardonne-moi, mon seigneur ; j'ai été malade pendant quelque temps ; il y avait déjà quelques mois que je ne t'avais vu, et je suis venu voir ta figure ; j'ai rassasié mon œil et mon cœur ; je t'ai vu délier les serrements des cœurs, dégager les contractions des âmes des musulmans (j'ai cherché à traduire les expressions arabes), et main-

Digitized by Google

tenant je retourne dans ma tente ; je vais dire aux enfants ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu. »

Et tout cela prononcé avec un visage épanoui, exprimant si franchement la satisfaction, qu'il n'était pas possible d'y voir un sentiment simulé, qui, du reste, dans ce cas, n'aurait été motivé par aucun intérêt.

Mais voici un fait plus concluant encore :

Sur les derniers temps de mon séjour dans le cercle dont je parle, je me rendis en visiteur, sans insignes, sans escorte militaire, sans chefs indigènes, et seulement accompagné de deux cavaliers du pays, à la montagne des Trad, en dehors de notre frontière, dans une contrée insoumise. Mon but était d'y visiter des eaux thermales sulfureuses qu'on disait abondantes et curieuses à voir. Je savais qu'accompagné de mes deux Trad seulement, et en me présentant en simple voyageur, je pouvais espérer de parcourir sans danger la montagne d'où sortent les eaux en question.

A proximité des sources, on voyait les restes d'un ermitage où se conservait le souvenir d'un saint homme qui aurait autrefois habité ces lieux et opéré des miracles. Je me rendis d'abord à ce petit établissement religieux ; je trouvai un enclos fait de murs en pierres sèches, et au milieu une habitation moitié tente, moitié hutte de bran-

Digitized by Google

chages, où se trouvait un individu, gardien du saint lieu.

Au dehors, près de là, on apercevait un douar de cultivateurs. Je fis mon compliment au gardien, lui annonçai le but de mon excursion, et le priai d'accepter une vache que j'allais faire acheter dans les environs et mettre à sa disposition.

Je fus très-bien accueilli; on m'installa dans la hutte pour y passer la nuit, on mit même sur ma tête le drapeau du marabout, sous la protection inviolable duquel j'étais ainsi placé, et je m'endormis tranquillement.

Le lendemain matin, après avoir visité les merveilles de l'enclos, qui consistaient en trois figuiers que la tradition assurait être venus là sans avoir été ni semés, ni plantés; l'un, à l'endroit où le marabout avait l'habitude de prier, le second, à la place qu'il affectionnait pour dormir, et le troisième, enfin, là où il fut enterré, j'allai voir les sources.

Elles sortent de diverses parties de la montagne, de la base, de la région moyenne et du sommet; elles ont différents degrés de chaleur : tièdes sur un point, brûlantes sur un autre, elles jaillissent en grande abondance, traçant un canal dont les bords sont formés de dépôts de soufre. Le site environnant est couvert des essences forestières les plus variées; sur divers points on voit des pierres provenant de ruines, et rassemblées de ci de là,

Digitized by Google

comme pour servir de stations au pieux ermite. Le pays est si fourré, si accidenté, j'eus si peu de temps à moi pour reconnaître les alentours, que je ne pus trouver l'emplacement sur lequel devait avoir été bâti, au temps des Romains, l'établissement thermal dont je voyais les débris épars.

Après avoir consacré quelques heures à une excursion des plus agréables, je fus fort étonné lorsqu'on vint m'avertir qu'un jeune homme des environs demandait à me parler. Je me fis amener cet individu, qui s'assit auprès de moi, après m'avoir salué très-respectueusement; les gens qui m'accompagnaient s'accroupirent à distance, de manière à voir sans entendre. Du reste, il était facile de constater que mon interlocuteur n'avait pas d'armes, et sa manière de se présenter n'annonçait aucune mauvaise intention.

— « O monseigneur, me dit-il d'un ton très-révérencieux, je sais que tu es cid X... (1); j'ai su ce matin que

(1) *Cid, cidi* (monseigneur). C'est le cas de faire remarquer que le surnom du héros espagnol, le Cid, ne serait que l'appellation dont les Maures, très-polis du reste, devaient saluer le chef chrétien à qui ils avaient affaire; il n'y a là rien qui veuille dire *vainqueur, grand guerrier*, etc., comme on le suppose, à moins que ce ne soit une corruption de *ceïd*, qui veut dire *lion*.

A propos de lion, j'éprouve le besoin de prévenir les poëtes qu'ils feront bien de renoncer à l'expression si connue, *lion du désert*. Le lion aime les pays ombreux, boisés, les fraîches cavernes, les belles eaux courantes, le gibier à chasser, et surtout les pays très-habités et bien approvisionnés de bestiaux, toutes choses rares dans le désert.

Digitized by Google

tu étais aux eaux, et je suis venu à toi; j'ai entendu parler de ta justice, on dit que tu fais la justice de Dieu, la justice du prophète; les musulmans font ton éloge; tu arranges les choses difficiles. Que Dieu te fasse triompher! C'est ta justice que je demande. Je voudrais bien que tu me réglasses une affaire : moi et mon associé, qui attend là près dans le bois, nous sommes en désaccord et sommes convenus de nous en rapporter à ton jugement, si tu veux nous écouter.

— Mais rien n'est plus facile, bien que je ne sois ici qu'en qualité de voyageur, je serais heureux de vous mettre d'accord.

— C'est que, répliqua mon jeune homme, c'est bien difficile à t'expliquer... Vois-tu, il y a des choses que tu ne sais pas... ceux qui font le mal ne le font pas toujours volontairement... Dieu seul verra le fond de nos cœurs... Combien de choses poussent les hommes!... il y a des af-

Le lion se trouve, il est vrai, sous des latitudes tropicales, mais point dans les déserts. Que l'on suive, du reste, les chasses de Jules Gérard, notre tueur de lions, on se convaincra de ce qui précède en voyant la description des lieux que fréquente le roi fauve.

Je profite de l'occasion pour relever une erreur impatientante : dans toutes les relations de l'expédition d'Egypte, il est dit que le général Bonaparte avait produit tant d'effet sur les musulmans, que ceux-ci l'appelaient *sultan kebir, maître du feu.* — Je ne nie pas l'effet, mais je nie la signification de *sultan kebir*, mot à mot *chef grand*, c'est-à-dire *chef principal;* c'est notre expression de commandant en chef. — Il n'y a pas d'officier de bureau arabe qui, lorsqu'il commande un contingent quelconque en pays arabe, ne soit traité de *sultan kebir*. Il n'est nul besoin, pour cela d'avoir gagné la bataille des Pyramides.

Digitized by Google

faires d'amour-propre... je suis de tes tribus... j'ai quitté ma famille et mon pays par suite de discussions avec mes voisins, dans lesquelles mon amour-propre a souffert... le diable a fait le reste; que Dieu le maudisse, le pervers!

Je commençais à comprendre que j'avais à faire à un malfaiteur; cependant ses manières étaient très-réservées, son ton très-respectueux; il continua, en me regardant humilié et craintif :

— Pardonne-moi, reprit-il, mais je ne sais si tu voudras m'écouter.

— Mais oui, parle; tu ne m'as pas encore dit de quoi il s'agit.

— O Dieu! soutiens-moi,... c'est à propos de bœufs,... moi et mon associé nous sommes en dispute,... et il peut arriver un malheur entre nous,... ce sont des bœufs que nous avons enlevés,... et pour le partage...

— Oh! oh! tu es bien hardi! ne veux-tu pas que je règle des vols comme des héritages? La justice n'est pas faite au bénéfice des voleurs; qu'ils se tuent entre eux, c'est tout avantage pour le monde. En voilà assez, lève-toi et va-t'en?

Il se retirait fort triste, et il me sembla que cet homme pourrait revenir au bien.

— Ne peux-tu donc, lui dis-je, changer de vie?

— Je changerais volontiers, pardonne-moi, seigneur;

Digitized by Google

mais à quelles conditions pourrais-je rentrer dans le pays? Je t'assure que je suis fatigué de mon genre de vie, et très-désireux de m'amender.

— Je veux bien t'y aider. Il faut que toutes les victimes de tes vols soient indemnisées par toi ou ta famille; puis tu seras mis en otage dans le douar d'un caïd, et, si tu t'y conduis bien, je pourrai renoncer aux poursuites que je serais en droit d'exercer contre toi.

Il est bon d'ajouter, pour expliquer ceci, que tous les vols qui avaient lieu étaient inscrits au bureau arabe, avec tous les détails, et que presque toujours nous arrivions à savoir quels étaient les voleurs. En cas de prise d'un de ces brigands, il était facile de lui établir une sorte de compte à régler par lui ou sa famille, indépendamment des autres corrections à intervenir.

Je n'ai pas appris depuis que ce jeune homme ait profité de la facilité que je lui donnais de rentrer dans la bonne voie. Les familles volées ne purent sans doute être suffisamment désintéressées; car je suis certain que le malfaiteur avait le plus vif désir de renoncer à son dangereux métier.

Les choses les plus délicates m'étaient journellement soumises. Certes, je n'étais pas infaillible, mais la pureté de mes intentions ne faisait pas, dans tout le pays, le sujet du moindre doute; et cela me donnait une grande

Digitized by Google

facilité pour l'accomplissement de bien des projets.

Il ne faut pas oublier cependant que, tout en apportant dans les affaires courantes beaucoup de douceur et de patience, je ne laissais pas de montrer de l'énergie pour les cas qui me paraissaient le nécessiter. J'ai remarqué que, chez ce peuple, c'était à ma manière de faire un correctif nécessaire mais suffisant.

J'avais cependant, dans ce cas, le soin de prévenir à l'avance de quelle manière j'étais décidé à punir certains faits; et ceci avait une très-grande importance à mes yeux : on le comprendra facilement, si l'on veut se souvenir qu'à côté de nous, en pays arabe, jusqu'aujourd'hui, il existe certains désordres, certaines façons d'administrer de la part des indigènes, qui, à nos yeux, constituent de graves délits. Or il serait, je crois, peu habile à un chef nouveau de faire tout à coup saisir et punir certains individus qui, en raison d'un long et tranquille exercice de leur autorité abusive, pourraient se croire pris traîtreusement. Ces procédés, du reste, auraient l'inconvénient de remettre tout en question, de perpétuer les traditions de pur arbitraire des chefs orientaux, de replonger les indigènes dans une atmosphère de violence et d'imprévu, dont je cherchais, au contraire, à les faire sortir, en leur posant des règles, des indications propres à les éclairer, à leur montrer une voie droite et sûre.

Digitized by Google

II

Les Marabouts. — Excursions dans les tribus. — Causeries arabes.

Si j'ai réussi à me faire comprendre dans les lignes précédentes, le lecteur doit être convaincu que pour savoir rendre la justice aux indigènes, il faut surtout faire preuve de bon sens, de grande patience, de douceur, d'énergie et enfin de beaucoup de probité.

Ce peuple aime la condescendance de la part de ses chefs ; quand il trouve un accès facile auprès des hommes qui ont pour eux la force et l'autorité, quand il en reçoit surtout un bon accueil, il ne tarde pas à concevoir une grande affection, et il montrerait, au besoin, un insigne dévouement pour ces dépositaires du pouvoir. Certes, les musulmans de l'Algérie, comme la plupart de leurs coreligionnaires, ont un grand respect pour la force brutale; ils sont tout disposés à voir, comme on l'a souvent répété, dans tout chef qui commande de nombreuses troupes et remporte de brillants succès, un agent de la volonté divine devant lequel on doit plier. Aussi, en Algérie et même en France, on aime à raconter l'effet de Croque-

Digitized by Google

mitaine produit sur les indigènes par certains pachas ou généraux qui se sont le plus prononcés pour les mesures extra-violentes. Je ne nie pas la puissance de cette impression ; j'ai quelquefois moi-même senti la nécessité de faire des exemples qui paraîtraient barbares en France, mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces rôles et de ces exemples. Je le répète, peu de Français ont autant que moi vécu de la vie arabe de tribu (les gens de la ville ont peu de rapports avec les habitants du dehors, il ne faut pas l'oublier); très-peu se sont montrés aussi sympathiques aux indigènes pour étudier d'une manière constante leurs besoins, leurs aptitudes; très-peu, en un mot, se sont suffisamment mis sous le burnous arabe pour observer tous les mouvements du cœur et de l'esprit chez ces peuplades intéressantes.

C'est donc en toute connaissance de cause que j'affirme ceci: le peuple arabe est tout disposé à se livrer sans restriction, et les événements historiques le prouvent en partie, à celui qui, maître déjà de l'autorité politique et de la force matérielle, saura témoigner sympathie et affection aux masses; au chef qui, par lui-même et par ses agents, se rendra accessible et compatissant aux plus misérables et aux plus déshérités. Les oppresseurs violents inspirent aux Arabes la terreur et même le respect, mais c'est tout. Ceux qui remuent réellement ce

Digitized by Google

peuple dans tous les sentiments qui partent du cœur, ceux qui parlent à son imagination, ceux qui entraînent de ces résolutions grandioses qui doivent modifier profondément toute une nation, ceux qui tiennent en main l'avenir de cette race, ce sont ces hommes que nous qualifions du nom général de marabouts, et que les indigènes nomment plus habituellement les *hommes de bien*. Je ne parle pas ici de ces instigateurs religieux, faux chérifs, ambitieux de toute espèce, qui, au nom de la religion, réussissent, de temps à autre, à produire le désordre; et encore, parmi ces individus, ceux qui tiennent le plus longtemps sont ceux qui se rapprochent le plus du caractère général que j'ai indiqué comme nécessaire à quiconque veut tenir une grande place chez les indigènes. Les perturbateurs religieux, comme les oppresseurs violents, ne produisent que des effets partiels assez restreints; mais il existe de distance en distance, sur notre territoire algérien, des hommes de bien, véritables musulmans, comme on dit, uniquement occupés de charité, de justice, et qui sont les vrais directeurs des consciences.

Il ne faut pas croire que les hommes en question arrivent à la notoriété par des jongleries, des miracles et autres farces dont se servent les turbulents agitateurs; la plupart des indigènes ne sont pas aussi stupides sous ce

Digitized by Google

rapport qu'on veut bien le croire en France. Non, l'homme de bien n'est reconnu pour tel, et consulté par les populations, que lorsqu'il a donné de nombreuses preuves de bon sens, d'équité, d'abnégation, de religion, et surtout d'un grand détachement des choses de ce monde au point de vue des intérêts privés : ainsi, on lui donne beaucoup, mais il faut qu'il répande d'une main ce qu'il reçoit de l'autre, sous peine d'être bientôt délaissé ; il faut qu'il ait le don de consoler les affligés, d'apaiser les haines, les mouvements de colère ; il faut qu'il soit habile à concilier des intérêts opposés ; il faut qu'il ramène doucement et par la conviction aux sentiments religieux ; alors seulement notre personnage devient le chef spirituel des quelques tribus qui l'environnent, et, si sa réputation est très-grande, on vient quelquefois de très-loin pour le consulter.

Ces titres à la confiance publique ne sont pas, comme beaucoup le croient, héréditaires ; voici la vérité : à la mort d'un de ces saints personnages, la dépouille du défunt est précieusement ensevelie à un endroit connu où les fidèles vont prier ; les enfants du mort sont naturellement les gardiens de la tombe de leur père, et s'ils ont, en outre, toutes les qualités de celui-ci, ils conservent la confiance des croyants ; mais si, ce qui arrive habituellement, les fils ne réunissent pas toutes les conditions né-

Digitized by Google

cessaires à ce rôle difficile, les attractions des masses se dirigent ailleurs, jusqu'à ce que, plus tard, un descendant mieux doué du saint homme ramène encore à lui les fidèles, ou que les traditions de sainteté et de capacité soient tout à fait perdues dans la famille.

Je sais bien que le rôle de ces hommes est singulièrement facilité par une complète indépendance vis-à-vis de leurs clients, et par l'absence de toute action pénible et forcée à exercer sur le peuple qu'ils éclairent et consolent. Ils n'ont à pourvoir à aucune exigence d'ordre, de police, de finances, de progrès; et c'est ainsi que quelques-uns d'entre eux, qui avaient été désignés à nos généraux pour occuper des emplois, ont refusé toute espèce de fonction administrative. Mais il n'en est pas moins vrai que nous, les conquérants pleins de prétentions, qui pensons avoir tout à enseigner aux vaincus, il est de notre intérêt d'avoir, sous ce rapport, à nous modeler un peu sur les hommes que je viens d'essayer de dépeindre. Nous avons tout à gagner à joindre à notre caractère de dominateur victorieux celui de l'homme de bien.

Lorsque j'étais dans les tribus, je tenais aussi des séances, mais en plein air, sous un grand arbre, au sommet d'une éminence. Assis sur un morceau de tapis, je faisais placer sur la pente du terrain, et de manière à les domi-

Digitized by Google

ner tous, mes administrés, qui, du reste, avaient pris le plus grand goût à ces réunions; ils formaient, accroupis à terre, des demi-cercles concentriques, et, en leur présence, toutes les affaires de la tribu étaient successivement passées en revue. J'aimais mieux ces séances que celles du bureau arabe, parce qu'elles avaient un caractère moins exclusivement judiciaire. Après avoir expédié les plaintes diverses, je mettais en discussion toutes les questions intéressant la tribu, récoltes, marchés, impôts, guerre avec les voisins, etc. Tous pouvaient prendre la parole, mais en général, dans chaque tribu, il n'y avait que cinq ou six individus qui entretinssent le débat; les autres se contentaient d'écouter, mais avec bonheur; c'était avec grande peine que ceux que l'on venait quelquefois chercher pour diverses occupations du douar, quittaient l'assemblée.

Je dirigeais ces petits débats en y jetant le plus de lumière que je pouvais, et je me rappelle encore avec plaisir combien ces réunions étaient d'un bon effet pour le pays. Une fraction de tribu que je n'avais pas visitée depuis longtemps éprouvait-elle quelque malaise, je n'avais qu'à me transporter chez elle, et qu'à lui consacrer un ou deux jours; bien des causes d'irritation cessaient, bien des germes de dissension disparaissaient.

Digitized by Google

A propos de ces réunions, je me rappelle un ennuyeux personnage dont je me débarrassai en le couvrant de ridicule. Moustapha-Ben-Ali était borgne; il avait une grande figure triste, un son de voix assommant, et une manière de parler sans s'arrêter, fatigante pour son auditoire; il avait déjà fortement indisposé son monde, et, au milieu d'une séance, il avait pris la parole pour ne plus la quitter. Je fis signe à tous d'écouter patiemment, et nous nous résignâmes. Quand il eut fini son discours, toute l'assistance mécontente attendait ce que j'allais dire à mon tour.

« O Moustapha, dis-je simplement, si Dieu ne t'a donné qu'un œil, il t'a bien donné deux langues. »

Et aussitôt des *bo*, *bo*, *bo*, accompagnés de rire, éclatent de toute part; mon homme, surnommé de suite *l'homme aux deux langues* (*bou lessanin*), est obligé de se retirer tout confus. Plus tard j'eus occasion de le revoir; sa présence excitait toujours le rire dans l'assemblée de sa tribu. Il avait des affaires à me soumettre, mais auparavant il vint me prier en particulier de l'épargner, et de ne plus le livrer au ridicule.

Pendant ces tournées dans les tribus, quand venait la nuit, après mon repas du soir, je faisais faire un grand feu près de ma tente, je faisais préparer une grande quantité de café, et j'invitais tous les hommes un peu intelli-

Digitized by Google

gents, les voyageurs du douar à passer la soirée avec mes cavaliers d'escorte.

Au bout de quelque temps, on connaissait mon habitude, et ces réunions se faisaient sans que je le demandasse; on y venait même de loin. Je feignais parfois d'avoir une grande envie de dormir, je me couchais dans ma tente en donnant tous les signes du sommeil; mais, en réalité, j'écoutais les conversations. Elles étaient très-variées et intéressantes; il y avait des chansons, des contes, des récits de voyage, mais surtout des observations sur les tribus voisines, sur les Européens des villes, leurs ridicules, etc. Ces nuits de bivouac, alors que tous les bruits s'entendent si bien, sont un de mes plus agréables souvenirs.

Nul ne voudrait croire la finesse d'esprit, d'observation, le tact, l'habileté de narration de certains parleurs, tout à fait illettrés du reste. J'ai en mémoire un spahis, qui n'était pas de mon cercle, et qui, se trouvant par hasard dans le même douar que moi, amusa toute la nuit l'assemblée; et certes, j'étais un de ceux qui éprouvaient le plus de plaisir. Il contrefaisait, avec un véritable talent, la voix, les gestes, les expressions de chefs français et indigènes que je connaissais pour la plupart, les types de Maltais et de juifs bien connus.

C'est dans ces réunions que j'entendis quelquefois des

Digitized by Google

individus raconter à voix basse, après avoir cru s'assurer que je dormais réellement, des histoires de bureaux arabes voisins, des récits très-piquants d'affaires mal jugées, au dire des narrateurs. J'en faisais mon profit, et me promettais mentalement de ne jamais prononcer sans avoir une conviction et des renseignements suffisants.

J'ai présents divers faits racontés sur la grande tribu des Khiroum, comprise dans le territoire d'une puissance voisine de l'Algérie, mais indépendante par le fait, n'ayant pas de chefs reconnus, pas même de marabouts, ne payant aucun impôt, n'obéissant à personne. Mes gens qui eux-mêmes passaient pour grossiers et sauvages auprès des hommes de la plaine, se moquaient des Khiroum, comme de gens tout à fait arriérés. Ils les trouvaient sales, se moquaient de leur parler rude, et disaient qu'ils n'avaient aucune idée de religion ni de lois, quoique se déclarant musulmans.

— Les Khiroum sont par trop singuliers, entendis-je une fois; savez-vous ce qu'ils offrent à un hôte, lorsqu'il leur en arrive par hasard? Ils s'empressent d'aller chasser le sanglier, et c'est le cochon que ces musulmans donnent à leur hôte en guise de mouton; il est vrai qu'ils l'assaisonnent avec des glands de chêne.

— Je sais sur eux une histoire bien drôle, ajoute un des causeurs:

Digitized by Google

« Un saint personnage revenant de la Mecque, — que Dieu le bénisse! — de passage chez les Khiroum, demande l'hospitalité. Il est reçu dans une tente; et le soir, au moment de la prière, notre pieux musulman se met en devoir de réciter ses versets.

» C'était un homme qui avait une longue figure mince, et au menton une grande barbiche clair-semée. Le pèlerin était à moitié de sa prière, lorsqu'il voit le maître de la tente qui le regarde avec attendrissement et les larmes aux yeux.

— C'est la grâce de Dieu qui te touche, ô maître de l'habitation, je suis heureux que ma présence te ramène dans la voie du salut. Viens t'associer à mes prières, je vais te les apprendre.

— O saint homme, reprend le néophyte, continue, je t'en prie, reprends ta pose et ta prière. Tout à l'heure, en te voyant remuer le menton, j'ai cru voir mon grand bouc noir qu'on m'a volé il y a deux ans; il était si beau!... j'en suis tout ému. »

— Et moi, dit un autre, je vais vous parler d'Abd-er-Rebbi; qui ne connaît Abd-er-Rebbi, chez les Khiroum? C'est un homme considérable; il a dans sa main, à sa disposition, en trois générations de fils, petits-fils et arrière-petit-fils, cent vingt garcons, cent vingt fusils. Comme ce pays n'a aucune autorité, aucun chef, ni jus-

Digitized by Google

tice, on consulte quelquefois Abd-er-Rebbi, et cela a bien ses inconvénients, parce que, lorsqu'il a rendu un jugement, il tient à l'exécution, et il a cent vingt fusils ! C'est une colonne expéditionnaire que la famille de cet homme-là. Dernièrement un de mes camarades passait dans le douar d'Abd-er-Rebbi ; il vit celui-ci fort occupé ; on venait de lui soumettre une affaire épineuse : « Un jeune homme avait épousé une veuve enceinte ; cette femme venait de mourir en couches. Le jeune homme voulait que la famille de la défunte rendît la dot, parce que, disait-il, la femme était morte des suites d'un fait provenant évidemment d'un autre mariage ; par conséquent, lui, le veuf, ne pouvait en supporter les conséquences et perdre la dot qu'il avait donnée. (Il y a en effet, dans les lois musulmanes, des distinctions analogues.)

» Abd-er-Rebbi ne voulait pas entendre raison : — Tant pis pour toi, disait-il au jeune homme, tu perdras ta dot, tu n'as rien à réclamer. Voyons, par exemple, tu achètes un fusil ; libre à toi de bien l'examiner ; il est chargé ; quelque temps après, tu veux essayer ton fusil, il te crève dans les mains parce qu'il est trop chargé ; est-ce que tu réclames le prix de ton fusil ? Allons, tais-toi, tu n'auras pas ta dot ; va-t-en, ne viens plus nous casser la tête de ton affaire. — Et le vieil Abd-er-Rebbi, plein de colère, repoussait le plaignant.

Digitized by Google

« Encore une sur les Khiroum ; elle date d'une quarantaine d'années ; quelques vieillards se rappellent encore les faits suivants :

» Un jeune cavalier accompagné de plusieurs serviteurs, se réfugia chez eux. Il était bien mis, de figure distinguée, lui et les siens parfaitement montés en chevaux et harnais. Ce jeune homme se disait de famille de sultan ; persécuté par le bey voisin, il venait se mettre sous la protection des Khiroum, et il cherchait à les entrainer à sa suite, pour renverser le bey régnant.

— Vous formerez alors, disait-il, ma garde privilégiée ; vous serez mes fils chéris, vous aurez des jardins embaumés, de bonnes habitations, de jolies filles ; Khiroum ! croyez-moi de grands bonheurs vous sont assurés... Les prédications du jeune homme avaient à peu près réussi, lorsque dans une marche, je ne sais par quel accident, il montra son pied à nu sur l'étrier. Un vieux montagnard qui l'accompagnait, appuyé sur un bâton, remarque ce pied ; il le trouve gros, hâlé, doublé d'une épaisse corne, et marqué d'un tatouage.

— Oh ! oh ! dit-il, c'est un pied comme les nôtres, ça ; ce n'est pas le pied d'un enfant de race royale... impossible !... Nous avons affaire à un imposteur, à un intrigant... A bas !... à mort !... Et en quelques instants le jeune ambitieux et ses servitenrs furent tués et dé-

Digitized by Google

pouillés. Les vieux Khiroum se vantent encore de cette équipée. Fiez-vous donc à des têtes de bois de ce genre. »

Ce dernier fait me rappelle une particularité : les Arabes ont une corne si épaisse sous le pied, que je les ai vus quelquefois le matin, au moment de quitter le bivouac, venir à nos feux pour se chauffer et mettre le pied nu à plat sur les charbons. Lorsque la corne grille, que la fumée commence à monter, c'est que l'Arabe est près de sentir la chaleur; il change alors de pied.

Je sais cependant un fait bien honorable pour les Khiroum, et que je vais relater ici; on y verra un certain air de ressemblance avec ce que les Kabyles de la grande Kabylie appellent l'*anaya* (voir l'ouvrage de M. le général Daumas).

Mon chaouch, un vieux Turc, avait l'habitude, deux fois par an, et depuis plus de dix ans, d'aller faire ses provisions de cousscouss, fruits secs, tabac, etc., dans une petite ville étrangère située sur le territoire de la puissance limitrophe de mon cercle. Il longeait dans cette excursion le pays des Khiroum, et n'avait jamais éprouvé d'accidents jusqu'au moment de cette historiette. Cette fois-ci donc, il revenait de la ville susdite, monté sur un mulet et faisant conduire devant lui, en main, un autre mulet chargé de ses provisions. A la hau-

Digitized by Google

teur du pays des Khiroum, il tomba dans une embuscade de malfaiteurs; on s'empara de ses mulets, et lui-même saisi, garrotté, dépouillé, allait être conduit dans les montagnes et peut-être tué, — car il était vieux et ne pouvait plus être employé utilement à aucun travail, — lorsqu'un homme venant d'un marché voisin, et apercevant ce qui se passe, saisit son fusil, se précipite au milieu du groupe qui entraînait le vieux Turc, et couvrant celui-ci de son arme : « Arrêtez! vous autres! s'écrie-t-il; par le péché de ma femme! je prends cet homme sous ma protection, et je m'oppose à ce qu'on le maltraite... Vous savez que les Ouled-Mia et moi ne faisons qu'un fusil... Je veux qu'on rende à mon ami tous ses effets, ses mulets, et je vais accompagner le tout jusqu'à la frontière! »

Les restitutions se firent à l'instant, et le vieux Turc était encore tout stupéfait, lorsque son libérateur lui dit : « Tu ne me reconnais pas, ô mon père! mon bienfaiteur! Il y a dix ans, tu m'as donné, ici près, une calotte de laine blanche : tu m'as lié par la reconnaissance, je ne pouvais t'oublier; je vais te mener jusqu'à ton pays. »

Mon chaouch se rappela alors avoir donné autrefois une de ces calottes de laine blanche qui se mettent par-dessous la calotte rouge, pour ménager celle-ci; cette

Digitized by Google

calotte, donnée toute vieille et graisseuse, vaut, quand elle est neuve, de quatre à cinq sous.

Un homme qui se regarde assez lié par un aussi faible cadeau, pour risquer sa vie et la tranquillité de toute sa fraction de tribu, au bénéfice de son prétendu bienfaiteur, n'est-ce pas là un fait digne d'être signalé à l'éloge de ce peuple ?

Les Beni-Mara, dont j'ai déjà parlé, habitants de la plaine où les mœurs sont plus douces et plus paisibles, passent aux yeux des montagnards pour très-poltrons.

Voici ce que j'entendis, un jour, dire d'eux dans une des causeries que je rapporte :

— « Vous ne savez pas, dit un jeune guerrier de ces tribus de montagne qui sont toujours en guerre avec les Khiroum, les Trad et autres, vous ne savez pas combien sont peureux les Beni-Mara. Une nuit j'étais *hospitalisé* dans un de leurs douars, où j'avais porté un ordre du bureau arabe; et voici ce qui se passa : Au milieu de la nuit, les chiens ayant sans doute été attirés sur un autre point (1), nous entendîmes rôder autour des bœufs du maître de la tente. — « O mon Dieu ! dit à voix basse un

(1) C'est ainsi que font les voleurs : pendant qu'une partie d'entre eux commet le vol, une autre partie attire au loin, par des appâts de viande crue, les nombreux chiens qui d'habitude entourent les tentes arabes.

Digitized by Google

des jeunes gens de la tente, ce sont les Trad qui enlèvent nos bœufs... » Aussitôt je me dressai sur mon séant, et j'offris mes services... « Taisez-vous, par grâce, dit le chef de la famille, faisons semblant de ne nous apercevoir de rien ; ces Trad sont si terribles : ils seraient capables de nous tuer... j'aime mieux perdre mes bœufs que la vie. Que personne ne bouge, cachons-nous plutôt sous les tapis. » Et les voleurs continuèrent tranquillement leur expédition. »

On peut se figurer comment les rires de l'assemblée accueillirent cette critique des Beni-Mara.

Dans ces causeries de nuit, il me revient d'avoir entendu un des assistants égayer son auditoire par une série d'observations on ne peut plus piquantes.

« Savez-vous, disait-il, quel est le sultan des roumi (chrétiens) ? Eh bien ! c'est la montre, c'est ce petit instrument que presque tous ont dans leur poche, qui les commande, les dirige. Qui de vous n'a vu, à la ville voisine, sur la fin du matin (vers dix heures), la plupart des officiers et employés du gouvernement se réunir sur la place ? L'ami trouve son ami ; on s'informe, on cause. Mais regardez les figures ; elles sont toutes plus ou moins inquiètes ; chacun tire sa montre et la regarde avec grande attention ; enfin celle-ci commande ; elle a fait connaître sa volonté, et vous voyez chacun se retirer.

Digitized by Google

Voilà des gens qui se trouvaient bien ensemble, qui avaient des choses agréables à se dire ; ils sont obligés de se séparer, la montre a commandé de manger ; car c'est à ce moment-là, m'a-t-on dit, que les roumi mangent, qu'ils aient ou non appétit. Vous les reverrez encore, quelques instants après, se rechercher, se réunir, et puis se séparer encore au commandement de la montre, et cela plusieurs fois par jour. Dans leurs maisons même, la montre est le bey qui donne tous les ordres ; c'est elle qui prescrit de se coucher, même sans sommeil, de se lever, même quand on veut dormir.

— » Je voudrais bien savoir, ajoute un mauvais plaisant, si les roumi embrassent aussi leurs femmes au commandement de la montre. »

J'ai omis de dire que ces réunions nocturnes auprès de ma tente, ces conversations bruyantes autour d'un bon feu, avaient aussi un but important : elles indiquaient aux voleurs de montagne, toujours à l'affût d'un coup à faire, d'un cheval à enlever, par exemple, — et il y a de bons chevaux dans les escortes des officiers de bureau arabe, — elles indiquaient à ces voleurs que mon petit camp était sur ses gardes, puisque la plupart des cavaliers étaient éveillés.

C'est dans ce but aussi que les chansons étaient quelquefois fort animées, chaque couplet se terminant par

Digitized by Google

des coups de pistolet, des éclats de rire, des battements de main en cadence, dont les Arabes s'accompagnent souvent dans leurs chants.

III

Défauts des indigènes. — Inertie. — Fourberie. — Présomption religieuse. — Exactions des chefs.

Il existe sur les populations indigènes de l'Algérie un ensemble d'opinions bien peu flatteuses. Des officiers ayant dirigé des affaires arabes ont eux-mêmes, par leurs publications, contribué à répandre ces idées, et il paraît difficile aujourd'hui d'amener les esprits à admettre que la société arabe n'est pas plus que toute autre l'expression de toutes les abominations imaginables, la réunion de toutes les immoralités connues.

Les officiers dont je parle n'ont pas assez senti, je crois, qu'ils devaient se dégager tout à fait de leurs préoccupations journalières pour pouvoir juger et parler sans être taxés d'exagération.

Digitized by Google

Sur un territoire grand quelquefois comme une ancienne province de France, et jamais plus petit qu'un département de nos jours, le bureau arabe est à peu près la seule autorité sérieuse qui reçoive les plaintes de tout genre ; de plus, la comparution devant le bureau arabe et l'instruction des affaires sont gratuites; le temps n'est rien pour l'indigène et il le gaspille volontiers; enfin, le musulman de l'Algérie n'a pas les mêmes idées que nous sur ce qui est réellement matière à contestation et à plainte; au moindre froissement, il vient exposer ses griefs. Il est donc facile de comprendre que le bureau arabe soit journellement encombré. Il reçoit une quantité considérable de plaintes, et celui qui, dans ce milieu, veut peindre la physionomie arabe tombe facilement dans l'exagération.

Si, chez nous, dans notre France civilisée, tous les degrés de juridiction étaient supprimés ; si, pour y suppléer, il y avait dans chaque département une seule autorité chargée de tout entendre et de tout régler; si, enfin, des circonstances analogues à celles que nous avons indiquées favorisaient la production des plaintes de toute sorte, quel ne serait pas l'embarras du fonctionnaire en question ? Et s'il voulait ensuite dépeindre notre état social, quel tableau alarmant n'en ferait-il pas!

Les Arabes de l'Algérie ont de grands défauts, rien de

Digitized by Google

plus vrai; mais ils ont aussi de belles qualités que nous pouvons leur envier. Examinons les défauts.

Ce qu'il faut reprocher aux indigènes, c'est leur paresse, leur répugnance à tous progrès dans le sens de notre civilisation, et leur esprit habituel de mensonge et de fourberie. Ces infirmités, toutefois, ne sont pas incurables. Il est bon de rappeler à ce sujet que les indigènes n'ont pas toujours été ce que nous les avons trouvés à notre débarquement à Sidi-Ferruch; ce que nous avons rencontré alors est le produit de trois cents ans de pillage et d'un arbitraire aussi stupide que barbare. De là l'inertie de l'Arabe du Tell; elle n'a pas toujours été le trait caractéristique de ce peuple, car, si l'on consulte les vieux livres, les manuscrits, les traditions qui existent, soit dans le pays, soit en Italie et en Espagne, on voit que, du onzième au seizième siècle, l'Algérie actuelle était partagée en plusieurs divisions politiques où régnaient de petits princes de race indigène, notamment à Tlemcen, Mostaganem, Tenès, Alger, Bougie, Médéah, Constantine.

Alors, cette contrée ne ressemblait en rien à celle que nous avons conquise; alors, les indigènes avaient de nombreuses cultures, des plantations variées; ils entretenaient des systèmes d'irrigation, et l'industrie était développée : il suffit de rappeler les cuirs, les soies, les tis-

Digitized by Google

sus brodés, l'orfévrerie, les manuscrits, les essences, les produits du Soudan, les minerais de plomb, etc.; on soignait et améliorait les races animales. Les princes qui gouvernaient ces petits Etats faisaient élever des constructions d'une architecture élégante, dont les vestiges trop rares subsistent surtout dans l'Ouest; ils avaient généralement auprès d'eux des chrétiens d'Europe, des Francs, qui, traités avec distinction, contribuaient à faire adopter les idées d'amélioration qu'ils avaient apportées de leur patrie; ils s'entendaient surtout, dit la tradition, à la tenue des comptes et à l'organisation des services financiers. Aussi, la situation de ces contrées était-elle très-prospère; on peut le voir par ce qui reste des traités passés à cette époque entre les divers Etats africains des bords de la Méditerranée et d'autres peuples, tels que les Génois, les Pisans, les Livournins, les Napolitains, les Tabartins, etc.

A cet état de choses succède la tyrannie des pachas turcs, lesquels chassent les dynasties régnantes, sèment partout la discorde, s'aident des uns pour piller les autres, et enfin, par leur odieuse et facile exploitation, amènent forcément la situation que nous déplorons. Si l'on veut bien remarquer que, depuis quinze à vingt ans seulement, nous indiquons à ce peuple un ordre d'idées tout opposé à celui qu'il était habitué à supporter, on ne trou-

Digitized by Google

vera pas étonnant qu'il n'y ait pas encore eu chez lui un changement complet.

Nous croyons avoir beaucoup fait quand, par une circulaire, nous octroyons des primes d'encouragement pour certains produits; et cependant combien l'indigène est loin d'être en mesure de comprendre ces procédés de notre part!

En voici un exemple :

Il n'y a pas plus de trois ans que des primes ayant été accordées aux indigènes pour les poulains et pouliches qui seraient reconnus les mériter, il fallut d'abord user d'autorité pour faire comparaître les candidats, sans quoi, il n'y aurait pas eu de concurrents, malgré toutes les lettres et publications possibles. Puis, lorsqu'après examen des animaux et leur inscription détaillée et régulière, on offrit les primes, il est arrivé, à ma connaissance, que dans une des principales villes de l'Algérie, les indigènes récompensés refusaient l'argent offert, répétant qu'ils ne voulaient pas vendre leurs bêtes : « Vous m'avez inscrit, disaient-ils, bien certainement mon cheval est au Beylik (l'Etat) et, un jour, il me le fera réclamer. » Toutes les explications possibles ont été données, et la résistance des individus a été vaincue; mais je suis assuré que la plupart se disent encore : « Ce que j'ai vu là n'est pas possible : donner de l'argent et ne rien prendre

Digitized by Google

en place n'est pas naturel; il y a quelque chose là-dessous; que Dieu nous soutienne! »

C'est cette difficulté, toujours la même sous diverses formes, qu'il faut vaincre par l'attention continuelle, le dévouement sans bornes de nos agents.

Ce qui précède, sur l'inertie de l'Arabe, entraîne, par une série de mêmes raisonnements, l'explication de son esprit de mensonge et de fourberie.

Il est si vrai que ce vice est le produit de la mauvaise administration des Turcs, que, dans les pays un peu accidentés et difficiles, où les pachas n'avaient aucune action (1), on retrouve le caractère franc et loyal de l'homme primitif. Tout le monde connaît, sous ce rapport, le type kabyle. Chez les populations montagnardes que j'ai administrées, et qui, du reste, n'étaient point soumises aux Turcs, j'ai constaté beaucoup de dispositions à la franchise, à la sincérité; il en est, je pense, à peu près ainsi dans presque toutes les montagnes du Tell, et c'est la majeure partie du territoire de l'Algérie cultivable.

A ce propos, je ferai remarquer que la dénomination

(1) Il est à noter que les Turcs, maîtres des villes et de quelques plaines, ne faisaient que des coups de main sur le reste du territoire, et ne possédaient réellement, après trois cents de violence, qu'une faible partie de la surface de l'Algérie. N'est-ce pas la plus éclatante condamnation de leur stupide pouvoir?

Digitized by Google

d'Arabes, appliquée à tort par moi jusqu'à présent, par suite d'une mauvaise habitude, aux indigènes de l'Algérie, ne convient en réalité qu'aux gens du Sahara et à quelques tribus du Tell, qui représentent à peu près les descendants des conquérants venus de l'Arabie et sont plutôt nomades que cultivateurs. Le reste de la population, qui forme la très-grande majorité et où domine le sang berbère, sera divisé, dans la suite de mon récit, en *Telliens de plaine* et *Telliens de montagne*, et on se rappellera enfin que mes souvenirs concernent surtout les Telliens de montagne.

Que dire de la prétendue mauvaise foi dont on gratifie généralement les Telliens, en matière commerciale, par exemple?

Pour mon compte, j'ai toujours observé dans leurs affaires de commerce entre eux une extrême bonne foi. Ce n'est pas dans leurs relations avec nos colons européens qu'il faut les juger; là, toutes les bases qui peuvent servir à une appréciation sont faussées. Avant de pouvoir se prononcer, il faudrait être à même d'établir de quelle manière ont commencé les rapports de commerce, quels ont été les premiers trompeurs, quels mauvais procédés en sont résultés réciproquement.

Rien de plus primitif, au contraire, que la bonne foi qui existe dans les relations commerciales entre indi-

Digitized by Google

gènes; rien de plus notoire que la fidélité des dépositaires, la confiance rarement trompée des trafiquants les uns dans les autres. Ce que je me rappelle de plus fort en ce genre est la tranquillité d'esprit avec laquelle un certain marchand de bœufs attendait, depuis deux ou trois ans, une sorte d'associé auquel il avait confié pour cinq à six mille francs de bétail avec mission de le conduire et le vendre à Alger. Mon négociant n'avait aucune nouvelle de son fondé de pouvoirs, mais il n'en était pas inquiet; il aura, pensait-il, entrepris quelque longue opération au loin, mais je suis sûr de lui; si, du reste, il n'a pas paru à telle époque, j'irai dans tel pays, à tel marché, me renseigner; là, je saurai par ses amis ou sa famille ce qu'il sera devenu.

Dans les grandes entreprises commerciales qui ont pour terrain le Sahara, le Soudan, le Maroc, Tripoli, Tunis et nos oasis, une bonne foi complète est de première nécessité; sans cette garantie, le commerce ne pourrait se faire dans ces contrées où le règlement du moindre désaccord, devant une autorité, exigerait des déplacements de plusieurs mois et serait le plus souvent impossible, par la grande difficulté de réunir en temps utile les preuves et témoignages.

Mais le fanatisme religieux? Ah! là, il y a un obstacle plus réel. Sur le terrain de la religion le musulman est

Digitized by Google

plus difficile à manier; il est convaincu qu'il est l'enfant chéri de Dieu. De quelque manière que l'on aborde les questions religieuses, le mahométan se place de prime-abord à une distance incommensurable au-dessus de nous. Aussi la meilleure conduite à tenir consiste-t-elle dans l'indifférence la plus complète; il ne faut ni aider ni gêner le musulman, au point de vue religieux. Ainsi, lorsque nous faisons élever des mosquées, lorsque nous favorisons, avec les navires de l'Etat, le pèlerinage de la Mecque, nous obligeons des ingrats. « Notre culte est d'essence si supérieure, disent-ils, la doctrine de notre seigneur Mohammed si sublime, que les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de le reconnaître dans leur for intérieur, et qu'ils s'empressent de nous être agréables, pour se ménager la bienveillance du Prophète. »

Je crois que le plus sage est de s'abstenir de toute intervention dans le domaine de la religion, et de créer en d'autres matières le plus possible d'intérêts nouveaux. Déjà, du reste, il y a amélioration : ce fanatisme si révoltant lorsqu'il est excité, n'existe habituellement qu'à l'état latent. Nos Algériens tendent à se refroidir; ils deviendront de plus en plus sourds à la voix des chérifs exaltés, lorsque ceux-ci n'auront pas à s'étayer de quelque cause d'agitation, étrangère d'abord à la religion, mais

Digitized by Google

par laquelle ils arrivent habilement à créer des cas de conscience.

Parmi mes montagnards, je crois avoir dit que les sentiments religieux étaient très-froids; un très-petit nombre d'entre eux savaient les prières au delà du *Fatahh* (qui est le *Pater* des musulmans); la plupart ignoraient, et, par conséquent, n'observaient pas les principales prescriptions du culte.

Ainsi le Ramadan, ou jeûne, était très-mal observé; je me rappelle que, ayant fait une course à cette époque de l'année, je me vis un jour accompagné d'un bien plus grand nombre de cavaliers volontaires que de coutume. Je trouvai le fait inexplicable, et examinai vainement une à une toutes les causes auxquelles j'aurais pu attribuer cette affluence inusitée. Enfin, à une halte que je fis au milieu du jour, en pleine chaleur, je vis mon escorte absorber de nombreuses pastèques.

— Tiens, dis-je en souriant, je croyais que nous étions au Ramadan ?

— C'est vrai, me répondit-on, mais il est écrit dans notre saint livre que toutes les fois que, pendant le Ramadan, nous nous mettrons en route pour le service de l'Etat, nous pourrons nous abstenir du jeûne.

Je ne me rappelle pas ce verset du Koran, que j'ai cependant beaucoup lu, mais, comme on le pense bien,

Digitized by Google

j'approuvai le commentaire et le trouvai fort sage.

Je terminerai ces réflexions sur la religion en relatant une observation naïve, que j'ai entendu faire par des indigènes de la classe la plus infime, par des conducteurs de mulets, dans le convoi d'une colonne expéditionnaire. « Les Français, disaient-ils, sont légers, inconsidérés, et surtout ingrats envers Dieu : tant qu'ils sont dans la prospérité, ils ne prononcent jamais le nom de la Providence, ils ne la rappellent dans leurs propos que pour l'injurier ; mais qu'ils viennent à être blessés, à éprouver des souffrances, vous les entendrez alors dans les ambulances, marmotant sans cesse, d'un ton dolent : « Mon Dieu !... Mon Dieu !... » quitte à oublier encore le Créateur, une fois rétablis. »

Ce qu'il y a de réellement repoussant dans la société indigène, ce sont les abus d'autorité et les exactions des chefs. Dans les tribus montagnardes de mon cercle, les hommes, habitués d'ancienne date à l'indépendance individuelle, n'étaient pas disposés à se laisser malmener et piller par les détenteurs du pouvoir. L'autorité, du reste, était très-partagée, et le contrôle facile à exercer. Mais, sur d'autres parties du territoire algérien, j'ai eu connaissance d'abus extraordinaires.

Sur certains points, les chefs font argent de tout. L'autorité supérieure demande-t-elle une corvée de 200 bêtes

Digitized by Google

de somme, le chef de la tribu en commande 300, et en relâche ensuite 100 moyennant une contribution.

Le chef est chargé de distribuer annuellement les terres de la tribu ; il le fait en donnant les meilleurs morceaux à ceux qui le paient le mieux.

On demande des cavaliers pour les goums, les courses : le chef s'adresse à un grand nombre, et finit par forcer à l'accompagner ceux qui ne peuvent rien donner.

Au printemps, il fait faire la récolte du beurre ; chaque tente donne une certaine quantité.

Puis ce sont les laines, les grains, les dattes, les olives, ou les fruits, selon le pays, le bois, etc.

Le chef fait des cadeaux, la tribu paie ; le chef fait bâtir, la tribu paie ; le chef reçoit des récompenses des Français, la tribu paie en signe de joie ; au contraire, il est puni, la tribu paie en dédommagement ; le chef voit des enfants lui naître, la tribu paie les réjouissances ; il perd des membres de sa famille, la tribu paie les larmes ; le chef se met en route pour un long voyage, le pèlerinage, par exemple, la tribu paie le départ, elle paie encore le retour. C'est toujours le même refrain à toute espèce d'incidents, bons ou mauvais, qui se produisent dans l'existence du chef. Je ne parle pas des cas où le fonctionnaire musulman aurait à poursuivre un délit qu'il consent à cacher moyennant finance.

Digitized by Google

Ceci est un vice radical dans la société musulmane, mais il tient plus encore à la position qu'à l'individu.

Les chefs indigènes ont dans leur part régulière de l'impôt et dans leurs droits aux corvées, une assez belle rémunération ; mais ils regardent ces avantages comme leur bien propre, et pour subvenir à leurs dépenses d'administration, c'est à des ressources exceptionnelles qu'ils ont recours. Ils ont besoin d'exercer une large hospitalité, il faut qu'ils aient de bons et beaux chevaux, de belles tentes. Il y a aussi le chapitre de l'espionnage, des émissaires, des fêtes de tribu, des noces, des funérailles. Pour tout cela on a reconnu qu'il fallait à certains chefs des ressources particulières ; mais la pente est glissante, l'usage entraîne l'abus, et tel chef, par exemple, qui aurait besoin de percevoir 7 à 8 mille francs, en prélève 30 à 40 mille, et crie misère.

Je ne parle pas des grands chefs, des ducs de Bourgogne algériens : ce serait bien autre chose.

Je ne prétends point, cependant, que l'indigène paie, au total, de trop grosses sommes ; je ne trouve mauvais que le mode de perception, et l'abus par lequel le fonctionnaire musulman détourne à son profit des ressources qui devraient être employées pour le bien général.

Panurge connaissait « soixante-et-troys manières d'avoir de l'argent toujours à son besoing. » Le sectateur

Digitized by Google

de Mohammed est, je crois, encore plus fort; la main sans cesse sur le pouls de sa tribu, pour sentir jusqu'à quel point il peut lui faire rendre gorge, il est passé maître dans l'art difficile de plumer la poule sans trop la faire crier.

Le remède à cela est bien simple; il consiste dans une grande dispersion de l'autorité pour amener la lumière et le grand jour là où il n'y a que ténèbres et mystères.

Je crois bon d'indiquer ici un trait saillant de la physionomie indigène, qui aide à expliquer bien des contrastes dans sa manière d'être, comparée à la nôtre : c'est le manque de précision dans l'emploi du temps. L'individu, dans ce pays, n'est point astreint, comme chez nous, à un emploi organisé du temps; il choisit son moment, et le saisit quand il lui paraît convenable; mais il n'arrête rien d'avance qui puisse le gêner. Ceci, joint à une gravité et à une dignité naturelles, contribue beaucoup à lui donner cet air de souverain suprême, assis en maître au milieu de la création, et occupé uniquement à regarder défiler devant lui les choses de ce monde. Même lorsque, pour le besoin de ses affaires, il doit montrer de l'activité, il semble toujours n'appartenir qu'à lui seul. De là cette ampleur, ce grandiose dans la physionomie de l'indigène même le plus misérable. Nos Européens, au contraire, avec leur air affairé, distrait, inquiet, pressé, paraissent à l'Arabe, suivant son expression, un essaim de mouches voletantes.

Digitized by Google

La dignité naturelle du musulman en général est encore relevée par ce vêtement si simple, si beau, qu'il tient des descendants d'Ismaël. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, le peuple que nous avons soumis tient à la tradition des ancêtres ; et il faut avouer qu'ici la coutume s'est trouvée d'accord avec ce que l'expérience et le goût auraient pu indiquer de plus convenable.

L'ensemble des haïcks, ceintures et burnouss, noble et élégant, est arrangé de manière à maintenir sur le corps une température toujours égale ; avantage précieux en présence des accidents brusques, habituels à l'atmosphère en Afrique. Avec les mêmes vêtements, on a chaud l'hiver et frais en été, il suffit pour cela de relâcher ou de resserrer les tissus dont on est couvert.

IV

Qualité des indigènes. — Hospitalité. — Charité. — Déférence. — Intelligence. — Sentiment du juste. — Comédie.

Au premier rang des qualités du peuple indigène de l'Algérie, et je puis dire de toute la race arabe, il faut placer l'hospitalité. Elle est chez ce peuple une vertu

Digitized by Google

générale, sans exception. Rien de touchant comme la manière dont elle est exercée.

Un étranger, riche ou pauvre, bien ou mal vêtu, se présente à l'entrée d'une tente, quelle qu'elle soit, et dit simplement ces mots :

« — O le maître de l'habitation, (je suis) hôte de Dieu. »

Et toujours on lui répond :

« — Que le salut soit sur toi, sois le bienvenu. »

L'étranger entre; on lui indique une place sur les matelas, les tapis, les nattes en sparterie, selon que la tente est pourvue des uns ou des autres; et aussitôt toute la famille prend un air de fête. On nettoie l'intérieur de l'habitation, on augmente le feu si le temps est froid, on offre immédiatement ce qu'il y a de prêt; il faut que la tente hospitalière soit bien pauvre pour qu'elle n'ait pas au moins une poule à ajouter au cousscouss de la journée; si peu qu'elle soit dans l'aisance, c'est un mouton qu'elle sacrifiera en l'honneur de l'hôte de Dieu.

L'hospitalité donnée est l'occasion d'une fête qui se proportionne à l'importance de celui qui est reçu et de celui qui reçoit. Ainsi, s'il s'agit d'un grand personnage accueilli par un autre grand personnage, fût-il venu avec un ou deux serviteurs seulement, c'est un bœuf que l'on abattra en son honneur. Dans ce cas, toutes les familles

Digitized by Google

voisines, toutes celles du douar, prennent leur part du festin, et contribuent à rendre la fête générale.

Il est même résulté de ces habitudes une manière de classer les gens. « C'est un homme, dit-on souvent, pour qui on tue un bœuf, lorsqu'il reçoit l'hospitalité. » — ou : « Un tel, ce n'est pas une créature bien importante ; il n'a jamais eu que du mouton à ses réceptions. »

Mais revenons à la famille pauvre, car c'est là que la coutume est surtout intéressante. On réunit toutes ses ressources, on emprunte chez les voisins. Quant à l'étranger, on lui laisse pleine liberté ; point de questions indiscrètes, il dira ce qu'il voudra, à la conversation du soir ; on cherchera à le distraire, on l'écoutera avec plaisir, s'il veut raconter quelque chose de sa vie, de ses voyages, mais souvent il quittera la tente sans avoir prononcé son nom, sans avoir dit de quel pays il vient, vers quel autre il se dirige. Et cette prévoyance de la famille qui oublie quelquefois ses besoins, mais pense toujours à l'hôte à venir, comment ne pas en être touché ; elle tient en réserve quelques poules, la farine la meilleure, les fruits secs, etc. : « Ceci, dit-on, il ne faut pas y toucher, c'est pour les hôtes, si Dieu nous en envoie. »

J'ai lu, je ne sais plus dans quel livre, qu'il fallait bien que l'Arabe fût hospitalier, puisque chez lui il n'y avait pas d'auberge. On pourrait répondre qu'il n'y a pas d'au-

Digitized by Google

berge, précisément parce que tout le monde donne l'hospitalité; et, en tout cas, ce ne serait pas une raison suffisante pour expliquer la manière touchante dont l'hospitalité est exercée chez ce peuple, et surtout pour ne pas donner sans restriction d'amples éloges à un aussi noble usage. C'est là une vertu tellement générale, obligatoire, qu'il n'est pas de termes de mépris plus outrageants pour une famille, que de dire d'elle: « Elle donne mal l'hospitalité. »

Après le sentiment hospitalier, nous trouvons chez l'habitant de l'Algérie une qualité bien méritoire aussi, la charité.

La charité est prêchée à chaque page du Koran. Dans maints passages, elle est indiquée comme le moyen de racheter des fautes, de se purifier de mauvaises actions; et il ne s'agit pas d'exercer la charité au profit d'une caste, d'une institution, d'un établissement, mais au bénéfice du pauvre, de celui qui souffre.

Dans les tribus, lorsqu'une famille a été éprouvée par des malheurs, on lui vient généralement en aide; l'assistance des amis est habituelle; et si enfin la tente ne peut se relever de ses désastres, il suffit à son chef de se rendre auprès de quelque grand personnage du pays, et de lui baiser la main avec ces simples paroles : — « O seigneur, je suis ruiné, je n'ai plus espoir qu'en toi et

Digitized by Google

en Dieu; je suis dans ta main, je suis ton serviteur. »

— « Louange à Dieu! que Dieu te bénisse! » lui est-il répondu.

Dès ce moment, il peut compter parmi les nombreux parasites qui vivent autour des grandes existences du pays. Il vient fixer sa modeste tente ou sa hutte de feuillage dans le douar de son nouveau protecteur, à qui il n'aura pas d'autre service à rendre que de lui faire un compliment respectueux de temps à autre. Mais aussi, vienne l'occasion où le chef a besoin de quelqu'un pour une corvée pénible, une commission à remplir dans les pays lointains, et le serviteur sera tout à la disposition de celui qui lui a donné assistance. Il n'y aura pas là un compte estimatif en francs et en centimes, mais secours et protection d'un côté, dévouement de l'autre.

Dans les diverses parties du Tell algérien, on voit aussi, au milieu des tribus, des établissements où des secours sont distribués à quiconque se présente. Ces asiles, dirigés généralement par les hommes de bien dont nous avons parlé au début de ces souvenirs, reçoivent les dons des fidèles en provisions diverses et quelquefois en argent, à la charge de les transmettre aux malheureux. Habituellement ce sont des voyageurs pauvres qui parcourent le pays à la recherche d'une occupation qui les fasse vivre, et qui sont hébergés pendant quelques jours seulement.

Digitized by Google

Cependant il y a aussi des indigents qui se fixent auprès de ces établissements, et en tirent leur nourriture journalière; et tout cela se fait avec une simplicité, une grandeur qui contrastent avec nos habitudes. Il n'y a ici ni formalités à remplir, ni paperasses visées, parafées, approuvées à exhiber, ni réglements à suivre pour le lever, le coucher, le manger, pour s'habiller, sortir, rentrer, se présenter à des appels. Il n'y a pas ce dédale de prescriptions qui donne aux musulmans tant de répugnance pour nos hôpitaux. L'ensemble compliqué des règles à suivre dans nos hospices est si insupportable au Tellien, qu'à peine entré, il demande instamment à sortir, quoique non guéri.

Le Tellien, hospitalier et charitable, est aussi doué d'intelligence. Le plus misérable, dans une tribu, a, sur le pays, des idées générales que chez d'autres nations on trouve à peine dans une classe relativement supérieure. Les campagnards, dans quelques-uns de nos hameaux, sont plus grossiers, plus ignorants que les derniers cultivateurs du Tell.

La noblesse du langage, l'élévation des sentiments qu'il représente, sont aussi chose remarquable dans cette population intéressante.

Plus je creuse mes souvenirs, moins je puis croire que ces groupes d'indigènes, en qui j'ai constaté, à côté de

Digitized by Google

défauts plutôt superficiels que profonds, des qualités réelles, soient, ce que l'on est trop enclin à admettre, des monstres pourris d'horribles infamies; loin de là, les Telliens que j'ai étudiés avaient de bons instincts, et, bien dirigés, retrempés par le travail, ils pourraient facilement prétendre à de belles destinées.

Une race qui montre de la fidélité dans ses amitiés et ses dévouements, qui conserve assez de séve et de vigueur pour produire des individus capables de tenir les serments les plus difficiles à observer, une telle race n'est point abjecte et méprisable.

Je viens de parler de serments. Voici ce que je puis affirmer à ce sujet : j'ai vu des indigènes qui avaient été des buveurs passionnés de liqueurs fortes, ou des joueurs de cartes forcenés ; ils avaient juré sur tel marabout de renoncer aux liqueurs ou au jeu, et ils avaient su tenir ces promesses. Au moment où j'avais connaissance de ces faits, il y avait dix, quinze ou vingt ans que le serment avait été fait et tenu. Cite-t-on chez nous beaucoup d'ivrognes ou de joueurs qui renoncent à leur passion ? N'avons-nous pas, au contraire, le proverbe : *Qui a bu boira, qui a joué jouera?*

J'ai constaté, dans le même ordre d'idées, des faits qui eux seuls seraient des preuves de la force des bons instincts dans cette race. Il est à ma connaissance, par

Digitized by Google

exemple, que des individus qui avaient volé et assassiné n'étaient pourtant point tombés dans l'extrême dégradation morale qui, chez les civilisés, est la conséquence de ces premiers crimes. Ainsi ces indigènes, après avoir subi des châtiments et abjuré leur manière de vivre, avaient montré de véritables qualités et reconquis l'estime générale, se plaisant à éclairer leurs compatriotes plus jeunes, se citant eux-mêmes comme exemple des excès auxquels on peut être entraîné par les passions.

Dans mes fonctions de *chef du bureau arabe*, il m'est arrivé souvent, lorsqu'il me semblait qu'il y avait dans la cause présentée une occasion de faire naître des mouvements du cœur, de faire appel à des sentiments d'amitié, de bonnes relations, d'évoquer des souvenirs de paix, d'affection, de services réciproques, et presque jamais en vain.

Je ne dois pas omettre la déférence que les Telliens ont pour leurs chefs, lorsque ceux-ci ont conquis leur sympathie et leur estime. Dans ce cas, de tous les points de la tribu, c'est un concert d'éloges perpétuels; les moindres actions, les moindres paroles du fonctionnaire aimé sont citées, commentées et recueillies avidement.

Ces souvenirs de déférence me rappellent un épisode important de ma vie d'officier des affaires arabes, que je suis heureux de retracer ici.

Digitized by Google

Je me trouvai un jour dans une zmala de cavaliers, près de laquelle devait se faire, sous ma direction, le partage d'une razzia. Cette razzia, faite quelque temps auparavant par des gens du pays seuls, sous ma conduite, était très-considérable, et, la part de l'Etat défalquée, il avait été décidé par l'autorité supérieure que le reste serait abandonné aux capteurs. Seulement, comme ceux-ci étaient tous des enfants de la contrée, que le coup avait été tenté surtout pour les indemniser des vols qu'ils avaient subis de la part de l'ennemi, eux et leurs familles, j'avais fait décider par les ayants-droit réunis, que les victimes de vol seraient d'abord couvertes de leurs pertes, et qu'ensuite les capteurs eux-mêmes me présenteraient, pour le reste, un projet de partage, après l'avoir mûrement débattu.

Il y avait là une grande affluence de monde; l'élite de la population était réunie; on remarquait surtout quelques groupes de vieillards venus tout exprès pour faire honneur aux jeunes guerriers, leurs descendants, et assis tranquillement au pied des arbres, dans un petit bouquet de bois. Les hommes qui avaient fait le coup de main étaient près d'eux, debout, en armes, et causaient vivement. L'indemnité à accorder aux habitants du pays qui avaient éprouvé des pertes par vol, depuis plusieurs années, avait été réglée sans difficulté. Mais quand on en

Digitized by Google

vint à faire les propositions pour la quote-part à attribuer à telle ou telle famille, le désaccord commença.

Il faut dire que ceci avait lieu au sein d'une grande tribu divisée en cinq fractions; parmi ces fractions, deux d'entre elles, les Ratiba et les Sakhouar, avaient eu autrefois des démêlés violents; de petites guerres s'en étaient suivies, dont le souvenir était encore brûlant, et à chaque instant des rixes menaçaient de s'élever.

Le partage, en lui-même, était difficile à arrêter, parce que mes Telliens étaient et sont encore éloignés de nos idées d'égalité.

S'ils eussent tout simplement divisé le nombre des bêtes par celui des capteurs, et, une fois le quotient connu, laissé au sort le soin de désigner les têtes de bétail qui formeraient la part de chacun, tout eût été bientôt réglé; mais l'assemblée de la tribu avait voulu profiter de la circonstance pour honorer certains souvenirs représentés par quelques familles, pour donner des témoignages d'estime et d'affection à d'autres tentes qui avaient éprouvé des malheurs.

On avait donc réglé déjà quelques-unes de ces questions difficiles à arranger, lorsque Miloud, jeune cavalier des Sakhouar, beau garçon, connu par son courage, maître d'un fort joli cheval qu'il maniait très-adroitement dans les fêtes, où il ne manquait jamais d'exciter l'en-

Digitized by Google

thousiasme et les applaudissements des femmes, prit la parole. A cause même de ces succès, Miloud était jalousé par les autres cavaliers de la tribu, et surtout par ceux des Ratiba, toujours en rivalité avec les Sakhouar.

— O mes frères, dit Miloud, j'ai ici, près de moi, mon grand oncle Ali, que vous connaissez tous; il est inutile que je vous rappelle toutes les journées de poudre dans lesquelles il s'est montré un des plus braves du pays, toutes les assemblées de tribu dans lesquelles il a brillé par sa sagesse et ses bons conseils : je crois que nous pouvons lui faire un beau cadeau.

Les jeunes gens des Ratiba parurent improuver, et l'un d'eux, placé assez loin de Miloud et derrière lui, croyant sans doute ne pas être entendu, se permit quelques mots équivalents à ceux-ci :

— Pour ce vieux crétin-là? allons donc!

Miloud entendit, se retourna, et ne pouvant découvrir le coupable, commença ses invectives contre les Ratiba.

— Vous avez insulté ma famille, fils de chiens! Il y a longtemps que vous cherchez une journée! Vous l'aurez : par le ventre de ma femme, je vous défie!

Aussitôt une sorte de commotion électrique agita tous ces hommes; ils se trouvèrent immédiatement placés sur deux longues lignes se faisant face, les Ratiba d'un côté,

Digitized by Google

les Sakhouar de l'autre; chacun invectivant son vis-à-vis, et tous ayant la main sur leurs armes, les burnous relevés sur les épaules, et tout ce qui recouvre habituellement la tête rejeté en arrière. A ce moment, mon domestique entra tout effaré dans ma tente et me dit, en me présentant mes pistolets :

— Quel malheur! nous sommes tous morts!

Les clameurs du dehors commençaient à m'arriver; je m'élançai hors de ma tente et, jugeant le cas très-grave, je me précipitai sans armes entre les deux lignes hostiles, et m'écriai, avec le plus d'énergie qu'il me fut possible :

— Bas les armes! c'est moi qu'il faut tuer le premier... Honte à moi, si vous vous battez devant moi!... Cessez à l'instant, ou tuez-moi, ou je me tue moi-même devant vous, et que mon sang retombe sur vos têtes! Est-ce que vous ne me connaissez plus, moi, le chef du bureau arabe?

J'étais très-exalté et décidé à toute extrémité, plutôt que de supporter devant moi une lutte entre cavaliers soumis à mon autorité. Bien qu'il ne s'agît pas ici d'une troupe regulière, organisée, disciplinée, je n'en mettais que plus d'amour-propre à maintenir intact le respect de mon pouvoir.

J'eus le bonheur, aux premiers mots que je prononçai,

Digitized by Google

aux premiers gestes que je fis, de voir se manifester une certaine hésitation. Dès lors, la victoire était certaine. Une fois l'extrême agitation de mes gens réprimée, elle devait tomber tout à fait; quelques instants après, il n'y avait plus devant moi que des hommes honteux de ce qui venait de se passer. Quelques-uns d'un âge mûr et des plus raisonnables m'embrassaient avec effusion les épaules et la tête, me répétant :

— Tu es le père du pays : sans toi, que devenions-nous, grand Dieu ! Une fois une balle lancée, c'était fini, c'était la guerre entre nous; et comme les Français ne l'auraient pas souffert, nous étions obligés d'émigrer sur le territoire voisin, pour nous y battre à notre aise. C'était la mort pour quelques-uns de nous; pour tous, l'abandon de nos terres, de nos provisions de grains, la misère : que Dieu te bénisse ! Nous n'oublierons pas ce jour.

Nous étions sur un terrain occupé par les Ratiba. Je fis rentrer ceux-ci dans leurs tentes, j'ordonnai aux Sakhouar de regagner leur pays, et cette affaire, qui pouvait ensanglanter toute la contrée, n'eut pas de suites fâcheuses. Quant au partage, cause première du désordre, je le réglai dans mon bureau, assisté des hommes les plus estimés de la tribu et pris en nombre proportionnel dans chaque fraction.

Je terminerai cette partie de mes récits, en relatant

Digitized by Google

une suite de petits tableaux qui démontreront combien l'indigène a le sentiment du juste et de l'injuste.

Par une belle journée de printemps, sous l'éclat d'un soleil splendide, une nombreuse réunion de jeunes gens donnait une sorte de fête, je ne sais à quelle occasion, sur une jolie plage de sable fin formant un demi-cercle dont le bord de la mer était le diamètre, et une suite de petites collines, la circonférence; aux deux extrémités du diamètre étaient des amas de rochers, au milieu desquels s'ouvraient des grottes profondes. J'étais dans une de ces grottes, et c'est de là que j'eus le spectacle dont je vais donner la description succincte:

Pendant que s'exécutait d'une part une série de danses et de gambades fort curieuses, d'un autre côté plusieurs jeunes gens s'exerçaient, dans l'espoir de briller plus tard sans doute dans la secte des Aïssaoua, ces faiseurs de tours qui vivent en compagnie des serpents et scorpions qu'ils finissent par avaler, qui se brûlent la chair en séance publique et se martyrisent de toute façon. Au nombre de cinq ou six se tenant par les mains, ils se mirent à agiter vivement la tête, en suivant une cadence monotone, mais très-accentuée. Après une demi-heure environ de ce balancement de tête, ces énergumènes arrivèrent à une exaltation effrénée, et firent alors mille folies; entre autres, ils se donnèrent le plaisir de

Digitized by Google

broyer, mâcher, avaler des morceaux de verres à boire. Après quoi, ils finirent par tomber harassés, et furent emportés loin de la vue des spectateurs.

Mais ce ne fut là que la petite pièce ; ce qui m'intéressa le plus fut une comédie improvisée sur la plage, et qui fut très-bien jouée. Le sujet était la manière de gouverner d'un bey voisin.

Un individu qui ressemblait à ce bey fut assis sur une chaise en guise de trône ; il avait sur la tête la grande calotte rouge traditionnelle ; il portait une redingote-tunique à peu près semblable à celle que portent les musulmans soi-disant civilisés ; il n'avait pas oublié le pantalon étroit et orné de sous-pieds, qui complétait un costume ridicule, remplaçant chez ce bey les vêtements si beaux de l'Orient. Le pacha en question avait, de plus, entre les jambes la longue pipe turque ; autour de lui étaient plusieurs enfants de douze à quinze ans, figurant la jeunesse dont le souverain représenté aimait beaucoup trop, dit-on, à s'entourer.

Tout près de l'oreille du bey se tenait une sorte de chaouch-général, type de l'emploi très-connu : un gros Turc, brutal avec ses inférieurs, plat devant son maître, ignorant, cupide et avare, doué de cette sorte de finesse qui consiste à s'attribuer le mérite des choses qui réussissent, à mettre sur le compte d'autrui celles qui n'ont

Digitized by Google

pas de succès, et n'hésitant pas, pour arriver à ce but, à employer le mensonge, les basses intrigues et autres moyens honteux. Dans la pièce, on appelait celui-là Masr... je me trompe, Durziali.

Il se présenta une longue filière de plaignants et même de plaignantes (jeunes gens déguisés), quelques-unes enceintes.

La personne amenée devant le bey exposait sa plainte, et généralement le cas était si bien choisi, si bien expliqué, que de suite toute l'assistance voyait où était le droit, où était le tort. Le bey fumait gravement sans rien dire.

Cependant la partie qui, aux yeux de tous les spectateurs, devait être condamnée s'approchait de Durziali, l'entraînait un peu au dehors et lui remettait en main un rouleau de papier. Le gros Turc empochait la somme figurée, revenait auprès de son maître, à l'oreille de qui il glissait quelques mots, et aussitôt était prononcé par le bey le jugement le plus injuste que l'on pût imaginer, aux grands éclats de rire de l'assemblée.

On donnait la bastonnade, on jetait à la mer, on coupait des têtes ; dans ce dernier cas, le patient, à genoux, avait une pastèque sur la tête ; le bourreau, d'un vigoureux coup de cimeterre, tranchait le fruit, et le condamné tombait à terre, faisant le mort. Toutes ces scènes

Digitized by Google

improvisées étaient jouées avec beaucoup de verve, d'entrain, une éloquence naturelle et une finesse étonnante à rencontrer dans ces classes d'individus.

Le dénoûment mérite d'être mentionné : à la fin, arrive un cheikh de la montagne, sorte de paysan du Danube, sale, le poil hérissé, tête, pieds et jambes nus. Un gros et long bâton à la main, il demande audience, et finit à grand'peine par obtenir d'être amené en présence de son souverain. Il a beau donner des explications, toutes à son honneur, il ne peut obtenir satisfaction : il s'anime alors, élève la voix, fait entendre des paroles de plus en plus rudes et menaçantes, et termine en maudissant le bey, et en appelant tout le monde à la révolte, au milieu d'un tonnerre d'invectives vigoureuses. Toute l'assemblée, spectateurs et acteurs, se précipite autour du bey, l'enlève de son siége, le dépouille et le lance à la mer, d'où on l'empêche de revenir à terre, en lui jetant des cailloux, aux applaudissements des nombreux témoins de cette curieuse comédie. Ce qu'il y eut de plus piquant dans ce dénoûment, c'est que le bey, qui avait joué son rôle consciencieusement, ne s'attendait certes pas à ce que la révolte irait aussi loin, et qu'il était vraiment indigné de ce qui lui arrivait.

Il m'a semblé une fois de plus, en présence de ces faits, que les indigènes savaient parfaitement distinguer

Digitized by Google

entre les diverses manières de rendre la justice, et qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour nous donner chez eux la réputation de juges intègres et éclairés.

V

De la femme dans les villes. — Au point de vue religieux. — Dans les tribus. — Son importance réelle. — Son avenir. — Amours. — Anecdotes.

Les opinions relatives à l'état de la femme musulmane qui ont cours en Europe, ont généralement pour source les renseignements donnés par le Koran qui attribue à l'homme le droit de prendre quatre femmes légitimes, n'accorde aux femmes que la moitié de la part réservée aux hommes dans les successions, et enfin prescrit à ces derniers, lorsqu'ils veulent s'adjoindre une nouvelle compagne, l'obligation de payer une dot quelque minime qu'elle soit.

Les détails que l'on a eus sur l'existence des harems des grands seigneurs orientaux, sont venus se joindre ensuite aux causes précédentes pour faire admettre sans

Digitized by Google

réplique que la femme du mahométan vendue comme un vil bétail, n'était jamais considérée par le sectateur de Mohammed autrement que comme un instrument secondaire, destiné à satisfaire ses besoins, à un degré dans l'échelle des créatures de Dieu, plus élevé, il est vrai, que le chien, le cheval, et même le chameau, mais bien au-dessous de l'homme, ce roi de la création.

Tel est en résumé, si je ne me trompe, ce que pensent les Européens civilisés, du sort de la femme dans les races de l'Orient; en Algérie, on partage aussi ces sentiments, et comme il n'y a plus de sérails, on a basé l'opinion émise sur ce que l'indigène qui recherche une femme, doit payer une dot; de là a été stéréotypée cette phrase déjà citée: la femme est vendue comme un vil bétail. Rien n'est plus faux cependant; je me hâte (1) de réfuter d'abord cette dernière assertion.

La femme indigène n'est jamais à vendre; en effet, je suppose que dans une famille bien posée, il y ait une fille à marier, et que l'on sache que le père ou tu-

(1) Nous nous empressons de citer un fait concluant à l'appui de cette assertion. Un des rédacteurs du *Droit*, envoyé en Algérie pour suivre le procès d'Orań, disait dans son compte-rendu du mardi 25 août, après deux semaines seulement de séjour sur la terre d'Afrique, et en présence de quelques scènes de la vie arabe :

« Les témoignages recueillis dans cette audience, nous paraissent, » du reste, avoir détruit un préjugé trop absolu, qui a cours en France » sur l'état d'infériorité, d'avilissement de la femme arabe. Nous avons » vu... etc. » (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

teur demande une dot de..., il serait facile de trouver de suite, un grand nombre d'individus musulmans de la même localité ou de la même tribu qui, offrant le double de la somme demandée, n'obtiendraient encore pas la fille en question. Or, une chose à vendre, est toujours livrée à l'acheteur, quel qu'il soit, pourvu qu'il paye le prix convenu. Il m'a toujours semblé que les mariages de France avaient bien plus que chez l'indigène, le caractère d'intérêt, d'affaire commerciale; les dots payées par les musulmans sont généralement très-faibles, eu égard à leur état de fortune, elles sont remises au père ou tuteur de la jeune épousée, mais celui-ci ne les conserve que comme détenteur; la dot appartient en propre à la femme, elle en aura la jouissance le jour où elle sera veuve, ou répudiée ou divorcée, et dans ce dernier cas toutefois, lorsque la justice qui a prononcé le divorce aura reconnu que les motifs de la séparation ne sont pas au désavantage de la femme. C'était au contraire une sage prévision du fondateur de l'islamisme que cette dot qu'il prescrivait en faveur de la femme mal partagée d'autre part, pour ses besoins à venir.

Lorsque l'on entend parler de difficultés à la conclusion de certains mariages, à cause de la dot, c'est la plupart du temps par amour-propre et non par intérêt. Ainsi, j'ai vu quelquefois un père tenir à honneur, à

Digitized by Google

ce que l'on mît dans l'acte de mariage qu'il avait reçu en dot une somme de...., bien qu'il se contentât d'en recevoir la moitié. Affaire d'amour-propre pur; et notez qu'ainsi il s'exposait à ce que plus tard on lui signifiât de restituer cette dot telle qu'elle était enregistrée, et dont il n'avait reçu que moitié. Chez l'indigène, le père tient à ce que l'on dise que sa fille a reçu une dot brillante; chez nous au contraire le boutiquier crie bien haut qu'il donne tant pour marier sa fille; ce qui amènerait presque à lui dire: « mais votre fille a donc peu de valeur par elle-même pour que vous lui adjoigniez tant de sacs d'argent. »

Sidna Mohammed était un homme très-avancé, très-progressiste pour son temps. Lorsque nous nous basons sur ses prescriptions pour conclure que l'islamisme relègue la femme à un rang infime au-dessous de l'homme, nous oublions que cette dot à payer, cette demi-part dans les héritages, et tous les autres réglements qui concernent la femme dans le Koran, étaient pour l'époque, des pas très-prononcés dans la voie de la civilisation; que Mohammed n'aurait pas pu demander plus, sans risquer de se voir honni et renié, et qu'il a manqué à sa secte, dans la suite des siècles, ce qui fait défaut à presque toutes, c'est-à-dire des personnages acquérant assez d'autorité pour modifier les diverses parties de l'arche sainte, d'après les

Digitized by Google

modifications que subissent les peuples eux-mêmes, et suivant une progression intelligente.

La faculté de prendre quatre épouses légitimes était déjà elle-même une restriction, une gêne pour les nouveaux fidèles habitués à bien plus de latitude; et, à ce sujet, l'on prête à Napoléon Ier une observation derrière laquelle je suis heureux de me retrancher : « Mohammed, aurait-il dit, a permis quatre femmes à l'homme, et il a bien fait, car, ainsi le même homme peut avoir un échantillon des quatre principales races du globe, la blanche, la noire, la jaune et la rouge. » Si en effet le prophète de l'Arabie a agi dans des idées aussi éclairées d'unitéisme dans les races, on ne saurait donner trop d'éloges à son intelligence, au moins pour l'époque de son apparition.

Quant aux harems, c'est un abus du luxe, qu'il faut déplorer ; il se perpétue en Orient, par suite de la facilité qui y existe, d'entretenir ce genre de corruption au moyen des populations du Caucase et contrées avoisinantes, lesquelles continuent à vendre leurs enfants comme esclaves. Mais en Algérie, il n'y a rien de tout cela, on n'y a jamais vendu, même avant notre conquête, de filles du pays. Les Turcs vendaient ou achetaient des négresses et des esclaves blanches venant du Levant par mer.

Il faut reconnaître cependant que cette pluralité des femmes dans le mariage constitue pour ces dernières un

Digitized by Google

état social réellement inférieur, comparativement à la position de la femme chez nous surtout; mais je n'en trouve pas moins très-exagérées les assertions par lesquelles j'ai commencé le chapitre, et qui me paraissent trop accréditées; je vais essayer de le faire sentir par une série d'observations faites par moi-même et que je retrouve dans mes souvenirs.

Les indigènes de l'Algérie aiment passionnément les femmes; lorsqu'ils sont pris d'amour, ils sont capables des plus grandes folies; et ceci fait déjà pressentir que s'ils rencontrent des femmes qui méritent les soins de leur affection, ils sont tout disposés à les prodiguer. Quant à la manière d'être des maris avec leurs femmes, malgré toutes les histoires de Barbe-Bleue que l'on se plaît à répandre, malgré tous leurs faux airs de tyranneaux, je trouve que dans la réalité, ils étaient, même au moment de leur toute-puissance, c'est-à-dire du temps des Turcs, bien souvent trompés, et ce qu'il y a de remarquable, esclaves, eux les maîtres absolus, d'une foule de préjugés que la force des choses, les exigences d'une nature trop violentée, et se faisant jour par des voies détournées, avaient érigés en règles de conduite. Dans les villes de la régence, à Alger par exemple, entre autres faits, on sait que les femmes seules pouvaient aller prendre le frais sur les terrasses; un mari qui s'y serait montré, aurait

Digitized by Google

été hué et serait devenu le jouet de la population ; ce qui n'empêchait pas les voisines de s'entendre, et de laisser passer discrétement des amants, de maison en maison. Bien mieux, dans chaque habitation mauresque, il y avait une chambre réservée, dans laquelle le mari ne pouvait pas pénétrer sous peine, comme précédemment, de se voir exposé aux quolibets du quartier. Dans cette chambre étaient censées pouvoir se trouver les amies de la maison venues en visite, et que les hommes ne pouvaient pas, décemment, se permettre de dévisager, sans courir le risque de se faire une réputation d'homme grossier, mal élevé, de mauvaise famille, et même au besoin, sans être obligé de venir s'expliquer devant le kadhi. Or, comme on le devine bien, de jeunes amants étaient quelquefois cachés des jours, des semaines entières dans ces retraites réservées aux amies. On ne peut donc pas nier qu'il n'y ait là une sorte de gêne que l'usage impose au mari, en faveur de ses femmes et de celles de ses amis ; dans la fréquentation des bains, des mosquées, des maisons amies, on voit à chaque instant l'autorité investigatrice du mari, arrêtée devant certains usages tous protecteurs des femmes. Ces dernières ne sont donc pas tenues pour des créatures d'un ordre si infime, puisqu'elles ont pu faire admettre de pareilles choses.

Mais hâtons-nous d'étudier la femme musulmane à

Digitized by Google

un point de vue plus général; je connais peu l'existence des familles mahométanes dans les villes; ce qui précède, je l'ai bien souvent surpris dans les conversations; et c'était, sans doute, ce qu'il y avait de plus saillant, au milieu d'une série de diverses attentions que le sexe faible avait su imposer au sexe fort.

Comment est considérée la femme sous le rapport religieux? Certes, si les musulmans ont des prétentions élevées en quelque chose, c'est surtout, comme enfants de l'Islam ; c'est comme sectateurs de Mohammed qu'ils sont le plus jaloux de leur soi-disant prééminence sur tous les peuples. Si donc, ils méprisent la femme, il semble qu'ils doivent d'abord le signifier par les règles de leur culte; or, nulle part dans la pratique de la religion, on ne voit proclamer l'indignité de la femme. Il n'est pas rare, au contraire, de trouver dans les établissements religieux le souvenir de femmes qui de leur vivant avaient édifié les fidèles par leur piété et leurs vertus, quelquefois même leur savoir et leur intelligence. En Algérie, sur certains points, il y a des chapelles (goubba, dômes, marabouts) consacrées à la mémoire de quelques-unes d'entre elles qui ont joui et jouissent encore d'une grande célébrité. On cite d'elles leur genre de vie, leurs entretiens habituels, leurs reparties, leurs décisions dans des cas difficiles qui leur ont été sou-

Digitized by Google

mis; et tout cela n'aurait pas lieu chez un peuple qui ne voudrait absolument voir dans la compagne de l'homme, qu'un être d'un ordre tout à fait inférieur.

La femme doit comme l'homme remplir tous les devoirs du musulman, comme lui elle doit faire le pèlerinage, une fois dans sa vie; seulement, il y a une restriction, elle doit y être conduite par son mari ou son frère, et si elle est veuve ou divorcée, elle doit contracter une union exprès pour le saint voyage. La femme dans cette occurrence s'unit à un homme qui fait le pèlerinage avec elle, et il est convenu d'avance qu'au retour, le divorce aura lieu, à moins que tous deux s'étant trouvés à leur convenance réciproque, ne désirent continuer leur union momentanée. C'est ce qu'on appelle le mariage du pèlerinage. On ne peut s'empêcher d'y voir une preuve de prévoyance, car il était à craindre que plusieurs milliers de femmes libres arrivant chaque année au milieu des pèlerins, n'occasionnassent des désordres incompatibles avec la sainteté du pèlerinage.

A son retour, la femme est honorée du titre de *el hadja* (la pèlerine) de la même manière que le croyant est appelé *el hadj* (le pèlerin).

Mais c'est surtout lorsque la mort arrive, que l'on reconnaît d'une manière sensible l'importance de la femme. Au moment de mourir, la musulmane est entourée de

Digitized by Google

toutes sortes de marques de respect; ses enfants sont appelés à venir recueillir ses dernières paroles; le mari, d'après la coutume, doit venir demander pardon à sa femme, des peines qu'il peut lui avoir causées. S'il avait existé antérieurement, entre le mari et la femme, de mauvais rapports, les parents et amis de la famille font tout leur possible, pour que ce dernier vienne près de la mourante, et dise au moins ces simples paroles : « Au nom de Dieu devant qui tu vas paraître, pardonne-moi le passé. » L'homme marié qui laisse mourir sa femme, sans avoir rempli ce dernier devoir, n'est pas approuvé de ses coreligionnaires; on dit volontiers de lui, d'un air de mésestime : « Un tel, il a laissé mourir sa femme sans obtenir son pardon. » J'ai entendu attribuer à cette cause les malheurs arrivés à des musulmans qui n'avaient pas eu le pardon de leur femme défunte.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la mourante elle-même, d'après la coutume, ne demande pardon à personne; il semble qu'elle participe déjà à une vie meilleure que la nôtre; qu'elle n'a plus à s'occuper autrement que pour les plaindre, de créatures misérables attachées à un monde grossier, qu'elle va quitter, elle, pour suivre une destinée d'un ordre bien supérieur.

On attache toutefois de l'importance à ce que la croyante avant de mourir, fasse le témoignage (*chehheda*) qui

Digitized by Google

consiste dans l'énonciation de la formule religieuse du mahométan : « Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est le prophète de Dieu. » Si la malade ne peut parler, elle indique qu'elle fait le témoignage en tenant le pouce de l'une de ses mains, sur ses lèvres.

On rappelle à un mourant, en général, qu'il a à faire le témoignage, mais sans l'y inviter directement ; ainsi on répète, par exemple, plusieurs fois devant lui la formule sacramentelle, mais il n'est pas admis que l'on dise à un malade de prononcer la phrase sacrée. Il y a une histoire à ce sujet, la voici :

« Dès les temps les plus reculés, il y avait une prédiction qui courait le monde, et était connue des gens religieux ; elle consistait à annoncer la mission de Mohammed, et on faisait déjà le témoignage, avant de mourir. Or, Baba Zaccharia, un des anciens prophètes, étant très-malade et entouré de ses disciples, un d'eux l'invita à faire la profession de foi : « Il n'y a de Dieu... etc., » mais Zaccharia prononça un non très-net. Le prophète n'en guérit pas moins, et comme ses disciples lui témoignaient leur étonnement de ce qui précède, il répondit qu'il n'avait pas entendu l'invitation de l'un d'eux, mais qu'il avait crié *non*, aux obsessions de Satan ; car, celui-ci profitant de ce que Zaccharia était épuisé de soif, remuait de l'eau près de son chevet, et lui offrait à boire, à con-

Digitized by Google

dition qu'il renierait la mission de Mohammed. C'est là ce qui avait motivé l'expression négative du vieux prophète ; et depuis lors, il n'est pas convenable d'inviter les mourants à prononcer le chehheda.

Revenons à notre mourante : si elle trépasse, sans avoir prononcé le témoignage, on croit qu'elle quitte la terre sans être en état de grâce, cependant on ne l'affirme pas ; Dieu seul est juge souverain, il verra.

La femme est morte ; aussitôt mille soins sont donnés à sa dépouille humaine, le service des ensevelisseuses terminé, arrivent les tolbas (lettrés qui lisent ou récitent des prières) ; ensuite, c'est le tour des parents et des amis de venir prier.

Si la défunte est morte vieille, on lui coupera des cheveux, que l'on conservera dans la famille, comme *baraka* (objet de bénédiction). Enfin, dans les villes et à leur proximité, l'on fait venir la gouala ou improvisatrice qui s'accroupit, les cheveux épars, près du lit mortuaire, et, s'accompagnant de son tambourin, improvise des stances poétiques sur des modes généralement monotones, mais vivement accentués ; parfois elle s'anime, se passionne et donne cours alors à des lambeaux de phrases que lui inspire la souvenance de la beauté ou des vertus de la morte. C'est la pythonisse antique, moins le trépied, mais avec la même flamme inspiratrice.

Digitized by Google

Puis, c'est le moment de la cérémonie funèbre qui se fait aussi religieusement et convenablement que possible, et au retour, ce qui, à l'honneur des musulmans, est l'accompagnement ordinaire de toutes les démonstrations publiques, de nombreuses aumônes, des provisions de vivres sont distribuées.

En dehors de la religion, la femme indigène exerce encore une notable influence, lorsqu'elle réunit un caractère respectable à une certaine intelligence ; tous ceux qui se sont occupés des détails des affaires arabes, ont eu connaissance de femmes, dont les avis étaient écoutés par les hommes les plus marquants du pays.

J'ai connu à ce sujet des individus que l'on ne désignait que par leur petit nom, suivi de la qualification de fils d'une telle, au lieu de fils d'un tel, et cela pour rappeler la mémoire de leur mère, qui de son temps, avait été un personnage important et vénéré.

Dans une de mes excursions, je me souviens que l'on nous raconta un fait qui amusa beaucoup mon escorte ; dans la tribu des H... de mon cercle, il y avait, à ce qu'il paraît, une vieille femme très-sévère, mais en même temps très-juste. On avait profité de ces dispositions, et, d'un commun accord, on était convenu de lui faire juger toutes les petites altercations qui surviennent entre femmes ; elle s'en acquittait très-bien, et condamnait ha-

Digitized by Google

bituellement les coupables à des petites amendes en poules, œufs, beurre, au profit des pauvres. La médisance allait jusqu'à dire que, quelquefois, cette vieille Minos infligeait, de sa main, à ses justiciables, un châtiment que l'on ne donne habituellement qu'aux enfants.

Quand je fus dans cette tribu, je fis semblant d'ignorer cet état de choses, que je ne voulais pas changer puisqu'il arrangeait tout le monde. Je craignais avec raison, de tout gâter par mon intervention ; en approuvant complétement, je pouvais pousser la vieille femme à la tyrannie, et la faire tomber dans les écarts habituels aux pouvoirs absolus; en désapprouvant, je faisais évanouir le petit tribunal.

Dans les affaires générales des tribus elles-mêmes, quand on veut bien chercher, on trouve souvent l'influence des conseils ou des excitations de quelques femmes. Ainsi, dans un des combats les plus rudes que mes gens de la frontière aient eu à soutenir contre les Khiroum dont nous avons déjà parlé, une des premières victimes parmi les ennemis, fut une femme, d'âge mûr, et d'un courage à toute épreuve; elle avait été frappée d'une balle au milieu du front, conduisant elle-même une des bandes hostiles. Après la lutte on la reconnut pour X..., femme renommée, et qui était un des orateurs les

Digitized by Google

plus fougueux et les plus entraînants dans les réunions de la montagne.

Plusieurs fois, il m'est arrivé à moi, me trouvant au milieu des hommes importants du pays, de rechercher les causes de faits anciens ou récents ; par exemple, les motifs pour lesquels une fraction de tribu ne s'était pas arrangée avec une autre fraction son ennemie, à la suite d'un conciliabule dans lequel les délégués des deux partis avaient cependant réglé tous les points, et lorsque des deux parts on désirait la paix. Il est certain, disais-je, que dans telle entrevue précitée, on avait reconnu, sur les avis d'hommes sages, combien il était facile de conclure la paix; des deux côtés on avait admis les réclamations justes, et rejeté les demandes entachées de haine ou d'esprit de violence ; comment donc n'avoir pas abouti à la paix avec de semblables dispositions. On me répondait par des faux-fuyants. « Dieu ne l'a pas voulu... le diable nous a égarés...» Mais on a fini quelquefois par me dire : «Nous pouvons te le confier, à toi, qui connais nos affaires aussi bien qu'un musulman. Eh bien, nous n'avons pas fait la paix, à telle époque, à cause de nos femmes, nous ne savions comment nous présenter devant elles, sans avoir vengé nos frères morts, ou sans avoir obtenu de l'ennemi des avantages, que nous reconnaissions cependant qu'il était injuste de lui demander. Il en a été de même proba-

Digitized by Google

blement dans l'autre camp ; cela a été un malheur ; mais tu comprends, nous ne pouvions, nous autres hommes, paraître avoir molli aux yeux des femmes. »

Nous approchons presque de la chevalerie ; nous sommes loin, en tout cas, de la fameuse assertion : « la femme indigène est vendue comme un vil bétail... »

Dans la vie intérieure de la tente, dans le ménage du cultivateur, j'ai également observé que la réalité est loin des opinions généralement répandues. Il y a à ce sujet des phrases toutes faites, et qui m'ont toujours paru exagérées. La femme est chargée de tous les travaux de la tente, et elle travaille bien plus que le mari, c'est vrai, car celui-ci, en dehors de ses cultures, de ses courses sur les divers marchés, et de la surveillance de son troupeau, a encore de trop longs loisirs, qu'il passe tranquillement en contemplation devant la nature ; mais aussi l'épouse dirige tout ce qui concerne l'intérieur de la tente ; il y a là encore un convenu habituel qui donne plus d'ampleur qu'on ne le pense, au rôle de la femme, et la fait voir sous un tout autre aspect. Je vais en citer un exemple.

Je vis un jour arriver à mon bureau arabe, une femme accompagnée de son mari et de différents témoins, parents ou voisins. Cette femme demandait le divorce, ni plus ni moins ; et, en réponse aux diverses questions d'usage, elle répliquait qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi,

Digitized by Google

qu'elle était le jouet de tout le douar, qu'elle n'avait jamais démérité de son mari, que celui-ci cependant persistait dans sa manière injurieuse de traiter sa femme, et que cela ne pouvait durer. Je cause avec les témoins; ils ne m'indiquent ni sévices, ni aucun des motifs ordinaires de divorce; j'insiste enfin, pour savoir le fond de la chose. Eh bien, sache donc, seigneur, s'écrie la malheureuse opprimée, la larme à l'œil, que lorsque je verse la farine, c'est mon mari qui tient la ficelle à la bouche de la peau de bouc, et arrête le mouvement, en disant, c'est assez, lorsqu'il le juge à propos. Je suis la seule femme du douar à laquelle on accorde si peu de confiance; tout le monde se moque de moi, je veux quitter mon mari; il n'a pas le droit de m'exposer ainsi aux railleries de la tribu.

Ayant enfin une base d'opérations, je pus continuer convenablement mon enquête, et j'acquis la certitude, que le mari en question était très-avare, qu'entre autres vexations qu'il faisait éprouver à son épouse, par suite de ce défaut, figurait la précaution susdite, qui exaspérait la ménagère. Comme après tout, le mari tenait à sa femme, et que celle-ci n'avait, du reste, à reprocher à ce dernier, que des procédés de ladrerie qu'il pouvait réformer, je parvins à arranger l'affaire à l'amiable. L'époux, après avoir promis de laisser à l'avenir sa femme plus libre dans

Digitized by Google

la gestion du ménage, en fut quitte pour de petites emplettes que je le condamnai à faire, afin de contenter sa moitié (je fais remarquer que cette expression est encore vraie pour celui-ci, qui n'avait qu'une femme ; dans d'autres cas, de mauvais plaisants ne manqueraient pas de me faire observer qu'il faut dire son tiers, son quart, son cinquième, suivant le nombre des femmes).

C'était un moyen que j'employai du reste souvent pour arranger des différends entre mari et femme, lorsque le cas était peu grave, et que les torts étaient du côté de l'homme ; j'envoyais celui-ci acheter quelques morceaux de nos cotonnades, des petits miroirs, ou de l'huile pour la chevelure. La femme s'en allait réconciliée, et nos produits ne pouvaient que gagner à être répandus; la mode devant finir par en imposer l'usage aux tribus. Je me rappelle que dans mon cercle, on aurait plutôt rencontré une femme nue, que privée comme ornement de toilette, d'un ou plusieurs de ces petits miroirs de la valeur de quelques sous, qui se retournent assez ingénieusement dans une enveloppe de cuivre. Elles les portaient absolument comme nous portons nos décorations, et avec un sérieux du plus grand comique.

La femme indigène a très-souvent, même dans les conditions de fortune les plus infimes, un cachet de poésie qui étonne. C'est un son de voix ravissant, des gestes

Digitized by Google

gracieux et pleins de noblesse, des expressions pittoresques, un langage imagé que l'on est stupéfait de rencontrer quelquefois sous des haillons, dans une tente de la plus grande pauvreté. On en voit qui ont pour recevoir l'étranger, par exemple, un tact, une délicatesse que l'on aurait cru ne pouvoir être produits que par l'extrême civilisation ; elles pourraient sous ce rapport donner des leçons à nos Françaises quelquefois si indiscrètes envers les individus qui ne sont pas de leur entourage habituel. Comment donc des femmes parfois si bien douées, qui inspirent les passions les plus fougueuses à leurs coreligionnaires, n'auraient-elles aucune influence sur eux? Elles en ont au contraire une très-grande. Pour en citer un exemple, dans la question si importante du remplacement de la tente par la maison, nous n'avons pas d'adversaire plus éloquent, et plus à redouter que la femme. Elle ne veut pas de cette habitation de pierres qui représente pour elle une cage, une prison. Avec la tente, au contraire, elle se transporte suivant les saisons, dans diverses contrées ; elle n'a qu'à soulever un des bords de sa demeure pour voir se dérouler devant elle les horizons immenses ; or, elle aime la nature et ses aspects admirables, elle n'en est pas encore à préférer une salle enfumée à ces levers et couchers de soleil, à ces belles nuits étoilées qu'elle contemple en dérangeant un pli de

Digitized by Google

sa tente ; et puis, elle et ses enfants se trouvent là, perpétuellement en contact avec l'air libre, ils aspirent à pleins poumons cette nourriture si bonne à la créature humaine.

Et le chapitre des amours ; c'est là peut-être la principale cause qui, chez ces populations, fera rejeter longtemps encore toute pensée d'habitation fixe. Voici à peu près comment se pratiquent les intrigues qui ont l'amour pour mobile.

Le musulman amoureux, après avoir passé quelque temps à parler le langage des yeux avec l'objet de sa passion, emploie l'intermédiaire d'une vieille pour transmettre ses conventions ; la femme est invitée à se trouver à un rendez-vous, mais la chose est difficile à exécuter ; dans l'usage, les femmes ne s'éloignent des environs de la tente que pour aller à l'eau, ou au bois, et, dans ce but, elles se rendent habituellement plusieurs ensemble, sur des points du territoire convenus à l'avance dans la fraction de tribu, et près desquels il n'est pas admis que les hommes doivent se trouver. Combien de jeunes gens ne m'a-t-on pas amenés comme séditieux, perturbateurs de la tranquillité publique, sujets dangereux, bons à pendre, et dont tout le crime, en allant au fond des choses, se trouvait être, de se montrer souvent, près de l'endroit où les femmes vont à l'eau, malgré les nombreuses plaintes des maris intéressés.

Digitized by Google

C'est donc la nuit seulement, qu'il est possible à la femme d'aller se réunir à son amant, et l'on comprend qu'il est nécessaire, que le point de rencontre soit bien indiqué d'avance; c'est là la mission des vieilles femmes. Pour s'échapper de sa tente, l'infidèle n'a qu'à soulever près de sa couche un pan de l'habitation; or, les murs de pierres, les portes, serrures, etc., ne se manient pas aussi facilement que les tissus, et c'est une des causes qui préviennent le plus la musulmane des tribus, contre notre demeure maçonnée.

Les choses cependant ne se passent pas toujours ainsi : c'est quelquefois l'amant qui vient rejoindre sa maîtresse; ce qui arrive alors est effrayant, et il faut réellement avoir le diable au corps, pour mêler ainsi l'amour au danger le plus imminent. Le jeune homme qui veut arriver à pouvoir, la nuit, s'introduire chez sa maîtresse, cherche, sous un prétexte quelconque, à venir de jour, dans la tente de celle-ci, ouvertement, en présence du mari. Il reconnaît parfaitement les lieux; des signes convenus lui indiquent à quel endroit se place, la nuit, la femme aimée. Ce n'est pas tout, il faut se faire connaître des chiens, ces importuns gardiens de la tente : pendant plusieurs jours de suite il faut leur apporter des provisions, se faire sentir d'eux, et cela, en cachette du mari, car, s'il s'en apercevait, il y aurait motif à une plainte

Digitized by Google

très-grave, et certainement à une punition de la part de l'autorité, ou à un conflit avec les gens du douar. L'amant ayant fait connaissance avec les chiens, et sûr du point de la tente vers lequel il doit se diriger, se met en campagne au milieu de la nuit. A quelque distance du douar, il ôte son burnouss, son haïck, en général tout ce qui peut l'embarrasser, il prend un poignard nu dans la main droite, et, à plat ventre à terre, il rampe lentement jusqu'à la tente. La femme a d'avance détaché les ligaments du piquet de tente sur un point, et le jeune homme se glisse près de sa maîtresse ; mais le mari est là tout près, il n'est quelquefois pas même séparé par un rideau, on entend sa respiration ; l'amant ne quitte pas son poignard ; partagé entre une extrême crainte et un excessif désir d'amour, c'est dans cette alternative qu'il s'abandonne aux transports de sa passion.

Lorsque l'amant ne s'est pas fait suffisamment connaître des chiens, et qu'il veut pénétrer la nuit chez sa maîtresse, il emmène avec lui un camarade, qui reste près du douar, fait un peu de bruit pour attirer les chiens de son côté, et les maintient près de lui le plus longtemps qu'il peut en leur donnant à manger.

Je crois déjà avoir expliqué cette tactique, pour la perpétration des vols de nuit, qui se font de la même manière.

Digitized by Google

Mon but est rempli si j'ai pu amener le lecteur à revenir un peu sur certaines opinions conçues trop légèrement d'après des observations toutes superficielles. La femme, devant la loi musulmane et dans la société indigène, est moins bien traitée que chez nous, je le reconnais, mais de là à admettre toutes les conclusions qui ont été exposées à ce propos, il y a loin. Se baser sur les actes journaliers de brutalité dont les habitants des tribus se rendent coupables envers leurs femmes, pour préjuger des relations générales entre homme et femme dans la société indigène, serait autoriser l'étranger à se faire une idée de l'état social de la femme française, d'après ce qu'il verrait ou entendrait dire des ménages d'un grand nombre de campagnards grossiers, ou d'ouvriers livrés à la débauche et à tous les désordres.

Si l'on objecte que dans la vie publique, on ne voit jamais apparaître les femmes indigènes mêlées à leurs époux, je répondrai qu'en effet on n'a pas encore vu les musulmans se promener en cadence, avec leurs femmes sous le bras, ainsi que cela nous arrive au grand ébahissement des porteurs de burnouss, qui trouvent en cela un de nos plus grands ridicules à leurs yeux. Mais les femmes des douars n'en participent pas moins à toutes les fêtes et réjouissances publiques, noces, etc. Elles ne figurent pas en public au milieu des hommes, mais elles assistent ce-

Digitized by Google

pendant, abritées sous des tentes, à tous les spectacles qui intéressent la population; de là elles font entendre lorsqu'elles le jugent convenable, leurs applaudissements, leurs *you*, *you*, *you*, ou cris interrompus par des battements de main sur les lèvres. Toutes les fois qu'un fait général cause de l'émotion dans une tribu, les femmes ne manquent jamais de manifester leurs sentiments, et ils ne sont pas sans importance sur les décisions qui surgissent. Je me rappelle être arrivé parfois à l'improviste avec quelques cavaliers, au secours de douars que je savais être attaqués, et chaque fois, j'étais salué par les clameurs des femmes qui, les premières, répandaient la bonne nouvelle, criant : « Enfants, n'ayez plus de craintes, voilà le bureau arabe, voilà le bureau arabe, sid X... que Dieu le bénisse !... »

Que dirions-nous d'un lettré étranger, qui, après avoir séjourné quelque temps au milieu de la société parisienne, écrirait: les Françaises sont entourées de beaucoup de soins et de prévenances, on les traite comme des enfants gâtés, on s'occupe de pourvoir à toutes leurs exigences de toilette, danse, chant, distractions joyeuses, mais on leur parle toujours le sourire à la bouche, et de façon à faire entendre qu'elles ne peuvent comprendre que des propos frivoles. Dans les assemblées de gens du gouvernement, dans les sociétés diplomatiques, savantes, indus-

Digitized by Google

trielles, commerciales, partout enfin où les hommes ont à traiter de choses sérieuses, il n'est jamais question de femme; celui qui voudrait s'appuyer sur l'opinion d'une femme, mettre en avant des avis émanés d'une femme, serait tellement couvert de ridicule, que personne n'a encore affronté ce danger; d'où je conclus que chez le Français, la femme est une compagne considérée comme capable seulement de plaisirs et de distractions mondaines, mais dépourvue du reste de toute espèce d'intelligence et d'aptitude aux choses sérieuses, ne pouvant par conséquent exercer aucune sorte d'influence, en dehors du monde des amusements. A la surface, cette esquisse semblerait parfaitement exacte, et cependant dans notre société, depuis les plus hautes sphères jusqu'aux plus infimes, dans combien de choses, en cherchant bien, ne trouve-t-on pas l'influence d'une femme. Il en est un peu ainsi, croyons-le bien, du monde musulman en Algérie.

Le grand vice, à mes yeux, de l'état actuel de la société indigène au point de vue des relations entre hommes et femmes, le défaut radical que l'on ne peut pas ne pas voir, c'est la pluralité des femmes permise au musulman.

Je vais en dire quelques mots : Le cultivateur médiocre n'a habituellement qu'une femme; quand il acquiert un peu plus d'aisance, que sa première femme vieillit, il en prend une seconde, et, ce qu'il y a de remarquable,

Digitized by Google

c'est le plus souvent sur les instances de la première épouse. C'est qu'en effet, il ne faut pas voir seulement dans cette faculté de prendre quatre femmes, un moyen de satisfaire très-amplement des goûts sensuels; la vie dans la société indigène est ainsi organisée que tout se fait dans la tente: nourriture, soins des troupeaux, harnachements des bêtes de somme, tissus divers servant à l'habillement, au coucher de la famille, au transport de son butin et de ses provisions. Aussitôt donc, qu'une tente a un peu d'aisance, il faut plusieurs femmes dans son intérieur; chacune à son tour dirige les apprêts de la nourriture, et les autres, pendant ce temps, s'occupent de tissage ou de nettoyage. Quant aux ménages des grands chefs, il n'y en avait pas dans le cercle que j'ai administré, je n'ai pas de renseignements certains à leur égard; mais je crois bien que, dans ce milieu, la femme paresseusement étendue sur ses coussins, tourne à l'odalisque, et dans ce cas la pluralité des femmes n'est qu'une affaire de luxe, de satisfactions sensuelles. C'est là qu'est réellement le rôle dégradant de la femme musulmane; mais on voit que c'est l'exception.

Comment donc amener le cultivateur du Tell à se contenter d'une seule compagne? Ce ne sera certes pas en lui prêchant notre exemple, en lui adressant des discours à ce sujet; si l'on peut espérer d'approcher un jour de ce

Digitized by Google

résultat, ce sera en déchargeant la tente d'une grande partie des travaux qui lui incombent en ce moment. Déjà les moulins établis dans la plupart des tribus, ont délivré les femmes de la corvée insipide de moudre chaque jour, pendant des heures entières, la provision de farine nécessaire. Il y aurait à joindre aux moulins, des ateliers de fabrication du cousscoussou. Autour des embryons de cité, dont je parlerai dans le chapitre suivant, du *progrès chez les indigènes*, il faut qu'il s'établisse des dépôts de tissus à l'usage des habitants, burnouss, haïcks, tellis, tissus de tente; il est nécessaire que ces objets soient fabriqués à bon compte et livrés en détail, à des prix assez modérés pour que le ménage de la tribu renonce à les confectionner.

Le boulanger rendra également de grands services, en pétrissant pour toute une fraction de tribu. Une fois ces progrès et d'autres encore assurés, le cultivateur commencera à s'apercevoir qu'une femme peut lui suffire; un plus grand nombre de jeunes gens pauvres, aujourd'hui célibataires ou obligés d'épouser de vieilles veuves, s'uniront à de jeunes femmes devenues disponibles en plus grande quantité, et notre exemple, notre contact aidant, la famille musulmane se constituera, en se rapprochant chaque jour davantage de notre état de société.

Je ne veux pas terminer ce chapitre, toutefois, sans rappeler que nous devons avoir les plus grands ménage-

Digitized by Google

ments pour la femme des tribus; j'ai des preuves certaines qu'elle est plus intelligente que son prétendu maître; elle nous a devinés; elle est portée d'instinct vers notre autorité; elle présente la plupart du temps notre intervention comme désirable, et voit en nous un soutien, un appui; c'est par elle enfin que nous arriverons peut-être le plus sûrement à civiliser les enfants d'Ismaël.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

DU PROGRÈS CHEZ LES INDIGÈNES

I

Procédés de l'autorité. — Habitation fixe. — Tente Embryon d'un centre de population. — Discussion.

D'après ce que j'ai indiqué d'autre part, de mes observations sur les musulmans du Tell algérien on doit pressentir que je crois au progrès du peuple indigène. Je ne suis pas de ceux, en effet, qui pensent que nous sommes fatalement destinés à refouler les habitants de l'Algérie devant nous, dans le désert, comme les Yankees chassent les Indiens, et à occuper seuls le territoire de l'ancienne

Digitized by Google

régence d'Alger. Selon moi, au contraire, le cultivateur du Tell avec ses produits quelque peu développés qu'ils soient, avec ses moyens de transport quelque médiocres qu'ils paraissent, sa main d'œuvre quelque peu active qu'elle se montre, est encore un auxiliaire très-utile, et même indispensable pour tout établissement sérieux de l'autre côté de la Méditerranée.

Je regarde comme presque assuré, que l'agriculteur de ce pays prendra une grande partie de nos habitudes agricoles, et se rapprochera de nous, de jour en jour, au fur et à mesure que nous aussi, nous nous rapprocherons de lui; car, il ne faut pas oublier, que, si l'habitant du Tell a bien des choses à prendre de nous, nous avons, nous aussi, quelque peu à lui emprunter, et malheureusement cet échange se fait très-lentement.

Les Européens débarquent en Algérie, pleins de l'idée de leur supériorité, peu disposés à apporter des changements dans leurs usages, et surtout à faire cas des habitudes de peuplades que l'on considère comme des tribus de sauvages.

Les musulmans de leur côté, n'ont pas entrevu, jusqu'à présent, quelque chose de bien tentant dans ce que leur a offert le spectacle de la colonisation européenne; mais ce mouvement si lent jusqu'à ce jour, se montrera plus vif, avec le temps et l'expérience. Il n'y a pour moi

Digitized by Google

aucune raison de supposer que l'indigène du Tell, lorsqu'il sera en présence d'améliorations réelles qu'il dépendra de lui d'apporter à son existence, ne le fasse pas. En nous reportant à ce qui s'est passé depuis une quinzaine d'années seulement, ne voyons-nous pas qu'à mesure que la tranquillité s'établissait dans les tribus, les cultures ont plus que doublé en étendue; le musulman a-t-il hésité un instant, devant ce premier progrès qui lui était naturellement indiqué. Il en sera ainsi de tout le reste : méthodes abréviatrices d'agriculture, transactions commerciales, institutions de crédits, il adoptera tout, il se montrera notre émule en tout, aussitôt que des essais sérieux seront tentés.

Examinons comment on a pratiqué jusqu'au moment actuel, cette grande entreprise de la civilisation de l'Algérie. Le gouvernement de la France a toujours manifesté les meilleures intentions, et, à ce point de vue, il y a réellement un grand pas de fait dans l'esprit des habitants indigènes de l'Algérie. La plupart sont pénétrés de la pensée que le beylik français est animé pour eux d'un généreux vouloir ; et si quelquefois ils ont à souffrir de l'administration de certaines parties du territoire, ils savent bien faire la part des individualités, et déjà l'on peut voir surgir quelque chose d'équivalent à notre ancien : « si le roi le savait. » C'est là un point important de gagné; mais cette bien-

Digitized by Google

veillance du gouvernement, comment est-elle interprétée? prenons des exemples.

Il y a eu un moment où, en haut lieu, on a manifesté le désir de voir le peuple indigène modifier son état social et se rapprocher de nous. Les administrateurs de l'Algérie n'ont trouvé pour cela rien de mieux que d'engager le cultivateur du Tell à bâtir une maison en pierres. Or, comment arriver à ce résultat? En faisant prendre l'initiative aux chefs indigènes, a-t-on pensé. L'Algérien, jugeait-on, a une grande vénération pour l'autorité, il regarde volontiers ses chefs comme étant d'une race naturellement supérieure, et il est très-heureux de pouvoir l'imiter, suivre son exemple, lorsqu'on le lui permet. Faire que le chef bâtisse, c'est obtenir que dans un temps donné toute la tribu construise. Bien; voyons ce qui arrive.

Le fonctionnaire musulman, toutes les fois qu'il est invité avec instance par ses chefs, à faire quelque chose, se donnerait garde de ne pas obtempérer. Donc, l'agha ou le caïd a fait bâtir en plein champ, un édifice qui peut avoir une certaine utilité pour son possesseur, mais qui aux yeux de l'individu de la tribu ne représente que le produit du caprice du Français et du chef musulman, et rien du reste d'attrayant, de profitable, de désirable pour l'habitant de la tente. Encore est-il à crain-

Digitized by Google

dre que le caïd lui-même, ce qui est du reste arrivé, une fois sa maison élevée, donne le mauvais exemple de continuer à habiter sous la tente.

Ceci me rappelle un musulman de grande famille, chef d'une tribu importante, que l'on avait décidé à faire bâtir une fort belle maison et qui vint nous voir à Alger, lorsque celle-ci fut finie; on conduisit le propriétaire (c'est moi qui le conduisais) chez l'officier supérieur du génie qui avait fait surveiller la construction. Après les salutations d'usage, on causa de la maison; l'officier du génie tout content, et s'attendant à un compliment, demandait d'un ton de supériorité bien prononcée, ce que le sectateur de Mohammed pensait de son immeuble.

« J'en suis enchanté, répondit celui-ci, avec chaleur; les Français sont réellement des gens extraordinaires, ils m'ont rendu là un service dont je leur serai toujours reconnaissant; depuis que ma maison est finie je n'ai pas perdu un seul mouton; le soir, je fais enfermer mon troupeau dans l'habitation, et le matin, il n'en manque jamais une seule tête.

» — Comment, et toi, ou demeures-tu donc.

» — Oh! moi, reprit à son tour, le mahométan avec une façon de suffisance aristocratique, tu comprends qu'un homme comme moi, un homme de race, ne peut habiter que la tente en poil de chameau. »

Digitized by Google

Voilà donc un de ces hommes, qui, d'après nous, devaient donner l'exemple du progrès, qui trouve la tente une habitation bien plus convenable et digne d'un grand seigneur, qu'une demeure en pierres, fût-ce un palais.

Mais revenons à notre démonstration :

L'exemple donné par les chefs indigènes n'a pas été suivi par le simple cultivateur, et il ne pouvait pas l'être; il ne s'agissait pas ici, en effet, d'un burnouss, un turban, un cheval, un fusil; il y allait d'abord de la dépense considérable de faire bâtir une maison d'une seule fois, contrairement à ce qui s'est passé chez nous-mêmes, où le laboureur qui a commencé par la hutte de branchages, n'est arrivé que petit à petit à l'habitation en pierres, laquelle même s'accroissant et se modifiant de génération en génération n'est pas cependant arrivée depuis une quinzaine de siècles qu'elle s'élabore, à un état bien parfait; car il n'y a pas longtemps que dans beaucoup de communes le chaume a fait place à la tuile, et il n'est pas encore disparu de tous les hameaux.

Admettons néanmoins la dépense comme possible et acceptée, il se présentait de plus, en conséquence de l'érection de la demeure en pierres, toute une série de changements de coutumes; c'était là ce que l'on voulait; mais cette réforme considérable ne pouvait être obtenue par

Digitized by Google

l'exposition, aux frais de quelques chefs de tribu, d'un spécimen de maison européenne.

J'établirai plus loin, qu'à mes yeux, la transformation du douar indigène de cultivateurs tel qu'il est, en hameau civilisé tel qu'il existe sur beaucoup de points de la France, n'est ni désirable, ni avantageuse ; mais, acceptons pour le moment que ce changement d'état soit réellement excellent ; le moyen employé pour y arriver est mauvais ; comment fallait-il donc procéder ?

Etant donnée cette question : de rendre fixe sur certains points du sol, au moyen de bâtisses, l'installation des tribus ; voici, selon moi, quel serait le moyen d'approcher le plus de ce résultat.

Les fractions de tribu du Tell, ne sont, en général, mobiles que sur un certain nombre de kilomètres variable de 5 à 20 à peu près. Ceci étant connu, il faudrait au milieu d'un groupe de ces fractions, au sein d'une tribu de 1,500 à 2,000 tentes par exemple, contenant six âmes en moyenne par tente, ou 9,000 à 12,000 individus, au total, choisir un emplacement aussi convenable que possible pour devenir plus tard un centre de population, un bourg, une ville. Ce que l'on fera pour cette tribu, se ferait ensuite plus tard, sur une plus petite échelle pour chaque fraction de la tribu.

La place cherchée ayant été trouvée, et réunissant à

Digitized by Google

peu près les conditions suivantes : position saine, proximité de l'eau, sources abondantes, grand terrain propre à recevoir un marché, pierres et chaux dans le voisinage, bois même s'il y a possibilité ; la première chose à faire serait d'y établir la demeure du chef indigène du pays, partie à ses frais, partie aux frais de la tribu. Dans les essais tentés on a trop laissé le personnage bâtissant, s'établir selon sa commodité, à lui seul. Il serait important de diriger les travaux de cette construction de manière à ce que plus tard elle pût recevoir des additions ou modifications, car elle deviendra la maison commune du pays ; et pour cela, il serait bon par des sommes annuelles prélevées sur la tribu et remises au chef indigène, de couvrir celui-ci de ses avances, de façon qu'après un certain temps, l'immeuble devînt la propriété de la tribu, ou de l'État représentant la tribu jusqu'à organisation d'une sorte de commune. Contre les parois extérieurs de cet établissement, il y aurait à installer, aux mêmes frais que ci-dessus, mais à la condition d'une modique rétribution annuelle payée par les occupants, de petites demeures, pour le kadhi de la tribu, sorte de notaire qui est en même temps juge dans les affaires de mariage, divorce, succession, conventions écrites ; pour un des maîtres d'école de la tribu ; un forgeron ; un bourrelier ; on pourrait laisser s'y établir deux ou trois petits marchands juifs ou

Digitized by Google

maltais vendant de la mercerie, quincaillerie, épicerie. Enfin c'est là que devraient stationner les étalons, lorsque ceux-ci sont envoyés chez les indigènes. Les marchés se tiendraient, les fêtes se célébreraient sous les murs de ce manoir, et c'est encore dans sa proximité que devrait être concédé l'établissement de moulins. Aux alentours, il faudrait ériger, à la disposition de tous, une fontaine bien et solidement bâtie, donnant de l'eau, d'une part à un abreuvoir, et d'autre part à un lavoir à ciel ouvert, pour les hommes; à un lavoir couvert, pour les femmes; enfin toute demande de concession, toute autorisation d'exercer une industrie dans les tribus, sollicitée par les Européens, devrait autant que possible, être accordée de préférence lorsqu'elle concernerait un territoire voisin de notre établissement central. On pourrait y faire l'essai d'un magasin de dépôt pour les grains de la tribu; et, bien entendu qu'il y aurait aux environs, des terres à concéder aux cultivateurs qui renonceraient à la vie mobile du douar, pour venir s'établir dans une demeure fixe.

Quand on aurait ainsi réuni avec soin, en un point convenable, tous les éléments d'aggrégation qui peuvent engager des populations à s'y établir, on verrait l'effet produit. S'il y avait réellement grand avantage pour les habitants du pays à se fixer d'une manière quelconque, ils ne pourraient être entraînés à le faire, d'une façon plus

Digitized by Google

puissante que par cette agglomération en un point bien choisi, de tout ce qui est le plus utile aux divers groupes de ces populations. Les idées une fois amenées sur ce terrain, soyons certains que s'il y a intérêt réel pour le cultivateur à avoir un établissement fixe, il le fera, dût-il commencer par le plus modeste gourbi (cabane en branchages); mais, pour mon compte, je persiste à ne pas voir dans la fondation du hameau à l'européenne, une chose convenable pour l'habitant du Tell. Je pense qu'il y a lieu de circonscrire pour chaque fraction ou sous-fraction de tribu, le territoire dont elle jouit maintenant dans des limites plus étroites; mais je ne regarde pas comme une chose bonne pour l'indigène le renoncement à l'habitude qu'il a de changer, trois ou quatre fois par an, d'emplacement.

Considérons bien les choses qui se passent : Au printemps, aux premiers beaux jours, la tente quitte son emplacement d'hiver, qui a dû devenir sale et boueux, elle va s'installer sur un joli gazon bien frais, bien propre, et dans une situation plus aérée qu'elle n'était dans la station hivernale; au moment de la moisson et de la chaleur, elle abandonne le campement du printemps qui commence à son tour à être encombré d'ordures, et où elle laisse du reste un précieux engrais, pour aller se fixer près de l'eau et des champs à moissonner. Quelquefois à

Digitized by Google

l'automne, il y a encore un autre déménagement, et enfin, l'hiver, le douar va s'abriter des vents froids, derrière quelque mamelon, en un endroit sec autant que possible et à proximité du bois.

Cette pérégrination me paraît nécessaire dans les conditions où se trouve le cultivateur indigène, et me semble devoir l'être bien longtemps encore. Pourquoi donc tant tenir à fixer le Tellien sur un point donné; dans nos hameaux les plus sujets à être encombrés d'ordures, on voudrait bien souvent pouvoir changer l'emplacement du petit village; chez l'indigène musulman, que je n'hésite pas à reconnaître comme plus sale encore que nos villageois les plus négligents, sous ce rapport, et ce n'est pas peu dire, les inconvénients seraient, je crois, plus grands qu'en France; surtout si l'on veut bien faire attention à l'action solaire sensiblement plus forte en Algérie, que de ce côté-ci de la Méditerranée, et qui y rendrait plus nuisibles les amas de détritus et corps divers en putréfaction.

Mais la tente elle-même, la grande tente en poil de chameau et laine, n'est pas une habitation aussi détestable qu'on peut le croire; elle est chaude, l'hiver, lorsqu'elle est hermétiquement fermée; elle est fraîche, l'été, lorsqu'on y laisse pénétrer l'air de divers côtés. Et tout cet attirail de la tente est à la fois si élégant, si inusable,

Digitized by Google

si commode surtout au point de vue des mœurs actuelles de l'indigène. On couche sur le sol, mais on en est séparé, selon la richesse de la tente, par une ou plusieurs nattes, quelques tapis de dessous, les matelas; de belles couvertures sont étendues sur le tout. Chaque soir, ces objets se divisent ou se réunissent, se placent dans une partie de la tente ou dans une autre, selon qu'il y a des étrangers à hospitaliser, ou bien des malades, des indisposés dans la famille, ou enfin suivant le caprice des individus.

Il y a là une commodité qui n'existe pas dans nos fermes, où les estrades cubiculaires condamnent pour le coucher, nos campagnards à des combinaisons forcées, qu'ils ne peuvent déranger sans bouleverser leur installation.

Le butin du cultivateur et de sa famille est enfermé dans ces tellis, tissus si solides et si beaux en même temps, qui, lorsqu'ils sont cousus par leurs extrémités, forment des sacs, et décousus, des tapis. C'est dans ces tellis qu'on renferme également les grains à transporter. Enfin, la batterie de cuisine est excessivement simple et peu coûteuse comme entretien; à part trois ou quatre pièces en terre qui forment le keuskass (pour la cuisson du kousskoussou), le reste se compose de plats en bois de différente dimension, d'écuelles et cuillers également en bois, et de quelques tasses de fer-blanc.

Digitized by Google

Je ne connais à l'installation du Tellien sous la tente, que deux grands inconvénients, et encore peut-on y remédier.

D'abord, les troupeaux ne sont pas abrités; on place bien dans un compartiment que l'on joint à la tente pendant les très-mauvais temps, les bêtes de somme, et les deux ou trois vaches qui fournissent le lait de la famille, mais tout le reste du troupeau reste à l'air libre. Aussi dans les hivers rigoureux meurt-il beaucoup de bétail.

Or, d'après ce qui précède, on voit que chaque douar va s'abriter, l'hiver, à peu près au même endroit; l'autorité au surplus pourrait déterminer l'emplacement hivernal du douar, et plus tard, elle pourrait même fixer également les positions du printemps et de l'été, de sorte qu'on arriverait ainsi à avoir une population comme on le désirait, liée au sol, seulement à trois points différents, selon la saison, au lieu d'un.

La place d'hiver étant fixée, le groupe de cultivateurs vivant habituellement ensemble, pourrait installer un immense abri, au milieu du douar, et pour tous les troupeaux de cette petite société. Il suffirait pour cela de planter en terre, des branches d'arbre, non dégrossies, et à la hauteur de deux mètres, de faire une couverture en branchages, feuillages, diss, herbes diverses; il n'y aurait besoin à l'entour de cette étable, que d'une cein-

Digitized by Google

ture mobile de branches épineuses. La toiture serait probablement à renouveler chaque année, mais les branches plantées en terre pourraient y rester à demeure. Sous cet abri, et avec des provisions de foin suffisantes, les troupeaux passeraient assez bien l'hiver. Un pauvre diable de la tribu serait chargé avec sa petite famille de la garde de l'étable pendant les mois qu'elle serait inoccupée, et de la surveillance des approvisionnements de foin, dont il y aurait lieu de faire prendre l'habitude aux cultivateurs du Tell.

Un autre inconvénient de la tente consiste dans la fumée désagréable qui en encombre l'intérieur, lorsqu'on fait la cuisine. Pour y rémédier, il n'y aurait qu'à trouver à l'usage de l'indigène une espèce de fourneaux à hotte, munis d'un tuyau de dégagement sortant de la tente; le tout facile à démonter et transporter; c'est une des choses qui seraient adoptées de suite par le musulman, si on lui montrait un modèle à sa convenance.

Enfin c'est à améliorer simplement ce qui existe, qu'il faudrait surtout tendre nos efforts. Et je ne serais pas loin de croire que le Tellien devenu propre et soigneux en linge, ayant fait à sa tente toutes les améliorations qu'elle comporte, possédant pour son hiver un emplacement convenable, un abri et des provisions pour ses trou-

Digitized by Google

peaux, de bons silos pour ses grains, persiste à conserver son habitation mobile, et, tout bien réfléchi, la préfère à une cage de pierres qui l'attacherait forcément à un point invariable du sol. Mais en tout cas, c'est là ce que l'avenir déciderait.

Je placerai ici une considération d'un autre ordre, mais qui vient à l'appui de tout ce qui précède.

Depuis quelques années déjà, et dernièrement surtout, par suite des mauvaises récoltes, l'esprit public s'est un peu occupé des questions agricoles. On a invoqué l'exemple de l'Angleterre, plus avancée que nous de ce côté; mais aussitôt on a ajouté que chez nos voisins d'outremer, la grande propriété qui n'est pas clairsemée comme en France, permettait l'emploi des machines et moyens abréviateurs, dont l'usage était interdit à nos petits cultivateurs.

Tout en reconnaissant les avantages du morcellement des terres, on est donc obligé d'avouer aussi que celui-ci peut être un obstacle au progrès agricole. Il est à présumer d'après cela que le cultivateur européen sera prochainement accablé par la concurrence de ceux qui peuvent disposer de forces mécaniques, à un point tel, qu'il lui sera désirable de rechercher des combinaisons par lesquelles, tout en restant propriétaire, il lui sera cependant possible d'utiliser les nouvelles inventions. En tout cas,

Digitized by Google

tout fait pressentir des modifications imminentes dans notre état agricole.

En Algérie, où chaque année le cultivateur reçoit de l'autorité de la tribu un morceau de terre pour ses cultures, et où la propriété individuelle est tout à fait exceptionnelle, la situation est très-propice pour les essais que l'étude indiquera, et, sous ce point de vue, il n'y aurait donc pas lieu de se hâter de créer le morcellement à l'instar de la France, au moment où la métropole n'est peut-être pas éloignée de chercher un remède au fractionnement de la propriété elle-même.

II

Exemples divers. — Maison. — Cotisations. — Coton. — Forêts. — Vaccine. — Anecdote à ce sujet.

Ce que nous venons d'examiner nous a fait voir le peu de profondeur de vue, avec lequel ont été traitées la plupart des affaires algériennes. Le manque de suite est en effet le grand défaut des entreprises dues à l'initia-

Digitized by Google

tive des agents de l'autorité, et loin de moi la pensée de vouloir jeter le blâme sur une classe quelconque de fonctionnaires.

La besogne nouvelle et considérable de commander, administrer, diriger dans une voie d'améliorations tout un peuple entièrement différent de nous, n'était dans les habitudes d'aucune administration, d'aucun service public de la métropole, et c'est encore dans l'élite de nos jeunes officiers d'Afrique qu'il y avait le plus de chances de trouver des agents convenables. Je donnerai du reste ailleurs quelques détails à ce sujet, et je ferai voir que le personnel des affaires arabes, à l'origine composé de fonctionnaires très-distingués, n'a perdu en qualité, que parce qu'on n'a pas su s'en servir, en le dirigeant avec discernement.

Ce n'est donc pas une question de personnes qui m'occupe en ce moment, je le répète; je cherche surtout à faire sentir combien ces malheureux indigènes sont loin d'être seuls la cause de la lenteur avec laquelle l'Algérie se transforme, et il est nécessaire pour cela de faire ressortir notre propre maladresse.

Ceci bien entendu, je dirai que la plupart des chefs militaires, mus avant tout, par un grand désir d'avancement, cherchent par tous les moyens à se mettre en relief, à faire du zèle, souvent mal à propos.

Digitized by Google

A chaque époque, il y a eu des choses qui ont été, en quelque sorte, de mode en Algérie, et les ambitieux, pour se distinguer, exagèrent la mode. A un certain moment, par exemple, il était de rigueur de faire bâtir au compte des chefs indigènes; nous avons vu en quoi consistait cette grande affaire. A cette époque-là, il fallait absolument pour tout commandant de territoire, bien posé, avoir plusieurs chefs de tribu de son commandement en train de faire construire; un tel qui en avait huit ou dix, était un homme bien plus remarquable que celui qui n'en avait que deux ou trois. Il y a eu aussi les colonies de 1848. Dans certains cercles, loin d'avoir tout préparé, on discutait encore au moment du débarquement des nouveaux colons, l'emplacement du village à fonder, et auquel les malheureux émigrants croyaient n'avoir à faire qu'à se rendre immédiatement après leur arrivée. Ceci n'empêchait pas les comptes-rendus d'être remplis de louanges emphatiques, et de faire ressortir pompeusement les efforts de l'autorité.

Plus tard est venu le tour des cotisations volontaires, ou dites volontaires. Cette idée, très-bonne dans son principe, consiste à faire payer par les indigènes des sommes destinées à l'amélioration de leur pays : des chemins, fontaines, ponts, caravansérails, ont été faits avec ces ressources. Mais quel gaspillage! En voici un exemple.

Digitized by Google

J'avais été informé qu'une allocation, provenant de cotisations perçues dans un cercle voisin, permettait la construction d'un petit caravansérail dans mon cercle, en un point B..., lieu ordinaire de halte pour les voyageurs, près d'une forêt, aux bords d'un frais ruisseau. Toutefois le point même où s'arrêtaient habituellement les voyageurs, dans un joli petit vallon, se trouvait au débouché d'une gorge, et sous le vent d'un marais ; il était très-malsain pour celui qui aurait voulu y demeurer. Ceci était bien connu dans le pays, tous les indigènes le savaient; il y avait là près un petit douar de cinq à six tentes, composé d'individus nés ou venus jeunes sur les lieux; quiconque essayait de s'y fixer, venant d'autre part, était presque certain de succomber, s'il ne se retirait à temps, et encore, ce douar se tenait d'habitude plus haut que le marais du côté de la source des eaux, et était moins exposé aux pernicieuses exhalaisons.

Il y avait cependant un moyen d'éviter l'insalubrité de cet endroit, c'était de faire la construction, à 100 mètres seulement des bords du ruisseau, sur le sommet d'un mamelon, en un point qui se trouvait préservé du courant d'air pestilentiel provenant du marais. J'avais informé de cet état de choses l'autorité supérieure du pays, je l'avais même fait connaître aux divers entrepreneurs qui pouvaient avoir l'adjudication des travaux, s'ils se faisaient à

Digitized by Google

l'entreprise, j'avais propagé le renseignement de toutes les manières possibles, prévoyant bien ce qui arriverait.

En effet, pendant une longue promenade expéditionnaire que je fis au milieu d'une colonne commandée par le chef militaire du pays, on vint bâtir notre caravansérail, juste à l'endroit maudit. A notre retour, grand désappointement; comment cela s'était-il fait? Le commandant de la contrée prétendait avoir donné ses instructions à l'officier supérieur chef du génie, celui-ci assurait avoir repassé le tout à un capitaine, lequel était sans doute absent au moment décisif, de sorte que ce fut un officier nouveau venu ou ignorant les antécédents de l'affaire, qui reçut un jour l'ordre péremptoire de faire commencer les travaux, et celui-ci enfin délégua un sergent, lequel naturellement planta sa maçonnerie à sa convenance, près de l'eau, et au point qui paraissait désigné par la configuration du sol. Or, la famille installée dans cette maison a perdu son chef et quelques-uns de ses membres, les autres épuisés par les fièvres ont évacué; le caravansérail est ou sera abandonné.

Voilà un exemple de ce qui ne se fait que trop souvent en Algérie. Et les ponts qui s'écroulent, les fontaines qui ne donnent pas d'eau, les sentiers devenus plus mauvais et même impraticables après qu'on les a soi-disant réparés, et les constructions que l'on entreprend en comptant

Digitized by Google

sur la chaux du voisinage, laquelle se trouve ensuite ne pouvoir être employée, d'où retard, perte de temps et d'argent ; et les murs que l'on n'a pu couvrir avant les pluies et qui se renversent, et puis, et puis. Tout cela doit être attribué, en grande partie, à la précipitation, à la trop grande impatience qu'ont la plupart de ceux qui dirigent les affaires, de pouvoir annoncer le plus vite possible un résultat qui doit produire de l'effet.

Dans le cercle où j'étais chargé de la direction des affaires arabes, ma principale occupation était de surveiller l'esprit public de la population et de le maintenir soumis à mon influence ; notre position le long d'une frontière presque toujours en désordre, m'imposait ensuite la nécessité de combiner sans cesse les mesures propres à assurer le plus de tranquillité et de sécurité possible. Le moment n'était pas venu de s'occuper activement de l'amélioration matérielle du pays, toutefois à la fin de ma dernière année de séjour sur ce point, la paix, paraissant avoir des bases un peu plus solides que précédemment, l'occasion me sembla propice de songer à divers travaux. C'est alors aussi qu'on me parla pour la première fois de cotisations volontaires. Je me mis en mesure d'en obtenir, mais ayant pris la chose à la lettre, je me figurai qu'il fallait réellement décider les tribus à se cotiser, et fidèle à ma manière de procéder

Digitized by Google

lorsque je voulais qu'il fût pris une résolution par un des groupes de population, je réunis l'assemblée de la tribu par laquelle je voulais commencer, et j'expliquai ce dont il s'agissait. Je proposai pour premiers travaux, de faire construire deux fontaines avec abreuvoir à proximité d'un emplacement où se tenait un grand marché. A quelque distance on avait amassé antérieurement une quantité considérable de pierres, pouvant servir à l'érection d'un grand édifice; la rivière, le bois étaient proches, il y avait donc là tous les éléments de la création d'un commencement de ville; comme preuve à l'appui de plus, on trouvait dans les environs de nombreuses ruines romaines.

L'assemblée de la tribu fut très-contente de mes plans, elle décida la construction immédiate des deux fontaines, au moyen d'une cotisation par tente. Bien mieux, les tentes avaient été aussitôt divisées en présence de tous en trois classes, les riches, les médiocres, les pauvres, et la quotité de la somme à verser par habitation suivait la même proportion.

Je rendis compte de ce que j'avais fait comme cotisation, mais on fit sur moi force réflexions ironiques; on m'expliqua alors qu'une cotisation volontaire était un impôt comme les autres, qu'on le fixait soi-même dans son bureau, et qu'on l'envoyait recueillir par des

Digitized by Google

cavaliers armés. Cependant, je crois encore qu'en s'adressant franchement et directement à la population intéressée, on obtiendra toujours de meilleurs résultats.

Sur d'autres points du cercle, j'avais décidé des cultivateurs aisés, à faire à leurs frais des études préparatoires pour des établissements de moulins; tout me donnait à croire que dans cette voie j'obtiendrais d'aussi bons résultats que dans les autres parties de mon administration, lorsque je fus appelé à d'autres fonctions.

Assez sur ce propos, et continuons la revue des différentes choses qui ont occupé la mode.

Par moment, on a l'air de beaucoup s'occuper de colonisation européenne, on dirige de ce côté toutes les études des divers rouages administratifs; puis on y renonce, on se donne à la colonisation indigène, pour la négliger de nouveau. On a pensé quelquefois aux maîtres d'école des douars, puis à l'amélioration du cheval barbe, on songe aussi à abattre les forêts là où il y en a, pour en planter là où il n'y en a pas; on a mis en avant des projets de réseaux de routes stratégiques, commerciales et autres; commerce du sud, importation, exportation, on a touché à toutes les questions, mais on a traité de tout avec si peu de sérieux, des études si peu consciencieuses, si peu solides, que c'est merveille de voir ainsi triturer légère-

Digitized by Google

ment des masses d'affaires, dont la moindre exigerait de longues méditations.

Dans ces dernières années, le coton était à l'ordre du jour, on a fait partout du coton, et dans cette question comme dans les autres, le zèle intéressé a mis tout en œuvre pour avoir un résultat éclatant. Ce qui a été fait de mieux en ce genre, consiste en ceci : sur certains points on a destiné une bonne partie des ressources du cercle à produire une belle plantation de coton ; on a employé la main-d'œuvre de la garnison, on a bien choisi le terrain, pourvu à tous les besoins, et mis le résultat obtenu au compte d'un chef indigène. Vous voyez là ce qu'on appelle le savoir-faire en Algérie : les commissions instituées pour visiter les plantations ne peuvent constater que l'existence d'une belle et considérable récolte ; or, l'autorité du pays déclare que c'est un chef de tribu qui, grâce aux bons conseils qui lui ont été donnés, a su venir à bout de la nouvelle entreprise. Pour tout le monde il est évident que l'honneur doit en revenir naturellement aux personnages éminents de la localité qui ont si bien su, etc. Personne ne s'avise de comparer la dépense de ce travail à la recette, de faire entrer en compte la facilité de disposer d'une main-d'œuvre nombreuse et presque gratuite, et autres choses importantes. Le tour de force ne peut même se reproduire plusieurs années de suite,

Digitized by Google

mais qu'importe, le temps est venu de s'occuper d'une autre question. Que reste-t-il de celle-là, par exemple ? le but était-il donc de prouver que le coton vient en Algérie ? mais les expériences des jardins d'essais suffisent ; j'imagine que l'important était d'arriver à faire adopter cette culture nouvelle par des familles de cultivateurs, à s'assurer si dans ce sens, elle pouvait sérieusement faire partie des produits ordinaires du travail de la population agricole algérienne, et non pas à faire, comme dit si bien le musulman, de presque tout ce que nous entreprenons, de la *fantasia*.

Les forêts sont encore un thème qui a fourni matière à bien des divagations. Selon les uns, les musulmans détruisaient systématiquement tous les bois, et cependant, à chaque instant nos forestiers mettent les pieds dans de nouvelles forêts parcourues depuis des siècles par des indigènes, et néanmoins très-belles. J'en ai vu pour ma part dans lesquelles les agents du service forestier ne sont pas près de s'installer et qui sont de toute beauté. L'autorité elle-même avec sa science, son expérience, s'y prend-elle donc si bien pour conserver nos essences forestières en Algérie ? Exemple : Il y avait dans mon cercle, d'assez belles forêts parcourues habituellement par les troupeaux du pays ; or, il arrivait parfois que vers la fin de l'automne, lorsque tout avait été desséché, il y avait

Digitized by Google

des incendies partiels causés par la négligence des bergers.

A la vue de la fumée, il y avait toujours chez les Européens, une grande indignation : « Ces gueux d'A-» rabes, disait-on, ils n'en font jamais d'autres, ce sont » des misérables, on devrait les pendre, » et autres gentillesses. L'autorité émue finit par ordonner qu'il était interdit à l'avenir aux populations du pays de fréquenter les bois désignés. Cet état de choses dure trois ou quatre ans, et voilà qu'un beau jour un énorme incendie ravage une grande partie de bois, à tel point que si l'on représente le dommage causé par les incendies antérieurs pendant plusieurs années, par 5 ; celui-ci causait à lui seul une perte égale au moins à 100 ; les arbres au lieu d'être simplement léchés par le feu, étaient détruits. Une forêt si bien gardée, d'où cela pouvait-il provenir ? Cela venait de ce que l'on n'avait pas suffisamment étudié la chose; mieux valait le parcours des troupeaux que l'interdiction prononcée. Ces bois, en effet, renfermaient une espèce de broussailles très-vivace qui était antérieurement détruite chaque année par les bestiaux et leurs gardiens ; mais depuis qu'il avait été défendu d'entrer dans la forêt, ces broussailles avaient pris une extension extraordinaire, elles s'élevaient plus haut que les arbres, les enlaçaient de toutes parts, les étouffaient, ce qui déjà était très-nuisible au développement, à la nourriture de ceux-ci ; mais

Digitized by Google

de plus comme ces végétaux se déssèchent facilement à la fin de l'été et prennent feu de même, il avait suffi du moindre accident survenu sur la lisière du bois par le fait de quelque chasseur ou voyageur, pour causer un incendie qui s'était ensuite développé outre mesure, sous l'action d'un vent favorable. Les précautions de l'autorité avaient donc eu un résultat déplorable. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ce qui existait quoique mauvais, valait mieux que ce qu'on lui substituait ; il ne fallait rien changer avant de pouvoir entreprendre les choses qui étaient réellement utiles, c'est-à-dire l'aménagement du bois, et des soins constants d'entretien. Il faudrait ajouter aux inconvénients suscités par les ordres de l'autorité, l'accroissement des bêtes féroces, et la facilité pour les malfaiteurs de se réfugier dans une vaste portion de territoire interdite à la circulation.

Pour clore cette série de souvenirs, j'ai une anecdote à raconter, à propos de vaccine. Dans un certain cercle, il y avait, dans ces dernières années, un docteur militaire qui déjà avait donné de nombreuses preuves de zèle. Il se faisait surtout remarquer par la passion qu'il mettait à vouloir vacciner le plus possible d'indigènes; il les comptait par centaines, il voulait arriver à les dénombrer par milliers, dans l'espoir sans doute d'obtenir des récompenses que beaucoup certainement acquièrent à moins

Digitized by Google

de frais. Il y eut un moment, où il ne trouva plus assez de complaisance dans les tribus, et il réclama aussitôt l'appui du bureau arabe ; celui-ci se contenta d'abord de faciliter la mission du médecin; même indifférence de la part des tribus. Une fois engagées dans cette voie, les autorités ne pouvaient guère reculer; elles mirent probablement de l'insistance; mais comme il arrive en pareil cas, plus il y avait d'exigence de notre part, plus le mauvais vouloir des musulmans augmentait. Ce n'était d'abord qu'indifférence, puis refus formel ; à la suite, surgirent les commentaires et les indices révélateurs d'une agitation naissante.

Or, c'est là la situation habituelle qu'exploitent habilement les ambitieux empressés de saisir toute occasion de mécontentement. Les premiers jours, on se dit dans les douars : « Qu'est-ce qu'ils ont donc les Français à te-
» nir tant à nous faire l'opération au bras ? le bureau
» arabe prétend que c'est dans notre intérêt pour nous
» préserver de la petite vérole; mais d'où vient donc cet
» amour subit pour notre santé? Quand nous devons
» payer l'impôt, nous avons beau nous plaindre, exposer
» que peut-être la misère nous accablera pendant l'hi-
» ver, on n'exige pas moins nos douros. Il y a quelque
» chose là-dessous. »

Quelques jours après, on se disait que l'opération de

Digitized by Google

la vaccine était faite dans le but d'apposer une marque aux individus, et dans de mauvaises intentions, sans doute; enfin, l'on en vint à prétendre que les gens récemment vaccinés devenaient impuissants, que c'était là une ruse infâme employée par les Français, pour qu'il ne naquît plus que des chrétiens en Algérie, et que la race indigène disparût. Déjà l'on montrait sur les marchés des individus qui se faisaient voir nus, et paraissaient avoir été frappés d'impuissance par l'inoculation du virus. Dès lors l'agitation commença à fermenter : des chefs de tribu avaient été maltraités ; il devenait urgent de prendre des mesures en conséquence, des colonnes s'organisèrent. Heureusement, l'effusion du sang n'eut pas lieu, l'affaire put s'arranger ; mais la tribu paya de fortes amendes ; plus de soixante familles durent quitter le pays; et tout cela en définitive parce que nous avions trop voulu vacciner.

Combien ne pourrait-on pas citer d'exemples pareils, de troubles considérables amenés par l'étourderie, le manque de tact de nos agents : arrestations manquées, sommes exigées mal à propos, musulmans outragés ou molestés, démarches intempestives, etc.

Digitized by Google

III

Manque de direction dans le commandement. — Variabilité. — Aspect des colons. — Leurs prétentions. — Fonds enfouis disponibles.

Autant que j'ai pu l'observer, il m'a semblé que la tribu, loin d'être rétive à notre impulsion, est très-malléable, et se conforme assez bien aux exigences de l'autorité. Ainsi, par exemple, un chef nouveau vient prendre le commandement d'un cercle, il annonce à des tribus tranquilles et depuis longtemps en pleine paix, qu'il les verrait avec plaisir employer toutes leurs ressources à l'achat de bœufs de labour, et à l'augmentation de l'étendue de leurs cultures; les douars désignés adoptent volontiers cet ordre d'idées, et se défont de leurs chevaux de selle, de leurs harnachements et armes, pour acheter des instruments de labour. Après plusieurs années, le mouvement est tout à fait dessiné; lorsqu'arrive un autre chef qui se croit probablement issu de Jupiter, car il affecte tous les airs du dieu tonnant; pour celui-ci, le langage est tout autre : « Apprenez, fait-il dire aux tribus susdi-

Digitized by Google

tes, que je suis un tout autre homme que mes prédécesseurs, je me moque pas mal de vos bœufs et de vos charrues, je suis homme d'épée avant tout; quand je sors, je veux être suivi d'une nombreuse troupe, ainsi, achetez des chevaux, des harnachements, des armes ; » et les habitants de la tente se mettent à vendre ce qu'ils ont acheté, à acheter ce qu'ils ont vendu, pour être en mesure de faire escorte au nouveau chef quand il voudra se promener chez ses sujets. Ne faut-il pas après tout que les indigènes soient bien souples, pour se plier à des exigences aussi contradictoires. Le jour donc où ils seraient bien dirigés, que ne feraient-ils pas?

Le commandement, comme on le voit, est très-variable suivant les individus, et c'est là un grand inconvénient; il n'y a jamais eu dans l'administration du vaste territoire de l'ancienne régence, quelque chose ressemblant à un plan général, dirigeant les initiatives diverses, au moins d'une façon sommaire. Il semble cependant que l'on commence à pouvoir être assez éclairé sur la question, pour enfanter une sorte d'instruction, discutant les cas les plus usuels qui peuvent se présenter dans le gouvernement indigène, et pouvant présenter au moins quelques points de repère aux chefs nouveaux qui arrivent au commandement, et qui, en raison de leurs grades supérieurs, ne sont pas toujours disposés à écouter plus petit qu'eux.

Digitized by Google

Les circulaires qui émanent de l'autorité supérieure, renferment souvent des détails oiseux et laissent de côté précisément ce qui devrait être longuement discuté. On y voit trop clairement, lorsqu'on en prend connaissance, que la pensée dominante du pouvoir dont elles émanent, est de se donner raison, quoi qu'il arrive, et de tout préparer en conséquence.

On ne se fait pas idée de la variété infinie des diverses manières dont est compris le commandement par bon nombre de chefs de cercle, de subdivision et même de province.

L'un, par exemple, a horreur de la colonisation européenne; pour lui, toute la population chrétienne en Algérie, hors l'armée, doit être considérée avec le dernier mépris; aussi, ne veut-il pas entendre parler de concessions, d'autorisations d'exploitation, au bénéfice d'un Européen; il entrave tout ce qui y a rapport. Un autre au contraire ne peut pas voir en face un indigène; il déclare qu'il ne veut avoir affaire à aucun musulman, qu'il n'y a rien de bon à espérer de ces brigands de mahométans, qu'il faudrait les refouler dans le désert; et, ce qui n'est pas moins curieux, c'est que ce chef a dû solliciter comme une faveur la fonction à laquelle il est appelé, et dont la partie importante cependant est la haute surveillance ou direction de l'administration des tribus. Bien entendu, qu'à

Digitized by Google

l'encontre du précédent, il voudrait pouvoir donner tout le pays à quelques familles chrétiennes quelles qu'elles soient, maltaises, italiennes, espagnoles, allemandes, pourvu qu'elles ne soient pas indigènes.

Tel, et ce ne sera pas le plus mauvais, attachera une grande importance à la distribution de la justice, mais négligera peut-être un peu trop les autres branches du commandement.

Un quatrième ne s'occupe que d'industries à créer, de marchés, etc. Celui-ci a en vue les diverses races d'animaux; par la seule amélioration des animaux il prétend arriver à tous les progrès; tout est là. Il y en a qui ne veulent s'occuper que de plantations; d'autres, de routes. Et tout cela, indépendamment des questions à la mode dont nous avons parlé, et qui sont toujours pratiquées pendant quelque temps, au détriment de toutes les autres, par ceux en très-grand nombre, qui veulent absolument du bruit, de l'éclat.

Si, des hautes sphères du commandement, nous passons à l'initiative privée des Européens, pour y rechercher quels sont les exemples qui ont été donnés à la nation vaincue, nous ne voyons encore là que très-peu de spectacles attrayants; et pour mon compte, je comprends très-bien que le cultivateur du Tell ne se soit montré ni envieux du sort des colons chrétiens, ni désireux de les imiter. A part

Digitized by Google

quelques villages qui ont fini par prospérer, dans la Mitidja ou aux environs des villes, l'indigène qui regarde, je l'avoue, avec des yeux prévenus, et on admettra facilement que cela est tout naturel, n'a pas encore eu devant lui les images séduisantes d'un plus grand bien-être, d'un plus grand bonheur.

Le cultivateur du Tell n'a rencontré, en général, comme agriculteurs européens, que des individus qui travaillent beaucoup pour subvenir à une façon de vivre qui ne plaît nullement au sectateur de Mohammed; ou des gens qui travaillent peu et ne tardent pas à tomber dans l'extrême misère. En tout cas, il les voit tous également sujets à de graves et épuisantes maladies, et ce barbare que nous voulons amener à nous imiter, n'a pas encore d'exemple concluant devant les yeux; il n'a peut-être jamais vu près de lui un cultivateur d'Europe, établi depuis longtemps, rester sur place et prospérer. Ce n'est partout qu'une succession de colons, arrivant avec la prétention de bouleverser tout le sol de la contrée, et disparaissant bientôt d'une façon ou d'une autre, sans avoir grandement remué les terres environnantes.

Il est curieux d'entendre de la bouche d'un indigène la description de l'intérieur d'une ferme européenne, et des mœurs de ses habitants, sur la terre d'Afrique. J'en ai surpris et me rappelle quelques détails.

Digitized by Google

« Le roumi est fou, disait-on, quoi! un pauvre diable » qui veut vivre de son travail sur le sol, et qui s'installe, » il faut voir comment; il ne peut coucher que dans une » grande caisse qui est tout un édifice, il met ses vête- » ments et un tas d'affiquets dans des boîtes divisées en » compartiments, Dieu sait pourquoi; trois fois par jour » on dresse chaises et table pour le manger; le monsieur » a une bouteille noire à sa droite, une bouteille blanche » à sa gauche, mais il aime mieux vider la noire; il y a » encore sur la table une foule de petits ustensiles, on sert » plusieurs plats, puis du café, des liqueurs; oh! par la tête » du Prophète, comment tirera-t-il tout cela de son blé?»

Enfin, si nous voulons savoir où en est l'échange des idées qui doivent rapprocher les deux peuples, écoutons les reflexions qui sont faites de part et d'autre. Des Arabes passent devant un groupe de colons : « Pauvres gens, disent ceux-ci, ils s'obstinent à rester dans leur misérable condition, il leur serait si facile de faire comme nous, mais ils ne veulent pas comprendre. »

« O les maudits, murmurent d'autre part les indigènes » en se montrant les colons, qu'ont-ils donc fait pour être » condamnés à des travaux si pénibles, sans compensation » aucune, ils sont bien à plaindre, mais Dieu est le » maître, il nous a favorisés, parce que nous sommes ses » serviteurs chéris. »

Digitized by Google

Dans le même courant d'idées, il est bon de noter que l'un des arguments employés le plus volontiers par ceux qui prêchent le progrès, nous est au contraire une chose nuisible en Algérie. Je veux parler des vestiges de la grandeur romaine, des nombreuses ruines d'édifices et de routes laissées par les enfants de Romulus. J'ai entendu dire à des indigènes : « Nous ne savions pas autrefois ce » que c'étaient que ces longues lignes pavées, à travers » champs, maintenant que nous avons vu travailler les » Français à leurs routes, nous voyons bien ce que c'est, » les *roumis* sont revenus prendre possession du pays de » leurs ancêtres, dont ils ont conservé les habitudes tra- » vailleuses. » C'est très-bien; mais quand nous disons : « Voyez ces ruines, considérez comment nos pères » s'étaient établis partout, comment ils avaient civilisé » tout le pays, jusqu'aux confins du Sahara, au milieu » desquels on trouve encore des amas de décombres; » le musulman pense intérieurement cette autre chose : « Tout cela a déjà disparu une fois, devant l'habitant de la » tente (car il s'attribue l'expulsion des Romains), » donc, il peut bien arriver une seconde disparition. »

Un autre ordre de faits assez extraordinaires semble encore mettre obstacle à l'implantation en Afrique de notre état de civilisation; bon nombre d'Européens, des Français surtout, qui dans leur pays étaient connus

Digitized by Google

comme des hommes sages, prudents, modérés, deviennent, à peine arrivés sur le sol algérien, négligents, oublieux de toute précaution, paresseux, débauchés même. Des gens qui en France, au milieu d'une ville, ne se couchaient pas sans avoir fermé et verrouillé les diverses issues de l'atelier, magasin, fabrique ou autre établissement et avoir pris des précautions multiples, installés aujourd'hui isolément, en pays de tribu, négligent toute espèce de vigilance, n'ont pas de portes, par exemple, à leurs étables et écuries; ce que j'ai constaté souvent. Ils ne font aucune garde, et ils viennent ensuite se plaindre qu'on leur a volé leurs bêtes; notez qu'il n'y avait la plupart du temps, qu'à venir prendre celles-ci par le cou pour les conduire au dehors, sans employer la plus petite effraction. J'ai même vu des colons qui non-seulement n'avaient pas de clôture fermée à leur écurie, mais encore n'attachaient pas leurs animaux dans celle-ci.

A ce sujet, j'ai quelques mots à dire; beaucoup de colons se plaignent des bureaux arabes; or, le plus souvent cet esprit de mécontentement tient précisément à ce que les bureaux arabes n'ont été que trop faciles et trop portés à satisfaire les Européens, de sorte que ceux-ci sont devenus confiants à l'excès dans les ressources du bureau arabe et s'en plaignent, lorsqu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. Ce qui suit va le faire comprendre.

Digitized by Google

Pour tout délit commis dans l'intérieur d'une tribu, l'autorité a admis le principe de la responsabilité, qui existait de tout temps, chez l'indigène ; c'est-à-dire, que quand il est bien constaté que le fait incriminé a eu lieu sur le territoire d'une tribu au détriment d'un individu d'une autre tribu ou étranger, si les coupables eux-mêmes ne sont pas trouvés, la tribu paye des amendes à l'Etat, et des dommages-intérêts à la partie lésée. On a ainsi, par ce procédé commode, satisfait à beaucoup de plaintes des Européens, et ils en ont conclu que l'on pouvait toujours faire droit à leurs réclamations, et que lorsqu'on ne le faisait pas, c'est qu'on ne voulait pas soutenir leurs intérêts.

Or, il arrive quelquefois, que le délit, bien que commis sur le territoire d'une tribu, a lieu sur une route fréquentée, ou à proximité d'autres groupes de population, momentanément établis sur ce point ; de sorte qu'il devient par trop arbitraire de frapper la tribu comme responsable ; ce dont on doit s'abstenir en pareil cas. J'ai vu se plaindre un colon qui avait laissé sa montre au pied d'un arbre, sous lequel il avait dormi, à quelques pas d'une grande route ; plusieurs heures après, il était retourné à l'arbre, et n'avait pas retrouvé son objet ; il demandait avec instance que la tribu voisine fût déclarée responsable et payât. Et cependant, si les colons voulaient

Digitized by Google

bien se rappeler ce qui se passe en France; combien de fois, arrive-t-il qu'après une plainte remise à qui de droit, on retrouve les objets volés ou une indemnité; cela se voit si rarement, que la plupart du temps les gens qui ont été victimes d'un vol, ne s'en plaignent pas, à moins d'avoir des soupçons, des indices. En Algérie, au contraire, très-souvent on retrouve les choses volées ou bien l'on reçoit des indemnités.

Pour terminer ce chapitre, j'ai établi un petit tableau indiquant à combien j'estime l'argent enfoui et complétement disponible des tentes indigènes. Il ne s'agit que des sommes tout à fait détournées des besoins prévus de la famille, tels que dots des garçons à marier, années de disette, exigences des chefs, et cachées par le chef de tente qui seul connaît la cachette.

Je compte 2 millions et demi d'habitants (Tell et Sahara algérien), ou 400,000 habitations à 6 âmes par feu, à peu près.

D'après les indications que m'ont données l'examen d'un très-grand nombre d'affaires, les conversations et confidences de plusieurs milliers d'indigènes, les comparaisons que j'ai pu généraliser entre la position sociale de certains individus dans leurs douars, et ce que je savais de leur situation intérieure, voici quel serait le minimum en numéraire turc, espagnol ou français du superflu im-

Digitized by Google

médiatement disponible pour le progrès, lorsque celui-ci saura tenter le musulman.

Sur 400,000 tentes ou feux :

10	tentes ont en moyenne.	100,000 francs.	4,000,000 francs.
200	—	50,000	10,000,000
1,000	—	20,000	20,000,000
5,000	—	10,000	50,000,000
10,000	—	5,000	50,000,000
50,000	—	2,000	100,000,000
100,000	—	1,000	100,000,000
166,240			334,000,000
400,000			
166,240			
233,760	restent encore pour lesquelles je ne compte pas de ressources disponibles.		

Ces 300 millions comptant, venant à sortir tout d'un coup des entrailles de la terre, et multipliés aussitôt par le travail et le crédit, amèneraient un changement complet dans la face des choses en Algérie. C'est là un problème digne d'attention.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

GUERRE.

I.

GUERRE FRANÇAISE

Composition d'une colonne. — Expédition dans le Sud. — Marches forcées. — Sirocco. — Privations. — Anecdotes. — Marche dans le Tell. — Grandes pluies. — Maladies. — Anecdotes diverses.

A mon avis, l'on peut diviser la carrière fournie par l'armée d'Afrique, depuis 1830 jusqu'à nos jours, en trois phases distinctes.

La première période qui s'étend de 1830 à 1842 à peu près est surtout l'époque guerrière; c'est celle pendant laquelle il y a le plus de combats partiels, la plus grande somme de dangers provenant de la lutte avec le peuple

Digitized by Google

indigène. Le manque de ressources suffisantes, l'ignorance des généraux qui n'avaient pas encore trouvé le mode de guerre convenable à la situation, furent les principales causes des événements qui se produisirent de 1830 à 1839. On ne voit alors dans les annales de l'Algérie, que détachements surpris, convois enlevés, postes trop disséminés, défendus par de faibles garnisons qui vont chaque jour s'éteignant, par la pression active de l'ennemi, les maladies, le manque de vivres et de communications régulières avec les villes principales.

Vers 1840, et aussitôt que le général Bugeaud eût appris à l'armée africaine, quelle devait être désormais la constitution de la guerre en Algérie, l'état des choses, tout en ayant pour caractère distinctif la lutte armée, change cependant d'aspect, en ce sens que la race conquérante prend définitivement le dessus, sur les habitants hostiles du pays et établit d'une manière incontestable sa supériorité guerrière.

Pendant la seconde période, qui irait à peu près de 1842 à 1847, l'armée d'Afrique a surtout à endurer de grandes fatigues. Cette époque est caractérisée par des marches extraordinaires; l'ennemi qui ne résiste plus guère nulle part, doit être sans cesse poursuivi et son extrême mobilité nous force à de grands déplacements pénibles à obtenir.

Digitized by Google

Enfin depuis 1847 jusqu'à ces derniers temps le rôle de l'armée d'Afrique consiste principalement dans l'exécution des grands travaux de route, et l'achèvement de la conquête des massifs Kabyles.

J'ai assisté, de 1843 à 1845, aux expéditions qui ont eu lieu dans les subdivisions de Mascara et de Tlemcen, et qui sont restées, je crois, les constatations les plus complètes, des efforts surhumains dont sont capables nos soldats.

Ce sont des exemples de cette vie de fatigues, que je voudrais essayer de faire connaître.

J'étais, dans la brigade active de Tlemcen, sous-lieutenant de chasseurs à pied ; les troupes expéditionnaires de cette brigade se composaient habituellement de deux bataillons de ces chasseurs, excellente troupe qui venait d'être formée à Saint-Omer, avec l'élite de l'infanterie française; d'un bataillon de zouaves, vétérans de l'Algérie, dont le nom n'a pas besoin de commentaires; d'un ou de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, et de deux obusiers de montagne.

Le général, un de ceux qui ont acquis le plus de renommée, sur la terre africaine, avant d'entreprendre une marche qu'il jugeait devoir être très-rude, passait quelquefois en revue, ces bataillons, homme par homme ; il inspectait chacun minutieusement, s'informait depuis

Digitized by Google

quelle époque il était en Algérie, combien de fois il avait été malade, et décidait ensuite si l'individu ainsi examiné marcherait ou resterait. En choisissant ainsi, même dans des corps d'élite, on arrivait à former une troupe capable d'efforts prodigieux.

Il s'agit d'une marche dans le Sud, mais avant d'entrer en matière, n'est-il pas nécessaire d'expliquer comment est outillé le soldat d'Afrique, au moins le fantassin. On connaît ses armes et son sac, voici le complément de ses *impedimenta :*

— Une trousse qui contient : fil, aiguilles, boutons et diverses variétés de petites pièces d'étoffes propres au raccommodage des vêtements ;

— Quarante cartouches dans le sac, vingt dans la giberne ;

— Les petits ustensiles et corps gras nécessaires à l'entretien des armes ;

— Le morceau de toile qui, réuni aux deux ou trois autres morceaux semblables des camarades, formera une tente-abri à trois ou quatre hommes ;

— Une couverture ou demi-couverture selon la saison ;

— Le petit bidon de fer-blanc, recouvert en drap, et contenant un litre, porté en sautoir;

— Une sorte de tasse en fer-blanc qui de mon temps

Digitized by Google

était de la contenance d'un quart de litre, mais qui a beaucoup grandi depuis, attachée à la poignée du sabre-baïonnette.

Au départ de Tlemcen, le soldat portait habituellement huit jours de vivres réglementaires en biscuit, riz, sel, sucre et café, et huit jours de vivres d'ordinaire, c'est-à-dire provenant des deniers que reçoit la troupe pour achats de denrées complémentaires de celles allouées par l'Etat; ces vivres consistaient en riz, sucre et café, pain blanc pour la soupe, et légumes frais.

Enfin, par escouade, ou réunion de sept à dix hommes mangeant à la même gamelle, il y a trois objets de cuisine à porter à tour de rôle, le bidon, la marmite, la gamelle; un homme se charge d'un de ces ustensiles qu'il lie sur son sac, de sorte que tous les deux ou trois jours à peu près il a ce surcroît de chargement.

Heureusement, la viande se transporte elle-même, une troupe de bœufs accompagne la colonne; chaque jour on abat la quantité nécessaire.

L'administration militaire faisait en outre transporter, par les mulets du train des équipages, ou des bêtes de somme louées aux tribus arabes, des subsistances pour dix à quinze jours au plus. On voit dès lors, que les marches vers un but éloigné de la base d'opérations, ne pouvaient et ne peuvent maintenant même encore se prolon-

Digitized by Google

ger longtemps, à moins d'avoir à sa suite, d'immenses ressources toujours difficiles à traîner; il fallait au bout de quelques jours revenir chercher des approvisionnements au point de départ, ou au moins se rapprocher de la région tout à fait soumise, et d'un facile parcours, et s'y faire amener un convoi de ravitaillement. Les *harnoys de gueule*, comme disaient nos pères, ont une très-grande importance dans la pratique de la guerre africaine, et c'est une considération à ne pas oublier, lorsque l'on veut se rendre compte des retraites et mouvements divers de nos colonnes actives.

L'ordre est donné; la petite colonne expéditionnaire, composée comme nous l'avons dit, doit partir le lendemain. Le soldat sait déjà que la marche doit avoir lieu dans le Sud, et il a fait la grimace, car nous sommes au mois d'août, la chaleur est grande, les fatigues seront rudes. Expéditions dans la montagne, ou dans le Sud, telle est la manière générale dont le troupier qui ne se pique pas d'étudier les détails géographiques, a divisé les opérations auxquelles il prend part; et, en effet, les marches de la brigade de Tlemcen avaient lieu : soit, autour de la ville, dans le Tell, beau pays, accidenté et très-bien pourvu d'eau, de bois, et de tout ce qui convient à l'installation d'un camp; soit, sur la lisière du Sahara algérien, région dénudée et sans ressources pour une colonne.

Digitized by Google

Le premier jour, la marche offre peu d'incidents dignes de remarque; on est parti à l'apparition de l'aurore; d'heure en heure on fait une halte de cinq minutes; vers 10 heures, on s'arrête pendant une heure pour déjeuner. C'est la grande halte, que l'on appelait dans la brigade de Tlemcen, le café, parce que c'était la seule préparation que les soldats avaient le temps de faire sur le feu.

Après le café, la marche se continue jusqu'à 4 ou 5 heures du soir; le bivouac est installé près d'une belle eau, à proximité du bois; on a fait une dizaine de lieues; rien ne manque encore à la troupe; le fantassin n'est pas trop fatigué; il est gai, et fait entendre de joyeux refrains. Les anciens exercent leur esprit de raillerie aux dépens des nouveaux; ils ne cessent de répéter à ceux-ci qu'ils doivent se hâter de jouir des belles eaux, des bons feux, des herbes tendres dont on a fait des matelas pour la nuit, de tous les agréments de la montagne, enfin, car ils vont faire connaissance avec une région où on ne trouve que du soleil et du sable. On sommeille de bonne heure; un homme par escouade veille pour préparer la soupe que les camarades doivent manger avant de se mettre en route le lendemain.

Le second jour, les arbres sont plus clairsemés, les collines moins hautes, les sources, les cours d'eau plus

Digitized by Google

rares; la troupe a fatigué; mais il n'y a pas encore une grande différence avec ce qui s'est passé la veille; le bivouac est bon; le soldat, rafraîchi et repu, se livre satisfait à un sommeil réparateur.

La troisième journée, on part une heure avant l'aurore; il faut prendre l'avance, on commence à entrer dans la sphère des événements qui peuvent nécessiter de grands mouvements, il n'y a pas de temps à perdre. Quand le départ a ainsi lieu de nuit, il n'est pas rare de voir les officiers grelotter de froid, même en été, et rechercher leurs cabans d'hiver, tandis qu'à quelques heures de distance, épuisés, tout couverts de sueur, ils suffoqueront presque de chaleur.

On approche de la lisière du Sahara, le terrain est plus sablonneux; on ne voit plus que de loin en loin, quelques broussailles chétives; à grand'peine a-t-on trouvé de l'eau pour le café, on n'en rencontre plus jusqu'au soir, au moment d'installer le bivouac. Mais, attention à l'ordre donné:

On ne dressera pas les tentes, on va seulement se reposer pendant trois heures, on fera une marche de nuit, on a espoir de surprendre un camp ennemi le matin suivant. « Allons, murmure l'homme de troupe, voilà que » ça commence, on sait ce que ça veut dire; nous allons » marcher comme des dératés, et quand nous croirons

Digitized by Google

» mettre la main sur quelque chose, c'est au contraire
» nous qui serons surpris de ne rien surprendre. »

On marche toute la nuit, qu'elle est longue! Le fantassin déjà fatigué en se remettant en marche, commence à se roidir et à faire de grands efforts; le moment où il est tout à fait atteint par le besoin de sommeil, est surtout pénible; dans cet état de somnolence, le piéton s'endort, butte, s'éveille et se rendort plusieurs fois par minute, et le supplice dure ainsi nombre d'heures.

Cette première épreuve se passe assez bien, cependant quelques hommes, cinq ou six seulement, ont dû être portés en cacolets, c'est-à-dire sur les mulets de bât, attachés à l'ambulance. L'amour-propre est excessivement excité, l'esprit de corps et d'émulation est dans toute son énergie, les zouaves et les chasseurs à pied, puis les compagnies, les escouades elles-mêmes, tous ces groupes rivalisent, c'est à qui produira le moins d'hommes fatigués. Le matin, comme d'habitude, on n'a pas rencontré l'ennemi, et cependant, malgré de nombreuses déceptions antérieures, on avait été soutenu par l'espoir d'un beau coup. Un jour de succès, une belle affaire, consolent de toutes les journées de souffrance.

Le camp est installé, la colonne va pouvoir se reposer, elle en a grand besoin. L'aspect du pays est triste, c'est

Digitized by Google

une immense plaine, couverte çà et là de touffes d'alfa, de thym, d'absinthe et autres petites plantes; de très-rares broussailles fournissent à peine de quoi alimenter les feux de cuisine; l'eau est de médiocre qualité. Le soldat a perdu sa gaieté, mais l'ancien est encore un peu railleur : « Gueux de pays, murmure-t-il, avec ses deux bons Dieu (Jésus-Christ et Mohammed sont chargés du commandement chacun à leur tour, suivant le dire des troupiers), c'est Mohammed qui prend la semaine, nous allons en voir de dures ! »

Le lendemain, la marche continue, on est prévenu qu'il n'y aura pas d'eau ni de bois pour le café; chaque homme fait un petit fagot, qu'il joint à sa charge sur son sac; dans chaque escouade que nous avons dit être de sept à dix hommes, on remplit d'eau le grand bidon et la marmite. Deux hommes portent celle-ci au moyen d'un bâton de tente passé dans l'anse de l'ustensile, et deux autres, le bidon. Quelle gêne pour ces fantassins déjà si chargés, si embarrassés !

La journée s'annonce chaudement, on n'a pas cheminé pendant trois heures, que l'on sent déjà la fatigue; l'eau sans cesse agitée dans les récipients qui la contiennent, exposée à une température élevée, et recevant à chaque instant de la poussière du dehors, devient bourbeuse; les hommes impatientés de la gêne imposée à leur marche

Digitized by Google

par cette exigence de porter à deux, un peu d'eau, souffrent et murmurent. On s'arrête pour faire la grande halte, le café, qui devrait couper en deux la journée de marche, et il est à peine sept heures du matin.

A huit heures, il faut se remettre en route, le pays devient de plus en plus triste; la chaleur est très-grande; de distance en distance, on peut entendre un vieil africain, marmoter : « Gare tout à l'heure, je sens ma douleur, ma blessure, bien certainement nous allons avoir le sirocco ! » Et en effet, l'horizon ne tarde pas à se colorer de teintes rongeâtres, semblables aux lueurs provenant d'un incendie lointain ; l'atmosphère se remplit de poussière brûlante, on entend comme le bruit de la mer, ou un tonnerre très-éloigné ; il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien lui, le sirocco, la terreur du désert, il arrive impétueux et brûlant, il lèche tout de ses langues de feu ; le palais se dessèche, la salivation devient impossible, toutes les parties intérieures de la bouche deviennent rugueuses et font éprouver des sensations imprévues de douleur ; une poussière fine comme la cendre des foyers, soulevée par la marche de la colonne et le vent, pénètre dans les yeux, dans les narines qu'elles obstruent ainsi que les oreilles.

Alors commence un supplice difficile à décrire ; que faire ? on est aussi loin de l'eau qui est en arrière que de

Digitized by Google

celle qui est en avant, il faut marcher quand même, le soldat le sent instinctivement, il va, il va, mais dans quel état ! C'est au milieu de ces souffrances, lorsqu'elles se prolongent trop longtemps, que l'on voit des hommes se suicider ; d'autres deviennent momentanément fous, ou pris de délire ; tous sont dans un état d'exaltation nerveuse, d'irritation concentrée qui donne à cette troupe d'êtres humains l'aspect d'une réunion d'aliénés ; les traits altérés, l'œil sortant de son orbite, ardent, égaré, le malheureux fantassin est soumis à une épreuve terrible. C'est le moment des visions décevantes et irritantes, chacun a constamment devant les yeux une source fraîche à l'ombre d'un arbre touffu ; oh ! se dit-on, si jamais je puis revenir près de certain ruisseau, j'y passerai ma vie ; que peut-on désirer de plus, quand on peut se tremper dans l'eau froide, la faire dégoutter le long de ses bras, dans ses mains, la boire, la savourer !

Mais que se passe-t-il à l'avant-garde ? Ce n'est pas un bruit qui se répand ; on ne parle plus depuis que le sirocco souffle, mais il y a un certain mouvement, un empressement, qui ne peuvent se produire que par suite de la présence de l'eau. En effet, le détachement qui est en tête a vu une sorte de citerne qui doit contenir de l'eau, il approche ; déception : le petit puits est rempli de cadavres de moutons, qui sont venus de loin, probablement chassés par

Digitized by Google

le vent du Sud, mourir sur quelques gouttes d'eau. Cependant, il y a peut-être encore un peu de liquide, les premiers venus rejettent au loin les moutons crevés, pour débarrasser la source, mais c'est en vain ; un peu de boue saumâtre, c'est tout ce qu'ils trouvent, et encore se hâtent-ils de l'absorber. Pendant ce temps-là, les soldats venus en seconde ligne sucent la laine des moutons morts, laquelle leur paraît encore un peu humide.

Une sorte de mouvement machinal en avant continue, on n'a plus souci que de conserver assez d'énergie pour arriver aux sources, le plus tôt possible ; le vent est toujours aussi fort, aussi chaud, il s'engouffre dans la bouche, empêche la respiration, il aveugle, il assourdit, et un soleil désespérant ne cesse de brûler de ses rayons. Enfin la nuit arrive, et amène un peu de soulagement, si le sirocco souffle toujours, le soleil au moins a disparu, et l'on se traîne jusqu'à l'eau ; cette bonne et belle eau, comme on la caresse, comme on y plonge les bras, la tête, comme on bénit le Créateur qui a fait l'eau; l'eau, en ce moment, est la première des merveilles de la création. Mais que de souffrances pour la conquérir, combien sont encore sur le chemin, couchés tout haletants, combien ne rejoindront que longtemps après, les premiers arrivés !

L'émir est dans le voisinage, il faut se remettre en route, et tâcher de prendre son camp, sa déïra : la zmala

Digitized by Google

avait été prise, il fallait enlever maintenant la deïra ou petite zmala.

La colonne est prévenue qu'elle va peut-être déterminer de graves événements, se couvrir de gloire; le général a fait appel à l'énergie habituelle de ses soldats, il a parlé d'honneur, de sentiments généreux, il peut donc tout obtenir de nos excellents troupiers.

On leur fait savoir que le pays à traverser ne produit absolument rien : il faut porter l'eau, le bois; bien mieux il faut encore se charger de l'herbe qui doit nourrir les bœufs qui accompagnent la petite armée. J'ai en effet vu ce cas extraordinaire, des fantassins portant, outre leur chargement habituel, de l'eau deux à deux, comme je l'ai expliqué, un petit fagot de bois et un botillon d'alfa pour les bœufs; ce botillon placé sur le sac, dépassait la tête des hommes, et leur faisait une montagne sur le dos qui les rendait invisibles de trois côtés au moins.

Dès le commencement de la marche, les chasseurs se plaignent, mais en plaisantant : « Comment cela finira-
» t-il, qu'est-ce que nous ne porterons pas bientôt, est-ce
» que ces paresseux de bœufs ne pourraient pas porter
» leurs vivres sur le dos, avec des cordes? eh! breton,
» bourguignon (les soldats entre eux se désignent encore
» volontiers par la désignation de leurs provinces na-
» tales), tu verras qu'un jour on nous mettra les cacolets

Digitized by Google

» sur les épaules, et que c'est nous qui porterons les
» mulets ! »

La troupe est encore obligée de faire le café de bonne heure, pour profiter du peu de liquide vaseux qui est resté dans les bidons ou marmites ; puis l'on reprend la marche. Nous sommes tout à fait dans le Sahara algérien, dans une de ses parties les plus mauvaises : on ne voit que poussière et soleil.

Partis à deux heures du matin, à sept heures nous avons fait le café, vers cinq heures de l'après-midi nous rencontrons des puits ; on va s'arrêter pendant deux ou trois heures, le temps de préparer le riz.

Dans la triste région où nous sommes, l'eau ne se trouve plus que dans de petits puits, pressés les uns à côté des autres, comme des tuyaux d'orgue, ou les alvéoles d'un gâteau de miel. Et, chose étonnante au premier abord, de ces puits les uns sont salés, les autres non ; sans que l'on puisse remarquer dans leur disposition un ordre quelconque. Sur cinquante puits, par exemple, il y en aura trente d'une façon, vingt de l'autre, tout à fait mêlés quant à leur emplacement sur le terrain.

La colonne restaurée, la course recommence ; bien entendu qu'il y a marche de nuit ; le matin la fatigue est extrême, il y a plus de vingt-quatre heures que l'on est en mouvement, et l'on n'a fait que deux grandes haltes.

Digitized by Google

« On va bientôt s'arrêter, un peu de patience, dit un » chasseur en grognant. Ah ! oui ! s'arrêter, réplique son » camarade, regarde donc là bas, le général ; voilà deux » moricauds qui viennent de l'accoster ; tu sais bien que » quand on voit ces mal blanchis venir conter des » blagues, c'est nous qui en patissons, il faut redoubler » la corvée. »

On fait cependant une halte : on a trouvé des puits, il faut préparer un repas ; mais en voici bien d'une autre, crie-t-on de toute part, tous les puits sont salés, pas un ne contient de la bonne eau. On se rafraîchit un peu en se lavant, et l'on espère que par la cuisson l'eau perdra de son goût ; espoir encore déçu, le café, le riz doivent être jetés, il est impossible de les avaler. Il faut se contenter de grignoter du biscuit et l'on repart ; la prédiction du chasseur se réalisait. Du reste, de toute façon, on ne pouvait camper auprès d'une eau qu'il n'était pas possible d'employer.

Peu après la reprise de la marche, la fatigue commence à se montrer excessive, il faut avancer cependant, on ne cesse de répéter de la part du général que l'émir est là, tout près, que l'on peut prendre son camp. Les dispositions sont réglées d'avance : une fois en présence de la deïra, un bataillon se dirigera sur la droite, un second sur la gauche, le troisième fondra droit devant lui ; la

Digitized by Google

cavalerie ira couper les lignes de retraite de l'ennemi.

Tout cela surexcite et fait encore patienter pendant quelque temps, mais vers les deux ou trois heures de l'après-midi du second jour, il y a plus de trente-six heures que l'on est en route, et il n'est pas question de camper.

« Décidément, c'est trop fort, entend-on dans les » rangs, cette fois-ci, nous allons plus loin que le Sud, » le fameux Sud est dépassé; on abuse de nos jambes, » encore quelques jours comme çà et nous rentrerons en » France par terre. »

Alors commence une véritable marche au calvaire, les hommes exténués ne tiennent plus que d'une manière incertaine sur leurs pieds endoloris, beaucoup boîtent, presque tous avancent péniblement en sautillant sur la pointe des pieds, dans l'impossibilité où ils sont de s'appuyer franchement sur ces parties inférieures du corps. Il est difficile de faire comprendre cette façon de se mouvoir, d'hommes accablés de fatigues, souffrant de tous côtés, et continuant à se porter en avant, par la puissance d'une volonté énergique. L'allure tient à la fois de l'idiot, de l'ivrogne et du paralytique. A chaque instant le général est obligé de faire arrêter l'avant-garde pour laisser au gros de la colonne la facilité de rejoindre; on fait peu de chemin en beaucoup de temps.

Digitized by Google

Cependant les exemples de courage abondent ; un chasseur donnait depuis quelques instants, des signes d'une grande faiblesse ; il avait failli tomber plusieurs fois ; on lui conseille de demander un cacolet, « Moi, répondit-il, je ne suis jamais allé sur les mulets, et j'espère bien ne pas faire leur connaissance ; » et il continue de se traîner. Enfin il s'affaisse et s'évanouit ; on le porte aux cacolets d'ambulance, quelques minutes après il était mort. Quel héroïsme plus digne d'admiration que celui de ce simple chasseur, qui sans autre mobile que celui de sa réputation de soldat infatigable vis-à-vis de ses camarades, ne veut pas céder quoiqu'épuisé complétement, et lutte avec lui-même jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Nous atteignons ainsi la fin du jour et nous approchons de la position indiquée au général, comme contenant le camp ennemi. A une dernière halte nous nous rallions le plus possible ; chacun s'apprête à produire un effort suprême. La colonne avance en silence ; elle est proche du dernier mouvement de terrain qui lui cache la deïra ; elle arrive ; rien devant elle. Le fils de Mahi-Eddin, le vigilant et infatigable Abd-el-Kader, a levé le camp, aux premiers signaux de ses vedettes ; il était encore là, il y a une heure au plus, on trouve dans l'emplacement qu'il occupait, des restes de feu non éteints, des peaux de bêtes nouvellement abattues, de nombreuses traces toutes

Digitized by Google

fraîches. Avec quoi, comment le poursuivre; il est parti avec tout son monde bien reposé, il a une avance considérable. Nos hommes, certes, pouvaient encore soutenir un combat de pied ferme et faire honneur au drapeau, mais une marche forcée, aux allures vives, était de toute impossibilité.

Le général se décide à faire bivouaquer après avoir tenu sa colonne en marche, pendant quarante-deux heures.

L'excursion en avant continue encore quelques jours, de la même manière, et puis on revient dans le Tell, pour rentrer dans Tlemcem même, ou prendre un ravitaillement qui permette de se livrer à de nouvelles pérégrinations.

La marche de quarante-deux heures est ce que j'ai vu de plus fort; dans une expédition, à laquelle mon bataillon ne se trouvait pas, on a été jusqu'à cinquante-deux heures, mais les conditions d'eau et par conséquent de nourriture étaient meilleures.

Ces sorties dans le Sahara se payaient chaque fois, au retour, par un grand nombre de malades atteints généralement de dyssenteries aiguës ou de fièvres rebelles.

En présence de l'énergie extraordinaire de nos soldats d'Afrique, j'ai souvent cherché, dans un but de comparaison, des détails sur ce qui concernait le piéton des légions romaines, dans les courses qu'il a faites dans le

Digitized by Google

Sahara où il a laissé de nombreuses traces; j'aurais voulu savoir au juste ce qu'il portait, et, comment il était organisé pour la marche dans le Sud. Je n'ai pu trouver que les renseignements connus sur les armes et les provisions dont était habituellement chargé le Romain à pied, mais rien de particulier s'appliquant aux excursions dans la région sèche et dénudée de l'Algérie méridionale. Toutefois d'après les notions générales de l'histoire, et à se rappeler la façon dont les nourrissons de la louve traitaient les pays conquis, je suis amené à croire que les hastaires, princes, triaires, vélites et autres fantassins romains, devaient utiliser les indigènes comme bêtes de somme, et dans des cas analogues à ceux que j'ai signalés plus haut, faire porter auprès d'eux, tout ce qui n'était point armes proprement dites.

La guerre d'Afrique donne aussi naissance pour le soldat, à des épreuves d'un genre tout opposé, je veux parler des souffrances d'une colonne au milieu de la neige et des grands froids amenés par des ouragans qui durent quelquefois plusieurs jours de suite.

Je n'ai pas, pour mon compte, avec mon bataillon, éprouvé sous ce rapport des rigueurs comparables à ce que j'ai dit d'une marche dans le Sud; autant que je puis me le rappeler, chaque fois que l'hiver s'est fait fortement sentir au milieu de notre colonne, nous avions du

Digitized by Google

bois à discrétion, et si le sol était trop froid sous la tente, pour s'y reposer, on pouvait s'accroupir en plein air près du feu, pendant la durée de la nuit, et n'être pas encore trop malheureux.

Les chasseurs à pied munis chacun du sabre-baïonnette, avec lequel ils coupent facilement les arbres en se mettant à plusieurs, avaient tous les jours de très-beaux feux; ils éclaircissaient tellement les bouquets de bois, qu'à une certaine époque on ne les appelait plus que les défricheurs. Ils causèrent, un jour, par là, un vif chagrin au général, qui faisait tracer la carte du pays par son état-major. Celui-ci s'était beaucoup servi, à ce qu'il paraît, dans l'établissement de cette carte et comme point important, d'un grand arbre, isolé sur un immense plateau au sud et à quelques lieues de Tlemcen. Le général et toute la colonne du reste connaissaient beaucoup cet arbre. Mais à une marche qui eut lieu de ce côté, le général ne vit plus son point de repère! « Un arbre topographi-
» que, comprenez-vous cela, répéta-t-il, plusieurs fois,
» ce sont ces diables de chasseurs, ces défricheurs qui
» m'auront fait ce beau coup là ». Et en effet, un détachement de cette troupe avait bivouaqué près de cet indice topographique et en avait fait une bûche de Noël.

Dans la saison froide, on le comprend facilement, bien que l'on ne manquât généralement pas de feu, presque

Digitized by Google

tous les hommes étaient atteints de toux plus ou moins aiguës, et la tranquillité nocturne du camp en était troublée. Une nuit, le général impatienté sort de sa tente, et va se promener autour des abris des chasseurs pour considérer leur installation ; il remarque alors que quelques hommes ont la figure découverte, et les couvrant avec affectation de tout ce qui lui tombe sous la main, voire même des gamelles, il ne cesse de répéter à haute voix : « Ils ne se couvrent pas, ces hommes, ce n'est pas étonnant s'ils toussent, les officiers n'y veillent pas. »

Ce n'était qu'un prêté pour un rendu, à quelque temps de là, je me rappelle que c'était dans la nuit de Noël, nous passions la Tafna à gué, l'eau était glacée; il était tombé de la neige pendant plusieurs jours; et le fantassin qui traversait la rivière, était baigné jusqu'à mi-ventre, ce qui, dans de semblables circonstances, produit une sensation très-pénible. Le général était sur la rive, surveillant le passage autant que possible, car la nuit était un peu sombre, et il y eut un homme entraîné, qu'on ne retrouva jamais. Les chasseurs se rappelaient la semoncé du général remontant à quelques jours ; en sortant de l'eau ils toussaient avec exagération, et arrivés assez loin du général pour être entendus sans être suffisamment distingués, ils répétaient tour à tour : « Ils ne se couvrent pas, ces hommes, c'est pour cela qu'ils

Digitized by Google

» toussent ; couvrez-vous donc, vous ne serez plus en-
» rhumés. »

L'épreuve la plus rude que je me souvienne d'avoir enduré en ce genre, consiste dans une marche qui fut fort pénible, non pas précisément par suite du froid, mais plutôt par le fait de la grande humidité provenant d'une immense inondation. Nous étions au milieu d'un système de montagnes, marchant dans la direction de Tlemcen ; à peine avions-nous quitté le bivouac, qu'une pluie tout à fait torrentielle vint à fondre sur la contrée ; tous les petits ravins, les enfoncements, les dépressions de terrain se remplirent d'eau en quelques instants ; nous marchions presque constamment dans des flaques liquides dont le niveau nous arrivait à mi-jambe. Sur la fin de la journée, et sans qu'il y ait eu de grande halte, nous fûmes arrêtés par un dernier ruisseau qui était devenu une véritable rivière. A l'aide de quelques cavaliers établis de manière à préserver les fantassins du courant, une partie de mon bataillon passa ; mais le cours d'eau grossissant à vue d'œil, et devenant dangereux, on interdit le passage, et je fus de ceux qui restèrent arrêtés par les eaux. La pluie accompagnée d'un fort vent d'orage, ne discontinuait pas ; il fut impossible d'allumer du feu ; tous les vêtements étaient mouillés, ainsi que les couvertures ; la nuit fut terrible à passer ; il mourut 7 ou 8 hommes

Digitized by Google

du bataillon, ce qui indique suffisamment les souffrances de ceux qui survécurent.

Fort heureusement le lendemain, la pluie ayant cessé, le ruisseau baissa beaucoup de niveau, et nous pûmes reprendre notre route.

Un des spectacles les plus poignants qui se présentent à mes souvenirs, est celui de jeunes soldats bien constitués, n'ayant aucune partie essentielle de l'organisme sérieusement atteinte, et s'éteignant cependant sans qu'on puisse les sauver, par le fait seul d'un épuisement momentané. Combien de fois n'ai-je pas entendu les médecins militaires déplorer ces malheurs et dire : « Voilà des hommes qui vont mourir, et cependant si l'on pouvait d'un coup de baguette les transporter sur le bord de la mer, et leur faire boire du vin, demain ils seraient en état de danser.

J'ai du reste éprouvé la chose par moi-même ; à la fin de 1845, j'étais à Lalla Maghnia, poste, très-malsain à cette époque, que nous avions élevé l'année précédente et qui nous avait valu la belle campagne du Maroc de 1844 (Isly) à laquelle j'ai été heureux de prendre part. Dans ce camp fortifié, trois bataillons venaient d'être successivement désorganisés dans l'espace d'une saison ; à un point que mon bataillon par exemple, sur 700 et quelques hommes présents, n'eut un jour que 22 chasseurs à

Digitized by Google

présenter pour le service. Parmi eux tous, une dizaine seulement parut avoir échappé aux maladies régnantes, mais quelques mois après, ces malheureux tombèrent tout à coup très-gravement malades, quelques-uns perdirent la vie. Le venin ne les avait que plus réellement et profondément atteints.

J'étais de mon côté, dans un état presque désespéré, car, je me rappelle avoir entendu mon médecin dire à un capitaine malade qui demandait ma couchette à l'ambulance, de prendre patience, que si je n'étais pas évacué promptement je mourrais en quelques jours, et qu'ainsi la place serait de toute façon vacante. J'avais une dyssenterie aiguë, une gastrite, un commencement de maladie de foie, et une fièvre constante. Bref, je fus compris dans un convoi d'évacuation de malades, que l'on envoyait de Lalla Maghnia à Oran, par Nemours. Pour arriver de notre point de départ à ce dernier petit port de mer, il y a une chaîne de montagnes à franchir, et quand on est au point culminant, on voit, on sent la mer Méditerranée.

Tant que le convoi fut sur la partie du trajet qui va de Lalla Maghnia au sommet de la chaîne, les malades ne cessèrent de gémir; il en mourut même trois ou quatre dont un jeune sous-officier de cavalerie; encore quelques instants de répit, et ils auraient probablement été sauvés. Mais à peine sur la crête, beaucoup d'évacués se sentirent

Digitized by Google

comme régénérés par le changement subit d'air; il ne mourut plus personne jusqu'au moment de l'embarquement; loin de là, un bon nombre se trouvaient déjà convalescents. Moi-même, je me rendis à bord sans l'aide de personne, je bus, je mangeai très-bien, ne me lassant pas de respirer à pleins poumons. Enfin en arrivant à Oran, je ne voulais pas aller à l'hôpital sur lequel j'étais évacué, je me sentais tout à fait rétabli; les médecins qui avaient en main les pièces me concernant, ne pouvaient en croire leurs yeux. Pour le moment je fus guéri, et beaucoup d'autres comme moi, seulement pendant les sept ou huit années suivantes, j'eus souvent des accès de fièvre, suites des maladies antérieures.

Et maintenant que nous avons vu les souffrances du fantassin d'Afrique, si nous nous demandons quelle récompense il retirait de son séjour de plusieurs années sur cette terre inhospitalière, nous trouvons qu'il épuisait ses forces, se condamnait à des douleurs, à des infirmités précoces, mais qu'il rentrait dans ses foyers, sans distinction honorifique, sans avantages matériels; bien plus il quittait l'armée avec des vêtements en guenilles, usés par la guerre, ce qui, deux ans de suite, excita une vive indignation chez tous ceux qui furent témoins d'un si triste spectacle.

Aujourd'hui du moins, grâce à l'initiative impériale,

Digitized by Google

un soldat qui aurait à endurer les épreuves que j'ai vu subir à mes braves petits chasseurs, serait certain de ne pas quitter le service sans recevoir un signe distinctif, et même annuellement une petite rémunération pécuniaire.

C'est avec un vrai bonheur que j'ai enfin constaté une attention généreuse pour nos incomparables soldats.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

GUERRE ARABE

Commandement des goums. — Courage arabe. — Position critique. — Retour d'une grande razzia. — Petit coup de main sur les Chouchaoua. — Les Nahdi au combat. — Samou le vieux Mekkrazeni.

Je suis arrivé à cette partie brillante et prestigieuse de la carrière des officiers des bureaux arabes, qui consiste dans l'accomplissement par le moyen des forces irrégulières indigènes, ou goums, de certaines entreprises de guerre.

Goums, combats, razzias, expressions magiques si puissantes sur l'imagination des jeunes militaires de l'Al-

Digitized by Google

gérie, représentent tout un ordre d'idées, nouveau pour les fonctionnaires de l'armée, et qui est bien fait pour les séduire. Etre chargé comme capitaine, lieutenant ou même simple sous-lieutenant, du commandement d'un goum de plusieurs centaines de chevaux; avoir à remplir une mission lointaine et importante, telle que la punition d'une tribu où l'enlèvement de ses ressources; et seul, chef suprême, avoir à résoudre toutes les difficultés qui se présentent dans des opérations de ce genre; prendre des décisions sur les marches, les directions, la manière de vivre, de camper, de transporter le matériel, la politique à observer avec les populations amies, douteuses ou hostiles, l'organisation du goum lui-même, l'action directe à exercer sur lui; et enfin, au-dessus de tout cela, avoir la possibilité d'amener une belle action de guerre que l'on dirigera soi-même à son gré, la facilité d'aller se mêler à la poudre la plus épaisse, de s'y baigner comme disent les Arabes, d'en rassasier ses yeux, ses oreilles et surtout son cœur; ce sont là des tentations irrésistibles. D'autant mieux que les militaires qui ont déjà fait quelques campagnes, et assisté à des actions de guerre, savent par expérience que dans ces derniers cas ils sont fixés à un rang déterminé dont ils ne peuvent sortir, encadrés dans une troupe qu'ils ne doivent pas abandonner, et comprennent que la carrière du soldat est une affaire toute

Digitized by Google

de chance, que celui-ci attendra très-longtemps, peut-être toute sa vie une occasion favorable de mettre son courage et ses autres qualités militaires en relief, tandis qu'un autre plus heureux aura eu diverses occasions en quelques années. Le commandement des goums, au contraire, donne lieu à beaucoup d'occasions, ou de facilités de les faire naître.

Et puis, cette vie de chef à l'orientale a bien d'autres séductions encore; ce prestige extraordinaire dont on est entouré; cette soumission mêlée de dignité et qui va cependant jusqu'aux attentions personnelles dans l'intimité, des chefs et agents indigènes; ces grandes et somptueuses tentes; ces beaux chevaux; en un mot, cette constante disposition du sujet musulman à garder pour lui toutes les misères et à reporter vers ses chefs toutes les jouissances; ces sensations nouvelles pour nous ont un attrait qu'il est difficile de méconnaître.

Mais je crains que certains lecteurs ne sachent pas bien ce que c'est que le goum : quelques mots le feront comprendre.

De tout temps, les indigènes ont eu dans chaque tente des armes et des chevaux de selle munis des harnachements nécessaires. De nos jours, autour des villes et au milieu des tribus qui n'ont pas été troublées depuis longtemps, ces habitudes commencent à se perdre; les armes

Digitized by Google

et les montures de guerre deviennent rares : mais sur les frontières, la lisière du Sahara et dans le Sahara lui-même, les anciennes coutumes subsistent dans toute leur vigueur. Dès le plus bas âge, le jeune musulman commence à jouer avec les armes et les chevaux; à quinze ans, c'est un bon cavalier, apte à faire le coup de feu, et dès lors jusqu'à soixante ans au moins, il peut être appelé chaque fois que la tribu a besoin de ses hommes de guerre.

Au milieu d'une population virile aussi bien préparée, le chef d'une tribu a donc bientôt trouvé, lorsqu'il en reçoit l'ordre, et sans beaucoup gêner la population, un grand nombre de cavaliers prêts à le suivre.

Ces contingents font eux-mêmes porter à leur suite, sur des mulets de bât, leurs vivres et tout ce qui leur est nécessaire pour camper.

Ils sont réunis pour une expédition, un coup de main, une opération déterminée, et rentrent ensuite dans leurs foyers.

C'est là une des obligations des sujets algériens envers l'autorité, c'est un précédent que nous avons trouvé établi de temps immémorial dans les mœurs arabes.

Les contingents des tribus ou fractions de tribu, sont commandés par les cheikhs, caïds, aghas, qui sont, comme on le sait, des chefs universels dans le pays. La

Digitized by Google

réunion de tous les auxiliaires qui doivent accompagner une colonne ou agir isolément, est mise sous le commandement d'un grand personnage musulman, ou plus habituellement d'un officier du bureau arabe.

Tout groupe de ces cavaliers irréguliers, petit ou grand, est désigné sous le nom de goum. On dit le goum de tel cheikh, qui n'a cependant que huit ou dix chevaux derrière lui, aussi bien que le goum du caïd, de l'agha, de l'officier français.

C'est ici le lieu de placer quelques réflexions naturellement amenées par l'étude de la guerre arabe; les indigènes ont-ils du courage ?

L'affirmative n'est probablement aujourd'hui plus douteuse, pour ceux qui ont suivi les détails de la guerre de Crimée; mais tant de gens et de ceux précisément qui, ayant séjourné en Algérie, sont à même de donner des renseignements sur ce pays, répètent partout que l'Arabe fuit toujours et n'a aucune valeur guerrière, que je crois utile de consigner mes observations.

L'indigène a beaucoup de courage naturel, son âme bien trempée peut envisager sans faiblir les dangers les plus imminents, les preuves en sont partout dans la vie arabe. Sur vingt hommes réunis, prenez-en dix, quinze et faites-vous raconter, si vous en avez la patience, toute leur vie passée; vous serez étonné de cette série d'acci-

Digitized by Google

dents, de cas périlleux dont le moindre certainement inquiéterait beaucoup la plupart de nos campagnards ou de nos citadins.

Dès son enfance, le musulman de l'Algérie se trouve dans un milieu, où à chaque instant, il y a, en quelque sorte, pour lui un danger à redouter; aussi acquiert-il de bonne heure un grand courage personnel, c'est-à-dire que seul, dans un dédale compliqué de périls dont il doit se tirer, il ne s'affaisse pas, ne s'alarme nullement et trouve en lui-même les ressources suffisantes pour faire face aux circonstances. C'est là même, je crois, un avantage qu'il a sur nous en général ; car, en France, un homme pris au hasard et qui serait transporté brusquement et seul, dans une situation périlleuse, perdrait facilement toute assurance; parmi nos soldats même, il n'en est pas un grand nombre, qui, placés isolément dans les cas susdits, se montreraient prêts à la lutte; car, ce qui fait surtout l'excellence de nos troupes, c'est ce qu'on appelle le tact des coudes, l'émulation, l'amour-propre ; et tous ces soutiens font défaut à l'homme isolé.

Mais comment concilier ce grand courage des indigènes, avec les cas très-nombreux, où, lors de la lutte journalière qu'ils avaient contre nous, à l'époque où surgissait à chaque instant une *levée de fusils* (expression arabe), on les voyait toujours fuyant, ne défendant à outrance

Digitized by Google

aucune position même bonne, n'attaquant jamais résolûment un poste que nous défendions. L'explication est bien simple, il suffit de réfléchir un peu pour la comprendre ; l'Arabe ne connaît pas le point d'honneur ; ce sentiment que nous a laissé la chevalerie, lui est tout à fait étranger.

Ainsi, dans la pratique de la guerre, l'Arabe juge à l'apparence d'une affaire, qu'il ne peut avoir le dessus ; il fuit, et se conserve pour des occasions meilleures ; or, il paraît que ces dernières ne se sont pas présentées souvent pour lui, vis-à-vis de nous; quoique cependant il y ait bien eu par-ci, par-là, quelques fractions de colonne, rudement traitées par les infidèles, et même des combats acharnés, notamment une rencontre avec les réguliers de l'émir, dont je ne me rappelle plus les détails précis, si ce n'est, toutefois que les soldats rouges d'Abd-el-Kader venaient sur le versant d'une montagne où notre cavalerie était embarrassée, tirer par la queue les chevaux des soldats français, et combattre corps à corps avec ces derniers. Ceux qui avaient assisté à cette affaire, avaient conservé une grande estime de la valeur musulmane.

Pour nous, élevés avec les idées les plus rigoureuses sur les exigences du point d'honneur, nous qualifions infailliblement de lâcheté, la façon habituelle d'agir de nos ennemis africains ; et cependant, il n'y a pas chez eux

Digitized by Google

défaillance de cœur, il n'y a que logique, simple bon sens ; et cela est si vrai, que par la manière dont il nous a combattus, l'indigène a fait durer la lutte aussi longtemps qu'elle pouvait réellement se soutenir, et a même été, au dire des hommes politiques, sur le point de dégoûter la France de sa conquête ; tandis que sous l'influence de nos sentiments, les choses eussent été bien simplifiées ; après quelques batailles acharnées, les habitants de l'Algérie eussent été sinon anéantis, au moins réduits à l'impuissance pour de longues années.

Je le répète, le musulman de nos possessions africaines, est doué de courage, au plus haut point ; il ne faiblit pas dans les circonstances critiques ; ainsi, par exemple, lorsqu'il juge toute retraite impossible, qu'il ne s'agit plus pour lui que de faire payer chèrement sa mort, il est plein de résolution ; et je me rappelle souvent à ce sujet, le récit d'une journée de combat, dans laquelle des indigènes cernés au sommet d'un rocher à pic, et privés de tout moyen de fuite, donnèrent des preuves d'une remarquable intrépidité. La plupart se défendirent avec vigueur jusqu'à ce qu'ils reçussent le coup mortel ; mais, quelques-uns, animés d'une résolution sublime, se précipitèrent chacun sur un des assaillants, qui étaient des chasseurs à pied, et les enlaçant dans leurs bras, les entraînèrent avec eux dans les précipices, devançant ainsi

Digitized by Google

la mort, de leur propre gré, mais la donnant du moins à un ennemi.

Il ne faut pas oublier non plus, que dans sa lutte avec nous l'indigène n'avait ni organisation, ni discipline, ces excellents ressorts au moyen desquels vingt bons soldats en maintiennent et entraînent cent médiocres. Aussi le jour où l'on a institué sérieusement des corps de troupes indigènes, avec de bons officiers français; le jour où on leur a fait comprendre nos sentiments d'honneur militaire, nous avons vu les tirailleurs algériens rivaliser avec nos soldats, non-seulement sur le territoire africain, ce qui ne paraîtrait pas étonnant, mais en Crimée même, dans une guerre bien autrement terrible.

Sous ce rapport donc encore, je suis heureux de faire voir que ce peuple intéressant est tout disposé à accepter nos idées, si nous savons les lui présenter d'une façon convenable.

Je n'ai pas commandé de goum dans de longues opérations, à de grandes distances, telles que celles qui se pratiquent dans les parties méridionales de l'Algérie, le pays des oasis et des populations nomades; mais souvent et dans des circonstances assez difficiles, j'ai dirigé quelques-uns de ces groupes de cavaliers et fantassins auxiliaires, et voici ce que l'expérience de ces commandements m'a fait reconnaître.

Digitized by Google

D'une troupe irrégulière indigène, on doit exiger fort peu de choses, mais que ce soit les choses essentielles, et dans ce cas, employer une grande énergie, s'il le faut, pour les obtenir. J'ai vu des officiers trop habitués à nos coutumes militaires, vouloir prescrire des détails minutieux et inutiles, échouer contre l'inertie inévitable de leurs gens, et se mettre ensuite dans des accès de colère d'autant plus ridicules, qu'ils étaient motivés, aux yeux de tous, par des causes excessivement futiles. Avec de semblables dispositions on réussit rarement à bien mener un goum. En se bornant au contraire à exiger un ordre de marche, qui laisse une certaine latitude aux individus sans gêner l'ensemble des opérations, en donnant quelques indications bien nettes, sur le mode de camper, d'abreuver les bêtes, de faire le fourrage et le bois, de se garder, en évitant de fatiguer son monde par de perpétuelles recommandations, on obtient tous les résultats possibles avec ces sortes de troupes.

Il n'est pas sans importance pour le chef de ces contingents, d'avoir de beaux chevaux, de s'être acquis une réputation de hardi cavalier (*mouleï chabir*, maître de l'éperon), et d'avoir déjà accompli quelque action de guerre, que les partisans du Prophète puissent citer avec leur emphase naturelle.

En dehors de toutes ces conditions, la précaution la

Digitized by Google

plus essentielle, je crois, pour bien mener à fin une opéraion de quelque durée, c'est de connaître parfaitement par soi-même ou par renseignement, le pays dans lequel on doit agir.

Un examen attentif de la plupart des entreprises faites par nous et qui ont eu des résultats malheureux, m'a presque toujours fait reconnaître que la cause principale de ces échecs était dans l'ignorance des chefs, relativement au terrain qu'ils avaient à parcourir. Cette observation me donnait la clef de toutes les fautes commises, et me faisait comprendre comment telle série de positions n'avait pas été occupée, comment à un moment donné la troupe agissante avait été cernée sans pouvoir le pressentir, et accablée sans espoir de secours, sans possibilité de retraite. Et cela, non-seulement pour les événements qui se sont passés de nos jours, mais pour tous ceux des temps passés, sur lesquels j'ai pu avoir quelques données, notamment en ce qui concerne les armées turques et espagnoles.

Lorsque l'on n'a pas vu une région par soi-même, il est difficile de se la faire expliquer par les indigènes qui sont tout à fait incapables de tracer des indications sur le papier; il faut alors avoir recours à des moyens tout primitifs. On peut sur le sol même, en fixant d'avance quelques points principaux, se faire indiquer les mouvements de terrain, en se servant de tous les objets que l'on peut

Digitized by Google

avoir sous la main, et qui représenteront les cours d'eau, les montagnes, les collines, les bois, etc.

Dans ce cas, on ne saurait mettre trop de patience dans les explications à demander, et il faut avoir soin de faire recommencer à nouveau la démonstration par plusieurs individus appelés exprès de divers côtés. Il arrivera encore malgré cela, que bien souvent la vue du pays modifiera grandement les images que l'on s'en était créées; tel défilé que l'on aurait cru inquiétant, n'est point dangereux, tel autre passage qui semblait devoir être facile, est périlleux à franchir.

J'ai failli payer cher, sous l'injonction d'un de mes chefs, l'inobservance des précautions que je viens d'indiquer.

L'officier en question, commandant de cercle, venait de conduire quelques troupes de renfort à une colonne expéditionnaire, et nous revenions ensemble avec une cinquantaine de cavaliers et malencontreusement une vingtaine de bêtes de somme chargées. Nous étions sur un point de la frontière même, alors un peu en émoi; et le parti le plus sage pour nous était de rentrer au plus vite au milieu de nos tribus soumises. Mais le commandant eut l'idée, sous prétexte d'étudier un projet de route stratégique à proposer au général, de nous faire faire parallèlement à la frontière, et dans un pâté de montagnes, une marche peu rassurante.

Digitized by Google

— « Je connais le pays, disait-il, je l'ai déjà parcouru une fois, ce sera l'affaire de trois heures au plus, il n'y a rien à craindre.

— » Mais, avais-je beau répliquer, songez donc, combien nous avons de ravins à traverser, de montagnes à couper; si nous sommes attaqués à mi-chemin, si nous avons des blessés, nous qui déjà conduisons un petit convoi de bêtes de somme, quel ne sera pas notre embarras?...

— » Le pays est abandonné, les tribus qui l'habitaient, viennent, vous le savez bien, d'émigrer.

— » Raison de plus, insistai-je, sur ce territoire, où il n'y a plus ni douars ni troupeaux pour la sécurité desquels la population ait à craindre, il y a bien certainement au sommet des pitons, quelques jeunes gens armés, curieux de voir ce qui se passe, pour en rendre compte à leurs frères; si nous sommes aperçus, il est possible que signal en soit donné, et que nous soyons assaillis dans une mauvaise position.

— » Ah bah! nous avons de la poudre, et vos objections m'étonnent de vous, qui dernièrement avez fait tel coup, et puis tel autre bien plus dangereux.

— » Ne le croyez pas, ce que j'ai fait qui vous paraît si extraordinaire, et qui en effet pour beaucoup d'autres officiers eût été impossible, vous semblerait moins difficile, si vous connaissiez toute la série de précautions, de

Digitized by Google

renseignements, d'indices certains que j'avais à ma disposition. La place d'un douar, d'une tente, la présence ou l'absence d'un individu, la réunion des troupeaux à un endroit plutôt qu'à un autre, et d'autres signes encore étaient pour moi des avis précieux ; j'avais de plus, des moyens d'action sur la population, et la possibilité, par exemple, de faire attirer les fractions hostiles, sur un point, loin duquel je passerais, tandis que les groupes amis avaient leurs contingents en mesure de me soutenir sur d'autres positions convenues à l'avance; en un mot, j'avais beaucoup de chances assurées de mon côté, dans la partie que je jouais. Ce n'est qu'à la condition d'avoir prévu toutes les difficultés et d'y avoir paré, que l'on peut tenter des coups qui paraissent ensuite très-hardis. Ici, rien de semblable, nous nous jetons en aveugles dans l'inconnu, votre détermination m'effraie...

— » Allons, allons, il faut être plus aventureux, marchons ! »

Il faut dire que ce chef était un de ces officiers, doués du reste de certaines qualités, mais pleins d'une confiance exagérée, gâtés par la facilité constante que donne l'exercice du pouvoir militaire dans l'exécution des choses ordinaires, et entre les mains desquels une troupe est fort exposée.

Gestes et regards, tout semble indiquer dans leur per-

Digitized by Google

sonne impérieuse des dispositions précieuses pour le commandement, et cela est vrai du reste pour les circonstances habituelles, mais l'impression n'est plus la même, lorsqu'on les a vus aux prises avec de périlleuses difficultés.

J'ai fait cette observation, et beaucoup d'autres militaires, ainsi que moi, dans maintes occasions.

La marche commence enfin, j'étais très-soucieux, mon chef au contraire toujours plein d'assurance, se montrait légèrement railleur. Pendant une heure environ, aucun incident ne se produit, le pays était très-accidenté, mais désert; nous franchissons tranquillement quelques mouvements de terrain, lorsque tout à coup un petit berger qui se trouvait au fond d'une vallée très-verte, en compagnie de quelques ânes qu'il faisait pâturer, s'effraie à la vue des burnouss rouges, et se sauve en abandonnant ses bêtes et criant de toutes ses forces.

Au même instant, sur un mamelon éloigné un autre jeune homme pousse des cris aigus. On sait que les gens de montagne ont une façon de vociférer qui leur est particulière et qui s'entend de très-loin ; ce jour là, le temps était très-calme, et je ne sais par quelle circonstance atmosphérique malheureuse pour nous, les sons répercutés par de nombreux échos parcouraient le pays, pleins de vibration.

Digitized by Google

Le commandant comprit aussitôt la faute commise ; ce jeune homme impatientant, que l'on ne pouvait atteindre, allait peut-être faire arriver contre nous de nombreux agresseurs, et dans ce cas, quelle fin absurde nous allions faire !

On pressa la marche, mon chef avait perdu tout esprit de raillerie. Les cris continuaient toujours ; bien mieux, sur un autre sommet, ce fut une vieille femme qui vint se mettre de la partie ; cette satanée sorcière avait la voix encore plus stridente que celle du jeune homme. Nous étions impatientés et irrités au dernier point par ces appels pleins d'une féroce exaltation.

Enfin, un, deux, plusieurs coups de fusils sont dirigés sur nous, mais hors de portée et sans qu'on puisse distinguer les tireurs. A quelques minutes d'intervalle, d'autres coups de feu retentissent un peu plus près de nous : cette fois, les balles passent en gémissant (1) sur nos têtes.

Je suis de ceux qui s'inquiètent bien plus avant l'arrivée des événements qu'ils prévoient, qu'une fois en présence de ces événements. Mon chef avait les dispositions

(1) Je dis, *gémissant*, avec intention. Les personnes qui ont combattu les Arabes, ont dû remarquer, que quelquefois leurs balles font entendre des sons qui ressemblent à des plaintes ; ce qui tient dans ce cas, au peu de sphéricité du projectile, et à des points laissés en saillie sur sa surface.

Digitized by Google

contraires; le voilà en ce moment véritablement bouleversé, parce qu'en outre du danger personnel, il y a surtout pour lui, la responsabilité. Il avait pâli légèrement, et abandonné tout à fait ses façons olympiennes, je m'étais senti, par contre, naître de la résolution, de l'entrain, les rôles étaient changés; par la force des choses, je devenais le chef véritable de la petite troupe.

— Voyons vite, mon cher, me dit le commandant, nous n'avons pas de temps à perdre, qu'allons-nous faire, vous qui avez l'habitude de ces situations, que pensez-vous?

— Il faut faire la part du feu; vous allez partir le plus promptement possible, avec le gros de la troupe et le convoi; je vais rester en arrière, avec les huit ou dix cavaliers les plus braves, que je vais désigner moi-même; s'il se fait des rassemblements, nous tâcherons de les attirer sur nous, et nous tiendrons le plus possible, pour vous donner le temps de vous tirer de ce guêpier...

— Ce n'est pas le beau rôle que vous me faites jouer là?

— Certainement, mais vous êtes le chef, et s'il doit rester quelqu'un ici, il vaut mieux que ce soit moi et quelques cavaliers, que la troupe entière et surtout vous; songez à l'effet produit à Alger, en France. Allez-vous-en promptement et surtout ne vous arrêtez pas, ne revenez pas, quoi qu'il arrive.

Digitized by Google

L'ensemble de la troupe prit les devants; et moi et mes dix hommes restés en arrière nous commençâmes à nous retirer lentement, en fouillant le terrain, pour laisser de suite une grande distance entre nous et nos camarades.

Après avoir passé un ruisseau, nous prenons position sur un joli petit tertre, il me semble le voir encore; le commandant et son monde étaient à peine à un quart de lieue, lorsque tout à coup des balles assez nombreuses nous arrivent des buissons environnants. Deux de nos chevaux sont blessés, et pour comble de contrariété, aux jambes; plusieurs burnouss sont troués, j'ai un de ces énormes chapeaux de paille à l'arabe, éraflé.

Décidément la position empire; nous sommes cependant résolus à jouer notre rôle jusqu'au bout; une moitié de mes cavaliers reste en position, l'autre fouille les environs, mais on ne rencontre personne, et nous nous retirons d'autant plus lentement que deux de nos chevaux boitaient.

Sur ces entrefaites, le commandant au bruit des détonnations n'avait pu maîtriser cette voix intérieure qui crie à tout homme de guerre qui entend la poudre de s'y porter; il arrivait à toute bride avec des cavaliers de renfort. Dès lors le restant de la troupe, inquiet de ce qui allait survenir, ne s'en allait plus qu'à petits pas, et regardant

Digitized by Google

toujours derrière soi. La combinaison que j'avais fait prévaloir était manquée; il devenait certain maintenant qu'en cas d'attaque sérieuse, nous serions à peu près tous détruits.

Fort heureusement, nous ne vîmes plus rien, les quelques montagnards qui nous avaient assaillis, et qui étaient sans doute les seuls à portée d'entendre les cris de la vieille femme et du jeune homme, n'avaient probablement pas de munitions pour recharger leurs armes. Nous revînmes sans encombre, ramenant même les ânes du petit berger et quelques autres bêtes que nous trouvâmes en route.

On a souvent eu occasion de lire dans les relations ou bulletins, la manière dont se fait une razzia ou coup de main sur des tribus; les dispositions prises, la marche, le combat, le succès sont généralement expliqués; pour éviter les redites je donnerai seulement quelques détails sur le retour d'une grande razzia, fait peu décrit habituellement.

Ces retours sont faciles dans les immenses plaines du Sud, mais il n'en est pas de même dans les pays de montagnes, et lorsqu'on est à proximité de l'ennemi; j'ai observé par moi-même, que ramener, dans ces conditions, de nombreux troupeaux était une rude besogne.

Après avoir fait, avec beaucoup de bonheur, à la tête

Digitized by Google

de 4 ou 500 auxiliaires du pays, la plupart à pied, une razzia considérable sur un grand nombre de troupeaux ennemis, que je savais devoir être réunis un certain jour, sur un point connu de moi, je fus fort désappointé de voir, une fois la retraite commencée, la lenteur et les embarras de la marche. Dans ces sentiers de montagne, le bétail tenait un espace considérable; la tête du convoi était déjà à l'abri, en pays sûr, là où il était convenu que l'on conduirait la prise, que la queue de la colonne était encore, presque sur le terrain de la razzia, c'est-à-dire à plus de trois lieues.

Je restai, on le pense bien, avec les hommes d'élite, à l'arrière-garde, là, où pouvait se présenter le danger, mais j'étais informé à chaque instant de ce qui se passait en avant; les bêtes provenant de troupeaux différents étaient difficiles à conduire; les capteurs excités par l'action de l'enlèvement et l'appât d'un gain considérable, étaient dans une grande exaltation; il en résultait des clameurs qui, mêlées aux bêlements des moutons, aux beuglements des bœufs, lesquels, dans ces circonstances, semblent ainsi protester par leurs cris contre des événements inaccoutumés, entretenaient un désordre peu rassurant. Les hommes chargés de conduire la prise, après avoir coupé la queue des bœufs retardataires, ce qui est un moyen de les exciter à la marche, à bout de cette

Digitized by Google

ressource, lâchent à chaque moment des coups de fusil, ce qui est encore un autre procédé pour faire avancer le bétail.

Toutes ces causes diverses occasionnaient un tel désarroi, que, si des attaques sérieuses fussent tombées sur nos flancs, nous eussions certainement perdu beaucoup d'hommes et une grande partie de la prise. Bien que très-assuré des derrières de la colonne, que je protégeais par une retraite régulière de position en position, j'étais fort inquiet des accidents qui pouvaient survenir sur d'autres points, et j'en conclus, pour nos opérations futures, qu'indépendamment des mesures à prendre pour le succès d'une razzia, il fallait encore se préoccuper d'avance des moyens de la ramener. Dans le cas dont il s'agit, nous n'eûmes heureusement à essuyer que quelques coups de fusil de protestation, mais point de tentative énergique de la part de l'ennemi.

Comme exemple d'une surprise à opérer sur un ennemi à proximité duquel on se trouve, j'ai en souvenir un petit coup de main, dont le narré sera comme l'énumération des diverses précautions à observer en pareil cas.

Les troupeaux sont à peu près les seuls intérêts considérables et saisissables des tribus; les leur enlever peut avoir autant d'importance pour la suite des événements,

Digitized by Google

que, dans une guerre européenne, la prise des villes. Or, j'étais informé que des fractions de tribu, étrangères et même hostiles, de notre frontière, faisaient pâturer leurs bestiaux, dans une certaine plaine, située dans la zone douteuse qui longe nos limites, et pour des raisons trop longues à expliquer ici, j'en vins à décider qu'il fallait faire sur ces groupes de populations, un coup propre à leur inspirer plus de circonspection. D'autre part, la situation des tribus limitrophes était telle, que, charger un chef indigène de la conduite du coup de main, c'était ou faire échouer la tentative, ou amener une conflagration trop considérable; et ce n'était pas ce que je voulais; je désirais seulement faire arriver une sorte d'avertissement vigoureux de l'autorité.

Les pâturages en question étaient à sept ou huit lieues du chef-lieu de mon cercle; à mi-distance, j'avais dans un douar une quinzaine de cavaliers soldés pour le service du commandement.

J'envoyai pendant plusieurs jours de suite, et sous divers prétextes, un indigène, à moi, d'une tribu étrangère au cercle, ayant tout intérêt à nous bien servir, et qui avait du reste fait ses preuves, prendre des renseignements, et voir par ses yeux la marche et l'emplacement habituel du bétail convoité, puis un soir, vers dix heures, sans avoir prévenu à l'avance mon individu, je

Digitized by Google

lui fis dire de monter à cheval, et de m'accompagner, lui prescrivant de me conduire à travers bois, par un sentier détourné, au douar des cavaliers dont j'ai parlé plus haut.

Cette marche nocturne ne fut pas une des épreuves les moins dangereuses de ma vie d'Afrique; à chaque instant ma tête buttait contre les branches d'arbres, mes jambes frappaient contre les troncs; mais enfin, nos chevaux tenus en éveil par le voisinage des bêtes fauves dont ils sentaient les traces, ne démentirent pas les qualités précieuses de cette race barbe si adroite et si intelligente, et ils nous tirèrent d'embarras.

Vers une heure du matin, nous arrivons chez mes cavaliers; je les fais éveiller l'un après l'autre, et monter aussitôt à cheval, en leur annonçant sous le sceau du secret, un coup de main à exécuter sur une tribu qui avait donné lieu à notre mécontentement, mais qui se trouvait dans une direction autre que celle que nous devions suivre.

J'eus encore le soin d'ordonner que mes hommes ne montassent que des chevaux; la présence des juments dans le goum pouvant faire naître des hennissements dénonciateurs.

Nous nous mettons en marche dans la direction annoncée d'abord, puis, à un quart de lieue environ,

Digitized by Google

quand je n'ai plus à craindre d'indiscrétion, je fais faire un crochet bien prononcé et nous nous dirigeons sur la population que je voulais punir. Mes cavaliers comprirent aussitôt ce dont il s'agissait, et ne purent s'empêcher, tout en approuvant, de sourire de la façon dont l'entreprise était menée.

Vers quatre ou cinq heures du matin, longtemps avant le jour, car nous étions en hiver, nous nous mettons à l'abri sous un petit bois, dans un pli de terrain, qui nous cachait complétement, et où nous étions à proximité des lieux sur lesquels nous avions à agir. Je fis mettre pied à terre à tout le monde autour de moi, et je plaçai en vedette, sur le point culminant, accroupi derrière un buisson, mon confident, celui qui était venu reconnaître l'emplacement et sur les indications duquel j'avais arrêté l'installation de l'embuscade.

Cet homme avait une de ces vues extraordinaires, comme on en rencontre chez les indigènes, parmi lesquels on trouve quelquefois des individus qui voient aussi bien avec leurs yeux que nous avec nos lunettes d'approche. Lorsqu'on parcourt l'horizon avec un de ces instruments d'optique, et qu'on croit fort étonner son entourage, en disant : « Je vois là-bas un groupe d'individus ; » l'on n'est pas peu surpris d'entendre dire près de soi : « Ah ! oui, vraiment, à côté de tel accident de terrain ; ces in-

Digitized by Google

dividus portent le haïk et le burnouss de telle ou telle façon, ils marchent dans telle direction, ils vont à tel marché, faire telle provision, etc. »

Au petit jour, mon éclaireur prévient qu'il voit briller quelques fusils; ce sont ceux des jeunes gens qui viennent habituellement en avant pour voir ce qui se passe, et s'assurer que rien n'indique un danger. Et, en effet, quelque temps après, les bestiaux commencent à déboucher dans la plaine. Je fais monter à cheval, et quand un des troupeaux est au point où je le voulais, voir arriver, pour l'enlever, hop! nous partons au trot, puis au galop, pour ne plus le quitter jusqu'à ce que tout soit fini. Atteindre le troupeau désigné, le cerner, l'entraîner en prenant la direction de nos tribus, fut l'affaire de quelques instants. Des coups de fusil se font entendre derrière nous, nous n'y répondons pas, l'important est de sortir au plus vite du terrain sur lequel nous sommes, le succès dépend de la vitesse.

Nous arrivions sur le territoire de nos tribus, lorsqu'accourent sur nos flancs de nombreux groupes armés qui nous couchent en joue; heureusement mes cavaliers ont reconnu les assaillants : « Que faites-vous, enfants, » s'écrient-ils, sans tarder, c'est notre chef, si Gouni, » (mon nom arabisé), et nous, nous sommes vos » frères. »

Digitized by Google

C'étaient en effet des gens de nos douars, qui, aux premiers coups de fusil entendus, étaient accourus voir ce qui se passait, et nous apercevant lancés au galop, avaient cru à une attaque de l'ennemi. Cette circonstance, du reste, n'était pas faite pour encourager une poursuite à outrance de la part des individus que nous venions de punir; nous avions même trop d'avance pour être atteints; le coup avait parfaitement réussi.

Je viens de parler de mon éclaireur; c'est l'occasion de rappeler un fait qui le concerne; il m'avait communiqué un certain jour une très-bonne idée, c'était de profiter d'une de ces journées franchement pluvieuses, pendant lesquelles il est évident que l'eau ne cessera pas de tomber, pour fondre avec une cinquantaine de cavaliers armés de fusils à percussion, sur une tribu ennemie et de la razzer à fond, sans s'inquiéter du nombre de ses défenseurs qui munis de fusils à pierre, seraient presque dans l'impossibilité de nous nuire. J'avais jugé le coup très-faisable, et je ne me rappelle plus quels motifs nous empêchèrent de mettre ce projet à exécution.

Les montagnards de mon cercle aimaient beaucoup la guerre, mais réduite à de petites proportions, et faite avec cet esprit que j'ai déjà signalé, et qui fait que l'état d'hostilité se perpétue, parce que le parti qui voit l'affaire tourner à son désavantage, cède aussitôt, quitte à

Digitized by Google

tenter la fortune plus tard ; et c'est toujours à recommencer.

J'ai assisté à plusieurs de leurs combats, j'en ai dirigé un entre autres qui m'a laissé de vifs souvenirs, parce que le succès se fit longtemps attendre pour nous. Une tribu de mon commandement était attaquée par une quantité considérable d'ennemis venus de fort loin, et réunis en une sorte de ligue contre le développement que prenait chaque jour notre influence sur la frontière. Je m'étais rendu en toute hâte au milieu de la population menacée, et au moment où commence mon récit, la situation était fort critique. Notre position sur le terrain, assez bonne du reste, était défendue par environ deux cents hommes embusqués derrière des broussailles et des fragments de rocher ; les assaillants au nombre de douze ou quinze cents, occupaient un long pli du sol, d'où, accroupis contre des touffes d'arbustes ou des pierres, ils faisaient un feu très-nourri. Ils étaient dans la tenue de combat du pays, c'est-à-dire presque nus, vêtus seulement d'une sorte de grande chemise relevée entre les jambes, et serrée à la taille par une ceinture à laquelle étaient attachés des poignards ou couteaux de diverses dimensions ; la cartouchière et le fusil complétaient l'armement, et une calotte graisseuse le vêtement.

Digitized by Google

La particularité la plus saillante de cette attaque consistait dans les cris féroces poussés par les agresseurs suivant une certaine mesure bizarre et sauvage, et il y avait assurément dans ces clameurs de quoi intimider de nouveaux débarqués. Mes gens se contentaient de se maintenir, attentifs à ne négliger aucune précaution, à ne découvrir aucune partie de leur position ; nous attendions ensemble pour prendre l'offensive l'arrivée des contingents que le bruit de la poudre devait amener, et, nos ennemis de leur côté continuaient à tirailler en criant, décidés à ne marcher en avant que lorsqu'ils auraient vu chez nous un commencement de désordre, un mouvement de retraite, ou une maladresse quelconque.

Enfin, les guerriers des fractions voisines commencèrent à arriver; quand il y en eut un nombre suffisant, j'ordonnai l'attaque et ce fut au tour de mes montagnards à pousser les cris de guerre. Je fis passer tout mon monde sur la droite de l'ennemi, avec l'intention marquée d'occuper une ligne de mamelons sur ses flancs et ses derrières. Le mouvement se dessina avec beaucoup de résolution, et j'eus alors l'occasion de remarquer mieux que je ne l'avais jamais pu faire, combien les habitants de ce pays étaient habiles à profiter de la moindre sinuosité de terrain pour se couvrir, et arriver en tapinois aux points stratégiques des différentes positions ; sur un ver-

Digitized by Google

sant qui, à l'œil, me paraissait très-uni, ils trouvaient le moyen de s'étendre en longs rubans, presque à couvert des feux ennemis. Le parti opposé en faisait autant de son côté, et je me trouvai pendant un moment, au milieu d'une atmosphère de poudre, de bruits enivrants de détonnations, de clameurs. C'est un de ces rares instants de bonheur, que l'on désire quelquefois bien longtemps, avant de pouvoir les rencontrer. La vie semble plus complète, peut-être parce qu'on est exposé à la perdre d'une minute à l'autre, l'air semble meilleur et plus pur, le cœur se dilate, les poumons fonctionnent plus librement.

Ce petit combat, au point où nous en sommes, ne resta pas longtemps douteux ; dès que notre mouvement tournant avait été commencé, l'ennemi avait pensé à se retirer ; au moment où nous vîmes chez lui un peu de désordre, nous courûmes avec quelques cavaliers pour achever la déroute, et les assaillants disparurent de toute part. Il y eut, je crois, sept ou huit tués et une quinzaine de blessés chez les vaincus, et moitié moins de notre côté.

Je ne crois mieux pouvoir terminer cette partie de mes récits, que par l'esquisse d'un vieux *mekhrazeni* (serviteur de l'autorité).

Samou avait de cinquante à soixante ans, on le désignait

Digitized by Google

habituellement sous le nom du vieux Samou, parce que depuis plus de trente-cinq ans, il agissait toujours dans les mêmes régions, et que dans le pays personne n'avait exercé d'une manière aussi constante et aussi longtemps son rude métier. Il avait assisté à une quantité considérable de combats, opéré un nombre fabuleux de razzias, et, la carte du pays en main, il se trouvait que soit avant notre conquête, soit après, il avait eu à sévir sur toutes les fractions de tribus, et même sur presque toutes les familles; aussi avait-il beaucoup d'ennemis, et s'entourait-il dans sa vie privée de certaines précautions. Rien ne serait plus curieux que la biographie complète de ce personnage, j'en ai entendu quelques fragments par hasard dans les conversations, ce n'était qu'une suite de péripéties émouvantes; Samou avait son cheval tué ou blessé, et était obligé de fuir à pied au milieu du pays ennemi et à travers mille dangers, ou bien il était blessé lui-même, et se réfugiait avec peine dans quelque fourré; il traversait à la saison des pluies des rivières torrentueuses et était entraîné an loin, roulé, meurtri et plus qu'à moitié mort; échappé à une première embuscade, il avait à essuyer les attaques d'une seconde, et ainsi de suite pendant plus de trente ans.

Lorsque j'arrivai dans le cercle où se passait tout ce qui précède, Samou était le chef des cavaliers réguliers,

Digitized by Google

mis à la disposition de l'autorité, et c'était bien le poste qui lui convînt; je fis promptement connaissance avec lui et appréciai ses qualités, seulement il ne fallait le mettre que sur un ordre d'idées, razzias, tueries, emprisonnements.

A peine avais-je prononcé devant lui le nom d'une tribu, qu'il intervenait aussitôt en demandant, combien veux-tu de troupeaux? combien d'ôtages? pour quelle époque les faut-il? et déjà il ruminait tous ses petits plans. C'était un homme uniquement d'action, mais très-bien doué sous ce dernier point de vue.

La première fois que j'eus à m'en servir sérieusement, comme je voulais arriver à diriger moi-même toutes les actions un peu importantes qui se feraient dans le pays, j'avais donné rendez-vous à Samou et à ses cavaliers, sur un point où je me promettais de le faire travailler en ma présence. Je le trouvai singulièrement accoutré, mais je compris de suite, à sa vue, tout ce que l'on m'avait déjà raconté du vieux serviteur.

Il avait pour tout vêtement un de ces petits cabans de bure, comme en portent les marins de la Méditerranée; le capuchon de ce caban serré solidement autour de la tête avec une corde de chameau était sa seule coiffure, une ceinture et une cartouchière bien assujetties liaient le caban, au milieu du corps; il n'avait pas de burnouss, ce

Digitized by Google

vêtement si indispensable du musulman qu'on a fait sur lui ce dicton :

Meslem bla burnouss,
Ki kelb bla bassous.

C'est-à-dire :

Un musulman sans burnouss,
(est) Comme un chien sans queue.

Il n'avait pas non plus de pantalon, et sa chemise relevée sur la selle entre ses cuisses, laissait voir ses membres inférieurs nus jusqu'au-dessus du genou ; les pieds étaient à moitié chaussés de savates du pays ; il n'avait même pas d'éperons, mais les coins des étriers étaient tranchants et remplissaient le même but que les éperons, sans être embarrassants comme eux. C'était une longue expérience qui avait indiqué à Samou ce simple et commode accoutrement. Le cheval lui-même avait été soumis à je ne sais quel mode d'entraînement, il avait perdu son ventre du jour au lendemain.

Samou bien installé sur sa monture, les jambes très-pliées, à l'orientale, les genoux hauts, le corps droit, les épaules un peu penchées en avant ainsi que la tête comme il convient à un guetteur, l'œil préoccupé, fixe et avide, la figure noire et rude, sèche et maigre comme tout l'individu, mais bien fournie de muscles, le fusil verticale-

Digitized by Google

ment et fièrement campé sur la cuisse droite, Samou avait tout l'aspect d'un grand oiseau de proie perché, et c'était bien le modèle le plus accompli du pirate de terre.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

POLITIQUE

Nos antécédents politiques vis-à-vis des indigènes. — Effets de la loyauté. — Ma canne, — Retour de Mitoud. — La fable du loup et de l'agneau, ou la razzia de pied ferme.

Au point de vue des relations politiques, la nation indigène de l'Algérie a, je crois, une détestable réputation. Les musulmans, pense-t-on, sont fins, faux et perfides autant que possible.

C'est encore là une erreur née de l'antagonisme des vainqueurs et des vaincus, et qui disparaît devant une observation des faits froide et raisonnée. Essayons de le faire comprendre.

Digitized by Google

Remarquons d'abord, qu'il n'y a eu entre nous et le peuple indigène que des stipulations partielles, conclues avec des groupes isolés de population ; on ne trouve là, aucune de ces conventions générales, connues de tous, qui peuvent être considérées comme des traités. Le fameux pacte de la Tafna seul en a l'apparence, mais on sait que le jeune émir, tout-puissant pour nous faire la guerre et qui ne rencontrait que des adhésions sympathiques lorsqu'il s'agissait de nous combattre, éprouva de la résistance, dès qu'il voulut imposer un autre ordre de choses. Ainsi beaucoup de tribus lui dénièrent le droit de les avoir représentées, de s'être engagé pour elles, et se regardèrent comme étrangères aux arrangements pris par Abd-el-Kader, le marabout des Hachem. Mais, à suivre l'interprétation même du traité de la Tafna, on trouve qu'en effet les chefs musulmans ont pu se plaindre que nous-mêmes avions violé cette convention; beaucoup de nos avocats se chargeraient de gagner cette cause. Il y a surtout une clause, très-honorable sans doute pour nous, qui a toujours figuré dans les pactes écrits ou verbaux conclus avec les diverses tribus, et qui est toujours celle au moyen de laquelle les mahométans les premiers nous accusent de perfidie : c'est celle par laquelle les Français prennent l'engagement de respecter la religion, les mœurs et coutumes du peuple vaincu.

Digitized by Google

Or, il est facile de comprendre que toute innovation de notre part, toute initiative sur le territoire de la tribu, peut à la rigueur être considérée comme une violation de cette clause. De sorte que, dans le cas d'une insurrection, si d'une part, nous parlons de rébellion, trahison, les révoltés, eux, ne se font pas faute de nous accuser de perfidie, mensonge et autres moyens honteux, employés soi-disant par nous, pour arriver à une domination complète et bouleverser les coutumes traditionnelles.

Dans l'impossibilité où nous sommes de prendre une convention générale, connue de tous, pour sujets d'études, examinons comment, dans les détails de la conquête, se pratiquait la politique journalière. La manière dont j'ai vu procéder de 1848 à 1853, c'est-à-dire à une époque où les chefs, plus éclairés, avaient à leur disposition une plus grande quantité de notions acquises que précédemment, ne me laisse aucun doute sur ce qui se passait à plus forte raison antérieurement.

Une petite colonne, harassée de fatigue et de privations, finit par atteindre une tribu hostile et lui donne une leçon. Le chef français, voyant que pour beaucoup de raisons il ne peut tenir la campagne, et voulant cependant tirer le plus de fruit possible des faits accomplis, donne à entendre qu'au nom de la justice et de l'humanité, il veut bien pardonner et recevoir les vain-

Digitized by Google

cus à composition. La tribu, de son côté, ne demande pas mieux que de se soumettre à un arrangement qui commencera par la débarrasser de la présence des Français; cependant elle n'acceptera pas de conditions trop dures; elle va voir ce que propose le Roumi.

Des deux côtés donc on désire la paix, ou au moins une trêve; l'on sent de part et d'autre qu'il ne faut pas se montrer trop exigeant, de peur de tout compromettre, et après quelques pourparlers, voici ce qui se conclut verbalement :

En présence de tous les personnages marquants de la tribu, le chef français déclare, par l'intermédiaire d'un interprète, que le pardon est accordé pour tous les méfaits passés; que les fractions de tribu rentreront tranquillement sur leurs emplacements habituels et y vivront comme autrefois, avec les mêmes chefs, et sans qu'il soit porté atteinte à la religion et aux mœurs. Seulement les vaincus doivent se résigner à payer quelques contributions de guerre, et se soumettre à un impôt régulier.

Il ne se dit habituellement rien de plus; on évite d'entrer dans des détails, de préciser des faits, parce qu'on sent bien qu'en insistant, on ne s'entendrait plus. Des deux parts donc, il y a une arrière-pensée mauvaise.

De son côté, le commandant de la petite armée française est satisfait : il a tous les éléments de son bulletin;

Digitized by Google

il ne manque pas de faire ressortir les avantages obtenus sur la tribu susdite; il entre même dans des détails de mesures prétendues prescrites, dont il n'a pas seulement parlé aux vaincus, et cette portion du territoire passe désormais aux yeux de tous pour avoir accepté les conditions de la plus complète soumission.

Plus tard, ce même chef, ou mieux son successeur, qui s'est habitué à l'idée que les vaincus ont tout à fait accepté notre joug, se trouve, par la force des choses, amené à faire de l'autorité. La tribu inquiète se montre récalcitrante, et de là à la révolte il n'y a plus qu'un pas peu difficile à franchir; d'autant mieux que maintenant encore, et à plus forte raison était-ce vrai il y a quelques années, peu de chefs sont capables, dans un de ces moments critiques où la population indigène mécontente est prête à se soulever, de prendre les mesures efficaces pour apaiser l'agitation et ramener l'ordre.

La plupart du temps, les commandants de territoires ignorent l'état réel des esprits et la façon dont les choses se passent dans les douars; ils croient trop vite leur autorité compromise s'ils ne sévissent, et ils prescrivent habituellement des demi-mesures impuissantes pour arrêter le mal, mais très-propres à exalter l'irritation générale.

Enfin, la tribu lève le fusil, et c'est alors que chez

Digitized by Google

nous se répandent ces phrases de trahison, perfidie, appliquées à des populations coupables certainement à notre point de vue de la conquête, mais qui ont quelques droits aux circonstances atténuantes.

Au milieu de toutes ces considérations, il faut bien remarquer que toutes les affaires dont nous venons de parler se traitaient, surtout autrefois, par l'intermédiaire d'interprètes, et c'était encore là une cause de malentendu.

Le corps des interprètes, en effet, aujourd'hui entièrement bien composé, ne comptait primitivement que quelques fonctionnaires à la fois intelligents, instruits et honorables. Dans les petites colonnes chargées d'opérations actives, on voyait forcément, à une certaine époque, chargés de la mission délicate d'interpréter, des auxiliaires juifs ou maures de la plus infime classe, qui ne contribuèrent pas peu à faire croire de part et d'autre ce qui n'était pas.

Cette fonction d'intermédiaire entre le chef français, impatient, précis, et qui voudrait arriver promptement à une solution, et le musulman, plus long, plus habitué aux circonlocutions, aux phrases équivoques, est excessivement difficile à bien remplir, et c'est une particularité à faire valoir, lorsqu'on veut amener les esprits à comprendre que dans ces séries de soumissions et de ré-

Digitized by Google

voltes, qui n'ont pour le public d'autre explication que la perfidie des Arabes, il y a une foule de faits qu'il faudrait examiner avant de se prononcer.

Notre conquête pied à pied du vaste territoire algérien a, du reste, amené sur certains points une suite d'événements qui doivent exciter notre commisération plutôt que notre indignation vis-à-vis des vaincus.

Dans la province d'Oran, au sud de nos postes, sur la lisière du Tell et du Sahara, de malheureuses tribus ont éprouvé, de 1842 à 1846, une série de désastres pénibles à rappeler. Ces infortunées populations étaient généralement razziées deux ou trois fois par an, soit par nous, soit par l'émir.

Les Français tombaient sur elles à l'improviste et les châtiaient, en disant :

— Vous avez reçu Abd-el-Kader ; il a pris chez vous des renforts, il s'est approvisionné dans vos douars. Nous vous infligeons telle punition, et si vous recommencez, nous redoublerons.

— Mais, hasardaient-elles, comment voulez-vous que nous résistions à l'émir ? Il est plus fort que nous. Quand il s'approchera, nous vous préviendrons ; venez alors à notre secours.

— Point du tout : c'est à vous de prendre vos mesures, et aux premières nouvelles de vous réfugier au plus

Digitized by Google

vite à l'abri de nos postes, abandonnant cultures et tout ce que vous ne pouvez transporter.

Quelque temps après, c'est au tour de l'émir de se précipiter, irrité, sur ses coréligionnaires :

— Vous avez reçu le chrétien, disait-il, vous en serez puni pour l'exemple des musulmans.

Et la tribu de protester de son dévouement et de donner au fils de Mahi-Eddin tout ce qu'il pouvait désirer. Il n'est pas douteux qu'en présence du héros national, de ce jeune homme qui réunissait en lui les qualités qui exercent le plus de prestige sur les indigènes : beauté, distinction, dignité naturelle, caractère religieux et guerrier, grâce et habileté à cheval, éloquence, sentiments élevés, les tribus se sentaient émues au plus profond de leur cœur, et lui prodiguaient toutes leurs ressources; mais souvent elles ne l'appelaient pas, elles auraient voulu se trouver hors de sa portée, et elles n'en étaient pas moins, par leur position sur le sol, fatalement exposées à des visites compromettantes.

A l'apparition de l'émir succédait la nôtre, et ainsi de suite. C'étaient là les conséquences fâcheuses de notre établissement en Algérie, et je ne puis en accuser nos chefs; je proteste seulement contre les termes trop fréquents de trahison dont ils qualifiaient la conduite des tribus mentionnées, et l'impression mauvaise qui en est

Digitized by Google

restée dans l'opinion générale, pour la physionomie indigène.

J'ai observé, au contraire, de mon côté, dans mes fonctions de chef des affaires arabes, à proximité de populations hostiles, qu'il y avait dans le caractère des gens du pays un sentiment réel de bonne foi qui ne fait pas défaut lorsqu'on sait l'exciter. Je m'étais acquis une certaine réputation de sûreté de parole, et, dans des relations difficiles à établir, faute d'une base quelconque reconnue des deux côtés, c'était mon témoignage qui avait fini par en servir. Mon assertion suffisait presque toujours pour fixer les faits préliminaires sur lesquels roulaient ensuite les discussions et appréciations diverses.

Cette confiance des montagnards dans ma parole produisit un jour un trait assez saillant de mœurs locales.

Une colonne commandée par un colonel se promenait dans mon cercle, sur la frontière, amenée dans le pays par suite de l'état d'hostilité de quelques fractions de tribus étrangères. Le commandant en chef avait essayé, à mon insu, de faire venir près de lui, pour s'entendre sur un arrangement, les divers personnages marquants de ces populations, en leur promettant qu'ils pourraient en tout cas se retirer sains et saufs.

Ces individus répondirent aussitôt qu'ils ne connais-

Digitized by Google

saient en fait de Français, que Cid Gouni, et qu'ils ne se présenteraient qu'avec un gage de lui. Le colonel, assez fâcheusement étonné, me fit mander et m'invita à prendre les mesures nécessaires pour obtenir ce qu'il voulait, puisque ces moyens étaient à ma disposition *seule*.

J'envoyai une lettre avec mon cachet et ma canne, gros jonc que je portais ordinairement dans mes courses, et qui était bien connu dans les montagnes. Le lendemain, les gens mandés arrivèrent, le premier portant cérémonieusement ma canne par le milieu et à hauteur de la tête ; ils ne voulurent se rendre nulle part d'abord qu'à ma tente, d'où je les conduisis au commandant de la colonne.

Plus tard, et dans d'autres circonstances, j'eus occasion de constater par un fait plus saillant encore des sentiments réels de bonne foi et de loyauté.

Un nommé Miloud, jeune et beau cavalier de la frontière, dont je connaissais la droiture de caractère, avait des parents éloignés, émigrés chez l'ennemi, et en état d'hostilité avec nos tribus.

Cette position délicate, jointe à la jalousie qu'excitaient chez ses rivaux les succès de tout genre du jeune Miloud, amenait constamment des dénonciations dans lesquelles celui-ci était représenté comme un homme hostile, complotant d'une manière constante avec l'en-

Digitized by Google

nemi. Miloud était donc l'objet d'une surveillance plus apparente que réelle, qui était prescrite envers lui comme envers d'autres plus sujets à caution, et pour ne pas donner tort à la vigilance constamment recommandée à nos chefs et agents indigènes.

Il vint un moment cependant où cette surveillance prit, à mon insu, à l'égard de Miloud, un caractère irritant. On ne cessait de lui répéter de diverses parts qu'il était sérieusement dénoncé au bureau arabe, et qu'il allait être sans doute châtié d'une façon exemplaire. Des circonstances extérieures donnaient à ces propos un cachet de vérité. Bref, un matin, j'appris que Miloud avait passé la frontière avec sa petite famille, laissant toutefois sa tente et ses troupeaux, Je mis ceux-ci en garde chez un cheikh, et je ne fis paraître aucune irritation de ce qui était arrivé, attendant plus ample information; je ne pouvais croire à l'entière culpabilité de Miloud, et je ne voulais pas me hâter de formuler un jugement qui aurait rendu tout retour impossible, et donné pour toujours à nos ennemis un brave cavalier qu'auraient suivi avec plaisir un grand nombre de partisans.

J'ai dit que j'avais dans les antécédents de Miloud les preuves d'une notable loyauté et générosité de cœur. Une fois entre autres, je me rappelle que l'ayant en-

Digitized by Google

voyé, sur de pressantes dénonciations, lui et quelques autres individus de sa tribu, au chef-lieu de la subdivision, où tous devaient rester quelque temps en ôtage, sous le prétexte de donner le temps de faire une enquête sur leur compte, mais, en réalité, pour causer un peu d'intimidation dans le pays, Miloud m'écrivit à peu près en ces termes :

« Seigneur, bien que tu aies sévi contre moi, et que tu m'aies envoyé ici où nos affaires seront examinées, j'ai la conscience tranquille, et je suis bien certain que je ne serai point reconnu coupable ; mais en attendant j'ai la plus grande confiance en ta bonté, et je te supplie de faire veiller sur mes intérêts. En mon absence, tu es le père de mes enfants, le mari de mes femmes. Ne perds pas ma tente de vue, envoie dans ma famille les ordres que tu jugeras convenables : on s'empressera de s'y soumettre, car on sait que c'est toujours m'être agréable que d'écouter tes volontés, etc. »

Mais, pour le moment, nous venons d'apprendre que ce même Miloud avait passé la frontière.

Dès le surlendemain de ce parti pris, je recevais de lui une longue lettre dans laquelle il m'expliquait qu'il avait en se retirant, cédé à des obsessions intolérables, mais que déjà il reconnaissait la faute commise. Il était fortement pressé de se joindre à nos ennemis, disait-il,

Digitized by Google

mais il avait refusé toutes ces offres ; il ne se déciderait jamais à nous faire la guerre, et il ne pouvait plus vivre sans notre amitié et notre considération. Il finissait en me conjurant, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de lui venir en aide.

Je lui fis répondre que tout n'était point encore perdu pour lui ; qu'il eût à se rendre tel jour, à un point déterminé sur la frontière, que je m'y trouverais moi-même et lui expliquerais ma décision dans une entrevue.

Au moment fixé, je me rendis au lieu du rendez-vous avec quatre ou cinq cavaliers d'escorte seulement, et de la tribu même de Miloud. Quant à celui-ci, il était déjà sur un des mamelons voisins, escorté de plusieurs centaines de montagnards des tribus chez lesquelles il s'était réfugié, et qui avaient eu à honneur d'accompagner leur hôte, de veiller sur lui et de le protéger au cas où les choses ne tourneraient pas bien.

Je m'arrêtai à une demi-lieue à peu près du rassemblement étranger, et je désignai un mamelon de sable bien découvert, situé à moitié chemin entre les deux troupes, pour lieu de l'entrevue. Je m'y rendis moi-même seul, à pied, et je fis prévenir Miloud de m'imiter. Celui-ci ne tarda pas à se mettre également en route à pied ; j'arrivai un peu avant lui au point culminant, et m'assis. Miloud, pâle, fatigué, les traits altérés, pressa l'allure ; ar-

Digitized by Google

rivé près de moi, il m'embrassa les mains avec effusion, en versant d'abondantes larmes :

— Que suis-je devenu, ô Dieu ! je suis déshonoré, n'est-ce pas? Je ne puis plus me présenter devant les Français; je suis un chien, moi qui étais si fier de la considération avec laquelle on me traitait. Quel va être mon sort ? Mon seigneur, mon frère, ne m'abandonne pas!

J'étais touché du désespoir de ce jeune homme, et je le tirai de son malheur, à sa grande satisfaction : je lui permis de rentrer dans le pays, et je lui ordonnai de s'installer pour quelque temps dans un douar de l'intérieur loin de la sphère brûlante des luttes journalières, au milieu desquelles il avait eu à souffrir. Je lui promis enfin de l'emmener avec moi, dans mon escorte, lors de la première excursion que je ferais, ce qui devait le réhabiliter complétement aux yeux des populations. Après de nouvelles protestations nous nous séparâmes et tout le monde s'en revint content.

La scène que je viens de mentionner m'a laissé de vifs souvenirs, parce que tous ceux qui y assistaient subissaient l'influence de sentiments honorables. Je pouvais très-bien être enlevé avec mes cinq cavaliers ; le coup devait être tentant pour des tribus étrangères, qui pouvaient ensuite espérer s'en faire honneur dans leurs relations

Digitized by Google

avec les populations franchement hostiles. Tout se passa cependant dans le plus grand ordre.

Les circonstances extérieures étaient également dignes de description. Un soleil resplendissant, un ciel sans aucun nuage ; au nord, la Méditerranée, à quelques centaines de mètres de nous ; à l'est, au fond du tableau, les hautes et noires montagnes de l'ennemi, et en avant, quelques collines s'abaissant par gradins ; au sud et à l'ouest, de légers mouvements de terrain, des buissons de bruyères, des bouquets de lauriers-roses au milieu de frais ruisseaux, et au centre, en vue de tous, le mamelon de sable fin sur lequel l'entrevue se passa. Du côté des montagnes noires, l'escorte de Miloud, groupes de gens de montagne, sales, mal vêtus, mais aux traits énergiques ; et au milieu des arbustes, dans la partie riante du paysage, mes cavaliers dans le costume élégant et pittoresque que l'on connaît aux spahis, complétaient un ensemble dont la trace ne s'effacera probablement pas de longtemps de ma mémoire.

Mais nous-mêmes, les conquérants, qui avons si souvent jeté la pierre à ces malheureux indigènes, à propos de loyauté et de bonne foi, je ne sais si nous en avons complètement le droit : je connais quelques faits de notre part qui sont loin d'être irréprochables. Il y a surtout ce que, dans certains états-majors de l'armée d'Afrique, on

Digitized by Google

a appelé la razzia de pied ferme ; voici en quoi elle consiste :

Une colonne, commandée je suppose par un colonel qui voudrait bien devenir général, vient de faire une excursion dans le pays ; les ordres de l'autorité ont été exécutés, toutes les causes d'inquiétudes, de troubles ont disparu devant nos troupes ; il est impossible d'espérer une affaire de vigueur. On va donc être obligé de ramener la colonne dans ses cantonnements ; les troupes vont se séparer, le chef militaire regagner sa garnison. Pour lui, c'est une occasion perdue ; il se demande avec déplaisir quand et comment elle pourra renaître. L'entourage du colonel, les officiers ambitieux et remuants du corps de troupes, sont également peinés et fort mal disposés. Dans ces circonstances, le commandant en chef de la petite armée fait mander les principaux personnages des tribus sur lesquelles il est campé ; il les rudoie quelque peu et cherche des prétextes de remontrance (toujours par voie d'interprète).

— J'ai appris que vous n'étiez pas très-soumis ; vous avez laissé passer des révoltés chez vous, lors de la dernière insurrection, et, certainement, vous étiez un peu de connivence.

— Mais, seigneur, point du tout : nous avons, au contraire, garni nos positions, empêché les fuyards de passer

Digitized by Google

chez nous ; nous leur avons même pris du bétail. Renseigne-toi, tu verras que nous nous sommes montrés fidèles serviteurs.

— Ah bah ! je n'en crois rien ! Et vos impôts, les avez-vous payés ?...

— Seigneur, nous ne les payons chaque année qu'à la notification du bureau arabe ; il serait même gênant pour vos comptes, nous a-t-on dit, d'acquitter avant, mais nous sommes tout prêts.

— Je remarque que vous ne m'avez pas pas bien reçu, ni moi, ni ma colonne ; vous vous moquez de nous, mais prenez garde, vous pourriez le payer cher.

Là-dessus, protestations de plus en plus vives de la part des indigènes, qui finissent quelquefois par dire quelque chose de désagréable, tel que ceci, par exemple : « Seigneur, tu écoutes les mensonges de quelques juifs menteurs, mais on ne te dit que des choses fausses. »

C'est le moment que semble attendre le chef impatienté : « Vous voyez bien, s'écrie-t-il, que vous manquez au respect qui m'est dû ; je sais mieux que personne qui je dois écouter ; vous êtes des insolents, vous serez punis. » Et aussitôt le signal est donné.

Un escadron à cheval au plus vite, des bataillons armés mais sans bagages, ont ordre de parcourir les environs et de saisir les troupeaux. Dans la bagarre, il n'est

Digitized by Google

pas rare de voir un berger ou un maître de bestiaux céder à l'irritation et faire feu sur les capteurs ; alors, le colonel triomphe. « Je savais bien, dit-il, cette fois, que j'avais affaire à une mauvaise population qui a besoin d'être menée rudement. » Et, heureux du coup de fusil accidentel, il ordonne une opération en grand qui amène encore quelques détonations, des prises copieuses, et surtout le thème d'un bulletin. C'est là ce qu'on appelle la razzia de pied-ferme ; ce n'est pas autre chose que la mise en action de la fable du *Loup et de l'Agneau*, cet apologue qu'on nous enseigne dès le plus jeune âge et que nous n'oublions jamais.

Il ne serait pas juste de dire cependant que des chefs commettent des actions semblables avec préméditation ; pour mon compte, je n'ai jamais osé le croire. Mais enfin, les dispositions personnelles, les circonstances locales et d'entourage, la maladresse des indigènes trop confiants dans leurs droits, et je ne sais quoi encore aidant, il est arrivé quelquefois, et cela presque sous mes yeux, que des populations qui ne méritaient aucune punition et sur lesquelles il n'y avait aucun projet de châtiment, recevaient une rude leçon amenée à peu près comme je l'ai indiqué.

Ces vexations iniques tendent heureusement à disparaître, et avec elles les besoins de vengeance qu'elles font naître chez nos nouveaux sujets.

Digitized by Google

L'indigène ne trouve généralement pas les punitions trop fortes, toutes les fois qu'il y a réellement un délit commis. Dans ce cas même, la nature de son esprit le porte à approuver une certaine exagération de rigueur dans le châtiment infligé. Mais à la suite d'abus semblables à ceux que je viens de rappeler, des haines sourdes et vigoureuses prennent naissance, et longtemps comprimées elles éclatent à l'occasion par des assassinats et des atrocités que nous ne savons alors expliquer qu'en nous rejetant sur le naturel barbare des Africains.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONCLUSION

Des bureaux arabes actuels. — Abus possibles. — Nécessités chez les indigènes du pouvoir tel qu'il est constitué. — Améliorations à proposer. — Personnel des affaires arabes.

On sait que l'unité administrative, en territoire militaire ou arabe, est le cercle.

Il y a en Algérie une quarantaine de cercles; chacun d'eux a à sa tête un commandant supérieur, qui a le commandement des troupes, la surveillance des administrations, et enfin le gouvernement des tribus indigènes qu'il exerce par l'intermédiaire d'un bureau arabe.

Dans la plupart des cercles, le commandant supérieur ayant pleine confiance dans son chef de bureau arabe, ou se sentant moins apte que lui, la direction réelle de l'ad-

Digitized by Google

ministration indigène est entre les mains de l'officier des affaires arabes.

Or, depuis quelque temps, l'esprit public s'est vivement préoccupé des excès constatés dans le fonctionnement de ces bureaux arabes ; il veut connaître la source des abus, et demande qu'on y porte remède.

Parlons d'abord des maniements de fonds.

Les règlements prescrivent que le commandant supérieur, par l'intermédiaire obligé de son bureau arabe, n'intervienne en matières de finances que pour l'établissement des rôles d'impôts, qui sont ensuite approuvés en haut lieu, et pour la fixation des amendes à infliger aux délinquants divers. Les fonds perçus par les chefs arabes, d'après les chiffres arrêtés, doivent être portés directement par eux aux receveurs du fisc.

Ce mode, au premier abord, paraît assez régulier ; il y a cependant toute une série d'abus possibles.

En effet, ces rôles sont établis par le bureau arabe sur les listes détaillées fournies chaque année par les chefs de tribu ; mais ces derniers documents ne sortent pas du bureau arabe, ils ne sont pas transmis comme pièces à l'appui. Les commissions consultatives des subdivisions, le gouverneur, le ministre, ne peuvent être éclairés régulièrement sur la valeur des chiffres posés sur le rôle ; il manque là une garantie, qui pourrait être créée en or-

Digitized by Google

donnant l'annexion, aux rôles d'impôt, des listes des chefs indigènes, revêtues du cachet de ces fonctionnaires. Ceux-ci, voyant leur travail envoyé au contrôle d'autorités autres que celle du bureau arabe, seraient animés d'une crainte profitable aux intérêts du trésor.

Ce n'est pas qu'habituellement le bureau arabe ne contrôle efficacement les listes des agents indigènes et n'établisse consciencieusement son rôle d'impôt ; mais enfin l'on cherche les sources d'abus possibles ; en voilà une : le bureau arabe pourrait engager un caïd à faire sa liste moins forte qu'elle ne devrait l'être, à verser par conséquent au trésor une somme moins considérable, tout en percevant de tous les contribuables existant réellement les taxes habituelles, ce qui donnerait une différence disponible. Il pourrait aussi, sans prévenir le chef indigène, et sur une liste de celui-ci, composée de 500 charrues, par exemple, n'en porter que 450 sur le rôle, et prescrire qu'au moment du payement on versera le prix de 450 charrues dans les caisses de l'Etat, et le complément au bureau arabe.

Dans l'état actuel des choses, les intérêts du trésor ne sont garantis contre les excès susmentionnés que par la moralité des fonctionnaires.

En fait d'amendes, l'abus possible consiste en ce que, sur celles qui sont infligées, le commandant supérieur ne

Digitized by Google

fait verser que la portion qu'il veut bien abandonner ; il peut faire réserver, au contraire, celle dont il juge bon de disposer. Il existe bien un registre des punitions en argent, visé de temps en temps par les commissions consultatives des subdivisions ; mais on peut ne porter sur ce livre que ce qu'il convient d'y inscrire. Là encore il n'y a pas de garantie.

Pour régulariser toute cette perception des amendes, il faudrait peut-être ordonner que toute condamnation pécuniaire serait inscrite sur un feuillet d'un registre à souche, numéroté et parafé ; il faudrait ensuite arriver à ce que l'Arabe ne payât plus que sur le vu d'un semblable papier, qu'il viendrait apporter lui-même chez le receveur, avec le montant de son amende.

Mais comment faire connaître cette disposition à tous les indigènes ? Pourquoi les forcer, à propos d'une amende de 10 francs, par exemple, à un déplacement de vingt à trente lieues pour l'aller et autant pour le retour ? Et cependant, si l'on maintient encore comme intermédiaires entre le contribuable et le trésor des agents du pays, tous les abus sont possibles. De plus, les receveurs ne sont pas prêts à cet ordre de choses ; ils demanderont des interprètes, des secrétaires arabes, des chaouchs, etc.

D'une part, les réformes ne sont pas toutes faciles, et, de l'autre, il n'existe encore sur ce sujet d'autre garantie

Digitized by Google

que le caractère du fonctionnaire que l'on emploie.

Dans les produits en argent, moins habituels et ordonnés par l'autorité supérieure, tels que confiscations, saisies diverses, les prescriptions régulières du gouvernement sont encore moins précises, ou, lorsqu'elles fixent quelques points, elles n'indiquent pas les moyens d'obtenir les résultats commandés ; elles ne présentent aucune garantie de l'exécution de la règle, quelque peu exigeante que soit celle-ci.

Il a beaucoup été question dernièrement de fonds éventuels ; ces fonds, sous un titre ou sous un autre, considérables ou minimes, ont toujours existé en Algérie.

Il est absolument nécessaire que le commandement, en territoire militaire, ait à sa disposition des fonds que, jusqu'à ce jour, nulle prévision budgétaire ne lui alloue. Les personnes les plus opposées à toute irrégularité en conviennent, lorsque, sur place, on les met à même de se convaincre des exigences de la position.

Au milieu de la société indigène telle qu'elle est, et tant qu'elle ne sera pas organisée d'une façon qui se rapproche de la nôtre, le chef d'une fraction du territoire est une sorte de Providence qui doit, sous peine de déchéance morale et d'impuissance effective en certains cas, parer à des éventualités fortuites.

Les agents de l'autorité reconnus et payés par l'État

Digitized by Google

sont très-peu nombreux en territoire arabe; mais le détenteur du pouvoir a à sa disposition pour le service du commandement, sans qu'ils songent à s'y soustraire, tous les habitants de la tente. On ne se fait pas faute de les employer, mais il est nécessaire de les récompenser ou au moins de les encourager de temps à autre.

Dans les premiers moments de l'occupation réelle, à l'époque rappelée naguère par un honorable général, on pourvoyait à ces besoins au moyen d'une partie des contributions de guerre ou des prises nombreuses faites sur l'ennemi; les ressources étaient grandes, les besoins minimes. Il n'y avait point alors, surtout dans l'ouest, à proprement parler, d'administration indigène; tout au plus était-elle dans l'enfance. On sourit involontairement au souvenir de ce qu'était alors notre action sur les Arabes, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui.

Quelques chefs s'étaient soumis à notre domination; mais à chaque instant leurs tribus levaient le pied et les entraînaient forcément. Nos officiers en relation avec quelques rares personnages n'avaient point pris possession de la tribu elle-même, de l'individualité arabe.

Dans le principe donc, une partie des contributions de guerre a suffi pour couvrir les frais de l'administration non prévus par le budget; la guerre s'apaisant, et les ressources qui en résultaient diminuant, on s'est rejeté,

Digitized by Google

selon les localités et les circonstances, sur les impôts, les amendes, les confiscations, les cotisations volontaires. Ces derniers produits financiers ont été réglementés, il est vrai, récemment : ils ont une caisse et des comptables ; mais comme ils sont fixés, en prenant pour base le rôle d'impôt, le peu de garantie que nous avons constaté à l'endroit de celui-ci se représente encore au sujet des cotisations volontaires.

Quoi qu'il en soit, s'il est pris des mesures sérieuses pour que tout maniement de fonds échappe au commandant supérieur et à son agent, le bureau arabe, il sera de toute nécessité de pourvoir, par des crédits nouveaux, aux besoins que couvraient naguère des perceptions dont l'opinion publique s'est effrayée.

En dehors de ce qui précède, il y a tout un ensemble d'abus effrayants qui peuvent naître du contact de nos officiers avec les chefs arabes.

On sait que ceux-ci prennent à tout propos de l'argent à leurs administrés ; ils les surveillent soigneusement, dans le but de connaître leurs ressources et de savoir à quel moment il est opportun de faire demander, et combien il faut réclamer.

Quant aux motifs, ils ne manquent jamais. Les intimes de l'entourage du chef indigène lui font des présents pour certaines fêtes, à chaque événement heureux ou malheu-

Digitized by Google

reux qui survient dans sa famille, à chaque voyage qu'il entreprend, toutes les fois qu'il est puni ou récompensé par l'autorité française, etc. ; ces affidés du chef de la tribu se répandent ensuite dans les douars, racontant ce qu'ils ont fait en faveur de leur seigneur, et ce que par conséquent doivent faire les autres habitants de la région ; les uns, protégés habituels du chef, s'exécutent pour ne pas perdre ses bonnes grâces; les autres, hostiles au caïd, n'en payent pas moins, dans la crainte que quelque mauvais tour ne leur soit joué ultérieurement.

C'est là le chapitre des cadeaux à peu près volontaires; mais le chef indigène bat encore monnaie de bien d'autres façons ; toutes les fois, par exemple, qu'il reçoit un ordre à faire exécuter dans la tribu : réquisition de mulets, goum à envoyer quelque part, diffa (nourriture des hommes) considérable à porter sur un point, le plus souvent alfa (nourriture des chevaux) à fournir à un groupe de cavaliers employés par le commandement. Le chef commence, en pareil cas, par exiger beaucoup plus qu'on ne lui demande, et il donne ensuite des exemptions moyennant finance.

Chaque année le caïd distribue les terres aux cultivateurs : les meilleurs morceaux vont naturellement à ceux qui ont donné le plus d'argent pour les avoir.

Mais ce qu'il y a de plus hideux, au milieu de toutes

Digitized by Google

ces choses honteuses, le chef musulman cache des délits, des crimes même; il déjoue les recherches de l'autorité, les égare sur des innocents, quand il est suffisamment indemnisé.

Il y a encore dans le pays des habitudes tout à l'avantage du chef : au printemps, on recueille pour lui le beurre nouveau; il y a une mesure que doit remplir chaque tente; il y a aussi la quête du miel, des olives, des dattes suivant les régions, du bétail, du bois, de la laine, du poil de chameau, etc.

Les chefs arabes ont en outre des droits réguliers et considérables, qui consistent en parts d'impôts ou d'amendes, et en un certain nombre de journées de travail que leur doivent tous leurs administrés, ce qui permet de faire labourer facilement bon nombre de charrues.

Ces chefs, pour ne pas être inquiétés dans leur industrie, ou simplement par habitude, cherchent à faire accepter des cadeaux aux officiers français; ils les présentent comme des témoignages d'attention, de politesse, des preuves de dévouement, telles qu'il doit en exister entre le serviteur et son maître. Si l'officier n'a pas une roideur de principes suffisante, s'il prête l'oreille à ces suggestions captieuses, si plus tard même, allant au-devant des offres, il ordonne qu'on lui apporte, si, du poids de toute l'autorité qu'il a acquise, il exige impérieusement qu'on

Digitized by Google

lui fournisse sa part, la part du lion, nous ne voyons plus alors de limites aux scandales possibles.

Il est de toute importance, comme on le voit, de choisir ses sujets avec le plus grand soin, et de ne pas négliger les officiers connus par leur probité ; ceux-ci peuvent arriver à se décourager, et en venir à se dire : « Quoi que nous fassions, on ne nous tient compte de rien : profitons donc de la position. »

Un autre genre d'abus, très-important, selon moi, consiste dans la façon dont se rend journellement la justice dans les bureaux arabes.

Ceux-ci doivent écouter et régler toutes les plaintes qui leur arrivent des divers points du cercle ; ils ont comme moyens de répression l'amende et la prison ; celle-ci pour quelques mois au plus, et dans un local dépendant habituellement du bureau arabe. Dans divers cas bien constatés, et suffisamment graves, ils peuvent livrer les coupables au conseil de guerre ; dans d'autres circonstances plutôt politiques, il est demandé au gouvernement et au ministre un ordre de longue détention pour Alger ou pour l'île Sainte-Marguerite, sur les côtes de France.

Ces sortes de lits de justice, qui, pour moi, sont la partie la plus importante des fonctions du bureau arabe, ne sont cependant pas compris ainsi partout.

Dans quelques cercles, on désigne un des officiers nou-

Digitized by Google

veaux venus et inexpérimentés pour écouter les affaires ; autre part, on déploie un tel appareil d'intimidation, une telle rudesse d'interrogation et d'expulsion, au cas où le plaignant ne convient pas à l'officier juge, que l'on est à se demander, dans ces localités, si l'indigène a beaucoup gagné à nous avoir à la place du Turc.

Quant aux exécutions sommaires, heureusement fort rares, telles que celles dont on a beaucoup parlé récemment, on ne saurait trop se précautionner contre le renouvellement de pareilles atrocités, et surveiller les jeunes officiers qui ont surtout en vue, en faisant sauter des têtes arabes, de se faire une réputation de suprême énergie.

D'autre part cependant, il ne faudrait pas trop effrayer des conséquences d'une résolution extrême certains militaires, et il y en a beaucoup, qui, très-braves de leur personne, très-dociles, perdent complétement la tête lorsqu'ils se trouvent chefs dans une position critique, et sont presque incapables de prendre un parti.

Il faut avoir passé par ces épreuves pénibles, où, au milieu d'une contrée subitement agitée ou mal disposée, on s'est trouvé sous le coup du moindre accident ; il faut avoir senti par soi-même combien peu pesait sa propre vie et celle de ses compagnons dans la balance des éventualités; il faut avoir vu l'existence d'une troupe entière, la

Digitized by Google

tranquillité du pays, à la merci du moindre fait, l'imprécation d'un marabout, le signal donné par un berger, les plaintes d'un fuyard ou les excitations d'un énergumène ambulant; il faut avoir souffert de ces diverses péripéties avant de condamner toute espèce d'exécution sanglante.

Ce respect extrême de la vie humaine, que nous avons en France, ne saurait être transporté tout entier dans certaines parties de l'Algérie, surtout dans celles qui touchent aux frontières, aux tribus du Sahara et à celles de la Kabylie.

Je rappellerai à ce sujet un fait hors de doute : si Bouzian, l'inspiré de Zaatcha, au moment où son arrestation avortait et décidait l'insurrection, avait été tué sur place, nous aurions du même coup sauvé la vie à quelques centaines de soldats tués au feu ou morts du choléra dans cette rude campagne.

Que le magistrat se voile la face des plis de sa toge, mais qu'il ne se hâte pas trop de jeter l'anathème sur les conséquences souvent regrettables de l'emploi de la force; qu'il veuille bien se rappeler, qu'au milieu de toutes nos conquêtes morales, s'il lui est donné de faire entendre, paisiblement assis sur son siége juridique, les maximes élevées et vivifiantes de la justice, c'est que le gendarme veille sans relâche à l'entrée du sanctuaire.

Enfin un reproche grave que l'on adresse encore aux

Digitized by Google

bureaux arabes, c'est le manque de tact et d'intelligence avec lequel ils se montrent hostiles au développement de la colonisation. Cette répugnance peut avoir été motivée, dans quelques cas particuliers, par les essais malheureux de colons adonnés à tous les vices, mais n'a aucune raison de se manifester d'une façon systématique.

Remarquons toutefois que le bureau arabe n'a, en aucun cas, de *veto* à imposer ; en fait de colonisation, par exemple, il donne simplement des avis, des renseignements à l'autorité supérieure, et c'est un peu la faute de celle-ci, si ces avis et ces renseignements sont de préférence approuvés.

Pour toutes les autres parties de leurs fonctions multiples, les bureaux arabes reçoivent des ordres circonstanciés qu'ils exécutent ou font exécuter.

De tout ce qui précède, il serait dangereux de conclure que l'organisation du pouvoir doit être remaniée en Algérie, et que le temps est venu de voir surgir des institutions à peu près semblables à celles de la métropole.

Non, il est nécessaire, et pour longtemps encore, que l'autorité qui a le commandement des tribus, ait en main des pouvoirs très-larges ; l'indigène a besoin d'avoir au-dessus de lui, sous le rapport administratif, quelque chose qui ressemble à la puissance paternelle, patriar-

Digitized by Google

cale, et, tout le premier, il viendrait nous implorer pour qu'on lui rende ses chefs, si dès aujourd'hui, on le mettait en contact avec nos administrations telles qu'elles sont organisées, et telles qu'elles fonctionnent en France ou dans les villes algériennes du territoire civil. L'Arabe, ne l'oublions pas, a horreur de tout ce que nous appelons les *rouages administratifs*.

A ce propos, je me rappelle avoir vu dans nos villes du littoral africain, des indigènes venus des environs, pour quelques petites affaires très-simples à régler devant divers bureaux d'administration, fatigués de démarches infructueuses, vexés de certaines façons d'agir qu'ils prenaient pour des affronts, se rendre, au bout de plusieurs jours, au bureau arabe militaire, et là, raconter leurs déboires, en priant qu'on leur donne l'aide de quelque employé secondaire, pour les tirer d'embarras. Généralement ces individus s'étaient présentés le premier jour, aux administrations devant lesquelles ils avaient à paraître, à une heure indue; après plusieurs allées et venues malheureuses, ils s'étaient décidés à s'asseoir à terre, dès la pointe du jour, à la porte des bureaux intéressés, et à attendre l'arrivée des employés. Suivons l'un de ces indigènes dans son récit :

L'Arabe, qui s'est muni d'un petit juif interprète,

Digitized by Google

entre enfin dans le sanctuaire. On lui indique brutalement une série de grillages, par lesquels il ne voit que des visages maussades et impolis; il arrive à l'un d'eux, où un employé parcourt dédaigneusement le papier qui lui est remis, et répond bien vite par une négation, en fermant son guichet. Il manque, en effet, une signature, un visa, et l'indigène recommence ses courses dans la ville pour remplir les formalités exigées; pour chacune d'elles, les épreuves de temps précis, de fin de non-recevoir, de guichets entr'ouverts et refermés, se multiplient, et enfin, de guerre lasse, le malheureux impétrant ne se tire d'affaire qu'avec l'aide du bureau arabe devant lequel il trouve au moins à qui parler.

Au lieu de chercher à soumettre dès maintenant les indigènes, à notre régime administratif, il est préférable de remédier aux abus de l'administration actuelle du territoire arabe, et cela n'est pas très-difficile.

Il est à remarquer, en effet, que plus les cercles sont petits, mieux ils sont administrés, ou plutôt, moins il y a de suspicion dans le public envers les bureaux arabes; car dans ce cas, les chefs indigènes, les intermédiaires qu'ils emploient sont connus de la population; celle-ci sait à peu près tout ce qui se passe et il ne pourrait se produire rien de scandaleux, sans qu'aussitôt la nouvelle s'en répande de toutes parts.

Digitized by Google

Dans les cercles, au contraire, qui comprennent un vaste territoire arabe, et où fonctionnent plusieurs grands chefs musulmans ; ceux-ci et leurs agents n'apparaissent que rarement; on sait d'une manière vague qu'ils administrent à leur grand profit de nombreuses populations ; on croit, quelquefois à tort, que le bureau arabe de la localité a intérêt à laisser faire, parce que, de fait, il ne peut triompher de l'importance de la tâche, et l'opinion publique ne tarde pas à exagérer l'état des choses.

Partant de là, je pense qu'il serait nécessaire de beaucoup diminuer l'étendue des cercles et de créer de nombreux annexes ; au lieu de quarante cercles, par exemple, il faudrait arriver à avoir, dans quelques années, une centaine de ces circonscriptions ou d'annexes qui entraînent un peu moins de frais et pourraient être établis en utilisant une partie des maisons de commandement existantes.

Au lieu de vingt officiers au plus, aptes aux affaires, et suffisamment expérimentés que nous possédons en ce moment, il serait urgent d'en former cent cinquante ou deux cents ; ils sont faciles à trouver dans notre armée d'Afrique ; c'est une affaire d'autorité, avec beaucoup d'attention et un grand esprit de justice, elle aura bientôt réuni le personnel convenable.

Digitized by Google

Il est aussi besoin que la haute direction des affaires algériennes produise une sorte d'instruction circulaire, posant non-seulement des principes de gouvernement arabe, mais discutant la plupart des cas plus habituels, indiquant les voies conseillées par l'expérience. Il faudrait enfin que, chaque année, une inspection sérieuse fût faite dans les bureaux arabes, par des hauts fonctionnaires venus de la métropole, ainsi que cela se pratique pour tous les services de l'armée, quoiqu'aucun d'eux, en Algérie du moins, n'ait plus d'importance que l'administration des indigènes.

Il existe bien une décision ministérielle qui prescrit une inspection générale annuelle pour les bureaux arabes, mais c'est uniquement au point de vue des tableaux d'avancement à établir pour le personnel.

Le général commandant une province est l'inspecteur général de ses bureaux arabes.

Il délègue les commandants de subdivision; ceux-ci, le commandant supérieur de chaque cercle.

Or, comment admettre que le commandant d'un cercle, dans le compte qu'il a à rendre de l'administration de son bureau arabe, c'est-à-dire d'un service qu'il doit surveiller et diriger, puisse dire autre chose, sinon que tout est pour le mieux.

Le contrôle est illusoire. Les colonels ne sont jamais

Digitized by Google

chargés, que je sache, de l'inspection de leur propre régiment.

Nous n'avons fait qu'indiquer ces dernières pensées ; car ce n'est point ici le lieu de s'occuper à fond de questions trop graves pour ces simples récits.

Ajoutons, pour conclure, quelques mots du personnel des bureaux arabes.

Ce personnel a compté longtemps et compte encore, nous aimons à le croire, dans son sein l'élite des officiers de l'armée d'Afrique ; aussi, nouveaux maires du palais, sont-ils en général, plus intelligents, plus foncièrement aptes, plus actifs surtout que leurs chefs immédiats.

Il y a plus de facilités, du reste, pour le recrutement des bureaux arabes que pour celui des commandements supérieurs, car ceux-ci exigent avant tout un certain grade qui permette l'autorité sur les troupes stationnées dans le cercle, tandis que le dernier des sous-lieutenants français peut commander des khalifats indigènes : il n'y a là aucune difficulté légale.

Mais cet état de choses tend à se modifier ; un assez grand nombre d'officiers, sortant des affaires arabes, commencent à arriver aux commandements supérieurs, et, dans ce cas, l'ordre naturel est rétabli ; le chef nominal du pays est alors aussi le chef réel ; le directeur

Digitized by Google

des affaires arabes n'est plus qu'un personnage secondaire, ainsi que cela devrait être partout.

En résumé, si, sur quelques points, l'opinion publique est fort préoccupée de certaines allures mystérieuses dans la direction des choses, nous croyons qu'une bonne partie des bureaux arabes méritent des éloges ; et si, pour les emplois supérieurs de l'administration indigène, pour les fonctions qui peuvent s'exercer dans le calme du cabinet, l'armée n'a pas le privilége, plus qu'une autre classe de fonctionnaires, de fournir les sujets convenables ; au moins, pour les relations directes avec l'Arabe, je ne puis croire qu'ailleurs mieux que dans l'armée, on puisse trouver l'habitude du commandement et des fatigues, la bravoure, le désintéressement, le généreux dévouement si nécessaires à ceux des enfants de la France que nous mettons en contact avec les populations africaines de notre colonie.

Je rappellerai en terminant que, sur une quarantaine d'officiers que j'ai personnellement connus dans les affaires arabes, sept ont été tués au feu en Algérie, six sont morts de maladie ou d'accident, en plein exercice de leurs fonctions ; sept, à ma connaissance certaine, et probablement un plus grand nombre, ont été blessés. Tout ce sang, les fatigues, les veilles de ceux de ces fonctionnaires, sérieusement voués à leur tâche, les travaux

Digitized by Google

divers qu'ils ont entrepris, les documents innombrables qu'ils ont amoncelés, composent des états de service comme il est donné à peu d'administrations d'en présenter, et que peuvent revendiquer avec orgueil certains bureaux arabes.

Digitized by Google

APPENDICE

I

Une suite de malentendus.

Il est curieux de jeter un coup d'œil rétrospectif sur une série de malentendus, qui, sous diverses formes, n'ont cessé de se produire, en Algérie, dans les relations, soit générales, soit privées, entre la race victorieuse et la population vaincue.

En 1830, le croirait-on, tous les documents mis à la disposition du commandant en chef de l'expédition, tous les renseignements fournis par nos corps savants, en 1830, presque hier, n'avaient pu donner que très-peu d'indices utiles sur la nature de l'ennemi que l'on allait ren-

Digitized by Google

contrer, ses façons de combattre, son organisation. Quelle serait la conduite probable des populations? on ne s'en doutait pas ; comment étaient-elles gouvernées habituellement, quels étaient les terrains sur lesquels on était appelé à opérer? tout cela était à peu près inconnu de nous et concernait cependant un pays qui s'étend en face du nôtre, de l'autre côté de la Méditerranée, à 200 lieues à peine de nos ports.

Toutefois nos bibliothèques sont fort riches en travaux considérables qui traitent des noms de certaines peuplades de l'Afrique centrale, qui développent de longues discussions sur les divers Nils, les lacs supposés, les origines des noms, leurs orthographes probables, etc., certains chapitres sont peut-être relatifs à notre Algérie, mais on peut juger combien d'éclaircissements ils ont apportés dans la question quand on constate ce fait étonnant, qui serait certainement révoqué en doute s'il n'était établi par des pièces authentiques :

Le général en chef, se rappelant l'effet produit une première fois sur les Romains, par les éléphants de Pyrrhus, et préoccupé de l'existence de nombreux dromadaires chez les Arabes, s'attendit à voir fondre sur son infanterie des escadrons de chameaux furieux, il crut, en conséquence, devoir prévenir ses troupes de ne point s'émouvoir de cette attaque lorsqu'elle se présenterait.

Digitized by Google

Nos fantassins attendent encore ces charges terribles de dromadaires.

Quelles idées confuses avait-on donc sur ce pays? peut-être y avait-il dans ce dernier fait un aperçu exagéré de ce qui se passe chez les Touâreg, les pirates du grand Sahara.

Quoi qu'il en soit, nos troupes, un peu étonnées d'abord, non pas des charges de chameaux, mais des cris sauvages et des gestes féroces des Musulmans, sont victorieuses à Staouëli, et ne tardent pas à prendre Alger, dont elles chassent les Turcs.

C'est ici surtout que commencent les hésitations, les signes de l'ignorance la plus profonde de notre part; qu'allait-on faire vis-à-vis de cette nation que les Turcs gouvernaient mal, mais sur laquelle ils avaient cependant une certaine autorité? On se hâta de proclamer que les Français respecteraient les propriétés, les mœurs, la religion de leurs nouveaux sujets, mais ceci ne fut guère connu que des gens d'Alger et des environs.

Sur ces entrefaites, les populations des tribus, dirigées par leurs chefs habituels, avaient supprimé toute relation avec l'autorité centrale, et attendaient les événements.

Tout dépendait à ce moment de la façon dont on se présenterait aux habitants du pays; avec deux ou trois

Digitized by Google

combats brillants et un peu d'habileté politique, nous eussions eu chance de recueillir promptement l'héritage du Turc. Mais à la façon dont on commença les relations, à cette inhabileté forcée de l'Européen, appelé brusquement à manier des choses de cette sorte, et qui maladroitement hésite à demander ce que les populations sont habituées à donner sans conteste, et semble, au contraire, exiger ce qui paraît exorbitant aux gens du pays, les habitants de la tente comprirent promptement à qui ils avaient affaire; ils sentirent que nous n'étions pas en mesure de les gouverner, que nous avions beaucoup de chemin à parcourir pour y arriver, et que les tribus auraient tout le temps de consolider leur indépendance.

Cependant un cercle de feu entourait nos avant-postes de la banlieue d'Alger; journellement des hommes étaient tués; cela ne pouvait durer. On songea à se montrer un peu dans le pays, à faire quelques marches dans la Mitidja. Comme source de renseignements, on n'avait alors que des juifs ou citadins qui, n'étant jamais sortis de la ville, ne pouvaient nous être utiles, mais qui, menteurs et voleurs à la fois, exploitèrent indignement notre ignorance.

C'est l'époque des combats avec ce qu'on appelait les Bédouins ou les Hadjouthes; pendant quelques années on ne voit que ces dénominations dans les bulletins. On

Digitized by Google

prend Blida et on occupe, dans la Mitidja, une infinité de postes malsains que quelques groupes d'indigènes, parfaitement libres de leurs mouvements, tiennent en échec, en venant de temps à autre décharger leurs armes sur nos revêtements, et riant sans cesse de la stupidité qui nous faisait nous enfermer dans nos redoutes avec des troupes suffisantes pour la conquête du pays.

Même état de choses se produisait aux environs d'Oran et de Bône; on faisait campagne en traînant des prolonges et des canons; il fallait chaque jour tracer des chemins, on avançait à peine de quelques kilomètres par vingt-quatre heures; les Arabes avaient le temps de se réunir de tous les points de la contrée et nous accablaient.

Cependant l'expédition de la Tafna qui inaugurait un nouveau système de guerre, la prise de Constantine, les combats amenés par les ravitaillements de Médea et de Miliana commencèrent à porter haut notre renommée guerrière.

Les indigènes pensaient qu'il était malheureux que des hommes aussi bien doués sous le rapport militaire fussent d'une si grande ignorance en matière de commandement administratif et de direction politique des affaires; car nous n'avions encore fait que des essais malheureux; je parle, bien entendu, à un point de vue très-général, et comme effet produit sur les masses arabes. Nous n'a-

Digitized by Google

vions point encore, comme disent les vieux mekhazenia (serviteurs de l'Etat) acquis le *coumpass* (savoir-faire).

De notre côté nous étions persuadés qu'il n'y avait absolument rien à faire avec cette race de sauvages, qu'ils étaient traîtres, lâches, menteurs, voleurs et qu'il était impossible de pouvoir jamais s'entendre avec eux.

La lutte armée continuait, et bientôt arriva l'époque à laquelle on fut le plus près de s'entendre des deux côtés, parce que des deux parts on était dans le vrai, j'entends la période qui marque le commencement réel de soumissions de la grande majorité des tribus de 1842 à 1845.

La guerre d'Afrique, constituée enfin comme elle devait l'être pour devenir fructueuse, avait donné de magnifiques résultats; les tribus fatiguées, battues de toute part, avaient soif de repos et demandaient surtout de la tranquillité; elles n'avaient aucune arrière-pensée mauvaise. De notre côté on avait fait des progrès en aptitude au maniement des choses indigènes; on saisit adroitement cette occurrence, et l'on présenta aux populations la paix sous la forme qui seule devait être irrésistible pour elles ; on les réinstallait sur leur territoire avec leurs anciens chefs et tous leurs usages ; on leur demandait seulement un impôt modéré, qui nous serait remis au lieu d'être versé au trésor turc, et à côté de cela on promettait oubli entier du passé, abstention complète de l'auto-

Digitized by Google

rité française dans l'intérieur des tribus; des rapports généraux avec les chefs devaient seuls nous lier aux populations.

C'était là, en effet, ce qu'il y avait alors de mieux à faire, de seul réellemement praticable et utile à notre avenir dans le pays.

C'est encore sur ces bases qu'est établie la domination tranquille que nous exerçons en Algérie, et qui n'a été troublée de distance en distance que par suite, soit des excitations du héros national, l'émir Abd-el-Kader, ou des prédications de quelques fanatiques, soit des mécontentements locaux produits par des agents inhabiles et corrompus.

Mais on en est resté là, et le malaise ne peut tarder à se produire, parce que, grâce à notre initiative progressiste, les situations ne peuvent demeurer longtemps stationnaires. Le point de départ était excellent, mais bien des questions étaient alors laissées de côté, qui doivent être traitées aujourd'hui. Les tribus très-éloignées de nos centres de population sont encore vis-à-vis de nous ce qu'elles étaient il y a quelques années, mais les groupes d'habitants plus rapprochés de notre rayon d'activité commencent à être tracassés, inquiétés, non pas directement peut-être, mais par des craintes vagues, des intrigues, un certain courant d'idées qui se sent mieux qu'il

Digitized by Google

ne se définit. Bref, ils craignent qu'on leur enlève leurs terres, et il est important de les rassurer en prenant nous-mêmes l'initiative, en nous hâtant d'assigner en toute propriété aux tribus inquiètes une partie de leur territoire et d'améliorer, par certains travaux, cette partie, en dédommagement de celle qu'on leur prendra. Il devrait y avoir tout un service public uniquement occupé de cette mission; elle en vaut la peine, car il y a là, ne l'oublions pas, un intérêt fort grave en notre présence, et si, pour l'avoir négligé, un souffle d'insurrection venait à agiter en masse toutes les populations indigènes de l'Algérie, nous ne reprendrions pas le dessus sans éprouver de grandes pertes de toutes sortes. C'est là une affaire de tact; en prenant certaines précautions, on peut sans danger enlever le plus à l'indigène et l'on risque de l'exaspérer en lui ôtant le moins d'une façon inhabile.

Nous avons malheureusement une tendance à vouloir régler ces choses au point de vue légal; nous recherchons dans les textes des anciens papiers des Beys, dans les privilèges accordés ou enlevés, à mettre d'accord notre intérêt et certains documents anciens; nous nous inquiétons trop, en un mot, d'une apparence de légalité. Ce n'est point ainsi, selon moi, qu'il faut envisager le problème. Nous devons nous mettre franchement en présence de chaque groupe de population et chercher les moyens de

Digitized by Google

restreindre son territoire sans le mécontenter, et indépendamment des preuves écrites existantes encore, et dont la production, du reste, ne saurait suffire pour nous déterminer en présence des besoins, soit réels, soit factices de la population indigène.

D'autre part, l'élément européen cherche à s'étendre, et nous devons faciliter cette expansion, puisqu'en définitive c'est le but de la conquête ; mais les tentatives réellement sérieuses doivent seules être prises en considération.

On n'a malheureusement que trop vu jouer, surtout il y a une douzaine d'années, la comédie de l'*obstacle à la colonisation*, dont voici le résumé :

Un Monsieur arrivait de France avec de nombreuses lettres de recommandation; il se promenait dans la Mitidja, et jetait son dévolu sur une terre à sa convenance, habitée et cultivée pour le moment par une famille arabe et ses aides. Le futur colon demandait ce terrain et faisait une fort belle théorie dans laquelle il prouvait que la famille indigène était le seul obstacle à la colonisation et qu'il fallait l'expulser. Il réussissait, et un beau jour on signifiait à l'Arabe qu'il devait abandonner le pays qu'il était habitué à cultiver et aller prendre possession d'un autre terrain à huit ou dix lieues de là, dans une région toute différente. Le musulman ne pouvait se décider à

Digitized by Google

s'expatrier ; c'était là que l'attendait le concessionnaire; après maints pourparlers le Français laissait sur sa terre l'ancien cultivateur en lui demandant une redevance beaucoup plus forte que l'impôt payé antérieurement à l'Etat. Qu'y avait-il de changé dans le pays? rien; l'Etat perdait une part d'impôt, l'indigène payait beaucoup plus, au bénéfice d'un Monsieur qui, les choses réglées, revenait en France, crier qu'on ne pouvait rien faire en Afrique,

Dans les relations journalières entre Européens et indigènes, le malentendu entre les deux races que nous avons vues en quelque sorte dominer l'histoire algérienne n'a pas encore cessé; chaque fois qu'un mauvais procédé est constaté d'une part ou de l'autre, au lieu de l'attribuer simplement à l'individu coupable, on en fait une affaire de race et je crois qu'au total il y a autant de torts d'un côté que de l'autre.

Les commerçants qui achètent maintenant de l'huile aux Kabyles par exemple ne savent pas lorsqu'ils sont trompés par des mélanges frauduleux, que les premières relations avaient été très-loyales avec les montagnards, mais que nos trafiquants, représentant sur place les maisons de commerce de la métropole, se sont hâtés d'enseigner à nos trop confiants Kabyles comment on pouvait s'entendre pour tromper le négociant de France, et

Digitized by Google

comment on pouvait faire des bénéfices de compte à demi.

Donnons plus souvent de bons exemples dans la pratique et prodiguons moins les leçons de morale en théorie, les choses n'en iront que mieux.

Que l'entente commence donc une bonne fois, et nous verrons notre colonie se transformer comme par enchantement.

Digitized by Google

II

Quelques mots de colonisation et des publications relatives à cette question.

L'Algérie, on ne saurait le nier, est à peu près inconnue en France; tous les problèmes qui l'intéressent sont lettres closes pour la grande majorité du public qui cherche à se tenir au courant de toutes les questions d'actualité. Quand on veut s'expliquer cet état de choses assez extraordinaire dans un pays comme le nôtre, muni de tant de moyens d'observation et de publicité, et à propos d'une vaste contrée, située à peine à deux cents lieues de nos côtes méridionales, occupée, depuis plus de vingt-cinq ans, par des armées françaises de 50 à 60,000 hommes en moyenne, et une population européenne qui dépasse en ce moment 160,000 âmes; on ne tarde pas à

Digitized by Google

reconnaître que cette ignorance, si pernicieuse pour nos intérêts algériens, est précisément produite par ceux-là mêmes dont la mission semblerait devoir être d'éclairer l'opinion publique. Ce sont en effet les publications qui surgissent de temps en temps depuis une vingtaine d'années, au sujet de l'Algérie, qui ont entretenu chez le public un amas confus des idées les plus contradictoires et les plus absurdes.

On comprend facilement que les individus qui sont le plus à même de mettre en lumière les questions algériennes soient, par leur position et leurs occupations, éloignés de remplir cette mission au bénéfice général; mais, si cette abstention est déjà chose fâcheuse par elle-même pour la production des éclaircissements de toute sorte dont notre génération est surtout avide, elle est bien autrement regrettable lorsqu'en place des travaux qui nous font défaut, nous avons à enregistrer les élucubrations de gens dont, il est vrai, le métier est d'écrire, mais qui, en traitant un sujet qu'ils connaissent peu et qui cependant touche à des intérêts considérables d'avenir pour le pays, portent préjudice à une cause que précisément ils proclament vouloir servir. En ajoutant ainsi chaque jour un contingent nouveau d'opinions erronées, à l'ensemble de celles qui existent déjà, ils ne font qu'alimenter la perturbation des notions actuelles, et retardent d'autant

Digitized by Google

l'extension des aperçus clairs et vrais dont demande à être entouré le problème algérien.

L'apparition des documents dont je parle est, de plus, habituellement suivie d'une appréciation de la presse périodique, établie toujours au point de vue de l'esprit de parti. Nos publicistes, en cas semblable, consacrent généralement quelques mots à l'ensemble de l'ouvrage examiné, mais dans le but unique d'amener quelques phrases relatives, soit à la nécessité de favoriser le développement des libertés, soit au contraire à l'urgence de surveiller l'extension des idées révolutionnaires; et, quand on considère à propos de quoi et comment arrivent le plus souvent ces phrases à effet, on ne peut s'empêcher de déplorer cette sorte d'abus. Ou je me trompe grandement, ou ce n'est point là éclairer l'opinion publique. Avec cette perpétuelle préoccupation d'aboutir à une déclaration de principes, déjà mille fois répétée d'autre part, les études que l'on présente sont faites sans esprit de suite, sans netteté; après une série d'observations, quelquefois bien entamées, on tombe tout à coup dans l'ornière; on croit suivre un ordre logique d'idées, et on sort de la question; on se fourvoie dans un dédale d'arguments qui portent à faux, toujours à faux, et on finit par créer simplement une cause nouvelle de confusion dans un milieu déjà fort obscurci et embarrassé.

Digitized by Google

Une des erreurs les plus générales est d'attribuer à certaine institution ce qui n'est imputable qu'aux individus, et, au contraire, de mettre en jeu les individus toutes les fois que l'institution seule devrait être en cause; ou bien encore, à prendre l'accessoire pour le principal, et réciproquement. Puis, selon les temps, on adopte une idée quelconque que l'on met sans cesse en avant en l'appuyant des raisons les plus propres à la faire rejeter de ceux même qui seraient portés à l'accepter présentée comme il conviendrait.

Il y a surtout une classe d'individus qui contribuent grandement à égarer l'opinion publique en ce qui concerne l'Algérie; ce sont ceux qui, s'imaginant un beau jour qu'ils peuvent, sans crédit, sans antécédents, sans rien autre chose que beaucoup d'assurance, entreprendre de belles affaires dans la colonie, ramassent quelques noms de financiers, et viennent en Afrique se présenter aux autorités, qu'ils espèrent éblouir et entraîner facilement. Ils ont reçu, disent-ils, de la part des capitalistes les plus connus, des offres de nombreux millions, mais ils ne veulent les accepter que s'il leur est fait à eux-mêmes en Algérie des avantages considérables; ils peuvent tout entreprendre; ils demandent tout ce qui peut être donné : mines, forêts, concessions de terre, et finissent leurs discours par les grands mots : civilisation, pro-

Digitized by Google

grès moral, progrès matériel, mission providentielle, etc., faisant naturellement opposition à barbarie, misère, avilissement, etc. Comme après tout les détenteurs de l'autorité ont bien quelques-unes des qualités nécessaires à leur rôle, ils ne tardent pas, après un certain nombre d'objections sérieuses, à voir à qui ils ont affaire, et à débouter nos demandeurs. Ceux-ci, mesurant dès lors leur animosité à leur déception, ne cessent de colporter partout les opinions les plus erronées sur cette pauvre Algérie.

Avec un peu de persistance, le public aurait bien vite fait justice des arguments produits de temps à autre par une partie de la presse, et des idées émises par ses organes. Ainsi pendant une certaine époque, à écouter les publicistes, il ne fallait point étendre notre occupation algérienne; il était inutile de guerroyer avec les tribus; on pouvait bien se contenter seulement d'une certaine zone, en dehors de laquelle on laisserait les indigènes faire ce qu'ils voudraient. L'expérience a démontré qu'il fallait absolument avoir tout ou rien en Algérie; mais, continuons. La conquête à peine achevée à peu près, et non suffisamment assurée, il fallait se hâter de concéder de vastes terrains, il fallait appeler le plus tôt possible nos administrations civiles, notre organisation de France; oh! disait-on, si l'on installait des préfectures, des tri-

Digitized by Google

bunaux, des mairies, alors on verrait de tous les points de l'Europe se précipiter sur la rive africaine des flots de population ; on aurait sur le marché algérien des masses de capitaux encombrants. Plus tard, lorsque le moment en fut venu, ces progrès se sont accomplis, mais les flots de population n'ont pas paru, les capitaux n'ont causé aucun encombrement. Toutefois ceux des écrivains qui avaient préconisé trop tôt cet état de choses, lequel, selon eux, devait amener des résultats si extraordinaires, loin de se tenir pour battus, en présence du peu d'importance des améliorations effectivement produites dans la colonie, se rejettent sur un autre ordre d'idées.

Une fois, par exemple, c'est la vente des terres faisant partie du domaine de l'Etat ; si l'on vendait les terres, écrit-on, de toute part on verrait arriver, etc. On a mis des terres en vente ; elles ont été adjugées à bas prix en présence de peu de concurrents, et même des indigènes, résultat non prévu, et qui contredit singulièrement les opinions courantes sur l'inintelligence des natifs, en matière d'exploitation du sol, sont restés adjudicataires ; à ce propos, j'ajouterai qu'il a été demandé, dans certains journaux, que les indigènes ne fussent pas admis à surenchérir : étonnante leçon d'égalité et de liberté !

Il y a quelques années, on prônait beaucoup l'exem-

Digitized by Google

ple des Anglais aux Indes. « Ah! si on avait su faire, écrivait-on, comme les Anglais dans l'Indoustan, avec leurs cipayes, leurs résidents, leur extrême habileté, etc., que de beaux résultats n'aurait-on pas obtenus? mais les Français ne savent pas coloniser. » On avait beau objecter à ces raisonnements spécieux, en Algérie même où ces questions sont mieux comprises, que l'établissement britannique dans l'Inde, était un magnifique édifice de carton élevé sur du sable; que le plus simple accident pouvait un beau jour remettre tout en question dans ce pays. On n'en voulait rien croire.

Mais jugez de l'énergie des convictions, depuis quelque temps on trouve dans les mêmes journaux, qui portaient si haut le système anglais, des phrases telles que celles-ci :

« Nul doute que si nos voisins avaient su se con-
» duire dans l'Inde comme nous en Algérie, s'ils s'é-
» taient un peu plus mêlés aux populations, s'ils avaient
» témoigné plus de sympathie à ces dernières, ils eus-
» sent par là évité, etc. »

Il y a un autre argument qui dure depuis très-longtemps et est encore en pleine vigueur; il consiste à répéter que chaque année des milliers d'émigrants se rendent en Amérique, terre de la liberté, et que ces mêmes émigrants iraient volontiers en Algérie, s'ils étaient sûrs d'y

Digitized by Google

trouver les mêmes garanties de liberté civile et politique que dans le nouveau monde.

Je ne crois point à la complète solidité de cette argumentation. Ce qui attire si puissamment en Amérique les populations décidées à émigrer, c'est qu'elles doivent y trouver des espaces immenses disponibles pour le premier arrivant; elles savent qu'elles auront immédiatement de bonnes terres vacantes, des forêts, des rivières profondes à leur disposition, et qu'en se mettant résolûment à l'œuvre, elles pourront en quelques années se créer un établissement complet, s'assurer une existence meilleure que celle qu'elles abandonnent. C'est là surtout, selon nous, ce qui doit séduire des gens qui, pour songer à l'émigration, doivent avoir dans le caractère quelque chose d'un peu aventureux ; c'est bien plutôt cela, en tout cas, que l'assurance de pouvoir aller, venir, écrire, parler, voler, etc. Or, des espaces à livrer aux premier débarquants, l'Algérie n'en a pas, et elle n'en aurait pas, même si elle était gouvernée ou administrée par les écrivains au sujet desquels nous écrivons ces lignes. Il y a, sans nul doute, à céder à la colonisation des terrains beaucoup plus étendus que ceux dont elle dispose en ce moment, mais pas assez pour pouvoir en attribuer à volonté au gré des premiers venus.

Il ne faut pas omettre que notre Algérie est si proche

Digitized by Google

de la France, les relations avec elle sont si faciles, les correspondances si rapides, que tout ce qui arrive à nos colons est su immédiatement. Nous connaissons en détail leurs pertes, leurs misères ; nous pouvons à tout instant dresser leur situation ; mais en Amérique, qui sait au juste ce que deviennent les nombreux colons qui y débarquent de toute part ? On cite des exemples de réussite, mais on ne nous parle pas des insuccès; dans quelle proportion sont ceux-ci vis-à-vis de ceux-là, c'est ce qui n'a jamais été établi avec soin. Peut-être, un de ces jours, quelque chronique révélatrice viendra-t-elle modifier bien des croyances, peut-être quelque nouvelle madame Beecher Stowe dissipera-t-elle bon nombre d'illusions.

Il est de mode en ce moment, dans une certaine partie de la presse périodique, de réclamer la disparition de l'autorité militaire de l'Algérie, et cela, en mettant en avant des idées de liberté qui n'ont que faire ici. Cette façon de présenter les choses n'est bonne qu'à prolonger le débat, car d'autre part on répondra par des raisonnements également hors de propos ou même par des faits ; ainsi, il sera facile de faire voir que les établissements qui ont le mieux réussi en Algérie, se sont fondés sous la tutelle de l'autorité militaire, et la discussion peut s'éterniser.

Nous désirons peut-être moins que personne la perpé-

Digitized by Google

tuation du pouvoir militaire dans notre colonie ; mais, si nous avions à demander son amoindrissement, nous dirions simplement que l'autorité civile par sa nature même est plus abordable, se laisse plus facilement discuter, et, par ses tenants et aboutissants, est plus réellement intéressée à la prospérité du pays, plus à même de s'éclairer en ce sens ; tandis que les chefs militaires s'enferment habituellement dans un cercle d'idées, à travers lequel il est difficile de faire brèche.

Il ne faut du reste pas attacher une grande importance à ces récriminations contre une administration ou une autre ; ce serait là amoindrir singulièrement la question. Eh quoi ! le succès de la colonisation algérienne, c'est-à-dire la création d'une nouvelle France presque aussi étendue que son aînée, et située tout proche d'elle, sur l'autre rive du lac méditerranéen, dépendrait d'une administration quelconque ; il suffirait d'un certain nombre d'employés de l'Etat pour faire échouer une entreprise nationale, à la fois glorieuse et utile. Ne le croyons pas; soyons au contraire persuadés que le jour où l'autorité gouvernementale dira impérativement, je veux; militaires et civils s'empresseront à l'envi d'acquiescer et ne montreront peut-être que trop de zèle.

Si donc, jusqu'à ce jour, le mouvement est lent, le progrès peu rapide, c'est que, pensons-nous, l'initiative

Digitized by Google

supérieure ne s'est pas suffisamment fait sentir ; et cela probablement, parce que jusqu'à présent personne, pas plus parmi les écrivains de la presse journalière que chez les employés de l'Etat, n'a produit une idée propre à résoudre promptement la question algérienne.

On sait que cette grande affaire se réduit à ceci : attirer en Algérie des bras et des capitaux ; et si aucun des projets présentés jusqu'à ce jour n'a paru propre à produire ces résultats, l'entreprise des voies ferrées, en ce moment à l'étude, semble enfin appelée à faciliter la solution du problème. Elle amènera en tous cas des bras nouveaux en grand nombre, et nécessitera l'emploi de capitaux très-considérables, eu égard à la situation financière de l'Algérie.

Tout porte à croire que le mouvement ainsi imprimé à la colonisation par ces importants travaux prendra une rapide extension ; les personnes appelées forcément en Algérie pour la construction et l'exploitation des chemins de fer, se trouvant à même de juger sur place des nombreux besoins industriels du pays, rechercheront et réuniront des capitaux qu'elles sauront faire fructifier, et la confiance commencera à remplacer cette indifférence invincible qui accueillé actuellement toute tentative d'entreprise en Algérie.

Les bras et les capitaux étant trouvés, il y aura de plus

Digitized by Google

à résoudre une question d'un intérêt tout à fait majeur pour compléter la solution du problème algérien ; c'est le partage des terres fait de façon que, pendant de longues années encore, l'émigration européenne ait des terrains à sa disposition au fur et à mesure de son augmentation, et que les entreprises industrielles ou agricoles qui s'organiseront dès le commencement des travaux de chemins de fer trouvent aussitôt le terrain qui leur sera nécessaire. Nous touchons au *cantonnement des Arabes*.

Cette importante opération, dont la presse périodique a dit quelques mots, consiste à prendre aux tribus indigènes une partie des terres dont elles jouissent aujourd'hui pour les mettre à la disposition de l'Etat, celui-ci devant ensuite attribuer ces terrains à la colonisation. C'est là ce qu'on appelle le cantonnement ; il est décidé en principe ; sur quelques points même il est commencé, mais dans des proportions très-restreintes.

Ce serait ici le cas de faire remarquer combien la partie de la presse militante, qui voit toujours dans les questions algériennes un thème d'attaques contre les diverses branches administratives du gouvernement, se montrerait réellement utile si elle contrôlait avec activité et surtout avec discernement, ces mêmes administrations dans l'exercice détaillé de leurs fonctions. La plupart des organes quotidiens de la publicité ont parlé du cantonne-

Digitized by Google

ment, entre autres choses, il y a quelques mois, mais dans des termes qui sembleraient faire croire qu'il s'agit là d'une mesure aussi facile à accomplir que, pour leurs rédacteurs, un article de journal à composer ; et cependant, il ne faut pas se le dissimuler, voici en résumé quel est l'ensemble de cette vaste opération.

Il faut par elle, de proche en proche et sans désemparer, sur un territoire de deux cent quarante lieues de longueur et de trente à quarante de largeur, étudier, lever, décrire les parcelles de terrain, dans une contrée où quelques points seulement sont déterminés topographiquement, et où rien n'existe de ce qui pourrait ressembler à notre cadastre. Il est ensuite de première importance d'examiner avec le plus grand soin la position de chaque tribu et fraction de tribu, et lui attribuer d'une manière définitive une partie de son territoire, après avoir étudié tout ce qui a rapport aux besoins réels de la population indigène, à la qualité des terres, leur étendue, les moyens de communication, l'opportunité des mesures à prendre, la disposition dans un sens ou dans un autre des parcelles destinées aux Européens ou aux indigènes.

C'est là une besogne considérable ; en ce moment, elle est confiée aux bureaux arabes, qui, déjà accablés des travaux habituels nécessités par leur mission si complexe,

Digitized by Google

ne voient dans l'opération du cantonnement qu'une œuvre accessoire pour eux. Aussi n'a-t-on pas connaissance que le partage des terres fasse quelque progrès, et c'est là une des entreprises que la presse devrait demander avec instance à voir poursuivre d'une manière efficace, et surtout ne devrait point perdre de vue qu'elle ne soit menée à bonne fin.

Dès à présent, l'on peut s'étonner à bon droit de ce qu'il n'y ait pas un ensemble de fonctionnaires, tirés momentanément des diverses administrations, ou créés tout exprès et chargés de la mission unique et spéciale d'opérer le cantonnement, qui, partant des environs de nos centres de population européenne, s'étendrait progressivement et devrait, dans une limite de temps fixé, avoir atteint les confins du Tell.

Et maintenant concluons. Des bras nombreux et des capitaux suffisants ayant été obtenus, le cantonnement régulier leur ayant livré de vastes étendues territoriales, soyons certains que par ce fait seul l'autorité militaire aura perdu à peu près toute son importance ; elle s'effacera forcément avant même qu'il soit besoin de restreindre ses prérogatives ; les institutions de la métropole s'implanteront d'elles-mêmes ; et le meilleur, le plus sûr moyen de hâter leur installation, c'est de faire aboutir d'abord les questions importantes dont nous avons entre-

Digitized by Google

tenu le lecteur, sans se préoccuper aucunement du plus ou moins de pouvoir des autorités algériennes, ni des individus qui en sont revêtus.

FIN DE L'APPENDICE.

Digitized by Google

TABLE

—

AVANT-PROPOS. 1
Ce que c'est qu'un bureau arabe. 3

LIVRE Ier. — MŒURS.

I. Affaires de justice. — Anecdotes diverses. . . 17
II. Les Marabouts. — Excursions dans les tribus. — Causeries arabes. 43
III. Défauts des indigènes. — Inertie. — Fourberie. — Présomption religieuse. — Exactions des chefs. 60
IV. Qualités des indigènes. — Hospitalité. — Charité. — Déférence. — Intelligence. — Sentiment du juste. — Comédie. 74
V. De la femme dans les villes. — Au point de vue religieux. — Dans les tribus. — Son importance réelle. — Son avenir. — Amours. — Anecdotes. 91

LIVRE II. — DU PROGRÈS CHEZ LES INDIGÈNES.

I. Procédés de l'autorité. — Habitation fixe. — Tente. — Embryon d'un centre de population. — Discussion. 119
II. Exemples divers. — Maison. — Cotisation. — Coton. — Forêts. — Vaccine. — Anecdotes à ce sujet. 134
III. Manque de direction dans le commandement. — Variabilité. — Aspect des colons. — Leurs prétentions. — Fonds enfouis disponibles. . . 148

Digitized by Google

LIVRE III. — GUERRE.

I. Guerre Française. — Composition d'une colonne. — Expédition dans le Sud. — Marches forcées. — Sirocco. — Privations. — Anecdotes. — Marche dans le Tell. — Grandes pluies. — Maladies. — Anecdotes diverses. 159

II. Guerre Arabe. — Commandement des goums. — Courage arabe. — Position critique. — Retour d'une grande razzia. — Petit coup de main sur les Chouchaoua. — Les Nahdi au combat. — Samou le vieux Mekhrazeni. 187

LIVRE IV. — POLITIQUE.

Nos antécédents politiques vis-à-vis des indigènes. — Effets de la loyauté. — Ma canne. — Retour de Mioud.—La fable du loup et de l'agneau, ou la razzia de pied ferme. 221

CONCLUSION.

Des bureaux arabes actuels. — Abus possibles. — Nécessité chez les indigènes du pouvoir tel qu'il est constitué.— Améliorations à proposer.— Personnel des affaires arabes. 241

APPENDICE.

I. Une suite de malentendus.. 261

II. Quelques mots de colonisation et des publications relatives à cette question. 272

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Typographie Arbieu.

Digitized by Google

VOYAGE

AUX

VILLES MAUDITES

Cité maudette

Digitized by Google

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 13, rue Breda.

Digitized by Google

ÉDOUARD DELESSERT

VOYAGE
AUX
VILLES MAUDITES

SODOME — GOMORRHE — SEBOIM — ADAMAH — ZOAR

UNE NUIT DANS LA CITÉ DE LONDRES
UNE SOIRÉE DE HACHICH A JÉRUSALEM

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées

1857

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

VOYAGE

AUX

VILLES MAUDITES

O quid solutis est beatius curis?
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi, venimus larem ad nostrum,
Desideratoque adquiescimus lecto.
CATULLUS.

Juin 1851.

A MADAME ***.

Oui, madame, c'est une douce chose de retrouver, après huit mois d'absence, son appartement en bon ordre, de revoir à leur place ses pantoufles et sa robe de chambre, de rentrer dans une atmosphère connue, et de penser qu'on va coucher dans un lit confortable; mais je ne puis vous dire combien, lorsque

Digitized by Google

ce premier élan d'amour domestique est un peu apaisé, on se sent pris de souvenirs vifs et poignants des endroits qu'on a visités, au milieu des dangers et des fatigues, et combien on les regrette : cette réflexion, je l'ai faite encore bien loin de mon intérieur et de ma famille; c'était en voyant s'éloigner derrière le sillage du *Caire* la côte de Malte, et disparaître dans un horizon déjà gris les murailles prosaïques de ses fortifications aujourd'hui anglaises. Appuyés avec Saulcy contre un bastingage, nous regardions le ciel nuageux et obscur. Nous étions silencieux, ce qui nous arrivait rarement : non que nous eussions à ce moment des idées poétiques, et je ne dis pas ceci par parti pris, c'est un pur mouvement de triste franchise, mais nous faisions ensemble intérieurement la réflexion suivante : « Je suis bien fâché d'avoir quitté la Syrie; le ciel y était plus beau. » Cette réflexion fut bientôt après exprimée par mon ami, qui me dit paisiblement :

— Il fait froid sur le pont. Quel vilain climat! Je descends dans la cabine, viens-tu?

Voilà comment, pour la première fois, j'ai regretté la Syrie et pourquoi je veux me la rappeler en vous en parlant un peu. Mais pour ne pas vous ennuyer de

Digitized by Google

lieux communs qui ne m'amuseraient guère moi-même à écrire, je vous raconterai seulement la partie la plus piquante de nos lointaines aventures, en vous initiant à notre existence pendant vingt et un jours sur les bords de la mer Morte; car vous savez que nous avons réussi à en faire le tour, ce qui n'avait jamais été fait avant nous d'une façon aussi complète.

Vous avez peut-être lu un article qui a paru je ne sais où, d'un monsieur ***, qui a écrit une course faite par lui à la mer Morte; scientifiquement parlant, il n'a pas vu grand'chose, il n'a même rien vu du tout; mais il raconte son excursion avec tant de bonhomie et de simplicité, que sa franchise rend son récit très-attachant. Je voudrais bien qu'il en fût de même pour le mien, et je vais vous mettre sous les yeux un vrai journal, un journal d'enfant que vous lirez peut-être tout entier, parce que vous me voulez du bien, mais dont vous êtes priée de sauter impitoyablement les passages qui vous paraîtront trop ennuyeux.

Nous étions à Jérusalem depuis huit jours, pris par les pluies et dans l'impossibilité de bouger de l'auberge de monsieur Meshulam, infâme maison s'il en

Digitized by Google

fut jamais. Le vent y entrait par tous les côtés; le matin, quand nous nous réveillions, nous avions le visage revêtu d'une couche de salpêtre tombé pendant la nuit du plafond, et il y faisait un froid humide et désolant. Vous savez, lorsqu'on est dans un gîte, ce qu'il faut y faire : mais le tout est de s'entendre sur le sens du mot gîte; car il y en a où je vous déclare que, tout enfermé qu'on y soit, il devient impossible de songer. D'ailleurs, qui n'a pas vu les pluies de Jérusalem, qui se plaint de ces fines averses dont on est parfois gratifié à Paris, ne sait pas ce que pleuvoir veut dire : à Jérusalem, sauf que les baquets ne tombent pas eux-mêmes en bois et en cercles, on croirait voir tous les régiments de l'armée céleste occupés à en verser le contenu sur les malheureux prisonniers, dupes de leur confiance dans ce soleil si promis de la Syrie. Bref, il y avait quatre jours, quatre mortels jours que nous ne songions plus, que nous étions abrutis, totalement abrutis, et que notre seule ressource consistait à tourmenter le fils de notre hôte, le plus sot animal que la terre ait porté. Quel passe-temps pour une expédition scientifique! Du reste, eussions-nous revu plus tôt ce soleil tant désiré, il n'y avait pas moyen de partir pour la mer Morte, nous n'avions pas encore trouvé de scheikh qui voulût se charger de nous pendant cette longue

Digitized by Google

course, et nous attendions, pour nous mettre en route, une protection quelconque qui rassurât notre conscience un peu troublée.

A notre service était un drogman que nous avions pris par charité en Grèce, appelé André Reboul, le plus grand comme le plus bête de tous les drogmans de la Syrie. Ce pauvre homme passait son temps à nous acheter des poules et des figues à des prix très-élevés, dans la prévision de notre départ prochain, et à les revendre pour rien, voyant que nous ne partions pas. Je vous dis ceci, madame, parce que c'était encore un de nos amusements, pendant notre reclusion, que de calculer à combien pourraient monter les dépenses de notre excursion, pour peu que ces achats préventifs se prolongeassent indéfiniment. Vous voyez qu'il fallait absolument partir, si nous ne voulions pas être ruinés d'avance. D'ailleurs, on nous promettait sur les bords de la mer Morte un soleil éternel et une chaleur presque trop bienfaisante; mais les protections nous manquaient!

Enfin, le 4 janvier, on annonça un scheikh, qui voulait bien nous prendre sous sa sauvegarde; c'était le scheikh de Tâ'amera, tribu qui s'étend jusque vers Hébron, au sud de Jérusalem : il s'appelait Hamdan.

Digitized by Google

Suivant l'usage des gens comme il faut du pays, Hamdan ôta ses bottes rouges à la porte, baisa vingt fois sa propre main en la portant ensuite à son front, s'assit, but plusieurs tasses de café, fuma autant de tchibouks, et alors seulement on put commencer à causer; car ce sont là les préliminaires indispensables à toute conversation en Orient. Hamdan est un homme d'environ quarante-cinq ans : sa figure, belle et douce au delà de toute expression, se termine par une longue barbe grise, et ses yeux, cachés par des sourcils épais, brillent d'un feu qui donne un vif attrait à sa physionomie. Il nous dit qu'il était en relation d'amitié avec beaucoup de scheikhs des tribus qui vivent sur la rive orientale de la mer Morte, qu'il avait des aboutissants avec tous, et qu'il se chargeait de nous faire faire ce que nous voudrions, moyennant une certaine somme et des récompenses en nature, le tout quand il nous aurait ramenés sains et saufs, et il répondait de nous sur sa tête. N'eût-il pas pris cet engagement, son simple intérêt lui dictait de nous sortir de tout embarras, car si un malheur nous fût arrivé, l'entrée de Jérusalem lui eût été à tout jamais interdite, et, par suite, toute chance de commerce avec la ville perdue pour sa tribu. Il exigeait seulement que nous prissions avec nous une escorte de quatre hommes à pied et quatre hommes à cheval

Digitized by Google

pour nous éviter des veilles et des reconnaissances. Le marché fut aussitôt conclu que proposé, et devant le consul de France, Hamdan se chargea de tous les cavaliers français et de leurs bagages. La journée se passa en préparatifs de toute nature. André racheta ses poules à un prix de plus en plus exorbitant, nous munit d'une quantité immense de provisions de toute nature et assez inutiles; nous engageâmes un cuisinier appelé Mattéo, qui devait en même temps nous servir d'interprète, et le soir nous étions en mesure.

Le 5 janvier au matin, l'hôtel de monsieur Meshulam était en grand émoi : on voyait dans la cour des muletiers se livrant à des disputes sans fin, distraction favorite de cette classe maudite; ceux que nous avions amenés avec nous de Beyrouth, fort mécontents de notre expédition, refusaient presque d'aller plus loin, à cause des fatigues et des privations qu'ils pressentaient; les autres, ceux de Jérusalem, trouvaient les charges trop lourdes pour leurs bêtes : c'étaient des cris et des vociférations insupportables. Les disputes sont pour les moukres un besoin de seconde nature : ils ne peuvent rien faire sans crier, sans appeler à leur secours le Prophète et perdre un temps inouï. Si l'on veut les presser par de simples encou-

Digitized by Google

ragements, ils ne s'en hâtent pas plus; si, poussé à bout par leur nonchalance, on veut les maltraiter, alors ils pleurent, abandonnent complétement charges et mulets, et vont à vingt pas de leurs animaux et des bagages continuer leurs querelles. Ce jour de départ fut consacré presque en entier à prendre les derniers arrangements, et à deux heures seulement nous montions à cheval, prêts à dire adieu à Jérusalem, ne sachant pas trop si jamais nous reverrions ses murailles. Cette réflexion, au reste, ne nous vint guère, car nous avions une confiance illimitée dans notre étoile : déjà, depuis notre départ de France, nous nous étions tirés sains et saufs de mauvais pas, et d'ailleurs Hamdan avait l'air si tranquille, que nous croyions n'avoir rien à craindre. Le consul de France, notre ami, monsieur Botta, avait voulu nous accompagner jusqu'à une certaine distance de la ville, et à deux heures et demie nous étions en marche. En tête de la caravane s'avançait Hamdan, couvert de sa grande habayah rayée de noir et de blanc, la tête entourée de son joli kafieh en soie jaune et rouge, son fusil à la main et ses pistolets à la ceinture, sur une très-élégante petite jument grise marquée au poitrail d'un double signe, comme presque tous les chevaux du pays; autour de Hamdan chevauchaient ses cavaliers et ses hommes à pied; derrière lui se

Digitized by Google

tenait Saulcy sur son cheval gris, sorte de chronomètre vivant dont le pas régulier devait servir à faire la plus exacte des cartes; je venais ensuite sur le cheval alezan qui me servait depuis Beyrouth, le plus paresseux des animaux, au demeurant fort courageux et infatigable, puis nos deux compagnons de voyage Loysel et Belly, nos deux domestiques, et enfin G. de Rothschild qui nous avait rencontrés à Jérusalem, tous armés jusqu'aux dents, enfermés sur nos selles entre deux monceaux de manteaux, de fontes de pistolet, de boîtes à insectes, et ayant des tournures fort originales. Notre guide et ami Mohammed * galopait à côté de nous, profitant des moindres endroits où le terrain devenait un peu uni pour faire de la fantasia, plaisir bien ennuyeux à la longue et qui fatigue moins celui qui en jouit que ceux qui l'en voient jouir. Nous étions parfaitement gais et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Le soleil paraissait enfin, nous nous rendions où personne n'avait encore été avant nous, et nous ne voyions de l'expédition que les apparences romanesques dont on entoure de loin ces sortes de voyages et dont le côté prosaïque vient beaucoup plus vite qu'on ne voudrait, je vous jure.

* Nous avions Mohammed à notre service depuis un mois environ.

Digitized by Google

En sortant de Jérusalem, notre route nous conduisait à Beit-Lehm, au travers de cette longue plaine dont je ne vous dirai rien maintenant, puisque j'aurai à vous en parler plus tard. A quatre heures nous passions devant le tombeau de Rachel, petit mausolée rond et entouré d'oliviers, à une demi-heure de Beit-Lehm. A cinq heures, nous étions à ce dernier endroit chez les bons moines du lieu, dans cette église où quelques jours auparavant nous étions venus assister à la solennité de Noël. Je vous donnerai peu de détails sur Beit-Lehm, ailleurs, je vous le décrirai de mon mieux : qu'il vous suffise seulement de savoir que c'est le plus singulier des villages, suspendu au flanc d'une colline fort aride, il faut l'avouer, mais dont l'aridité relève seulement le caractère. On y entre par une porte en plein cintre, et on côtoie la montagne au milieu d'une petite rue, semblable à toutes celles de ce pays, étroite, sale et bourbeuse. Ce qui console à Beit-Lehm, comme dans toutes les villes de l'Orient, c'est la variété des costumes, et surtout, ce qu'on ne voit pas souvent ailleurs, la beauté des femmes. Il y a une certaine petite fontaine, sous un toit de bois, à laquelle elles se rendent avec leurs vases placés debout sur la tête et retenus par leur main gauche, et là on voit la réunion des plus jolis visages de la terre. Nos

Digitized by Google

amis Loysel et Belly, grands amateurs de la beauté au point de vue de l'art, disaient-ils (je veux bien le croire), y passèrent un bon moment et ne quittèrent ce lieu tentateur que pour venir au couvent partager l'ordinaire plus que modeste des pères qui nous donnaient l'hospitalité. J'ai oublié de vous dire qu'à notre caravane s'étaient joints pour deux jours le consul d'Autriche, monsieur Pizzamano, et le chancelier du consulat de France, monsieur Barbier, très-aimable et parfait compagnon de voyage.

Il faut que je vous expose le menu du dîner des pauvres moines : soupe à l'eau, mouton à l'eau, poulet à l'eau et un morceau de fromage. Nous faisions des mines fort piteuses, mais il y a des cas où il faut parfois parler contre ses goûts, et nous nous confondîmes en remercîments pour l'excellence du repas. Avant de nous mettre à table, nous étions montés, Saulcy et moi, sur la terrasse du couvent afin de jouir des derniers rayons du soleil couchant; et en même temps mon ami, qui n'a pas l'habitude de perdre une minute en voyage, prenait des recoupements sur tous les points du paysage qu'on découvrait depuis le couvent de Beit-Lehm : c'était cette mer Morte, dont les eaux déjà cachées par les montagnes de la Judée disparaissaient dans l'ombre de la nuit en se

Digitized by Google

noyant dans l'obscurité ; plus loin les montagnes arides du pays de Moab, encore éclairées par le soleil, mais éclairées de ces teintes qu'on ne connaît qu'en Orient, jaunes d'abord, puis dorées, puis roses et enfin violettes, d'un violet d'une indéfinissable douceur. Enfin, sur le premier plan nous voyions des collines complétement nues, des formes les plus bizarres, rondes, ovales, tantôt à pic, tantôt s'évanouissant graduellement les unes derrière les autres ; sous nos pieds s'épanouissaient, dans un petit enclos de murs dont l'église du couvent formait un des côtés, des orangers d'environ trente pieds de hauteur, couverts de fruits, et leur parfum, en montant vers nous, nous faisait oublier le froid très-vif de la soirée.

La cloche du couvent sonna alors annonçant l'heure du dîner; je dis à Saulcy qui s'en allait émerveillé de ce coucher de soleil, en lui montrant le pays de Moab alors dans l'ombre et en lui rappelant le mot si connu de l'ivrogne : « Voilà pourtant où nous serons dimanche! » et l'on se mit à table.

Vous n'avez peut-être jamais passé de nuits dans un couvent, madame, et vous ne savez pas ce qu'il s'y dit de prières et de messes pendant ces quelques

Digitized by Google

heures : entre le coucher du soleil et son lever, la cloche sonna bien souvent, et chaque fois on entendait dans le corridor le pas des pauvres moines, qui auraient mieux aimé, soyez-en certaine, dormir tranquillement que de faire tant de dévotions. Nous couchions, Saulcy et moi, dans la même chambre. Nos autres compagnons occupaient une cellule voisine. Le lendemain à huit heures du matin, et avant de partir, pendant que nos amis retournaient à la fontaine chercher de nouveaux types de visages et des émotions, nous allâmes avec Saulcy voir des citernes situées à un kilomètre environ de Beit-Lehm, sur la route de Jérusalem. Ces citernes sont en grande partie masquées par des pierres immenses qui en cachent l'ouverture : des rigoles d'environ vingt centimètres de profondeur, creusées dans le roc à fleur de terre, servaient jadis à y amener l'eau des pluies, et tout autour des fragments de mosaïques, épars sur le sol, indiquent la présence d'anciennes constructions aujourd'hui détruites. Ces citernes portent le nom de *citernes de David*. David a-t-il eu quelque chose à faire avec elles ? on l'ignore, mais la tradition le dit, et pourquoi ne pas la croire ? (1) * Je suis

* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes placées à la fin du volume.

Digitized by Google

sûr, madame, que vous ajoutez foi aux traditions, et je vous en félicite, car, indépendamment de ce qu'elles ont presque toujours une grande originalité à être entendues sur les lieux, elles s'accordent très-souvent avec l'histoire. Laissons, croyez-moi, aux missionnaires évangéliques le triste privilége de repousser ces histoires du pays qui parfois sont si fraîches et si poétiques, qu'on les aime presque mieux encore fausses, si elles le sont, avec tout leur charme, qu'on ne les goûterait véridiques avec de moins gracieuses images; ou bien laissons encore le droit de tout critiquer, quand la Bible ne parle pas, à ces esprits positifs et étroits pour lesquels l'imagination est un livre absolument fermé, qui confondent le goût avec les systèmes et la vraie religion avec le parti pris.

Pendant que je levais le plan des citernes dont je viens de vous parler, Saulcy s'en était aller fureter ailleurs, et sa chasse archéologique avait amené la trouvaille d'une inscription en caractères du moyen âge portant le nom de *strosi*, et probablement du temps des croisades. Cette inscription est gravée sur l'aqueduc à fleur de terre qui amène à Jérusalem les eaux des trois magnifiques bassins appelés vasques de Salomon, et dont je vous parlerai plus loin. Voilà

Digitized by Google

notre matinée finie. Le déjeuner du couvent était servi, copieux comme le dîner de la veille; vous sentez d'après cela qu'il fut vite terminé, et à onze heures les chevaux étant sellés et les pistolets dans les fontes, *l'expédition de la mer Morte* se mit en chemin. C'est un nom pompeux, me direz-vous, donné à une réunion de six individus qui ne savaient pas seulement s'ils atteindraient les rives de ce lac mystérieux, ni s'ils découvriraient quelque chose, et ne feraient pas simplement une excursion infructueuse couronnée par un retour ridicule. Que voulez-vous? nous aimions à nous dire à nous-mêmes: « Je fais une expédition, » cela remontait notre courage en nous donnant un certain caractère militaire qui souriait à de simples mortels peu habitués à faire la guerre; Saulcy est hors de cause, bien entendu, puisqu'il a été soldat.

En sortant de Beit-Lehm, la route, si l'on peut appeler ainsi des rochers qui ne sont nullement taillés, et sur lesquels les petits chevaux arabes marchent comme des chèvres, la route, dis-je, descend immédiatement dans une vallée assez profonde que domine le village. Le fond de cette vallée se compose de terre végétale assez maigre, et les flancs de la montagne sont couverts çà et là de petites touffes de

Digitized by Google

verdure que je désigne ainsi, parce que je ne veux pas contrarier les gens du pays. Pas un arbre, pas un pauvre buisson qui rappellerait un peu les contrées civilisées; partout une teinte grise et jaunâtre. Hamdan nous précédait, et de temps à autre, lorsque nous rencontrions quelques Arabes laboureurs poussant une charrue traînée par deux ânes maigres et rétifs, il allait parler, avec une dignité qui faisait plaisir à voir, à ces malheureux qui portaient une chemise blanche pour tout costume; c'est qu'il marchait sur son territoire et, en vrai suzerain, il venait s'informer des chances de rapport de ses grasses propriétés. Après avoir ainsi cheminé pendant deux heures dans cette vallée aride et déserte, nous aperçûmes sur une colline quatre Bédouins armés de fusils et assis dans l'immobilité la plus absolue, seul exercice qui leur plaise; c'était le reste de notre escorte qui nous attendait: ils baisèrent la main de leur scheikh, et pendant ce temps-là nous regardions avec ébahissement le paysage placé sous nos yeux. C'était le comble de la désolation: pour premier plan, nous avions devant nous des montagnes d'environ trois cents mètres de hauteur, en argile blanche, contournées, tourmentées, affectant les formes les plus incroyables. Les pierres semblaient à la lettre brûlées, frites, *rissolées*, puisqu'il faut

Digitized by Google

employer le seul mot qui rende leur couleur : la nature était bien morte; c'était la dévastation la plus parfaite. Au flanc et environ à cinquante mètres du sommet de ces collines crayeuses, une sorte de lisière en pierres calcinées formant les ondulations les plus bizarres, donnait un peu l'idée des convulsions volcaniques et terribles qui ont dû bouleverser ce singulier endroit : puis, dominant un mamelon isolé et comme placé là pour répandre sur le paysage encore plus de couleur locale, s'étendait un campement de Bédouins, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente tentes noires, si l'on peut appeler tentes une toile à moitié déchirée, rayée de blanc et de noir, jetée sur des piquets mal enfoncés; plus loin brillait, à une profondeur considérable, la mer Morte unie comme une tache d'huile, et derrière, le pays de Moab, le tout noyé dans les rayons perpendiculaires d'un soleil dévorant. Telle est, à peu près, la vue des hauteurs qui précèdent Mar-Saba (2).

Mar-Saba est un couvent isolé au milieu de ce pays extraordinaire, suspendu aux deux parois d'un ravin à pic et aride comme ce qui l'entoure; un mur de cinquante pieds de hauteur, en pierres grossièrement taillées, l'environne complétement du seul côté par lequel les Arabes vagabonds pourraient venir

Digitized by Google

le piller, et Dieu sait, le cas échéant, quel serait leur désappointement! Ils y trouveraient une vingtaine de moines de la religion grecque, en robes foncées et en bonnets noirs, pauvres comme Job, dont le seul plaisir est de jeter sur le rocher qui les avoisine la nourriture d'une espèce particulière de merles et de pigeons, dont les premiers, par leurs chants, les distraient de leur solitude; leur unique richesse consiste en une petite chapelle surchargée de très-médiocres peintures et d'ornements en or d'assez mauvais goût.

Nos mulets de bagages étaient devant le mur du couvent avec leurs conducteurs, venus directement de Jérusalem par un chemin plus court, et les moines, qui ne donnent pas l'hospitalité à première vue, leur avaient refusé tranquillement l'accès de leur maison avant notre arrivée, et causaient avec les moukres du haut d'une fenêtre trop élevée pour être escaladée. C'était donc là que nous devions passer notre véritable première nuit d'expédition. Sur la présentation d'une lettre que nous avait donnée le supérieur du couvent de Beit-Lehm, la porte fut ouverte. L'aspect de la cour est assez original ; les habitants de ce triste séjour ont dû, afin de pouvoir s'y établir, profiter de tous les accidents de rocher

Digitized by Google

et entasser terrasse sur terrasse et escalier sur escalier, de façon qu'en regardant d'en bas, on se croirait dans une ruche d'abeilles, dont le couvent du Mégaspiléon en Grèce nous avait déjà donné l'idée et dont celui-ci nous fournissait la réalisation. Avant le dîner, les moines nous conduisirent, sous les fondations du couvent, voir une source d'eau froide à laquelle ils attachent une valeur religieuse, et pendant que nous cherchions des insectes aux environs, un coup de fusil nous annonça que l'on venait, par une méprise, de tirer sur un des merles favoris des pauvres reclus.

Au moment de rentrer dans la salle à manger, le scheikh Hamdan, que j'appellerai maintenant Hamdan tout court, puisque vous le connaissez, s'approcha de Saulcy, et lui dit que notre escorte n'était pas encore suffisante. « Le pays des bords de la mer est très-dangereux, Effendum * (il l'appelait ainsi), lui dit-il, et tes bagages sont bien nombreux : dans le cas d'une attaque, tu le sais, nous serons tués les premiers, car nous avons promis de te protéger, et par Dieu, nous tiendrons parole; mais aimes-tu mieux, pour une économie d'un millier de piastres,

* Effendum est un terme de respect.

Digitized by Google

nous exposer tous à des dangers inévitables ? » La réponse fut favorable à sa demande, comme vous pensez bien. A dix heures nous étions tous enveloppés dans nos manteaux et profondément endormis, malgré quelques insectes qui, du reste, nous épargnèrent assez à Mar-Saba. Le lendemain à cinq heures du matin on commençait à charger les bagages, et à dix heures nous n'étions pas encore prêts. Mattéo, notre cuisinier, donnait force coups de cravache aux moukres, cause éternelle de retard, et nous, assis sur des pierres, nous fumions de modestes pipes de voyage, afin de modérer notre impatience. La nouvelle escorte était arrivée, et les cavaliers, assis à terre avec leurs chevaux derrière eux, attendaient, comme nous, en causant avec leurs scheikhs ou même en ne causant pas, sans pour cela réfléchir davantage. Bref, on se mit en route, côtoyant le flanc de la montagne qui donne à pic sur le ravin occupé par le couvent de Mar-Saba. Avec les mulets de bagages, nos chevaux et ceux de nos Arabes, il y avait environ cinquante quadrupèdes dans notre caravane, et, en nous regardant défiler ainsi avec tout notre attirail, je ne pouvais m'empêcher de nous comparer à ces troupes de touristes anglais qui se lancent sur les glaciers au risque de s'y rompre mille fois le cou, pour le plaisir de mettre

Digitized by Google

les premiers leur nom sur la pointe d'un pic, ou bien encore d'attacher une bouteille à l'extrémité d'un arbre placé horizontalement au-dessus d'un précipice. Cette fois seulement c'était pour la bonne cause que nous voyagions.

Les rochers de la vallée sont percés de mille niches qui ont servi de demeures à des cénobites, probablement aux Esséniens dont parle Pline. Quant à moi, en tant qu'il fallût choisir une retraite, ce n'est pas à Mar-Saba que je voudrais finir mes jours. Aussi bien, nous nous en éloignions, non sans admirer l'incroyable caractère de ce pays étrange. Vous avez sans doute vu bien souvent ces gravures sur bois qui représentent le paradis avant la chute et le paradis après la chute. Eh bien, figurez-vous ce que doit être après, un paradis qui, même avant, n'était que de médiocre fertilité, et vous aurez une idée du lieu.

Nous sommes entrés alors dans ces montagnes crayeuses et blanchâtres que je vous ai décrites avant Mar-Saba, attendant à chaque minute une mule quelconque, qui, pour faire de l'esprit, je suppose, s'écartait d'un air indépendant du sentier déjà bien mauvais, pour aller stupidement tomber

Digitized by Google

avec sa charge dans un trou ou sur un rocher glissant. Saulcy, occupé à lever le tracé du terrain, était particulièrement furieux de ces retards et me répétait, en l'arrangeant à sa manière, le mot célèbre : « Ce qu'il y a de plus bête dans l'homme, c'est certainement le cheval. » Puis, comme il avait besoin de l'heure à chaque instant, afin de connaître la distance parcourue, il se retournait vers moi :

— Édouard, l'heure?

— Attends, j'allume ma pipe.

— Je ne peux pas attendre.

— Une seconde, je suis à toi.

— Dépêche-toi donc!

— Onze heures quarante minutes!

Après avoir pendant trois heures gravi collines sur collines et passé des ravins sans fin, nous atteignîmes la dernière hauteur, et là nous avions sous nos pieds la mer Maudite et ses rivages.

J'aurais bien voulu faire pour la mer Morte, comme dans un autre pays M. de Chateaubriand, qui, arrivant d'Argos à Sparte en un seul jour, chose impossible, excepté à un poëte, se mit à réciter, c'est

Digitized by Google

lui qui le dit, tous *les beaux vers* qu'il savait à l'endroit du Taygète : mais, dans notre caravane, si la poésie était en bonne odeur, elle était par malheur peu cultivée, et elle se bornait à un seul vers que nous récitions religieusement au soleil en le voyant; du reste, cette satisfaction nous fut souvent donnée pendant notre excursion. Pour revenir à mon sujet, nous étions donc sur le théâtre de nos explorations les plus intéressantes, et avant d'aller plus loin, Saulcy prit des recoupements sur tous les points en vue en ce moment, sur la presqu'île au sud-est de la mer, sur les montagnes de Moab, situées vis-à-vis de nous et sur la plaine de Jéricho au nord. Les eaux de la mer, n'en déplaise aux gens d'une imagination trop vive et qui les croient sombres et mystérieuses, étaient de la couleur bleue la plus admirable, légèrement ridées par une brise imperceptible et bordées sur le rivage, où elles venaient mourir en murmurant, par une frange blanchâtre que nous devions retrouver partout, et qui n'est autre que le sel dont elles sont, pour parler en termes précis, saturées. C'était là la première fois, mais non la dernière, que nous nous trouvions en contradiction avec les idées erronées répandues partout sur le lac Asphaltite, où rien ne vit, dit-on, où la végétation est nulle, où tous les êtres organisés sont frappés de mort. Nous descen-

Digitized by Google

dîmes sur la plage par un sentier affreux, soit dit en passant, et là, à peine sur le bord de l'eau, une troupe de canards sauvages s'envola et alla se poser sur la mer Maudite en plongeant, en agitant les ailes de l'air le plus heureux de la terre; nous continuâmes, et à quinze pas du bord, je ramassai un insecte magnifique, une *pimélie*, si j'ai bonne mémoire, vivant et se portant à merveille; enfin, à cinq heures, afin de bien constater l'absence totale de végétation, nous campions au milieu d'un bois de roseaux de vingt-cinq pieds de hauteur, traversé par une source très-pure dans laquelle des milliers de *mélanopsides*, petites coquilles noires, n'avaient nullement l'air de souffrir de l'atmosphère.

La source près de laquelle étaient nos tentes s'appelle *Ayn-el-Rhoueïr*, que l'expédition américaine conduite par le capitaine Lynch appelle *Ayn-Ghuveir*, afin de ne pas prononcer comme les gens du pays, sous prétexte que ces derniers ne savent pas leur langue. Nous avions marché environ trois heures sur la plage, avec les montagnes que nous venions de descendre presque à pic à notre droite, et placées comme les parois verticales d'un immense cratère; des touffes de verdure étaient parsemées sur le rivage, et des détritus de bois abandonnés par les eaux

Digitized by Google

et placés en ce moment à environ quinze pieds du bord, indiquaient la limite atteinte par la mer dans la saison des pluies. Les tentes furent dressées sur un emplacement assez uni et sans trop de pierres, les lits et les armes mis à leur place assignée dans ces demeures de toile que nous ne devions plus quitter pendant vingt jours, et la nuit, qui venait calme et tranquille comme elles le sont sur les bords de la mer Morte, nous sembla une des plus pittoresques de tout le voyage. Et ce n'était pas sans motif; car ces petites tentes au pied des montagnes nues et sauvages, ces quatre feux qui les environnaient et dont la lueur rougeâtre éclairait les figures basanées de nos Arabes, ce bruit continuel des clochettes attachées au cou des mulets, le chant nasillard des muletiers, tous les détails, en un mot, de la vie du désert, qu'on a remplacés chez nous par le sifflet d'une locomotive, la flamme d'un bec de gaz ou le bruit étourdissant d'un orchestre habile, donnent un charme inouï à cette existence aventureuse. Nous étions cette première nuit-là les plus heureux des hommes; tout allait à souhait, nous n'avions pas encore souffert, le dîner était bon, les poules tendres, et les Arabes les plus nobles êtres de la création. Nous devions bien changer d'avis à l'égard de ces derniers! On dormit assez bien; mais nous n'avions pas éfléchi, avant de

Digitized by Google

camper, qu'au même endroit les Bédouins avaient déjà élu leur domicile d'un jour, et par suite laissé des traces de leur passage.

A peine le jour venu, on commença à charger les mulets et nous nous préparâmes au départ. Notre ami Loysel avait, en général, une peine incroyable à se lever; il fallait, à la lettre, qu'on démontât son lit sous lui et qu'on le mît dans l'impossibilité de rester couché pour qu'il consentît à se hâter. Aussi disait-on tous les matins, à son sujet, les mots les plus légers et les plaisanteries du plus mauvais goût; mais peu lui importait, pourvu qu'il y gagnât quelques minutes, il se souciait médiocrement du reste; c'était certainement le plus philosophe et le plus en train de toute la bande, toujours content de tout, ne voyant dans les choses que le bon côté, et satisfait pourvu qu'on ne le troublât pas dans ses réflexions morales; Dieu sait de quelle nature étaient ces réflexions!

A huit heures et demie nous étions à cheval et traversions le bois de joncs au milieu duquel nous avions campé, pour continuer notre route sur la plage. Les buissons qui avoisinent Ayn-el-Rhoueïr sont si touffus et si élevés, que c'est à peine si les mules y pouvaient passer avec leurs charges, et que

Digitized by Google

toute la caravane disparaissait dans cette végétation luxuriante. Ayn-el-Rhoueïr est du reste une oasis comme tous les endroits de cette nature sur les bords du lac Asphaltite; car après une demi-heure, nous nous retrouvions sur le rivage, côtoyant l'eau, et sous les rayons d'un soleil perpendiculaire; on voyait la presqu'île qui s'avance dans la mer de manière à former une véritable passe à son extrémité ouest. Nous croyions y arriver presque dans la journée; mais nous comptions sans les illusions d'optique, inséparables d'une marche dans un pays accidenté, et surtout sans l'atmosphère transparente qui a tant de fois induit les voyageurs en erreur; il nous fallait encore deux jours de route, de l'endroit où nous étions, avant d'y parvenir. A dix heures, c'est-à-dire deux heures après notre départ, la montagne s'avançait à pic sur les eaux, à ce que nous dit Hamdan, et le passage, par conséquent, nous était interdit par en bas; il fallut se résigner à entrer dans les terres, afin de tourner les rochers qui nous séparaient de la continuation du rivage; c'était une assez grande contrariété d'apercevoir à six cents pas peut-être la plage que nous devions seulement rejoindre après deux jours. Hamdan et ses hommes partirent en avant pour chercher un chemin, et pendant ce temps nous nous mîmes à gravir le flanc de la montagne, en nous dirigeant vers

Digitized by Google

le sud-ouest. En haut d'un premier escarpement, on s'arrêta pour déjeuner et attendre que nos hommes eussent fixé la route que nous avions à suivre. C'est une chose merveilleuse que l'agilité et l'infatigable vigueur de ces Arabes pour faire des reconnaissances et éclairer le pays; ceux qui nous accompagnaient n'étaient jamais avec nous; on les voyait de temps à autre, sur des rochers, à l'état d'insectes microscopiques, ne se détachant sur les pierres sombres qui les entouraient que par leurs chemises blanches, toujours passant par les endroits les plus durs et les plus dangereux, voyant tout, prévoyant tout, prêts à faire feu de leurs longs fusils sur le premier étranger dont les intentions leur auraient paru tant soit peu suspectes.

Le lieu que nous avions choisi pour le rendre témoin de la débauche quotidienne que nous faisions avec des œufs durs et des poulets étiques, dominait la mer Morte, et je ne vous répéterai pas la description du paysage que je vous ai déjà faite. Ce jour-là, la vue, malgré l'entourage abrupte et sévère des montagnes de Moab et de la Judée, était très-riante, éclairée par le soleil brillant dans un ciel bleu; la mer était plus limpide et plus azurée que jamais, calme comme la plus admirable pièce d'eau, encadrée par

Digitized by Google

cette singulière frange blanche qui, seule, rappelait ses propriétés salines si puissantes.

Nous étions couchés sur les cailloux les plus acérés et les plus durs, seul lit de verdure qu'il nous fût alors donné d'avoir, un peu cuits par le soleil, un peu fatigués déjà par la chaleur, mais si enchantés de ce que nous voyions, des plantes dont se remplissait notre herbier, des insectes qui se pressaient en foule dans nos boîtes, des beaux échantillons minéralogiques qui commençaient à écraser une de nos mules, que le soleil nous semblait seulement destiné à nous faire plaisir, et les cailloux à nous dégoûter de siéges plus moelleux. Nous venions d'achever le dernier œuf dur, et nous déchirions à belles dents la cuisse d'un coq plus dur encore, lorsqu'un son lointain, semblable au cri d'un homme, vint nous arracher à nos joies gastronomiques. Nous fûmes un temps infini avant de savoir d'où venait le bruit que nous avions entendu, et nous ne le sûmes que lorsqu'un de nos Arabes nous montra du doigt un pic à perte de vue, en produisant avec son gosier une sorte de hennissement, seule manière pour lui d'indiquer, en s'aidant du geste, un endroit extrêmement éloigné. En suivant avec attention la direction de sa main, nous finîmes par apercevoir au sommet d'une

Digitized by Google

aiguille que nous croyions mille fois inaccessible, la silhouette imperceptible d'un cheval portant son cavalier : « Scheikh Hamdan, » nous dit-il, et un deuxième cri, poussé par notre ami et apporté par la brise, nous annonça que notre Arabe avait raison.

Hamdan, vu ainsi sur son aiguille, offrait assez de rapport avec cette statue du duc de Wellington placée vis-à-vis de Hyde-Park, à Londres, et dont le bras droit, qui fatigue rien qu'à le voir, ressemble assez à ces mains peintes en noir dans les gares de chemins de fer, et dont le caractère est en général beaucoup plus celui de l'indication que celui du commandement. Aussitôt on remonta à cheval, et nous nous dirigeâmes encore plus à l'ouest. Dès ce moment nous nous trouvâmes dans le désert ; le terrain était uniformément argileux et sans végétation ; des collines rondes pour la plupart, et dont la forme n'était plus celle des rochers du bord de la mer, s'élevaient près de nous; le soleil brûlant nous accablait, et je me sentais appesanti par une somnolence presque insurmontable qu'interrompaient seulement les demandes d'heure de l'infatigable Saulcy. A une heure, nous rencontrâmes des tombes de Bédouins, c'est-à-dire de petits tas de pierres amoncelées dans un endroit, et qui recouvrent le corps; il y avait eu

Digitized by Google

là un engagement entre deux tribus ennemies; et semblables à ce Marseillais qui aimait mieux laisser le corps de son père à Paris que de payer son transport à Marseille, les Arabes aiment mieux abandonner leurs morts et les enterrer sur le champ de bataille que de les emporter avec eux. Du reste, il faut les en excuser, puisqu'ils sont, à vrai dire, partout chez eux, n'étant chez eux nulle part.

Je commençais à trouver que le soleil, pour s'être fait désirer à Jérusalem pendant si longtemps, semblait vouloir se venger, et j'étais tacitement d'avis que sa revanche passait la permission; mon cheval allait où bon lui semblait, je pouvais à peine tenir mes yeux ouverts, je croyais avoir deux immenses poids suspendus à mes paupières, et j'allais m'impatienter, quand nous nous trouvâmes tout d'un coup devant un ravin à parois parfaitement verticales qu'il fallait absolument traverser pour continuer en avant : c'est *l'Ouad-el-Dahradjeh*. La somnolence disparut, et fit place à l'émotion la plus poignante en suivant les efforts inouïs de nos pauvres mules pour franchir ce mauvais pas; ce n'était rien encore du côté où nous étions, elles descendaient, mais pour remonter en face de nous! figurez-vous un véritable escalier en marches d'environ deux pieds et demi de hauteur, et

Digitized by Google

cet escalier franchi, il fallait que ces malheureux animaux longeassent le rocher sur une corniche d'environ quatre-vingts centimètres de largeur à quarante pieds au-dessus du sol. Vous ne vous imaginez pas ce qui s'est dépensé là de cris et d'imprécations, bien plus que de travail, je vous en réponds; les échos d'alentour répétaient les encouragements des muletiers traduits par un son guttural que je ne puis pas vous décrire, qui ressemble à un effort, suivi du petit mouvement que l'on fait avec la langue quand on blâme quelque chose; ou bien encore, quand la mule était rebelle, au lieu de la battre, ils passaient devant, l'arrêtaient tout court et lui crachaient à la figure, si toutefois les mulets ont une figure. Pardon de m'appesantir ainsi sur ces détails, mais c'est qu'ils ont tenu une grande place dans cette journée-là. Tant bien que mal, l'Ouad-el-Dahradjeh se trouva franchi, et les montagnes crayeuses et brûlantes recommencèrent; il était trois heures et nous marchions depuis sept heures, aussi avions-nous bonne envie de nous arrêter; mais il n'y avait pas d'eau, et nous ne pouvions nous en passer; cela devait nous arriver plus tard. Hamdan connaissait, disait-il, une citerne voisine dans laquelle il y avait toujours de l'eau. En effet, on arriva à une citerne creusée dans le rocher : c'était bien une citerne; une seule chose manquait pour qu'elle

Digitized by Google

mérità̂t ce nom, l'eau. Nous trouvions la plaisanterie amère, je dois le dire, mais que faire? On continua, et nous entrâmes dans une gorge assez resserrée appelée Ouad-el-Haçaça (3); et avançant jusqu'à un endroit isolé entouré de rochers de toutes parts, on planta les tentes.

Je vous avoue, madame, que nous étions de médiocre humeur, n'ayant rien à boire que de mauvais vin, et comme il arrive toujours, quand on n'en a pas, n'ayant envie que d'eau. Enfin, au moment où nous allions en prendre bravement notre parti, un de nos Arabes vint nous dire qu'il y avait des mares dans le voisinage, et alla y chercher une sorte de liqueur blanchâtre semblable par sa couleur à l'orgeat, et au plâtre par sa saveur ; le nectar des dieux ne leur faisait certainement pas plus de plaisir à boire que cette eau ne nous en fit ; nous étions encore sauvés de la soif pour un jour! La soirée se passa à rédiger les notes, à piquer les coléoptères, à sécher les plantes; et ce ne fut que vers dix heures que nous eûmes terminé notre travail. Avant de nous coucher, nous allâmes nous mêler au groupe d'Arabes qui entouraient Hamdan, pour causer avec lui près du feu de broussailles qu'il avait allumé: c'était un véritable tableau de genre; et la belle tête du scheikh, éclairée ainsi, était superbe à voir. Peu après, le campement

Digitized by Google

rentra dans le silence, et ce silence n'était interrompu que par les factionnaires auxquels Hamdan avait donné l'ordre de l'appeler toutes les demi-heures, afin qu'il ne s'endormît pas et pût veiller sur nous. Beau dévouement que celui-là, madame, surtout quand au milieu des fatigues les plus grandes il ne se dément jamais. « Ya scheikh Hamdan, » disait lentement d'une voix nasillarde l'Arabe qui montait la garde, et Hamdan répondait sur un ton monotone et doux : « Thaïeb » (*c'est bien*). La nuit était adorable, et il faisait une température qu'on envierait chez nous aux plus beaux jours du printemps.

Aucune alerte ne nous troubla pendant la nuit, et le jour nous trouva fort heureux de lever le camp et de regagner le bord de la mer, que nous devions rejoindre après quelques heures. De six heures du matin à dix heures, notre route continua dans les mêmes contrées que la veille, sans grande variété dans le paysage et sans grands résultats scientifiques. Cependant, il faut que je vous communique une petite remarque qui fut faite et qui nous mit sur la voie de découvertes curieuses. De temps en temps, les flancs nord des petites collines que nous laissions à droite et à gauche quand nous ne les franchissions pas, étaient couverts de déjections ayant tous les carac-

Digitized by Google

tères de celles que nous avions déjà remarquées aux environs de Mar-Saba : c'étaient des pierres calcinées d'une couleur brune très-foncée, assez grosses en général, et couvrant exclusivement les mêmes côtés des collines susdites. Il y avait là un fait intéressant à noter : évidemment ces déjections volcaniques avaient une origine quelconque, et leur direction convergente la fixait à un cratère placé forcément au sud et lançant des pierres dans tous les sens, par conséquent au nord ; à mesure que nous avancions, ces déjections se composaient de pierres moins grosses, et la conclusion toute simple qu'on en pouvait tirer était que celles qui avaient plus de poids avaient été lancées plus loin, et que les plus petites, offrant moins de masse, s'étaient arrêtées plus près de leur point de départ. Il fallait naturellement penser que nous marchions vers un volcan, éteint bien entendu, comme ils le sont tous dans ce pays ; mais cette observation, faite alors pour la première fois, mit Saulcy en mesure de retrouver plus tard successivement tous les volcans *dont il avait besoin* pour confirmer d'autres découvertes : laissez subsister cette expression pour le moment, vous la comprendrez plus tard. Satisfaits de cette remarque, nous atteignîmes la crête d'où nous devions regagner la plage que nous avions abandonnée si à contre cœur. Le temps était devenu

Digitized by Google

mauvais sur les hauteurs où nous étions, et pendant que nous déjeunions, mouillés par une pluie assez forte, la mer Morte, à mille pieds au-dessous de nous, était éclairée par le plus beau soleil; nous voyions depuis là notre campement du soir, c'est-à-dire Ain-Djedy, l'Engaddi de la Bible. Pendant que nous achevions notre frugal repas, nos mulets avaient commencé à gagner la plaine en suivant la route la plus incroyable que vous puissiez vous figurer; elle était tellement mauvaise, que leurs charges furent portées à bras jusqu'à moitié de la descente, et que les pauvres bêtes soulagées s'en allaient le nez au vent, choisissant le passage le moins escarpé, hésitant sans cesse avant de faire des sauts immenses pour rencontrer un espace uni, quelque petit qu'il fût, et y poser les pieds. Nous suivions, pouvant à peine maintenir notre équilibre et ne comprenant plus, après vingt pas faits, par où nous venions de passer. C'est un chemin semblable à celui de la Gemmi, en Suisse, avec un escarpement double et une difficulté plus grande encore. Mais nous étions en vérité protégés de la Providence : aucune boîte ne tomba, aucune charge ne fut endommagée, et après une heure de marche, nous reposions sous les arbres d'Engaddi *, attendant

* Ces arbres étaient des seyâl (gommiers).

Digitized by Google

que les tentes fussent dressées et que nous pussions nous y établir. C'est là qu'Abraham menait paître ses troupeaux, et je dois vous dire d'abord que ses troupeaux ne devaient pas être difficiles sous le rapport de l'herbe qu'ils y trouvaient, car, à moins de manger des cailloux, je ne me figure pas qu'on puisse apaiser sa faim sur le gazon d'Ain-Djedy ; mais s'il n'y a pas de verdure de cette nature trop civilisée, il y en a une qui est bien la plus admirable du monde : des mimosas dont les branches s'étendaient au-dessus de nos tentes et nous défendaient contre les rayons du soleil, des *asclepias procera*, avec leurs fruits qu'on appelle l'orange de Sodome, et dont Josèphe et d'autres disent qu'ils s'évanouissent en fumée.

Ce fruit figure assez bien une petite calebasse, de teinte verdâtre et assez dure ; pour peu qu'on l'ouvre, il ne s'évanouit pas, comme le dit l'historien, mais il s'en échappe une petite poussière blanche très-fine, et cette poussière envolée, il reste une touffe de graines qui ressemble beaucoup au duvet des petits oiseaux. Il y avait aussi aux environs des *solanum melongena*. Enfin, au milieu de ce singulier assemblage de si belles plantes, des joncs immenses s'élevaient à vingt pieds de hauteur, abritant la source la plus abondante et la plus pure. L'Ain-Djedy est un

Digitized by Google

charmant endroit, et la transition était si brusque entre le pays désolé que nous venions de parcourir, que nous nous croyions transportés dans une serre remplie de fleurs rares. Les ruines d'un moulin et de deux tours, environ à cent pas de la source, sont les seules constructions que j'aie remarquées à Ain-Djedy. Vous jugez de notre joie en nous trouvant si richement partagés sous tous les rapports, et si nous fîmes honneur à la source bienheureuse. Nous nous livrions en toute confiance au bonheur de camper dans un lieu si propice, lorsque Hamdan nous dit que le scheikh du pays où nous entrions, Dhaïf-Oullah-Abou-Daouk, arrivait pour nous voir et convenir d'un prix afin que nous pussions parcourir son territoire sous sa sauvegarde. Nous devions entamer à Ain-Djedy la série de négociations qui, plus tard pour changer de personnages, ne changèrent nullement de nature, et nous étions assez inquiets de ce qu'il plairait à Abou-Daouk de nous demander. Mais nous commencions, depuis deux jours que nous traversions des contrées inexplorées encore, à nous satisfaire du chemin de la journée, incertains de ce que nous pourrions faire le lendemain, décidés seulement à aller le plus loin possible, en réfléchissant que c'était toujours autant de gagné. En effet, Abou-Daouk, suivi de deux cavaliers, arriva quelques instants

Digitized by Google

après, et donnant son cheval à garder à un de nos Arabes, s'avança gravement vers Hamdan, qu'il embrassa lui-même, puis ses deux compagnons ensuite. Saulcy le salua à son tour en arabe, le sourire sur les lèvres, et Abou-Daouk lui rendit son salut sans le moindre symptôme de gracieuseté. C'était bien, avec son frère, les deux plus véritables figures de brigands qu'on pût voir. Abou-Daouk possédait un nez assez régulier, mais une bouche démesurément grande avec deux dents, les incisives, s'avançant d'une manière indécente à l'extérieur, mais des yeux très-renfoncés, très-petits et de plus très-rouges, et enfin un visage presque noir, le tout accompagné d'une physionomie hardie et sauvage. Son frère était le portrait en vieux de l'un des membres du gouvernement provisoire de 1848, que je ne veux pas nommer; tous les deux âgés, mais des guerriers de toute bravoure et d'une influence souveraine sur le pays que nous voulions traverser. La première réflexion qui nous vint en voyant ces sauvages figures, fut que nous allions nous mettre dans de tristes mains, mais celle qui nous vint ensuite fut plus consolante; car il était très-politique, n'est-ce pas, pour éviter les voleurs, de se lier d'amitié avec les plus voleurs de tous. Ces braves scheikhs n'avaient pas mangé depuis la veille au soir, et il était quatre heures de

Digitized by Google

l'après-midi; ils commencèrent donc par demander du pain, qu'on leur donna, puis tout le monde s'assit à terre sous les mimosas, les pipes furent allumées, et nous pouvions croire qu'on allait parler d'affaires. De temps à autre, Hamdan, assis à côté d'Abou-Daouk, lui adressait gravement deux ou trois paroles. Abou-Daouk répondait ou ne répondait pas, et tout rentrait dans le silence; peu habitués que nous étions encore à cette méthode, nous ne savions pas trop quand notre négociation allait s'ouvrir et nous attendions, comme de pauvres victimes, qu'il voulût bien plaire à nos futurs maîtres de fixer notre sort. Au bout d'une bonne heure de contemplation à peu près muette, nous n'avions pas encore touché un mot des sujets qui nous intéressaient: tout d'un coup Abou-Daouk, son frère et Hamdan se levèrent, allèrent à cinquante pas des mimosas, sur les ruines des tours dont je vous ai parlé, et là se rassirent paisiblement. Saulcy et moi fûmes admis au conciliabule; nouvelles pipes, nouveau silence. Enfin, impatienté de cette lenteur, mon ami entama l'affaire de but en blanc, sans user de préliminaires qui auraient peut-être semblé naturels à ces diplomates par nature, et demanda à Abou-Daouk ce qu'il nous ferait payer pour nous mener jusqu'à la montagne de sel et de l'autre côté de la mer Morte, dans le pays des Moabites.

Digitized by Google

Cette ouverture prosaïque ne laissa pas d'étonner notre futur allié. Il répondit que les tribus de la rive orientale étaient en guerre entre elles, qu'elles se battaient tous les jours, etc. Enfin Saulcy fut la dupe, et Abou-Daouk le pria pour toute réponse de vouloir bien, ainsi que moi, nous retirer du cercle pendant qu'il allait causer avec Hamdan.

Je serai plus court qu'eux, madame, et je vous dirai que Hamdan vint nous répondre, après une longue discussion, que nous pourrions voyager en toute sécurité sur le territoire d'Abou-Daouk pour la somme de cinq cents piastres comme présent pour lui, un habillement complet pour son frère, et de plus la même solde que celle des hommes de Hamdan pour ceux qu'il emmènerait avec lui. Il nous promettait aussi de nous accompagner sur la rive orientale, et vous verrez plus tard qu'il y avait pour lui du mérite à le faire. Le marché fut conclu, et le soir, après dîner, nos scheikhs vinrent prendre le café dans notre tente, pendant que Saulcy arrangeait l'herbier et que je piquais force insectes, à la plus grande satisfaction des susdits naturels du pays, qui me prenaient au moins pour un médecin, sinon pour un fou. La nuit que nous avons passée à Ain-Djedy a été une des plus belles de notre excursion. Je n'ai jamais vu une telle douceur de tem-

Digitized by Google

pérature, un tel repos dans la nature; la lune, qui était alors dans son premier quartier, éclairait toute la mer Morte que nous avions sous les pieds encore, en répandant cette teinte uniformément blafarde et triste qui lui est particulière sur les montagnes de Moab; on n'entendait absolument aucun bruit, et l'on aurait pu avoir des moments de rêverie, si les rires qui sortaient de la tente, suivis du bruit des voix de nos amis et de leurs propos peu faits pour inspirer la poésie, n'avaient pas ramené l'esprit à la réalité prosaïque, mais bien consolante cependant, de gens prêts à tout dans le pays le moins sûr de la terre.

Le matin, la jolie source reçut tous nos hommages, et les soins les plus minutieux furent donnés à notre toilette; c'était comme une précaution instinctive dans la prévision de l'abstinence à laquelle nous devions être condamnés le soir même. A neuf heures, nous descendions doucement la côte d'Ain-Djedy, et nous rejoignions le bord de la mer en marchant au sud. En bas et une fois sur la plage, il y a un assez grand espace de terrain couvert de pierres répandues çà et là sans forme architecturale quelconque, mais ayant servi jadis à des constructions; c'était la première fois que nous rencontrions des ruines de cette nature, et nous n'y attachions pas encore l'impor-

Digitized by Google

tance qu'elles méritaient; car partout, dans ces pays bouleversés à une époque si reculée, les ruines sont ainsi faites, n'ayant de caractère distinctif et reconnaissable que cette quantité de matériaux sans forme, mais dont la présence est inexplicable, si l'on ne veut pas admettre qu'ils ont jadis été employés à composer des habitations et des villes. C'est là ce qui reste de l'Engaddi, à la source de laquelle les troupeaux du patriarche venaient se désaltérer. A partir de ces ruines et de notre campement, nous avons toujours côtoyé la mer : dès deux heures le soleil était devenu accablant; le sol argileux et salé réfléchissait ses rayons d'une façon terrible, et nous étions tous pris de cette envie de dormir si pénible quand on sent qu'on a besoin de toute son attention pour observer les objets environnants. Saulcy en particulier souffrait cruellement de la vue, obligé qu'il était d'avoir constamment les yeux sur le calepin où il écrivait en marchant et de ne jamais s'oublier une minute. Avant de nous avancer de nouveau sur la plage, nous eûmes à traverser l'Ouady-el-Areidjeh, large ravin creusé par les torrents qui se précipitent dans la mer pendant la saison des pluies, puis nous remontâmes sur le côté opposé du ravin, et, dès ce moment, nous étions sur l'espace plat qui sépare les eaux des montagnes. Un peu après l'Ouady-el-Areidjeh, nous pas-

Digitized by Google

sions sur un endroit complétement aride et enduit de cristallisations salines, appelé par les Arabes Birket-el-Khalil, vis-à-vis de l'Ouady du même nom, lorsque Abou-Daouk nous arrêta pour nous raconter la tradition suivante :

« En-Naby-Ibrahim-el-Khalil (Abraham) vint pour prendre du sel à l'endroit où tu es, Effendum : c'était de son temps une mine exploitée par les habitants d'El-Khalil. Le patriarche, en trouvant un jour quelques-uns occupés à charger de cette denrée sur des chameaux, leur demanda de lui en donner. Ils refusèrent même de lui en vendre, et Ibrahim, irrité, leur prédit que désormais ils ne pourraient plus en trouver à cette place, et que, de plus, le chemin d'El-Khalil leur serait à jamais fermé. »

En effet, aujourd'hui, à la place du sel que venaient récolter les babitants d'El-Khalil, des cristallisations mélangées de terre couvrent l'emplacement ; de plus, un mouvement volcanique a coupé l'Ouad-el-Khalil, et rend le passage impraticable. Pour les Arabes, la prédiction est donc accomplie.

Depuis Birket-el Khalil, le terrain était d'une nature toute différente de celui que nous avions foulé

Digitized by Google

jusqu'alors; les collines ressemblaient aux vagues d'une mer agitée, et, sans être tourmentées comme celles qui précédent Mar-Saba, elles avaient cependant cet aspect bizarre que présentent toutes les créations nées de convulsions géologiques. Ces collines rondes durèrent un certain temps, puis nous passâmes devant l'ouverture de l'Ouad-es-Seyâl (des Gommiers), et dès lors la physionomie des lieux changea eomme par enchantement.

Nous étions vis-à-vis de la presqu'île que nous voyions depuis si longtemps sans pouvoir l'atteindre; à notre droite, des rochers immenses et à pic, surmontés de ruines, dominaient notre tête; au milicu de ces ruines un pan de muraille se détachait, contenant une fenêtre à travers laquelle on apercevait le ciel; devant s'étendait le fond de la mer, que nous commencions à voir dans un brouillard assez sombre, et enfin, à gauche, une réunion de mamelons, en matière crayeuse et en argile; rongés par les eaux torrentielles de la mauvaise saison, mais rongés de façon à présenter, à la lettre, l'aspect d'une ville fantastique. Il y avait là des palais, des dômes, des clochers, des minarets, un assemblage de constructions fantasmagoriques qui causaient une illusion complète. Damas, lorsqu'on arrive par la plaine et qu'il

Digitized by Google

brille au soleil avec tous ses toits éclatants de blancheur, produit assez l'effet de ce que nous voyions alors. C'était un à-peu-près de ville orientale, comme un de ces tableaux qui, s'ils n'ont pas le mérite de la vérité matérielle, ont du moins celui d'une physionomie qui rappelle l'original à s'y méprendre. Nous marchions d'étonnement en étonnement à la vue de tous ces édifices d'argile qui, lorsque nous nous approchions, redevenaient rochers et pierres, et perdaient leur physionomie d'emprunt pour se transformer en un terrain volcanique et mouvant. Il était quatre heures, nous étions très-fatigués par la chaleur, et nous demandions sans cesse à nos Arabes s'il y avait de l'eau dans le voisinage et si nous allions arriver à une source pour y arrêter. Ils évitaient avec grand soin de nous répondre, car les Arabes ont quelquefois des scrupules de dire *non*, quand bien même ils sont parfaitement sûrs que c'est *non* qu'ils devraient dire. Cependant il fallut bien le prononcer ce mot fatal, car nous ne voulions pas aller plus loin.

—*Fi moié?* (y a-t-il de l'eau?)

—*Moié mafich!* (il n'y a pas d'eau!) fut la réponse, et nous n'avions qu'un tonnelet à moitié plein pour une trentaine d'hommes et autant d'animaux :

Digitized by Google

nous allions donc nous en passer cette fois complétement, et nous étions, je l'avoue, fort ennuyés. Au moment où nous mettions pied à terre, cinq Arabes arrivèrent, embrassèrent les nôtres et se mêlèrent à eux; c'étaient les hommes d'Abou-Daouk qui nous attendaient pour nous escorter. Nous campions au pied du rocher surmonté de ruines que nous voyions une heure avant, et notre intention était d'y monter le lendemain matin, car pour le moment nous ne demandions qu'à nous reposer et à repartir au plus tôt. Notre dîner fut peut-être moins gai ce jour-là que de coutume, et le manque d'eau nous ôta un peu l'appétit : cependant nous fîmes honneur aux poules et au riz, et nous étions tous, à neuf heures, fumant, assis sur des pierres devant nos tentes, et admirant ce ciel unique où les étoiles sont de véritables diamants, et où l'atmosphère, transparente comme la gaze la plus fine, permet de voir de si loin, d'entendre de plus loin encore et de respirer les brises du climat le plus favorisé !

Nous allions nous coucher, lorsque le son d'une musique sauvage et inconnue à nos oreilles nous attira derrière nos tentes vers les feux allumés de nos Arabes, et voici ce dont nous fûmes témoins. Nous assistions à une danse et à un chant de guerre : les

Digitized by Google

hommes d'Abou-Daouk et de Hamdan, se tenant par le bras, s'inclinaient de droite à gauche et de gauche à droite, frappant leurs mains l'une contre l'autre en cadence, et chantant une phrase musicale, monotone comme leurs mouvements, nasillarde comme toutes les chansons arabes : c'était là le chœur ; devant cette rangée de bizarres figures noires, à moitié cachées derrière le classique mouchoir lié par une corde de chameau qui leur donne un si sauvage aspect, se tenait un Arabe isolé, le yatagan à la main droite, soutenant de la main gauche sa longue robe, et découvrant ainsi ces jambes fines, délicates et composées uniquement de muscles qui donnent aux Bédouins tant d'élégance dans la tournure. Il s'avançait en chantant tout seul et en passant son sabre sur la tête des hommes qui faisaient le chœur : ceux-ci se baissaient ensemble comme pour éviter le coup, puis se relevaient avec une grande vivacité et marchaient sur lui en chantant toujours plus fort et en s'inclinant de plus en plus vite, comme je vous l'ai dit. L'autre agitait son sabre, la danse se rapprochait, se rapprochait toujours de lui, puis enfin l'entoura complétement, poussa un grand cri, et tout fut fini. Les échos du voisinage répétaient la psalmodie de cette troupe d'acteurs improvisés ; mais la pièce qu'ils jouaient était bien une vraie représentation,

Digitized by Google

je vous assure, et en voyant leurs figures éclairées par la lueur du feu s'animer graduellement, de riantes devenir peu à peu sérieuses et prendre enfin une expression de férocité effrayante, nous pensions assister au départ de la tribu pour le combat, sujet que leurs chants célébraient, et notre émotion était grande. C'est là l'effet que produisent les choses vraies, dites sur le sol même où elles doivent se dire. Amenez nos Bédouins à Paris, dans la rue Saint-Honoré, comme jadis les Joways, faites-leur danser la danse du sabre et chanter le chant de guerre de la tribu, ils ne seront jamais que des hommes très-brûlés par le soleil, portant une chemise fort sale et une ceinture de cuir ; mais voyez-les sur le bord de la mer Morte, dans leur vie de privations et de fatigues, couchant sur les pierres, marchant tout le jour, tout le jour exposés à être tués mille fois dans les embuscades dont le pays fourmille, alors ils prendront à vos yeux un tout autre aspect, et vous finirez par les aimer mieux avec leur misère, leur avidité et leur sauvagerie, que tant d'autres qui ne sont ni misérables, ni avides, ni sauvages !

En récompense du plaisir que nous avions goûté en assistant à cette scène curieuse, nous fîmes donner un peu de café à chaque Bédouin, qui s'assit auprès

Digitized by Google

du feu, reprit sa pipe, l'alluma tranquillement, comme si de la soirée il n'avait pas bougé; toute trace de l'excitation causée par la danse, qui leur rappelait à tous tant de souvenirs, disparut, et la veille de la nuit commença. Je fus assez longtemps avant de m'endormir; ce spectacle m'avait fait une très-vive impression, et, pour la première fois depuis notre départ, je comprenais quels étaient les hommes au milieu desquels nous vivions. Mais il y a quelque chose de plus fort que les impressions en pareil cas, c'est la fatigue, et je ne me souviens guère de ce qui s'est passé ensuite; seulement le lendemain matin, mes amis m'ont dit que j'avais ronflé d'une manière indécente, et qu'on désirait que pareille chose ne se renouvelât pas.

A cinq heures, nous étions prêts à monter le rocher de Sebbeh, car je ne vous ai pas encore dit son nom; j'ose à peine vous en parler, un autre l'a fait mieux que je ne pourrai certainement le faire; aussi je veux vous donner textuellement le récit de l'historien, persuadé que vous le lirez avec intérêt. C'est Josèphe qui, en racontant les conquêtes des Romains, a été conduit à parler de la prise de certaine citadelle placée sur le bord de la mer Morte, et à laquelle, quelques siècles plus tard, votre serviteur montait

Digitized by Google

dans un but plus pacifique, brûlé par un soleil affreux, et sur le point de renoncer mille fois à son entreprise. Et maintenant je vais laisser parler Josèphe, en vous prévenant seulement que la citadelle était occupée, lors de l'expédition de Silva, par un certain Éléazar qui avait pris les armes contre les Romains, à la tête de neuf cent soixante Juifs, y compris les femmes et les enfants; mais croyez que ses *sicaires*, comme les appelle Josèphe, étaient d'autres hommes que ceux d'aujourd'hui, et il n'y a pas beaucoup d'Israélites de notre siècle qui consentiraient à s'entre-tuer jusqu'au dernier, condamné à mettre lui-même fin à ses jours; ou du moins, en pareil cas, toute leur habileté consisterait peut-être à briguer ce dernier rôle, afin d'en éviter, sans crainte d'être trahis, la partie désagréable. Voici donc comment Josèphe raconte l'épisode de la prise de Massada, et je ne l'interromprai pas :

« Le général romain, à la tête de son armée, marcha contre Éléazar et les brigands qui occupaient Massada. Après s'être emparé immédiatement de tout le pays, il plaça des postes dans les lieux les plus favorables, entoura le château d'un mur pour empêcher les assiégiés de s'enfuir, et y distribua des corps de garde. Lui-même choisit pour son camp l'empla-

Digitized by Google

cement le plus favorable, où les rochers de Massada touchaient à une montagne voisine. En ce lieu, il est vrai, ses approvisionnement étaient difficiles; car ce n'était pas seulement des vivres qu'il fallait apporter de très-loin et avec de grandes fatigues pour les Juifs qui en étaient chargés, mais il fallait amener l'eau dans le camp, *aucune source n'existant dans cet endroit*. Après avoir pris ces premières dispositions, Silva commença le siége, qui demandait beaucoup d'habileté et de fatigues, à cause de la position de la forteresse, dont voici la description :

» C'est un rocher très-élevé dont le circuit est considérable. Il est entouré de tous côtés par des vallées tellement profondes qu'on n'en peut voir l'extrémité ; il est abrupte et inaccessible, excepté dans deux endroits, où la montée est encore très-difficile. Un de ces chemins vient du lac Asphaltite, vers l'orient, et l'autre de l'occident; ce dernier est le moins malaisé. On appelle le premier la Couleuvre, à cause de son peu de largeur et des sinuosités nombreuses qui expliquent cette similitude. Ce chemin tourne le long des précipices, revenant souvent sur sa première direction et s'avançant de nouveau peu à peu, de manière à toucher presque les parties du sentier qui restent à parcourir. Quand on gravit cette montée, il faut se

Digitized by Google

glisser de côté, et avancer tantôt d'un pied, tantôt de l'autre. Une chute serait la mort ; car des précipices profonds s'ouvrent à droite et à gauche, de façon à remplir de terreur les plus audacieux. Quand on a monté ainsi pendant trente stades, on arrive au sommet du rocher, qui ne se termine pas en pointe aiguë, mais qui présente une surface plane. C'est sur cet espace que, le premier, le pontife Jonathas bâtit une forteresse qu'il appela Massada. Ensuite le roi Hérode se plut à y faire de nouvelles constructions. Il entoura tout le sommet d'un mur ayant sept stades, construit en pierres de taille, haut de douze coudées, large de huit et flanqué de trente-sept tours de cinquante coudées; ces tours communiquaient à des bâtiments construits à l'intérieur et adossé à l'enceinte : car pour le sommet du rocher, couvert de terre végétale et pouvant recevoir la charrue, le roi le donna à la culture, de manière que si les aliments venaient à manquer du dehors, les gardiens de la forteresse n'en souffrissent pas.

» *Il y construisit aussi un palais près de la montée occidentale*, placé en dedans des murailles de la citadelle et tourné vers le septentrion. Le mur du palais était d'une grande élévation et fort, ayant quatre tours de soixante coudées aux angles. Il renfermait

Digitized by Google

de somptueux appartements, des portiques et des salles de bain soutenus partout par des colonnes monolithes. *Le sol et les parois des appartements étaient revêtus de placages variés ou de mosaïques.* Auprès de chacun des bâtiments d'habitation, sur le sommet du rocher, autour du palais et devant le mur, *plusieurs grands réservoirs furent creusés dans le roc* pour conserver l'eau, de manière à en donner en aussi grande quantité qu'en aurait pu fournir une source naturelle. *Un chemin excavé menait du palais au point le plus élevé sans qu'on pût le voir de dehors.* Du reste, les routes visibles n'étaient pas même facilement accessibles aux ennemis. Le chemin de l'orient, comme nous l'avons dit, est par sa nature impraticable, *et une tour placée dans un passage très-étroit ferma celui de l'occident.* Cette tour, éloignée de la citadelle d'au moins mille coudées, était difficile à prendre, il était impossible de passer devant (ou de la tourner). Bref, il était malaisé de sortir d'un pareil lieu, n'y eût-on pas rencontré d'obstacles étrangers. Et ainsi la nature, en même temps que l'ouvrage des hommes, défendait ce château contre des attaques ennemies.

» Quant aux approvisionnements, il fallait en admirer encore davantage l'abondance, et les précau-

Digitized by Google

tions prises pour leur durée ; car il y avait beaucoup de blé en magasin et en quantité suffisante pour un long temps. Il y avait aussi du vin, de l'huile, des graines de toute nature, et des dattes en grand nombre. Éléazar trouva tout en bon état quand il s'empara par ruse de la forteresse avec ses sicaires, et aussi bien conservé que ce qu'on y avait déposé tout récemment, bien qu'il se fût écoulé près de cent ans depuis que la plupart de ces munitions avaient été préparées pour résister aux Romains. Bien plus, les Romains trouvèrent jusqu'à des fruits qui, après tant de temps, étaient restés intacts. On peut attribuer à l'air cette conservation extraordinaire, car la hauteur de la citadelle la défendait de toute émanation terrestre et corruptrice. En outre, on y voyait une quantité d'armes suffisante pour armer dix mille hommes, du fer brut, de l'airain et du plomb : de façon qu'on aurait cru que ces préparatifs avaient été pris pour un motif très-sérieux. On dit qu'Hérode s'était préparé ce château comme une place de refuge, dans la prévision d'un double danger, d'abord une révolte du peuple juif qui, après l'avoir déposé, serait revenu à ceux qui auparavant avaient été ses rois; ensuite, et c'était le plus pénible, la haine de Cléopâtre, reine d'Égypte. Celle-ci ne cachait pas ses projets, et s'en entretenait souvent avec Antoine, demandant qu'on

Digitized by Google

tuât Hérode et suppliant qu'on lui donnât à elle le trône de Judée. Et s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est qu'Antoine n'obéit jamais à son ordre, esclave comme il l'était de son amour, tandis que tout semblait faire croire qu'il céderait à ses obsessions. Monument des craintes d'Hérode, Massada restait debout, dernier boulevard des Juifs contre la conquête romaine.

» Lorsque Silva eut entouré tout le rocher d'un mur de circonvallation, comme nous l'avons dit plus haut, et qu'il eut mis tous ses soins et sa vigilance à empêcher que personne ne pût s'enfuir, il commença le siége, n'ayant trouvé qu'un seul endroit qui permît d'y élever une batterie. Après la tour, qui fermait le chemin de l'occident conduisant au palais et au sommet le plus élevé, *il y avait une éminence de rocher d'une assez grande étendue, mais plus basse que Massada d'environ trois cents coudées. On l'appelait Leucée.* Sitôt que Silva l'eut gravie et occupée, il y fit amasser de la terre par ses soldats. Grâce à un travail opiniâtre, une jetée fut élevée d'environ deux cents coudées de hauteur; cependant, le terrain ne parut pas assez solide, ni l'élévation assez grande pour les machines; au-dessus, on construisit une plate-forme composée de rochers énormes, haute et

Digitized by Google

large de cinquante coudées. Il avait aussi des machines toutes semblables à celles que Vespasien d'abord et Titus ensuite avaient imaginées pour prendre les villes; une tour fut construite, ayant soixante coudées, entièrement revêtue de fer, d'où les Romains, à l'aide de beaucoup de scorpions et de balistes, repoussaient ceux qui combattaient sur les murs et les empêchaient de montrer la tête. En même temps, ayant fabriqué un immense bélier, Silva ordonna qu'on battît la muraille sans relâche, et à grand'peine il parvint à y pratiquer une brèche. Les sicaires aussitôt se hâtèrent d'élever un autre mur en arrière, qui pût résister aux coups des machines. Afin qu'il fût mou et qu'il amortît les coups les plus violents, ls le firent ainsi qu'il suit. Ils assemblèrent deux rangs de poutres couchées bout à bout; les deux rangées n'étaient distantes entre elles que de la largeur du mur, et dans l'espace intermédiaire ils mirent de la terre; mais pour qu'en élevant ce parapet la terre ne s'éboulât pas, ils reliaient par des traverses les poutres horizontales. Cela formait une espèce d'échafaudage. Les coups des machines s'amortissaient sur le bois et la terre, qui, en se tassant par l'effet des chocs du bélier, rendait l'ouvrage plus solide encore. Quand Silva eut reconnu ce nouvel obstacle, il pensa qu'il en viendrait à bout plus facilement par le

Digitized by Google

feu, et il ordonna à ses soldats d'y lancer force brandons ardents. Alors le mur, en grande partie construit en bois, prit feu de tous côtés, et produisit une flamme immense. D'abord, un vent de nord-est rendit la position des Romains horrible : car abattant la flamme, il la portait sur eux au point qu'ils désespéraient déjà et tremblaient de voir brûler leurs machines. Mais ensuite le vent, étant subitement passé au sud-ouest, rejeta la flamme avec violence sur le mur, qui fut consumé jusqu'à sa base. Les Romains, favorisés par Dieu, revinrent joyeux au camp, se proposant de monter à l'assaut le lendemain, et ils redoublèrent de vigilance pendant la nuit, afin que personne des assiégés ne pût s'enfuir.

» Du reste, Éléazar n'y songeait pas pour lui-même et ne voulait pas se séparer d'un seul de ses compagnons. Voyant le mur consumé, aucun salut possible, même à force de courage, et ayant sous les yeux ce que les Romains vainqueurs feraient à leurs femmes et à leurs enfants, il résolut de mourir avec tous ceux qui l'entouraient. Persuadé que c'était le seul parti qui lui restât, il réunit les plus braves de ses compagnons et leur adressa la parole... Il leur fit voir les conséquences d'une soumission, leur montra la volonté de Dieu dans le malheur qui les frappait, en-

Digitized by Google

tourés comme ils l'étaient encore de munitions de toute espèce, dans l'endroit le plus inaccessible du monde. Cette volonté était si manifeste, leur disait-il, que le feu lui-même s'était refusé d'abord à les consumer ; mais c'était la colère de Dieu qui leur amenait tous ces malheurs. Il valait mieux mourir libres, afin d'avoir une sépulture honorable, mais auparavant il fallait brûler l'argent et la forteresse, et n'épargner que les provisions, pour bien montrer que ce n'était pas la famine qui triomphait d'eux, mais qu'ils étaient d'avance résolus à préférer la mort à l'esclavage.

» Ainsi parlait Éléazar, et ceux qui étaient présents ne partageaient pas tous sa résolution ; d'autres, au contraire, se préparaient à lui obéir avec enthousiasme, pensant que la mort était une belle chose. Les plus timides avaient pitié de leurs femmes et de leurs familles, et à ces préparatifs terribles se regardaient les uns les autres, les larmes aux yeux, indiquant qu'ils ne voulaient pas suivre le dessein désespéré de leur chef. Éléazar, les voyant trembler et s'abattre devant ce grand projet, craignit que leurs supplications et leurs larmes n'affaiblissent ceux qui l'avaient écouté avec courage. Il ne cessa donc pas de les exhorter ; s'animant de plus en plus, il leur

Digitized by Google

fit un discours sur l'immortalité de l'âme, et sa sauvage éloquence les entraîna de telle façon, dit Josèphe, que tous l'interrompirent pleins d'une ardeur diabolique, et se mirent à l'œuvre à l'envi l'un de l'autre. Chacun voulait faire preuve de courage et de résolution et tenait à gloire de ne pas être vu parmi les derniers vivants, tant était devenue grande la fièvre qui les avait saisis de se tuer eux, leurs femmes et leurs enfants. Et cette fièvre, comme on pourrait le croire, ne s'apaisa pas lorsqu'ils approchèrent du moment fatal, car ce qu'ils avaient promis de faire lorsque Éléazar les exhortait, ils se mirent résolûment à l'exécuter. La même fureur les animait tous dans cette pensée qu'en préparant la mort de leurs enfants, c'était faire acte de pitié et les sauver d'un malheur plus grand. En même temps ils embrassaient leurs femmes, prenaient leurs fils dans leurs bras et les pressaient sur leur cœur en leur donnant les derniers baisers. Puis, comme agissant avec des mains qui ne leur appartenaient pas, ils les transperçaient eux-mêmes. Ils se consolaient de la nécessité qui les condamnait à la mort, en songeant aux maux qu'ils auraient eu à souffrir en étant soumis aux Romains. Enfin, personne n'hésita pour accomplir ce crime horrible, et chacun tua ses plus proches parents. Malheureux pour lesquels c'était

Digitized by Google

une nécessité et auxquels le meurtre de leurs femmes et de leurs enfants, de leurs propres mains, semblait le plus léger de tous les maux! En conséquence, ivres de rage et de remords, et persuadés que c'était une offense pour leurs amis que de leur survivre un instant, ils entassèrent toutes leurs richesses pêle-mêle et y mirent le feu, puis, tirant au sort dix hommes pour les tuer, ils se couchèrent près de leurs femmes et de leurs enfants étendus à terre, et les embrassant, tendaient le cou à leurs camarades chargés d'un si triste ministère. Quant à ceux-ci, après avoir égorgé tous les autres sans hésitation, ils établirent le même ordre entre eux, de façon que celui à qui le sort le réservait, après avoir tué les neuf autres, devait se percer lui-même sur leurs corps. Telle était leur confiance les uns dans les autres; ils savaient que pour tuer ou pour mourir, personne ne trahirait ses compagnons. L'un après l'autre, tous présentèrent la gorge au glaive; un seul, et celui-là était le dernier, après avoir examiné la multitude des corps qui l'entouraient, afin de voir s'il y avait encore quelqu'un qui eût besoin de lui, assuré que tous étaient morts, mit le feu au palais, et, se traversant le corps de son épée, tomba près des siens. Ils moururent croyant qu'il ne restait aucune âme vivante pour être prise par les Romains; mais ils n'a-

Digitized by Google

perçurent pas une vieille femme, et une parente d'Éléazar, distinguée par son savoir et sa sagesse, avec cinq enfants, qui s'étaient cachés dans les conduits servant à amener l'eau sous terre, tandis que les autres ne pensaient qu'au massacre. Ils étaient neuf cent soixante avec les femmes et les enfants. Cette boucherie eut lieu le quinzième jour du mois de Xanticus.

» Les Romains, s'attendant au combat, se tenaient dès le point du jour sous les armes; bientôt de leur batterie ils jetèrent des ponts volants et s'avancèrent à l'escalade. Ne trouvant personne de leurs ennemis, mais tout autour d'eux la solitude, le feu et le silence, ils étaient loin encore de deviner la vérité. Enfin, ils poussèrent un grand cri, comme au choc du bélier, pour défier ceux qui restaient encore dans la forteresse. Les pauvres femmes entendirent le bruit, et sortant de leur retraite, racontèrent ce qui s'était passé, et l'une d'elles dit avec grands détails les dernières paroles des sicaires et leurs derniers exploits. D'abord les Romains refusèrent de les croire; un coup si hardi leur semblait impossible. Ils essayèrent d'éteindre l'incendie, et, s'ouvrant un chemin au milieu des flammes, pénétrèrent dans le palais. En rencontrant des masses de cadavres, ils ne se laissè-

Digitized by Google

rent pas aller à la joie du triomphe, mais ils admirèrent la noble conduite d'hommes de cœur en si grand nombre, qui exécutaient une action si hardie et méprisaient tant la mort. »

Tout ce que je puis vous dire maintenant, Madame, c'est que les choses sont telles aujourd'hui qu'elles étaient du temps de Josèphe. Le chemin de la Couleuvre, c'est celui que nous avons suivi pour monter à Massada ; la tour d'entrée, nous l'avons retrouvée, nous avons levé le plan de ce palais d'Hérode et reconnu ces mosaïques dont il était pavé ; les conduits pour l'eau, et où s'était cachée la pauvre femme qui a donné les précieux détails conservés par Josèphe, existent encore, ainsi que les citernes, ainsi que certaine grande cave dans laquelle on pénètre par des marches, et qui pourrait bien avoir servi de magasin pour toutes ces provisions amassées dans la crainte d'une attaque ; le sommet est bien uni et en terre labourable, les habitations sont rejetées au nord de la place, et l'on en peut reconnaître les enceintes et la forme ; une porte ogivale donne entrée dans la citadelle, et la présence de cette ogive, dont on ne peut contester la date, a par elle-même bien son mérite. Le mur construit par les Romains pour entourer la forteresse et empêcher les

Digitized by Google

assiégeants de s'enfuir, est parfaitement reconnaissable, et il s'étend sur toute la montagne, au sud et au nord de Massada, semblable à un ruban, dont la hauteur où l'on se trouve permet de voir tous les contours. Enfin, maintenant que vous connaissez la citadelle et son histoire, laissez-moi seulement ajouter, et je n'en parlerai plus, qu'on la voit, en y entrant, comme le jour où les Romains y ont pénétré vainqueurs; c'est l'aspect d'une place forte dont les murailles ont été renversées et démantelées, dont l'intérieur est en ruines, mais en ruines encore fumantes. Le temps a fait l'ouvrage des œuvres du siége; la fumée du mur incendié par Éléazar s'est évanouie, mais la citadelle reste telle qu'elle était alors. Nous aurions voulu y passer la journée entière, et ne pas laisser une pierre sans la dessiner, un pan de mur sans en lever le plan; malheureusement, le temps nous pressait, nos bagages avaient pris les devants, le soleil était haut dans le ciel, et nous avions une longue journée à faire pour attendre une source où nos pauvres chevaux, à jeun depuis la veille, pussent reprendre des forces. Nous-mêmes, accablés par la chaleur, nous avions hâte, malgré notre ardeur d'archéologues, de continuer notre route, et en conséquence le retour s'effectua. Il est plus facile de monter par le chemin de la Couleuvre que de des-

Digitized by Google

cendre, et les précipices que nous ne voyions pas bien en leur tournant le dos, nous les avions perpendiculairement au-dessous de nous, obligés de mettre, comme le dit Josèphe, les pieds l'un devant l'autre en longeant des parois de roches verticales. Nous avions avec nous deux Arabes qui s'étaient écartés, depuis cinq minutes environ, à moitié chemin, et qui revinrent nous dire qu'ils trouvaient un peu d'eau dans un creux de rocher, à cinq cents pas de là. Vous dire avec quelle activité on courut à cette mare croupie et sale, est inutile ; ce fut une des plus vives jouissances de la journée ; on rejoignit le chemin, et nous continuâmes notre route un peu restaurés par cette boisson saumâtre et amère. A moitié de la hauteur du rocher de Massada, nous remarquâmes des ouvertures pratiquées comme celles de toutes les nécropoles que nous avions déjà vues en Syrie ; mais celles-là sont dans un endroit parfaitement inaccessible, et je vous promets que ces chambres sépulcrales, si chambres il y a, étaient bien à l'abri de violations de tout genre. Après trois quarts d'heure de marche sur des pierres, tantôt unies comme des glaces, tantôt roulantes, et sur lesquelles il était difficile de se tenir, nous pouvions voir notre campement, et nos pauvres chevaux, la tête basse, ayant renoncé à toute pensée de se désaltérer, et

Digitized by Google

paraissant commencer à s'habituer tristement à ce nouveau régime. Au moment de les rejoindre, nous trouvâmes Loysel ayant à côté de lui son fidèle écuyer, et fumant philosophiquement sa pipe. Voyant que la chaleur devenait trop forte, et que nous allions trop vite lors de notre départ, il avait immédiatement pris la résolution d'attendre notre retour pour fixer invariablement ses impressions sur la ville de refuge d'Hérode, après avoir au préalable inscrit dans son journal : « Le 11 janvier, visité la citadelle de Massada. » Satisfait de ce résultat, il avait dessiné la vue de la presqu'île, et nous avait attendus. Les œufs durs et les poules dévorés, nous montions à cheval en suivant une direction sud-ouest pour regagner le bord de la mer. A un quart d'heure du campement, et environ à cinq cents mètres du rocher de Sebbeh, nous passâmes au travers de deux enceintes carrées, en fragments de rochers amoncelés; l'intérieur de ces enceintes était occupé par des lignes de pierres en tous sens, formant ainsi plusieurs compartiments; des entrées en biais étaient parfaitement visibles aux côtés sud; il n'y avait pas moyen de se méprendre sur l'origine et la destination de ces ruines: c'étaient là les deux camps placés en avant du mur dont les assiégeants avaient entouré Massada, et ayant ces portes en clavicules que nous savons se rencon-

Digitized by Google

trer toujours dans les dispositions stratégiques que prenaient les Romains en pareil cas. Nous traversions, depuis notre départ, les mêmes mamelons crayeux dont les formes nous avaient tant intrigués la veille; vers midi, Belly, qui avait cru apercevoir des pigeons ou des perdrix égarés dans ces parages, et qui marchait à côté de la caravane, le fusil à la main, accourut nous prévenir qu'il venait de reconnaître sur le sable des traces d'un animal énorme; et en effet, nous vîmes bientôt nous-mêmes ces traces, se dirigeant vers un ouady appelé Ouad-el-Nemrieh (du tigre); vous voyez qu'il est bien nommé : c'était la forme de la griffe d'un lion avec la marque des cinq ongles à environ deux centimètres de l'empreinte des doigts. Cette griffe, au moment où nous ne nous y attendions pas le moins du monde, sans nous faire la même impression que le pied du sauvage dans *Robinson Crusoé*, ne laissa pas de nous donner à penser, d'autant mieux que l'animal avait dû se retirer depuis peu de temps; mais ce n'était qu'une empreinte, après tout, et nous étions bien armés. Dans la journée, nous trouvâmes des fragments de lave très-nombreux qui venaient jusqu'au bord de la mer, auprès de laquelle nous marchions, séparés seulement de la presqu'île que nous avions à notre gauche par une sorte de détroit de mille mètres de largeur tout au plus; la mer était

Digitized by Google

tout à fait calme et de la plus grande pureté ; nous attendions à tout moment de lui voir prendre une teinte sombre quelconque qui nous autorisât à confirmer le récit de tant de voyageurs célèbres, mais malheureusement le lac Asphaltite semblait avoir à cœur de démentir toutes leurs fables; nous en étions enchantés, du reste, car c'est une des plus grandes satisfactions, dans une expédition scientifique, que de trouver ses devanciers en défaut, surtout quand ceux-ci concluent aussi affirmativement sur des choses qu'ils n'ont pas vues. Les fragments minéralogiques que nous rencontrions ne laissaient pas de nous intriguer, lorsque nous passâmes sous un rocher noirâtre qui n'était autre chose qu'une de ces coulées de lave semblables à celles qu'on voit si fréquemment aux environs de Pompéi et du Vésuve. En suivant la direction ascensionnelle de cette coulée, on arrivait à une sorte d'amphithéâtre immense, formé par des rochers calcinés d'une grande hauteur et coupés en tous sens, constituant un cratère énorme, tel que nous en avons rencontré depuis cet endroit plusieurs fois, car nous approchions du théâtre de la catastrophe célèbre des villes maudites. Nos Arabes nous apportaient sans cesse des morceaux de bitume et de soufre qu'ils ramassaient sur la plage; un bloc de bitume, entre autres, de la grosseur d'une tête humaine, et de la plus

Digitized by Google

grande beauté. En continuant toujours le long de l'eau, nous croisâmes deux ouadys successifs portant le même nom, Ouad-el-Hâfaf.

Enfin, madame, après une route de deux heures encore, rendue bien pénible par la chaleur, la fatigue de nos montures qui mouraient de soif, et la nôtre, résultat de notre promenade du matin et du manque d'eau qui nous faisait aussi cruellement souffrir, nous atteignîmes l'embouchure d'un ouady coupé exactement comme ces tranchées ouvertes chez nous, dans les collines, pour les voies de fer; au bord de cette embouchure s'élèvent les ruines d'une sorte de station carrée de même construction que Massada, et portant le nom de Galaat-Embarrheg. Elles commandent tous les pays d'alentour et défendent l'entrée de la gorge béante dans laquelle nous nous engagions pour passer la nuit, ignorant encore si nous y trouverions de quoi nous désaltérer et nous reposer en sécurité. Cette gorge de Maïet-Embarrheg, composée de calcaire jaunâtre d'une dureté extrême, est à son entrée de la plus grande sauvagerie; on croirait pénétrer dans un volcan, et rien ne donne l'idée de ce qu'elle peut contenir; mais en tournant un coude presque à angle droit, on se trouve tout à coup dans une sorte de salle gigantesque à laquelle il ne manque qu'un

Digitized by Google

plafond pour être parfaitement régulière; un ciel pur en tenait lieu ce jour-là, et quelle ne fut pas notre joie en apercevant nos tentes déjà dressées, tous les mulets déchargés, notre cuisine établie et Mattéo surveillant notre modeste festin; du reste, nous y fîmes peu d'attention, pour admirer plus à notre aise le magnifique spectacle qu'offrait le vrai paradis terrestre où nous venions d'entrer; au fond de cet espace à peu près rectangulaire où était le camp, et s'enfonçant à l'ouest dans les montagnes, continue l'Ouady-Maïet-Embarrheg, et là un ruisseau d'une limpidité incomparable se perd dans le sable le plus fin et le plus frais. Les roseaux énormes d'Engaddi y croissent par bouquets d'une élévation colossale; mais ce n'est plus dans un endroit ouvert, c'est dans un véritable couloir, dont les côtés, élevés d'environ huit cents pieds, surplombant et presque réunis à leur sommet, ne permettent au soleil de pénétrer que pour entretenir la végétation sans détruire cette fraîcheur de tous les lieux où coulent des sources vives. Le ruisseau, bondissant de rocher en rocher, tantôt passant au milieu des roseaux dont il mouille le pied, tantôt formant de petits bassins naturels au-dessous des pierres énormes qu'il franchit en murmurant, donne à ce délicieux endroit un aspect vraiment enivrant. De cette côte brûlante qui nous avait épuisés toute la

Digitized by Google

journée, nous nous trouvions de nouveau dans un autre monde, et, comme toujours, sans y être préparés par rien. Nous ne pouvions nous lasser d'écouter couler cette source tant désirée, et, laissant nos chevaux avaler à longs traits son eau précieuse, nous voulions, avant de nous rassasier nous-mêmes, avoir le bénéfice de notre soif et la défier au moment de la satisfaire. Joignez à ce spectacle les échos qui répétaient les bruits du camp, la vue de nos Arabes, le yatagan à la main et faisant tomber ces grands roseaux, sorte de réserve placée par la Providence dans le pays le plus aride pour nourrir leurs montures, l'aspect d'une vie civilisée au milieu de cette solitude si riche, et vous vous figurerez facilement l'espèce d'enthousiasme dont nous étions saisis à la source d'Embarrheg; nous ne voulions plus nous en aller, et il fallut la faim qui nous dévorait pour nous faire regagner, au milieu des détours de cet ouady bienheureux, nos tentes et notre dîner.

Le silence le plus absolu dans ce bel endroit, un air de sécurité, peut-être effet de l'imagination, mais bien doux pour des gens aussi fatigués, et le ciel parsemé d'étoiles, voilà notre nuit d'Embarrheg: aussi le repos fut-il complet, et nous étions prêts le matin, très-dispos et impatients de repartir, car nous

Digitized by Google

approchions de Sodome, et, sans le savoir aussi, de la partie la plus curieuse de notre voyage. Le chemin que nous suivions longeait la mer dans une direction sud, et nous avions dépassé la presqu'île que les Arabes appellent *El-Liçan* (la langue); en effet, c'est bien une véritable langue qui s'avançe dans les eaux, formant ainsi un second bassin d'environ trois lieues de longueur sur trois de largeur. Les Arabes disent que, dans le plus chaud moment de l'été, on peut passer à gué de la presqu'île sur le rivage ouest de la mer, et deux voyageurs anglais, Irby et Mangles, qui ont seuls examiné la presqu'île avant les Américains et nous, rendent le même témoignage. Cependant, les sondages de l'expédition du capitaine Lynch, qui donnent une profondeur des deux brasses, rendent ce fait difficile à admettre. Ce second bassin est infiniment moins profond que le reste de la mer, qu'il termine par un contour à peu près circulaire. La côte, depuis Maïet-Embarrheg, était presque verdoyante : des touffes d'une végétation un peu rabougrie et maigre, il est vrai, éparses sur le rivage, suffisaient cependant à lui donner un air plus gai et plus vivant. Vers neuf heures, nous croisâmes un ruisseau très-faible et dont les eaux arrosaient à peine le terrain; mais ces eaux répandaient une odeur de soufre extrêmement forte qui rappelait exactement celles

Digitized by Google

de Baréges ou de Saint-Sauveur ; de plus, la saveur âcre et salée de la mer était devenue complétement intolérable au goût, et des exhalaisons, qui étaient évidemment sulfureuses aussi, révélaient sur quel terrain volcanique nous marchions. A dix heures, nos scheikhs nous firent arrêter, afin de nous rassembler tous ; nous approchions de la montagne de sel, et nous avions, avant d'y arriver, à traverser des bouquets d'arbres ou plutôt des buissons assez clairsemés, mais derrière lesquels il y avait probablement, nous disaient-ils, des vagabonds cachés qui pouvaient très-bien nous dévaliser, pour peu que nous fussions écartés les uns des autres ; car il faut vous dire que la partie de la caravane qui aimait la chasse, à la moindre occasion, sautait à bas de cheval et se promenait de tous les côtés, furetant, cherchant un gibier un peu imaginaire, malheureusement pour nos dîners! mais enfin, cédant à ce bonheur des vrais chasseurs, qui est de chercher là même où ils sont sûrs d'avance qu'ils ne trouveront rien. Pour moi, j'aime la chasse, mais quand il ne faut pas marcher ; aussi mon fusil restait invariablement couché sur mes genoux, et ne s'en éloignait que lorsque des oiseaux passaient tellement près que je pouvais les ajuster sans me déranger. D'ailleurs, je tire fort mal, vous le savez, et je n'ai à me reprocher que peu

Digitized by Google

de meurtres; ayant été assez heureux pour tuer par hasard un pauvre aigle à moitié gelé par le froid du matin, aux environs de Djenin, près de Nazareth, je m'en tenais là et je me reposais sur mes lauriers; du reste, j'étais, comme je vous l'ai dit, attaché au cheval de Saulcy, afin de donner les heures à chaque instant, ce qui m'interdisait toute réjouissance de chasseur. Pardonnez-moi cette digression, mais elle vous expliquera comme quoi nous étions quelquefois disséminés, et près de la montagne de sel ce n'était pas le moment. Quand tout le monde fut réuni, nous reprîmes notre marche avec nos Arabes d'escorte, dispersés en éclaireurs au milieu des buissons, et n'en laissant pas un dont ils ne fissent le tour. Cette espèce de forêt qui, pour être exact, ne méritait pas ce nom, dura environ trois quarts d'heure, puis nous rentrâmes dans le désert et l'aridité; mais cette aridité était amplement expliquée dans cet endroit par le terrain que nous foulions aux pieds : nous étions sur le territoire de Sodome, et nous allions toucher à l'extrémité de la mer Morte ; à notre droite, nous avions un cratère de volcan masqué par une colline, mais bien reconnaissable à ses pans perpendiculaires et taillés en amphithéâtre : c'est l'Ouad-ez-Zouera; à gauche, la mer se rétrécissant et bordée à l'est par des rochers immenses presque noirs, et enfin devant

Digitized by Google

nous, une montagne isolée d'environ cinq kilomètres de largeur, et auprès de laquelle nous étions obligés de passer pour atteindre le sud et pouvoir ensuite traverser la plaine immense qui sépare l'ouest de l'est. C'est une montagne célèbre dans l'histoire; nous n'avions plus devant nous un sol ordinaire, fertile ou non : c'était une espèce de croûte de sel mélangée d'un peu de terre, sur laquelle les pieds de nos chevaux marquaient une assez profonde empreinte; la teinte de la montagne était jaunâtre en général, et sa forme à peu près ronde. A environ deux kilomètres avant d'arriver à sa base, on nous fit faire un petit détour pour éviter un endroit où, il y a un an, un chameau chargé disparut dans un gouffre qui s'ouvrit subitement à environ quatre-vingts pieds de profondeur : c'était cette couche assez légère qui, fondue par suite des pluies, avait entr'ouvert l'abîme qu'elle recouvrait; ce détail peut vous faire comprendre l'intérêt d'un genre tout à fait particulier qui s'attachait à notre marche sur un sol aussi trompeur; mais le terrain ne s'effondra pas, et à onze heures nous passions l'angle nord de la montagne de sel. Là se trouve une ruine assez considérable, composée d'un amas de pierres informes : c'est le *Redjoum-el-Mezorrhel* (le Monceau bouleversé); à droite et couvrant un espace d'environ trois kilomètres, sont d'autres rui-

Digitized by Google

nes, mais ruines comme celles d'Engaddi, à fleur de terre, comme seraient celles d'une maison qu'on raserait exactement et dont il ne resterait de visible que les fondations, conservant de certains angles qui indiquent la présence d'anciennes constructions : nous avons constaté une grande quantité de ces angles si importants, puisqu'ils attestent la présence d'une ville, et de quelle ville : de Sodome (4) ! La conviction acquise que Sodome était là, non pas sous les eaux, comme se plaît à le penser le public intelligent qui ne croit que ce qu'il veut bien croire, comme l'a affirmé très-légèrement l'expédition conduite par le capitaine Lynch ; cette conviction, dis-je, nous sembla la première récompense de nos fatigues ; ce n'était, du reste, que le commencement, mais nous connaissions Sodome, *Sdoum*, comme le disaient nos Arabes, près de la montagne qui porte son nom, Djebel-Sdoum *, il n'y avait pas là à douter.

Continuant toujours sa marche, la caravane longeait le pied du Djebel-Sdoum. C'est bien du sel, madame, du bel et bon sel que ce rocher haut de trois cents pieds et long de douze kilomètres ; nous

* Le Djebel-Sdoum est appelé aussi par les Bédouins Djebel-el-Melehh, ou *montagne de sel*.

Digitized by Google

en avons brisé des fragments à toutes les distances et de toutes les teintes, afin de nous trouver détrompés, mais tous les fragments étaient sans exception du sel à peine mélangé d'un peu d'argile. Trois teintes différentes divisent à peu près également la montagne : verdâtre vers le sommet, rosée au milieu, puis jaunâtre et grise vers la base. Des stalactites sont suspendues aux flancs du Djebel-Sdoum jusqu'à sa cime, et ces flancs eux-mêmes sont ouverts en plusieurs endroits par des crevasses, résultat des pluies de l'hiver qui déterminent des mouvements dans la masse et par suite des déchirements à la superficie. Des blocs de toutes dimensions, détachés par les mêmes causes, couvrent le terrain d'environ cent mètres qui sépare à son extrémité nord la montagne de la mer. Quant à cet espace, il va toujours en se rétrécissant, et d'ailleurs on ne peut en fixer exactement l'étendue, parce qu'il diminue ou augmente suivant les saisons, selon que les eaux s'élèvent plus ou moins. De temps à autre, des mares d'eau complétement blanches se trouvaient devant nous, et deux Bédouins s'occupaient à en extraire le sel pour l'emporter dans leur campement. Nous ne pouvions pas revenir de notre étonnement à la vue de ce singulier rocher de nouvelle composition, isolé ainsi au milieu de tant de montagnes environnantes, et toutes sortes

Digitized by Google

de souvenirs bibliques venaient nous assaillir; mais j'ai moins d'imagination que le capitaine Lynch, et si cet habile explorateur a pu voir la statue de la femme de Loth et aller jusqu'à en donner un dessin, je ne pourrai, moi, ni vous en attester la présence, ni vous en fournir la représentation : car je ne l'ai pas vue, et, qui plus est, je crains fort qu'on ne puisse pas la voir; le capitaine Lynch s'est peut-être autorisé de certains vers de Tertullien, qui donne des détails très-précis sur cette prétendue statue, ou d'œuvres d'autres écrivains, plus crédules encore ou plus... inexacts; mais dans ce cas il aurait dû lire la fin de tous les passages où il en est question, et où l'auteur qui parle a soin d'ajouter : « Je ne l'ai pas vue, n'y étant pas allé. » Nous aurions bien voulu leur donner raison à tous. Quelle gloire pour un musée national que de posséder la statue de la femme de Loth ! mais cette gloire leur sera refusée à tous, je vous le garantis.

Nous côtoyions depuis deux heures la montagne, ramassant force échantillons et regardant de tous nos yeux, et nous venions de franchir l'extrémité de la mer Morte, dont les eaux vont en diminuant de profondeur se terminer, comme je vous l'ai dit, en formant un demi-cercle, lorsque nous passâmes devant

Digitized by Google

une grotte naturelle dont une crevasse formait l'entrée. Hamdan et Abou-Daouk nous conseillèrent de rester à cette place pour y déjeuner. Il était midi, et ne voulant pas que les bagages pussent être arrêtés dans des embuscades, toutes les mules furent amenées près de nous, Nous nous assîmes sur un rocher de sel, et le déjeuner commença. Depuis le matin, Hamdan avait l'air très-soucieux; il n'avait plus sur les lèvres le doux sourire qui les animait toujours; au lieu de relever son kafieh et d'en faire l'élégant turban qui encadrait si bien son visage, il l'avait fait retomber en le retenant seulement par la corde de chameau; il avait examiné avec soin ses armes; enfin, tous ses hommes ne nous quittaient plus, même pour éclairer la route, surtout depuis que nous longions le Djebel-Sdoum. Nous nous doutions bien que nous entrions sur un territoire sujet à caution, mais nous ne nous savions pas si près du danger que nous l'étions en effet. Le déjeuner terminé, nous remontâmes à cheval et nous quittâmes la grotte, formant une colonne serrée et commençant à avoir de certains pressentiments qui trompent rarement en pareil cas; à peine avions-nous fait cinquante pas que nous aperçûmes la tête d'un chameau dépassant à peine un petit pli de terrain. Hamdan, s'approchant de moi, me dit :

Digitized by Google

— Les vois-tu?

Je ne voyais absolument rien; ce mot fut immédiatement répété à Saulcy, qui nous dit : « Messieurs, préparez vos armes, approchons des mules, que tout le monde reste près de moi en cas d'attaque et mette immédiatement pied à terre. »

A ce moment, le bruit des batteries de fusil qui s'armaient fut le seul qu'on entendît, car nos muletiers ne chantaient plus, tout le monde marchait silencieusement, occupé à mettre à portée balles, poudre et capsules; en moins de trois minutes tout fut disposé, et Saulcy, se tournant de mon côté, me dit : « Je crois que voilà le moment. » A l'instant où il prononçait ce peu de mots, dont je saisissais à merveille la portée, Abou-Daouk et Hamdan, qui marchaient en tête, partirent à fond de train vers le pli de terrain où ils voyaient ce que nous n'apercevions pas nous-mêmes; mais quelque rapide que fût la course de leurs chevaux, elle ne l'était pas plus que celle de tous leurs Arabes. En effet, sitôt que ceux-ci avaient compris de quoi il s'agissait, ils avaient relevé leurs robes autour de leurs ceintures, détaché leurs fusils, regardé si leurs yatagans sortaient bien du fourreau, et immédiatement entouré

Digitized by Google

leurs scheikhs respectifs. Rien n'était plus émouvant que de voir tous ces hommes qui, sans connaître le danger dont ils étaient menacés et uniquement parce que leur chef y courait, le suivaient sans aucun ordre venant de lui, par un de ces dévouements qui, chez eux, ne raisonnent jamais. Un des Tâ'amera d'Hamdan, entre autres, qui était resté en arrière de la caravane, doublait d'efforts pour rejoindre ses compagnons et s'associer à leur sort, avec une ardeur qui réjouissait à voir. Ils disparurent bientôt tous, et nous, avançant toujours, nous ne tardâmes pas à atteindre l'endroit qui nous inquiétait : là, quarante Bédouins environ étaient accroupis et nous attendaient. Lorsqu'ils virent accourir notre escorte, ils furent immédiatement debout, et on put voir qu'ils avaient réuni toutes les armes en leur possession. Heureusement qu'elles se réduisaient à quelques fusils à mèche, à des massues de bois très-dur et à des sabres mal attachés. Tandis que nous, bien que peu nombreux, et sans compter nos Arabes, qui portaient chacun leur fusil, nous avions soixante balles à tirer avant de recharger nos armes. En approchant de ces étrangers, nous fûmes de suite à terre les uns près des autres, et les Bédouins commencèrent à nous regarder avec grand soin, nous et nos bagages surtout ; puis, sans que rien fût dit ni rien convenu, chacun d'eux, pre-

Digitized by Google

nant un de nos hommes, mit son front contre le sien et l'embrassa ensuite de l'air le plus affectueux du monde. Les figures de ces Bédouins étaient ce que vous pouvez imaginer de plus hideux : la moitié au moins était des nègres avec ce nez plat et ces lèvres énormes qui donnent à la figure l'air si repoussant; le reste se composait de nègres également, moins les traits, tous à peine défendus contre le soleil par des haillons misérables. Un d'eux, entre autres, nu jusqu'à la ceinture, brandissait une énorme massue d'un air de sauvagerie terrible. Au même moment et avant que nous pussions comprendre ce dénoûment qui avait l'air de la paix ou peut-être d'une trahison, deux cavaliers accoururent à bride abattue : l'un était le frère d'Abou-Daouk, sur son cheval gris ; l'autre un jeune homme armé d'une lance et monté à poil sur un poulain bai sans bride. Voici ce qui avait eu lieu.

Abou-Daouk, qui ne faisait pas de fantasia et ne se montrait qu'aux moments difficiles, avait bien pensé que les Bédouins de l'autre rive de la mer étaient instruits de notre venue depuis notre départ même de Jérusalem, et en arrivant aux environs du Djebel-Sdoum, il avait expédié son frère de l'autre côté de la mer, chez les tribus qui y tenaient leur

Digitized by Google

campement, pour négocier la grande affaire de l'hospitalité à des prix un peu modérés. Il y était allé en effet, avait suivi les instructions de son frère, et sans rien spécifier il avait promis au scheikh du premier campement qu'il serait bien traité et n'aurait pas à se plaindre de nous. Là-dessus le scheikh avait dit qu'il serait satisfait de nous voir, mais ses hommes avaient ajouté que s'il recevait un présent, ils voulaient en avoir leur part, que sinon ils nous refusaient l'entrée de leurs tentes. Le scheikh avait répondu qu'ils n'auraient rien et qu'ils voulussent bien s'occuper de leurs affaires. C'était bien leur intention, comme vous allez le voir, car ils répondirent que puisqu'il en était ainsi, ils allaient venir nous dévaliser. Le frère d'Abou-Daouk leur avait dit tout simplement : « Libre à vous, mes chers amis, mais je vous donne une minute et demie tout au plus pour être tués jusqu'au dernier; maintenant, allez. » Ils étaient venus nous attendre et avaient reconnu à l'inspection de nos armes que notre ami disait vrai; c'est ce qui avait décidé cette effusion amicale et spontanée dont nous ne pouvions nous rendre compte. Cet épisode nous avait retenus environ trois quarts d'heure, après lesquels nos Arabes et les Bédouins se séparèrent, les uns pour suivre leurs scheikhs et nous

Digitized by Google

accompagner, les autres pour regagner leur campement, en suivant l'hypoténuse du triangle que nous étions obligés de tracer pour traverser la plaine qui s'ouvrait devant nous. Nous continuâmes alors le long de la montagne de sel, toujours au sud, n'ayant plus à notre gauche les eaux de la mer comme le matin, mais une plaine immense d'environ trois lieues de large, complétement nue, entièrement composée de cette croûte des environs du Djebel-Sdoum; des détritus d'arbres morts, apportés du Jourdain par les courants, rompaient seuls la monotonie de cette étendue de terrain désolé. Cette plaine, appelée par les Arabes Sabkhah (la Fangeuse), était terminée à l'est par une verdure que nous apercevions à peine, et au sud par une rangée de collines qui fermaient l'horizon, et derrière lesquelles s'allonge le désert où se trouve Pétra. Au sud-ouest un ouady unique donnait passage à un torrent alors desséché, mais dont les eaux se dirigent du sud au nord dans la mer. Environ à deux lieues de l'extrémité de la montagne de sel, nous prîmes une direction complétement est pour traverser la Sabkhah; les Bédouins du matin ne se voyaient plus que comme de petits points noirs dans la direction que nous suivions, et nous, derrière nos scheikhs, nous commencions à nous avancer sur ce terrain uni, obligés de nous en rapporter aveuglé-

Digitized by Google

ment à la connaissance des lieux que possédait notre escorte. La plaine, alors facile à traverser, n'en était pas moins un mauvais pas : cette nature de sol argileux et salé, toujours un peu humide, même par les chaleurs, cédait sous les pieds des chevaux qui entraient jusqu'au-dessus du paturon; les mules, comme c'est leur habitude en pareil cas, voyant un espace immense devant elles, se livraient à tous les écarts permis à leur étroite intelligence, et considérant la nécessité de se suivre comme l'effet d'une prudence mal entendue, préféraient choisir les endroits où la terre n'avait pas encore été foulée, et alors enfonçaient jusqu'aux genoux dans des fondrières. Du reste, il n'y avait pas de danger ce jour-là à franchir la Sabkhah, et à trois heures nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de cette végétation dont nous ne distinguions pas de loin la nature, et qui n'était autre chose que ces joncs immenses dont je vous ai parlé déjà plus haut. Nous entrions dans ces roseaux à trois heures et demie, très-peu rassurés; ils dominaient notre tête d'environ douze pieds; de toutes parts on entendait des voix humaines dans les environs. Nous défilions les uns à la suite des autres, dans l'impossibilité, en cas d'attaque, de nous porter mutuellement secours, voyant de temps à autre, quand les joncs s'éclaircissaient un

Digitized by Google

peu, passer la chemise blanche d'un Arâbe, surtout n'ayant pas oublié que nos brigands du matin venaient de nous précéder de quelques instants dans le même endroit, et craignant qu'ils ne voulussent prendre là leur revanche. Enfin, après une heure de route au milieu des joncs, on se trouva tout d'un coup dans un tout autre pays, et dans quel pays! Ce n'était plus rien de ce que nous avions vu jusque-là. Engaddi n'était qu'un désert en comparaison, et Embarrheg (5) un lieu désolé; les plantes de ces deux endroits se retrouvaient dans cette oasis, mais avec une abondance et une richesse admirables; de plus, des arbres épineux et couverts de fleurs rouges et blanches, entrelacés ensemble, réunis en faisceaux inextricables, formaient des bouquets immenses dont les longues branches retombaient de tous côtés et leur donnaient l'aspect de gerbes colossales. Dans ces bouquets d'arbres, on entendait le gazouillement de petits oiseaux délicieux : c'était le sucrier des Indes avec sa gorge vert-doré et ses ailes tachetées de feu, c'étaient mille autres petits habitants de ces demeures si bien défendues, des tourterelles ravissantes avec la poitrine d'un violet grisâtre et changeant; au milieu d'eux, des éperviers, des chouettes et des hiboux, et la terre, de temps à autre ensemencée, était labourée en tous sens par les sangliers

Digitized by Google

qui, à la forme de leur pied, devaient être énormes. Vous voyez, madame, qu'il y a des êtres organisés vivant sur les rives de la mer Morte ! Nos amis les chasseurs faisaient à ces pauvres colombes les yeux les plus meurtriers, ne pouvant leur nuire d'une autre façon, car Saulcy, dans un but bien facile à comprendre, avait positivement défendu qu'on tirât un seul coup de feu, afin de ne pas mettre sur pied les Bédouins du voisinage, et par suite nous amener de nouvelles difficultés. Les cris continuaient toujours autour de nous, et nous nous tenions le fusil armé, prêts à tout; précaution bien naturelle, surtout dans un pays aussi rempli d'arbres. A côté de nous chevauchait, depuis notre aventure de la grotte, le jeune homme sur le poulain bai, avec sa lance sur l'épaule, les jambes nues, ressemblant assez à ces figures qu'on voit sur les bas-reliefs antiques, d'autant mieux que son cheval avait la crinière coupée en brosse et la queue très-courte; comme les autres il avait un nez plat et la bouche assez proéminente, mais il était moins noir et avait une manière d'être qui sentait un peu le ton du commandement. Il dit à Saulcy qu'il était le scheikh de ceux qui étaient venus à notre rencontre, ce qui fut loin de nous faire plaisir; que son campement était à deux pas de là, et que nous allions y passer la nuit, ce qui acheva

Digitized by Google

de nous déplaire. Saulcy me transmit les paroles du scheikh et ajouta, en employant une expression aussi originale qu'énergique et que vous me dispenserez de reproduire : « Cela va bien. » Quelques minutes plus tard, le son de bêlements de chèvres, les cris qui se rapprochaient, les chameaux dispersés dans les buissons et choisissant sur les arbres avec leur long cou celles des feuilles qui leur convenaient le mieux, tout cela, dis-je, nous annonça l'approche d'un endroit habité, et débouchant sur une clairière, nous vîmes une réunion de vingt tentes environ : c'était le campement de la tribu des Ahouethât, Bédouins nomades, possesseurs de Pétra, qui viennent là pendant l'hiver.

Notre joie fut médiocre en retrouvant dans les habitants du lieu nos aimables étrangers du matin. Mais il n'y avait pas à choisir, le mieux était de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et d'avoir une figure satisfaite devant les hôtes gracieux chez qui nous débarquions. A peine fut-on arrêté, que le village entier, composé d'environ deux cents hommes, sans compter les femmes et les enfants, nous entoura et vint nous regarder absolument comme des bêtes curieuses ; les femmes n'étaient pas jolies, je puis l'affirmer, et portaient dans leurs bras d'hor-

Digitized by Google

ribles petits nourrissons auxquels elles donnaient un sein épuisé. Le costume des femmes se compose invariablement, chez tous les Bédouins, d'une robe bleu-foncé, attachée autour du corps par une ceinture; un voile de la même étoffe leur couvre souvent la tête, et elles en ramènent sur leur visage un coin de manière à le faire passer devant le nez et à le rattacher au-dessus du front, ce qui laisse voir les yeux des deux côtés et produit un bizarre effet. Du reste, elles ne sont pas dans ces endroits-là très-scrupuleuses pour se cacher le visage, car nous en avons vu beaucoup qui venaient nous considérer avec la figure découverte; et cependant la coquetterie devrait bien consister pour elles à faire supposer leurs traits plus séduisants en les dissimulant un peu mieux; sans cette précaution l'illusion n'est pas possible. Quant aux enfants, ce sont les plus vilains monstres qu'on puisse voir : ils ont une bouche immense, des yeux souvent très-renfoncés, à moins qu'ils ne soient à fleur de tête, et pour coiffure une touffe de cheveux par derrière, le reste du crâne dépouillé et une mèche par devant, au-dessus du front, comme une véritable visière. Ils portent une robe ou plutôt un fantôme de robe, et sont à vrai dire nus. Tout cela vit pêle-mêle sous ces misérables tentes de toile à peine élevées de trois

Digitized by Google

pieds au-dessus du sol, avec les chevaux, les chiens et le reste. La polygamie existe très-peu chez eux, car elle serait là, comme un peu partout en Orient, la conséquence de la richesse. En France nous avons, quand notre fortune nous le permet, deux ou trois chevaux dans notre écurie, suivant notre revenu; chez les Bédouins, on nourrit plus ou moins de femmes dans son harem; c'est donc par économie et non par principe qu'on n'en a souvent qu'une. Pendant que les tentes se dressaient et qu'on déchargeait les chevaux, le scheikh arriva, traînant par la tête deux chevreaux; il était précédé de son fils qui portait une jatte en bois pleine de lait de chamelle. Toute désillusion à part sur le motif plus ou moins désintéressé de ce présent, l'attitude de ce Bédouin, qui était probablement couvert des mêmes vêtements que jadis ses pères, venant offrir à ses hôtes le seul revenu dont la quantité plus ou moins grande constitue son influence sur ses sujets, avait quelque chose d'assez saisissant; aussi nous disions-nous avec Saulcy : « Comme ces gaillards-là ont de belles tournures et comme ils ont l'air noble dans leurs haillons et dans leur misère; c'était ainsi qu'étaient Jacob et les autres. » Nous ignorions encore que si les autres et Jacob eussent été comme les Ahouethât, ils auraient été de profonds scélérats; mais cela fait tant

Digitized by Google

de plaisir de voir sous leur bon côté leschoses ici-bas que nous nous sentions pour le moment parfaitement heureux et rassurés, d'autant mieux qu'après nous avoir offert ces présents, le scheikh nous dit que nous étions chez lui ses hôtes, que nous pouvions disposer de tout ce qui lui appartenait (nous ne connaissions pas encore la valeur de cette formule), et qu'il répondait que pas un cheveu de notre tête ne serait touché ; en même temps il fit tracer un cercle autour de nos tentes, puis tendre une corde que personne ne pouvait dépasser. Nous nous retirâmes pour coordonner les résultats de la journée, rédiger les notes et nous mettre en devoir de passer la nuit tranquillement. Nous savions que les Bédouins, à défaut d'autres vertus, ont celle de l'hospitalité, même pour leur plus grand ennemi, à qui ils donnent, ainsi qu'à tous leurs hôtes, une journée entière pour s'éloigner, avant de se croire le droit de l'attaquer, et cette pensée nous mettait à l'aise, pour la nuit du moins. Peu à peu les chameaux des Ahouethât rentrèrent du pâturage avec les chèvres; la nuit arriva étoilée comme les autres, et à neuf heures on n'entendait plus que le bêlement du troupeau et ce bruit guttural et rauque que font les chameaux quand ils sont couchés et se rappellent avec bonheur une plante qui leur a fait plaisir à manger.

Digitized by Google

Quand le soleil fut levé, nous l'étions déjà nous-mêmes, faisant charger nos mules et discutant entre nous de quelle manière nous reconnaîtrions l'hospitalité que nous venions de recevoir chez les Ahouethât; les drogmans étaient d'un avis, nous d'un autre, Hamdan d'un troisième; mais malheureusement nous n'avions pas encore consulté les seuls intéressés dans la question, et nous faisions des calculs basés sur des probabilités de délicatesse déplacées chez des populations comme celles-là. Tout était prêt, et nous allions partir; il était six heures, et nous voulions tâcher de faire une longue journée, afin de séjourner le moins possible dans des campements, et par suite donner peu de prise à la cupidité des Bédouins. Hamdan fut donc dépêché auprès du scheikh pour lui proposer une somme d'argent largement égale au prix des deux chevreaux qui nous avaient été offerts, et de plus nous donnions pour sa femme une paire de bracelets en argent apportés par nous de Paris exprès pour des présents de cette nature, et des colliers de corail; nous croyions ainsi l'indemniser du droit qu'il nous avait accordé de passer la nuit au milieu de son campement. Mais nous étions encore sous l'influence de ces sentiments qu'on appelle généreux chez nous, et nous ne faisions pas davantage dans la crainte fort sincère de blesser sa fierté.

Digitized by Google

C'était de la simplicité, car immédiatement les hommes influents du campement tinrent conseil, en s'asseyant par terre, pour discuter sur l'opportunité qu'il y avait à accepter nos offres; appuyés sur nos fusils et contre nos chevaux, nous croyions que nous allions recevoir des remercîments et des témoignages de gratitude; mais à sept heures, après une heure de conciliabule à voix basse, Hamdan, la figure un peu troublée, vint nous dire que le prix n'était pas assez fort et que nos hôtes étaient loin d'être satisfaits. « Ceci prend une vilaine tournure, me dit Saulcy, c'est tout bonnement la carte à payer qu'ils sont en train de fixer; je le prévoyais déjà hier soir. » Alors nous fîmes répondre de nouveau, toujours par Hamdan, que nous voulions bien doubler la somme d'argent, et que nous étions heureux de donner cette nouvelle preuve de notre munificence, croyant que les grands mots avaient la chance de produire un effet quelconque sur ces natures que nous supposions primitives. Il en résulta un nouveau conseil dans un autre endroit; celui-là dura une heure et demie au moins; jugez de notre bonne humeur. Le mot d'infâmes brigands approchait singulièrement de nos lèvres, mais nous n'étions pas assez sûrs de son à-propos pour le laisser échapper encore, lorsque Hamdan revint cette fois complétement bouleversé.

Digitized by Google

« Ils demandent six cents piastres, nous dit-il, sans lesquelles ils ne nous laisseront pas partir. » Le mot fatal fut alors exprimé sans aucun ménagement, mais c'était bien pour satisfaire notre amour-propre, car il fut immédiatement décidé qu'on compterait au scheikh son argent, puis qu'on se sauverait au plus vite vers des lieux habités par des gens moins rapaces. L'argent fut déposé en effet entre les mains de notre hôte, qui le recompta lui-même pour plus de sûreté : alors on lui donna les deux petits bracelets, qui étaient, il faut le dire, un peu légers, mais enfin en vrai argent, et les pesant l'un après l'autre dans ses mains, il nous demanda à plusieurs reprises si nous ne le trompions pas, et si la matière n'en était pas fausse. Sur nos déclarations réitérées, il prit les bracelets d'un air très-méfiant et disparut. Notre première rançon était payée, nous pouvions donc partir : nous ne nous le fîmes pas répéter, et la caravane quitta les Ahouethât, en perdant sa première illusion sur la noblesse des sentiments arabes.

Après la clairière dans laquelle était établi le campement, nous nous sommes retrouvés dans le même jardin que la veille, au milieu des beaux arbres épineux et des plantes de toutes espèces dont les échantillons furent pris avec soin, comme cela se faisait

Digitized by Google

toujours; à notre droite, sur une colline à environ trois kilomètres, était une ruine appelée par les Bédouins Safieh, que nous n'avions malheureusement pas le temps de visiter : par bonheur, il n'y avait rien à y voir ; derrière se dressaient ces rochers noirs que nous voyions depuis la montagne de sel, en calcaire bitumineux et en lave; au milieu de cette oasis qui, chez les Bédouins, porte le nom de Rhôr-Safieh (marais de Safieh), coule un admirable cours d'eau qui vient d'un des ouadys du sud, et qui se jette dans la mer Morte au-dessous de la presqu'île; nous avions à peine marché pendant une heure, escortés par le scheikh des Ahouethât, qui avait voulu nous accompagner en signe d'honneur avec quelques-uns de ses hommes, faveur dont nous nous serions bien passés, que nous tombâmes au milieu de nouveaux troupeaux et de chameaux en très-grand nombre, paissant aux alentours dans le Rhôr; à quelques pas de là, nous passions sur la lisière d'un campement de tentes noires comme celles des Ahouethât, mais trois fois aussi nombreuses et rangées en rond, de manière à former une sorte de cercle coupé à l'intérieur par d'autres lignes de même nature. A presque toutes ces tentes, et attachée au poteau qui les soutenait, se balançait une lance d'environ vingt-cinq pieds de longueur; quelques-unes d'entre elles por-

Digitized by Google

taient au-dessous du fer ces touffes de plumes d'autruche qui leur donnent un air farouche. Nous venions d'entrer sur les terres de la plus puissante tribu de toutes celles qui vivent sur la rive orientale de la mer Morte, les Béni-Sakhar. Cette tribu compte environ mille à douze cents chevaux, et sa puissance est redoutable. Nous voulions pousser plus loin, ignorant, dans la simplicité de notre cœur, qu'on ne franchit pas ainsi les frontières d'une tribu sans payer le prix du passage; mais les propriétaires du pays nous firent bien voir que nous n'étions pas les maîtres, et nos moukres, sans même se le faire dire, dressèrent nos tentes en dehors du campement, mais à côté de celles de nos nouveaux hôtes. A peine nos dispositions furent-elles prises, et toutes choses à peu près à leur place, que nous fûmes envahis par toute la population du camp, qui vint, comme celle de la veille, examiner nos vêtements et nos armes avec la curiosité la plus minutieuse; les femmes se pressaient aux portes des tentes, et pour peu qu'un de nous sortît, tirant derrière elles leurs enfants, elles nous suivaient en riant comme des folles; ce n'était pas par coquetterie, je vous l'assure, car jamais Cendrillon dans ses plus vilains jours n'a eu une toilette aussi peu soignée; ce n'était pas non plus pour faire notre conquête, mais pour chercher à se rendre

Digitized by Google

compte de l'utilité possible de tant d'objets nouveaux pour elles. Pour ne vous en citer qu'un exemple, elles regardaient, en poussant de petits cris de surprise, les boutons en corne de nos vestes de voyage, ne pouvant s'imaginer leur destination. Un quart d'heure après que nous étions établis, maudissant mille fois la chance contraire qui nous condamnait à faire une si courte journée, les deux scheikhs du campement vinrent nous voir et nous souhaiter la bienvenue. Ils portaient tous deux, sous ce manteau noir rayé de blanc commun à tous les Bédouins, une longue robe rouge en drap comme les cardinaux chez nous, retenue à la taille par une ceinture de cuir dans laquelle se prélassaient un yatagan et une paire de pistolets. Ceux-là avaient bien le ton de l'autorité, et quand ils adressaient la parole à quelques-uns de leurs hommes, on aurait cru que ces derniers allaient rentrer sous terre. Ils firent immédiatement évacuer notre tente et les abords, et, s'asseyant sur nos lits de voyage, se mirent à fumer tranquillement dans nos pipes, sans plus de façon que s'ils nous avaient connus depuis vingt années; nous leur montrâmes nos armes en grand détail. Les fusils à deux coups leur semblaient une belle invention très-extraordinaire; mais ce fut bien autre chose quand on leur présenta un de nos pistolets à huit coups. Jamais surprise ne fut égale à la leur.

Digitized by Google

Nous leur disions que ces pistolets, quand on avait commencé à tirer, se rechargeaient d'eux-mêmes au moyen de balles placées en réserve dans la crosse, et comme c'est toujours le coup inférieur qui part dans ces sortes d'armes, ils croyaient assez volontiers que le feu était éternel; enfin, les baïonnettes excitaient prodigieusement leur admiration. Après avoir causé un certain temps, ils proposèrent à Saulcy de le mener promener dans le campement, course que nous acceptâmes après avoir au préalable mis chacun une paire de ces fameux pistolets dans nos poches : les deux scheikhs béni-sakhar avaient une voix assez douce et cet air impénétrable qui est si frappant chez les Arabes; riant peu, n'ayant l'air de s'étonner en rien de nos manières, et enchantés que Saulcy leur parlât leur langue et leur vantât leur religion; du reste, mon ami a le talent de se faire goûter par tous ceux qui l'approchent, et indépendamment de sa manière qui est si franche et si accueillante, il sait mieux que personne dire à chacun ce qu'il lui faut dire. Hamdan avait été tout d'abord sous le charme; quand Abou-Daouk l'avait vu pour la première fois, il avait dit que sa figure le mènerait partout où il le voudrait, et enfin le scheikh des Ahouethât lui avait offert de le suivre au bout du monde. Sans être déjà aussi enthousiastes, les scheikhs béni-sakhar com-

Digitized by Google

mençaient à l'estimer beaucoup depuis qu'il leur avait récité un verset du Coran, et qu'il avait répété un ou deux de ces dictons populaires qu'on est si heureux de savoir en pareil cas, à cause de la connaissance qu'ils indiquent du pays et des mœurs.

Nous passions devant une tente sous laquelle grouillaient une douzaine d'enfants en bas âge, au milieu de trois ou quatre femmes, et où l'on cuisait le pain de la tribu, sorte de crêpe faite avec de la farine et de l'eau, très-bonne au demeurant, et un des scheikhs allant nous en chercher quelques-unes, nous les offrit en nous priant de les manger, chose infiniment plus facile à dire qu'à faire, par suite de la nature peu digestive de cet aliment. Du reste, on a toujours la ressource, en semblable occurrence, sans blesser l'amitié, de dissimuler l'offrande en l'introduisant dans sa poche ; c'est ce qui fut exécuté avec succès.

En quittant cette sorte de boulangerie patriarcale, nous reprîmes le chemin du logis, après avoir examiné les deux chevaux des scheikhs, dont l'un était un étalon noir magnifique avec la tête bien carrée, le bel œil des vrais chevaux arabes et la croupe élégante d'un cheval anglais ; à côté de lui paissait la jument alezan-clair de l'autre scheikh, ressemblant fort par la finesse à un de nos chevaux de course. Ces deux ani-

Digitized by Google

maux, en nous voyant, se reculèrent avec frayeur; leurs crins se hérissèrent, et produisant avec les naseaux ce frémissement, pour eux signe de terreur, ils cherchaient à s'enfuir ; nous étions donc les premiers Européens qui fussent venus chez les Béni-Sakhar du Rhôr-Safieh. Les tentes étaient à moitié remplies de Bédouins qui se couchaient sur nos lits, regardaient tout, sans toutefois rien prendre, il faut leur rendre cette justice; mais s'ils ne prenaient rien, en revanche ils nous laissaient des souvenirs de leur séjour dont nous nous serions bien passés, je vous le promets! Il n'était que midi à ce moment, et ne sachant trop comment atteindre l'heure du dîner, une chasse de coléoptères fut résolue, et partant avec Saulcy et Philippe bien armés, suivis d'un de nos Arabes appelé Ahouad, garçon infatigable et brave comme un lion, nous commençâmes à parcourir le Rhôr en tous sens; la chasse ne fut pas merveilleuse, le terrain où nous nous étions avancés s'approchant de la lisière des arbres et devenant trop salé; mais nous recueillîmes une sorte de calcaire très-dur, qui, lorsqu'on arrivait à le briser, répandait une odeur des plus nauséabondes; s'il plaît à Dieu, nous en aurons dans quelque temps les échantillons * et nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte. A

* Cette collection est arrivée intacte à Paris à l'heure qu'il est.

Digitized by Google

droite, en avant du campement où nous nous étions arrêtés, nous vîmes au pied de la montagne d'autres tentes, et partout des chameaux au pâturage dans des buissons d'une riche verdure. Ne voulant pas nous aventurer seuls vers des demeures inconnues, nous revînmes, rapportant le calcaire odorant et quelques insectes en petit nombre. En atteignant notre tente, nous trouvâmes Loysel et Belly de retour d'une chasse qu'ils avaient été faire dans les environs, et qui ne leur avait pas donné toute la satisfaction désirable. En effet, avec un des Bédouins du campement, ils avaient battu le Rhôr, lorsque, à l'endroit le plus fourré, leur guide, poussant un petit cri, s'était enfui à toutes jambes en avant d'eux, et s'était couché à plat ventre; au même instant, une vingtaine de Bédouins armés étaient sortis des buissons et s'étaient avancés vers eux. Le bon Loysel, poussé par un instinct franc et sociable, voulait aller leur parler; mais Papigny, qui avait servi en Afrique et connaissait mieux que son maître les caractères arabes en général, l'avait supplié de n'en rien faire, et ils avaient tous les trois battu en retraite en bon ordre, tenant les Bédouins en respect par leur attitude froide et calme. C'était une première leçon de prudence dont il était bon de profiter. Ces diverses promenades nous avaient amenés à l'heure du dîner; mais avant de

Digitized by Google

nous mettre à table, nous vîmes rentrer environ trois cents chameaux qui revenaient du pâturage et qui s'avançaient majestueusement par troupes de quinze ou vingt, obéissant à l'appel monotone de leurs maîtres; il y en avait de blancs, de gris, de jaunâtres, des vieux, des jeunes, quelques-uns à peine en état de se tenir, ayant l'air de ces jouets d'enfant auxquels il est difficile de faire prendre une position verticale ; jamais nous n'avions vu tant de chameaux réunis, et ce n'était pas le quart de ce que possèdent les Béni-Sakhar; d'après cela, jugez de leur richesse!

Les Bédouins commençaient de leur côté à se retirer dans leurs tentes aux approches de la nuit, n'étant pas de ces gens-là qui prolongent bien avant la journée. Quant à nous autres Européens, avant que de les imiter, nous avions l'habitude de nous asseoir ou de nous promener autour de la tente en fumant une pipe et en faisant un peu de ce kief auquel le climat et le bon tabac du Djebeli engagent si puissamment. Nous commencions à peine à jouir des résultats de cet état bienheureux et à causer entre nous de la singulière existence dont nous étions appelés à jouir depuis notre départ de Jérusalem, lorsque nous crûmes entendre dans le lointain la voix d'un homme criant régulièrement de certaines paroles qui ressem-

Digitized by Google

blaient à une proclamation ou à un appel. Nous ne savions que penser de ces sons lointains, et ils commençaient à nous inquiéter, d'autant plus que la nuit était venue et qu'une trahison nous eût été fatale. Le bruit de cette voix se rapprochant lentement, apporté par la brise, attira peu à peu l'attention de nos Arabes ; mais après avoir écouté un instant, ils reprirent leurs conversations autour des feux, d'où nous tirâmes la conclusion qu'il n'y avait rien là de sérieux pour nous ; enfin, la voix devint plus distincte, et l'homme qui prononçait ces mystérieuses paroles passa assez près du campement pour que nous pussions distinguer le mot d'Abou-Daouk, ce qui ne fit que nous intriguer davantage. Notre incertitude ne fut pas longue. Voici ce que c'était.

Je vous ai promis de vous dire pourquoi Abou-Daouk avait du mérite à se charger de nous pour aller sur la rive orientale de la mer Morte. C'est qu'il y a sept ou huit ans, un homme de sa tribu avait volé au Béni-Sakhar douze chameaux, et qu'à la suite de ce larcin la guerre avait été déclarée entre lui et ces derniers, guerre qui avait entraîné des morts de part et d'autre, et, par suite, des dettes de sang, aussi sacrées chez les Arabes que la vendetta chez les Corses. Or cette guerre n'était pas terminée lors de notre

Digitized by Google

arrivée, et Abou-Daouk, résolu à y mettre fin, n'avait pas craint de venir chez ses ennemis avec huit hommes seulement, pour faire la paix, au risque d'éprouver un refus, et après avoir vu s'écouler le délai accordé à l'hospitalité, de recevoir une balle pour lui et autant pour chacun de ses hommes. Il y avait dès lors du mérite, n'est-ce pas, à s'exposer ainsi de gaieté de cœur à une pareille chance; heureusement, sa négociation avait réussi, les Béni-Sakhar avaient consenti à faire la paix, et ce que nous entendions était la voix d'un Bédouin monté sur un chameau, qui parcourait tous les campements de la tribu en disant :

« Paix entre nous, paix entre nous, au nom de Dieu, Abou-Daouk a promis qu'il me rendrait mes chameaux, que la paix soit sur lui ! que la paix soit sur lui ! » Se faisant ainsi l'organe de la tribu en parlant à la première personne. On n'entendait autour du campement que les miaulements des chacals qui tous les soirs nous favorisaient de leurs chants, et ce son de voix lent qui de loin ressemblait, à s'y tromper, aux commandements de cavalerie entendus à distance : l'effet était très-saisissant.

C'était aussi un événement heureux pour la tribu,

Digitized by Google

et il fallait que tous les membres de cette grande communauté en fussent instruits par les moyens connus d'elle. Heureux peuple, qui pour apprendre une bonne nouvelle n'a pas besoin de télégraphes ou d'ambassadeurs, mais simplement d'un homme qui crie dans le silence du désert et des échos qui répètent sa voix!

Enchantés d'avoir assisté à une pacification d'aussi nouvelle espèce, nous nous couchâmes heureux malgré tout d'avoir encore fait un pas de plus dans ce pays inconnu, et décidés à tenter l'aventure pour aller plus loin. Le soleil nous trouva debout attendant notre soupe quotidienne, car nous étions soumis à un régime militaire, et tous les matins *nous mangions la soupe*, suivant l'expression consacrée, nous buvions un petit verre d'eau-de-vie, et nous partions. Hamdan, en venant nous souhaiter le bonjour, avait l'air plus soucieux que la veille, et nous lui demandâmes ce qu'il fallait donner aux Béni-Sakhar pour être à même de continuer notre voyage; il se retira alors, et allant chercher les scheikhs, on s'assit à terre, la discussion s'organisa comme chez les Ahouethât. Les scheikhs, après la première heure de pourparlers, firent répondre qu'ils consentaient à nous laisser passer pour mille piastres, quatre ha-

Digitized by Google

bayas, autant de machlahs * et des bottes pour eux ; nous étions en train de calculer si nous pouvions faire ce sacrifice, lorsqu'on nous fit dire que la proposition était retirée et que ce n'était pas assez; nouveau conseil, augmentation, diminution, augmentation nouvelle, et enfin réponse définitive : leur dernier prix serait deux mille cinq cents piastres, et ils s'engageaient à nous mener sur tout leur territoire et à Karak, qui est la ville des Bédouins par excellence. Vous comprenez, madame, que si nous avions calculé pour mille piastres, nous avions encore plus à calculer pour deux mille cinq cents, d'autant mieux que Hamdan s'était chargé à Jérusalem de nous faire voyager partout sans aucune dépense extraordinaire, et qu'en conséquence nous n'avions que peu d'argent avec nous. Un de nos drogmans, François, homme très-entêté, disait qu'il ne fallait pas accepter un pareil marché, qu'en refusant il se faisait fort de nous faire diminuer le prix, et que les Bédouins reviendraient immédiatement nous faire des offres plus raisonnables. Ils revinrent en effet! mais au lieu de deux mille cinq cents piastres, ils n'en demandèrent plus que trois mille, et je vous prie de croire que nous nous hâtâmes d'accepter, persuadés que pour peu que

* Sortes de vêtements.

Digitized by Google

nous nous fissions prier davantage, la rançon monterait au double; il fut donc convenu que, pour ce prix, nous pourrions parcourir avec une escorte de la tribu tout son territoire, et monter à Karak sans plus nous occuper de rien. Mais Saulcy, voyant que ce prix de trois mille piastres n'avait pas l'air de satisfaire encore les Béni-Sakhar, et qu'ils faisaient mine de rompre le marché, s'avança bravement au milieu d'eux, et s'adressant au scheikh, lui dit : « Tu as donc plus d'une parole à ton service? tu as dit que tu me mènerais partout pour deux mille cinq cents piastres, et voilà que tu en demandes trois mille. Quelle garantie aurai-je que tu ne vas pas en exiger davantage tout à l'heure? Nous autres Français nous n'avons qu'une parole; aussi nous allons jurer ensemble devant Dieu que tu as fait prix avec moi pour trois mille piastres. » Et il entama la formule du serment arabe. Les scheikhs, pris au dépourvu devant tous leurs Arabes et les nôtres, jurèrent, et voilà comment une demi-heure après nous étions partis.

Nous avions avec nous dix Béni-Sakhar à cheval, tous armés de lances, à leur tête les deux scheikhs du campement; avec les vingt Tâ'amera de Hamdan et les Djahâlin d'Abou-Daouk, le personnel de la troupe s'élevait à près de cinquante hommes, mais c'était peu encore pour le pays qu'il fallait passer.

Digitized by Google

En sortant du campement, nous continuâmes quelque temps encore dans les bois qui composent le Rhôr-Safieh, puis nous atteignîmes la lisière, et derrière s'étend la plaine de sable qui mène aux eaux de la mer, dont nous n'étions plus qu'à deux kilomètres. Cette plaine de sable, recouverte de sel, était tantôt solide, tantôt très-peu sûre ; mais les Arabes, quand ils sont dans un espace plan quelconque, ne peuvent pas résister au plaisir de faire de la fantasia, au risque de disparaître mille fois dans le sable : ils courent à bride abattue, les uns sur les autres, en se menaçant de la lance et en arrêtant leurs chevaux par le seul mouvement du bras, qui fait le simulacre de frapper : l'animal tourne sur-le-champ sur les pieds de derrière et repart au galop ventre à terre. Nous nous amusions assez de voir tous ces hommes si bons cavaliers et ces semblants de guerre, mais nous n'étions pas sans crainte pour eux à cause de la nature du terrain : tout d'un coup Mohammed, qui pendant quelque temps avait résisté au désir de se joindre à la bande joyeuse, partit lui-même, et à peine avait-il fait cinquante pas qu'il disparut dans le sable au milieu d'un tourbillon de poussière. Je ne puis vous dire quelle affreuse sensation cette disparition nous fit éprouver : nous le croyions perdu. Lorsque la poussière fut évanouie, nous le vîmes sur le bord de l'a-

Digitized by Google

bîme qui s'était ouvert sous lui, retenant son pauvre cheval qui enfonçait à chaque instant davantage et dont le cou seul restait en dehors, littéralement suspendu par la bride. Vous dire maintenant avec quel admirable dévouement tous les Arabes à cheval furent à pied et tous ceux à pied près du gouffre est impossible : de toutes parts, avec ce fatalisme qui n'existe que chez les musulmans, ils accouraient secourir le pauvre animal, et entonnant un chant sauvage, le saisissant par les oreilles, les naseaux et la crinière, ils le sauvèrent de la mort; mais pour nous, spectateurs de leurs efforts et du danger, nous étions dans des angoisses inexprimables, car à chaque seconde nous croyions voir s'effondrer le terrain et disparaître Mohammed, les Arabes et le cheval. Le pauvre animal, en se retrouvant libre, poussa un hennissement de joie; il était couvert d'écume, mais heureusement sans blessures. Nous étions à peine remis de notre émotion, lorsqu'une panthère énorme partit à cent pas de nous, se dirigeant vers la mer. Un des Bédouins la suivit de toute la vitesse de son cheval; mais la panthère eut bientôt gagné du terrain sur lui, tantôt rasant la terre comme un serpent, tantôt distançant son ennemi par des bonds prodigieux : elle était occupée à dévorer le corps d'un chameau que nous vîmes ensuite, et d'où s'envolèrent huit

Digitized by Google

vautours superbes. Notre Bédouin revint un quart d'heure après, la lance sur l'épaule et son cheval ruisselant de sueur; la panthère avait continué sa route vers la montagne de sel, sans s'inquiéter davantage de nous.

Nous longeâmes après cette plaine les eaux de la mer, que nous atteignîmes à onze heures environ, à l'endroit opposé au Djebel-Sdoum. Là nous rentrâmes de nouveau dans les arbres et la végétation, et traversant une sorte de maquis composé d'herbes gigantesques et foulées en plusieurs endroits par des bêtes sauvages, nous atteignîmes un campement de Béni-Sakhar où nous devions passer la nuit; nous avions vu pendant toute la journée à notre droite ces rochers bitumineux et noirs de la veille, et nous avions reconnu deux volcans évidents, moins considérables cependant que ceux de la rive ouest et plus enfermés dans la montagne.

Ce nouveau camp couvrait un espace moins fertile, c'est-à-dire les bouquets d'arbres étaient un peu plus éloignés, mais les fleurs étaient les mêmes, les oiseaux aussi nombreux et l'aspect aussi riche; nous étions là, du reste, chez les mêmes Arabes que le matin; nos tentes furent placées à environ quarante

Digitized by Google

pas de celles des Bédouins, nos scheikhs étaient bien connus et partout respectés ; on nous laissa donc parfaitement tranquilles pendant toute la soirée ; et pour ne pas vous ennuyer de détails insignifiants, le lendemain matin nous étions tout prêts à nous mettre en marche sans encombre ; seulement, avant de partir, le scheikh de l'endroit pria Saulcy de venir prendre le café chez lui : mon ami y alla avec Abou-Daouk et Hamdan, et là on lui servit une boisson consistant en une décoction de clous de girofle dans laquelle la seule chose qui manquât était le café ; après une demi-heure de conversation, Saulcy revint, mais il avait rapporté avec lui des souvenirs qu'il garda pendant plusieurs jours, de cette visite si courte sous une tente bédouine. On reprit la même route que la veille, droit au nord, après avoir seulement donné au scheikh un petit présent en argent et une paire de bottes. Celui-là avait une très-douce figure et l'air très-avenant. Aussi, cédant à l'influence d'un goût subit pour notre aimable société, voulut-il nous accompagner lui-même, et, prenant son cheval et sa lance, il se joignit à notre troupe.

Le pays, après avoir été pendant un certain temps moins varié que la veille, reprit bientôt la même physionomie, et nous nous arrêtâmes pour déjeuner

Digitized by Google

au bord d'un petit ruisseau, à l'ombre d'un mimosa immense sous lequel nous avions une fraîcheur ravissante, bien précieuse par le soleil brûlant qui nous dévorait pendant la route; les insectes rares y fourmillaient, et l'on fit une herborisation d'une grande abondance, surtout pour ces petites fleurs si délicates et si fraîches qu'on ne trouve que dans les gazons. Nos Arabes, profitant de l'occasion, se défirent de leurs vêtements, c'est-à-dire de leurs chemises, qu'ils nettoyèrent dans le ruisseau, en s'y baignant eux-mêmes, nous laissant voir pendant le bain les formes les plus nerveuses et les plus distinguées; car c'est une race magnifique comme conformation que les Bédouins, en faisant en général abstraction du visage, sauf les exceptions de beauté qui peuvent s'y rencontrer. Quand leur bain fut pris, ils remirent leurs chemises, et nous repartîmes, nous dirigeant au nord-ouest; nous traversions la presqu'île à ce moment, et la ligne d'arbres se terminait à environ un kilomètre à gauche pour céder la place à cette nature de terrain blanche et crayeuse que nous avions déjà vue sur l'autre rive, vis-à-vis de Sebbeh; à notre droite s'élevaient toujours les mêmes rochers dont la physionomie ne changeait pas depuis trois jours, uniformément noirs et désolés. Vers une heure, nous passâmes une ruine de vingt-

Digitized by Google

huit mètres carrés, construite en pierres réunies entre elles, comme celles de la piscine de Salomon à Jérusalem, par de petites pierres intercalées entre les plus grosses ; puis, à une heure de là, des ruines immenses reconnaissables seulement aux fragments épars sur le sol. Les Arabes les appellent Kharbet-en-Nemaïreh (6). Les bagages étaient en avant, et nous marchions juste sur la petite anse formée par la presqu'île à l'endroit où elle se retire pour devenir *la Langue* (*El-Liçan*). A deux heures de l'après-midi nous mîmes pied à terre près de l'unique village qui existe sur les bords de la mer Morte, celui de El-Mezrâa, le seul qui ne soit pas habité par des Bédouins errants. En effet, quelques huttes, moitié en boue, moitié recouvertes de feuillages, prouvaient que les habitants du lieu y vivaient à demeure fixe. Autour de ces huttes, des tentes nombreuses étaient destinées, je pense, au surplus de la population, peut-être à la partie nomade de la tribu. Enfin, le village tout entier était entouré par des trous de loup qui servent à le défendre contre des attaques d'hommes à cheval. Nous nous croyions toujours chez les Béni-Sakhar, mais c'était une erreur qui ne nous fut connue que beaucoup plus tard, et lorsque nous étions bien loin de la mer Morte et de ses aimables habitants. Les possesseurs du village de El-Mezrâa

Digitized by Google

étaient presque tous nègres, et auprès d'eux les Ahouethât du Rhôr-Safieh étaient le type du beau idéal. Les Ahouethât avaient du moins l'air hypocrite et peu insolent; on aurait pu s'entendre avec eux, mais ces Bédouins-ci avaient des figures impudentes et horribles. A peine établies, nos tentes furent envahies à l'instant même; ils se couchaient sur les lits et ne laissaient rien sans y porter les mains; l'agitation était dans le camp et les choses prenaient une mauvaise tournure; de plus, il faisait une chaleur étouffante, et vous savez, madame, que lorsqu'il fait très-chaud on est disposé d'avance à la mauvaise humeur.

Après avoir mis les plantes de la matinée en herbier, Saulcy me pria d'aller chasser un peu aux insectes aux environs, parce que l'endroit semblait très-favorable; je le laissai seul, Belly et Loysel tirant force coups de fusil depuis notre arrivée dans le Rhôr aux environs, et j'allai avec Rothschild chercher mes coléoptères. Nous avions pris avec nous un de nos Arabes qui nous aidait avec beaucoup de bonne volonté, mais nous ne restâmes pas longtemps, car nous étions suivis par une vingtaine de Bédouins qui riaient grossièrement en nous voyant faire; un instant, poussé à bout, je me retournai brusquement

Digitized by Google

vers eux la main sur un pistolet, mais je ne rencontrai sur leurs visages que la hardiesse de gens qui se sentent les plus forts. Alors, après avoir encore chassé quelques minutes, nous reprîmes le chemin de la tente, et pour mon compte j'étais assez tourmenté. En y entrant, nous trouvâmes Saulcy occupé à passer à l'encre le figuré du terrain depuis le campement du matin : il leva paisiblement la tête et dit à Rothschild :

— Monsieur, vos armes sont-elles toutes prêtes ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ainsi ? dit Rothschild.

— Parce que très-probablement nous aurons à nous battre ce soir.

Puis il se remit, sans ajouter un mot, à travailler comme si de rien n'était. Rothschild se retira alors dans sa tente pour faire ses préparatifs, et l'on attendit les événements. A chaque instant des querelles très-violentes s'élevaient entre nos moukres et les Bédouins du village, qui sans cesse rôdaient autour des piquets auxquels étaient attachés nos chevaux, une rixe commença même au sujet d'une fonte qui avait été volée et qu'on ne put pas retrouver. Nos scheikhs avaient beau se mettre en colère et crier, leur

Digitized by Google

voix n'était point écoutée et les mêmes disputes recommençaient sans cesse ; enfin nous atteignîmes ainsi l'heure du dîner, fort inquiets de la nuit et persuadés que cette mauvaise volonté finirait par une bataille.

Pendant le repas nous fûmes assez tranquilles ; les Bédouins avaient regagné un peu leurs huttes, et il n'en restait plus que quelques-uns qui cherchaient à s'emparer de tout ce qui était laissé par hasard à terre sans être surveillé ; ainsi, ils jetèrent leur dévolu sur un tas de bois mort que les moukres avaient rassemblé pour se chauffer pendant la nuit, ce qui causa une nouvelle querelle ; néanmoins le dîner se termina paisiblement : les encriers et les plumes reparurent, et le journal quotidien reprit sa rédaction accoutumée. A huit heures moins un quart, et je vous promets que je n'oublierai de ma vie cette heure-là, d'autant mieux que j'ai cru que ce serait notre dernière à tous, un bruit de voix terrible s'éleva dans le camp, et nous arrêta au milieu de nos travaux ; sans savoir ce que c'était, nous prêtions l'oreille lorsque notre brave Ahouad, l'œil en feu, le yatagan à la main, se précipita dans notre tente et nous cria d'une voix vibrante :

« Ya Khaouadja, Khod el baroudi ! » (Cavalier, prends ton fusil !)

Digitized by Google

Saulcy nous transmit de suite cette traduction que nous avions déjà comprise à demi-mot à la physionomie de Ahouad. Sauter sur les fusils, y glisser deux balles, vérifier si les pistolets étaient bien chargés et mettre sur nous ce que nous avions de plus précieux, fut l'affaire d'une seconde. Saulcy avait conservé l'air souriant qu'on a quand on va faire une visite à sa maîtresse, et nos amis Belly et Loysel avaient froidement préparé leurs armes, ainsi que nos excellents domestiques Philippe et Louis. Saulcy, s'approchant alors de moi, me dit d'une voix très-émue : « Je suis bien heureux que mon fils soit en sûreté, et je n'ai qu'un profond regret, mon cher enfant, c'est de t'avoir amené ici. » Il me donna une bien affectueuse poignée de main et ajouta tout haut : « Maintenant, mes petits amis, il faut nous préparer à nous battre en honnêtes gens; surtout ne tirons pas les premiers et restons tous ensemble. » Puis nous sortîmes en toute hâte de la tente pour nous mettre en bataille derrière et attendre les ennemis. Pendant ce très-court espace de temps, les cris du camp avaient augmenté encore, une poussière épaisse s'élevait au-dessus des huttes éclairées par nos feux : tous les Béni-Sakhar étaient déjà à cheval, la lance au poing, nos Arabes rangés en partie devant nos tentes pendant que les autres se joignaient à leurs scheikhs au

Digitized by Google

milieu de la mêlée ; nous ne savions rien de ce qui se passait, nous croyions seulement que nous allions en venir aux mains, et notre seule pensée était de nous défendre jusqu'à ce que nous n'eussions plus de munitions, et de tâcher ensuite, à la faveur de la nuit, de nous enfuir, en abandonnant tous nos bagages, jusqu'au campement que nous avions quitté le matin et où nous aurions été en sûreté ; ce projet était du reste presque impraticable, à cause du pays fourré où nous étions et où nous eussions été tués jusqu'au dernier ; nos muletiers, que nous croyions des lâches, avaient trouvé, je ne sais où, d'immenses branches d'arbres noueuses qu'ils agitaient avec une ardeur toute guerrière, et un nègre, domestique du drogman François, qui s'était approché de l'un d'eux pour lui dire de ne pas faire de démonstrations hostiles, reçut le plus affreux soufflet qui l'envoya rouler à vingt pas de là. Il se passa alors un quart d'heure assez critique, pendant lequel la poussière du camp, la lueur rougeâtre des feux, le bruit des voix les plus rauques et les plus sauvages, tant des femmes que des hommes, le hennissement des chevaux et les aboiements des chiens furent les seules choses qu'il nous fut donné de voir ou d'entendre. Vous ne vous imaginez pas ce qu'on peut faire de réflexions excentriques pendant les quinze minutes qui précèdent

Digitized by Google

une lutte dont l'issue ne saurait être douteuse. Si l'on ne parlait pas, on n'en pensait que plus ; tous nos amis arabes étaient au milieu des Bédouins, et nous étions demeurés seuls, attendant le moment de prendre part à l'action. Enfin, Hamdan, le sabre à la main, accourut à nous en nous disant que tout était fini, que c'étaient les Béni-Okba qui étaient venus de la montagne pour nous servir d'escorte, et qu'on leur avait refusé leur demande, ce qui avait causé tout le tumulte. Mais d'abord les Béni-Okba étaient trop loin dans la montagne pour jamais avoir songé à pareille chose ; ensuite le village n'était pas aux Béni-Sakhar, mais bien appartenant aux Rhaouarna, tribu fixée là. Nous sûmes la vérité plus tard, je vais vous la dire de suite, bien que vous l'ayez déjà devinée : c'était tout simplement le campement qui venait pour nous attaquer et nous dévaliser, et qui dès le matin méditait cette affaire; par bonheur, notre escorte veillait sur nous, et dès le principe nos scheikhs, le vieil Abou-Daouk en tête, avaient déclaré qu'on ne passerait pour venir à nous que sur leurs corps et sur ceux de leurs hommes : les querelles avaient commencé, les yatagans chez les Bédouins sont vite hors du fourreau, et nos alliés avaient de suite mis cinq ou six des Rhaouarna hors de combat, ce qui avait éteint l'affaire. En effet, le bruit de voix s'arrêta in-

Digitized by Google

stantanément ; les chevaux cessèrent de hennir, les chiens d'aboyer, et peu à peu nos amis revinrent près de notre tente, le poignard à la main, gesticulant avec une vivacité nerveuse et tout inusitée. Un d'eux, il me semble le voir encore, le plus beau garçon de la terre, qui habituellement avait le regard doux et paisible, s'approcha de Saulcy, les yeux complétement injectés de sang, le visage tout blême et lui dit : « Regarde, Effendum ! »

Puis saisissant son poignard à sa ceinture, il le sortit du fourreau, fit le geste d'en donner un coup de bas en haut avec la rapidité de la foudre, et, avant que nous ayons pu voir la lame, le remit dans sa ceinture : les scheikhs béni-sakhar vinrent ensuite nous dire que tout était terminé et que nous pouvions être sûrs qu'on ne recommencerait pas, qu'ils y avaient mis bon ordre. Abou-Daouk arriva après tous les autres : il avait voulu conserver la dernière chance possible de faire agir son sabre, et n'avait quitté le champ de bataille que lorsqu'il n'y avait plus eu d'ennemis. Voyant que l'agitation avait cessé, nous rentrâmes dans la tente, et sans quitter nos armes, nous reprîmes notre travail. Je vous avoue, à ma honte, que ma main tremblait un peu ; Saulcy m'a dit depuis qu'il avait tremblé aussi, et dès lors je suis justifié.

Digitized by Google

Pour célébrer l'heureuse fin de cette affaire, qui eût été notre mort à tous en cas de combat, on donna du café à tous nos scheikhs, qui, cinq minutes après, étaient aussi impassibles que si rien ne s'était passé. Ce sont des hommes bien braves, et il semble qu'ils ne vivent que lorsque les cris de guerre retentissent dans le camp; c'est alors qu'il faut les voir courir à leurs armes, essuyer la lame de leur yatagan et de leur poignard, s'exciter par des cris et des chants de triomphe, et relever leurs manteaux pour être plus libres. Vous pourrez appeler cet épisode, madame, une alerte chez les Rhaouarna!

Quand tout fut complétement calmé, nos Arabes s'assirent autour de leurs feux, mais en regardant avec un soin tout particulier vers chaque arbre de l'endroit. Pour nous, nous nous tirâmes au sort les différentes heures de la nuit; celui qui était de faction le premier sortit de la tente, et la veille commença; les autres s'étendirent sur les lits, avec les fusils à côté d'eux et les pistolets à la ceinture, et, bien qu'en se réveillant mille fois au moindre bruit, on atteignit le jour. Nous croyions que les Béni-Okba, dont nous avait parlé Hamdan, allaient venir en grand nombre prendre leur revanche; mais nous partîmes à six heures du matin sans rien rencontrer,

Digitized by Google

en prenant une direction est vers la montagne, afin d'entrer dans l'intérieur des terres, les rochers étant, depuis El-Mezrâa, à pic sur la mer. Au sortir du camp, les Béni-Sakhar, qui ordinairement menaient leurs chevaux par le licol, les bridèrent sans descendre, en leur prenant tout simplement la tête depuis leur selle. Aussi Mohammed nous dit-il de nous tenir sur nos gardes, car les Bédouins ne brident leurs chevaux que lorsqu'ils se croient près de se battre. Nous entrâmes peu après dans un fourré de roseaux, traversé par un ruisseau admirable de pureté, et près duquel une fontaine en pierre qu'il alimentait disparaissait sous des joncs immenses et des bouquets de verdure, puis la route suivit le flanc de la montagne pour la gravir en traçant des zigzags sans nombre ; à peine au-dessus de la plaine, nous étions dans des gorges d'une sévérité terrible, longeant les parois de ces rochers noirs que nous côtoyions depuis notre arrivée sur la rive orientale; environ à moitié de la hauteur, les traces d'une voie romaine étaient très-visibles, faisant mille contours qui adoucissaient la pente; puis, à mesure que nous approchions du haut de la gorge, il y avait des ruines tantôt carrées, tantôt circulaires, qui ont dû servir à des postes ou stations. A la manière dont ces stations sont disposées, se commandant mutuellement les unes les

Digitized by Google

autres, et d'après leur nombre, l'Ouad-Béni-Hammid, car c'est le nom de la gorge, devait, du temps des Romains, être imprenable. Le sentier qui jadis constituait la voie domine presque toujours le précipice, et les rochers sont uniformément brun-foncé ou d'un gris presque noir. De temps en temps nous reconnaissions aussi des déjections volcaniques. Les eaux de la mer Morte avaient disparu et nous étions dans la montagne, continuant à l'est afin de gagner le pays des Moabites et de pouvoir reprendre au nord. Après avoir franchi le dernier escarpement, une vallée assez verdoyante s'ouvrit devant nous, et nous nous y arrêtâmes une heure pour faire souffler les chevaux et déjeuner pendant que les mules de bagage nous rejoignaient. Le temps était aussi chaud que les jours passés, mais un vent assez violent commençait à s'élever du sud-est et nous gênait. On se remit en route, suivant le fond de cette vallée qui va droit à l'est, et à moitié de la longueur, qui est de cinq kilomètres environ, nous rencontrâmes des chameaux chargés de bagages et de voyageurs : c'était un campement bédouin qui changeait de séjour.

« Selam aleikoum, » nous dirent-ils en nous croisant (la paix soit sur vous), et dans ces cas-là on répond : « Aleikoum es Selam » (sur vous soit

Digitized by Google

la paix), puis on passe outre. A midi, nous tournâmes à gauche, au nord, au fond de cette vallée, et nos deux amis Hamdan et Abou-Daouk poursuivirent dans cette direction, pendant que nous, prenant de nouveau à l'est, nous restions tout seuls sans trop savoir où nous allions. C'était un peu l'habitude de nos scheikhs, quand ils nous voyaient dans le bon chemin, de nous quitter pendant un certain nombre d'heures, pour nous rejoindre à la nuit et veiller sur nous : seulement il arriva ce jour-là qu'après avoir fait boire nos chevaux à des citernes qui se trouvent au pied de la dernière crête, nous cheminâmes toujours à l'est jusqu'à un endroit où le chemin se bifurque à droite et à gauche. Là, nous ne savions plus par où prendre ; les deux ou trois Arabes qui nous suivaient n'étaient jamais venus dans le pays, et nous n'avions plus que les deux scheikhs béni-sakhar, que nous ne connaissions pas encore bien : ils nous indiquèrent le chemin de droite, ce qui nous menait au sud, et nous ne comprenions pas le moins du monde comment, pour aller au nord, on nous menait au midi. Bref, dans un endroit couvert de gazon, on nous fit planter nos tentes; une hauteur de cent mètres environ nous séparait seulement du sommet des montagnes de Moab, et depuis le matin, nou avions toujours monté pour regagner tout simple

Digitized by Google

ment le niveau de la Méditerranée ; depuis une éminence à laquelle étaient adossées nos tentes, on voyait toute l'extrémité sud de la mer Morte, la presqu'île qui se détachait en blanc sur le bleu des eaux, le Rhôr et El-Mezrâa; plus bas l'étendue de sable où Mohammed avait disparu, le Rhôr-Safieh, la plaine fangeuse, et de l'autre côté la montagne de sel, les volcans des environs de Sodome, et le rocher isolé de Sebbeh. Par suite de l'élévation du lieu, la température s'était singulièrement abaissée ; de plus, le vent, devenu d'une violence extrême, nous coupait la figure, pour peu que nous sortissions des tentes : du reste, à l'intérieur même, nous en étions peu garantis, et aux chaleurs des jours précédents avait succédé un froid très-vif. Peu à peu des Bédouins accouraient des environs pour nous voir; nous ne savions pas d'où ils sortaient, lorsque Loysel découvrit derrière la colline contre laquelle nous grelottions, un campement assez considérable. Nous crûmes alors à une trahison de la part de Hamdan et d'Abou-Daouk, et nous nous préparions à veiller nous-mêmes, bien que tout fatigués encore de la nuit précédente et du travail de la journée, lorsque nous vîmes venir à sept heures et demie une jument grise : c'était celle de notre scheikh. Il avait été voir de ses amis dans les environs, et manger un mouton avec eux. Il

Digitized by Google

y avait laissé Abou-Daouk, qui aimait encore mieux que lui peut-être les débauches de cette nature. Hamdan nous apprit que nous foulions le territoire des Béni-Hammid, ses plus fidèles alliés, et que nous étions aussi en sûreté que dans ses possessions. Il leur avait rendu jadis des services : aussi, quand ceux qui étaient près de nos tentes le virent arriver, ce furent des baisers et des coups de front sans fin.

La soirée fut très-belle, mais nous étions gelés, et nos manteaux suffisaient à peine à nous garantir. Aussi ce fut une véritable jouissance de se lever dès le premier rayon du soleil, afin d'en profiter au plus vite et de nous mettre en route. Les Béni-Hammid, pour faire honneur à Hamdan, voulurent l'accompagner, et au nombre de vingt environ se joignirent à nous; ils avaient tous l'air assez honnête, ou, pour mieux dire, moins scélérat que les autres. Comme vous l'avez vu, nous campions au pied de la dernière crête à gravir pour entrer dans le pays des Moabites; nous ne tardâmes pas à y atteindre, et quelle ne fut pas notre surprise en débouchant sur la plus immense plaine bordée par un horizon brumeux à l'est, et dans les directions sud et nord fermée par des collines éloignées de quatre ou cinq lieues! Immédiatement

Digitized by Google

aussi nous nous trouvâmes en face d'une ruine carrée, tout entière construite en blocs de lave; la structure de cette ruine était celle de Tyrinthe et de Mycène, c'est-à-dire des morceaux énormes placés les uns à côté des autres sans symétrie et sans autre ordre que leur forme respective qui en avait décidé la position : une double enceinte, également en lave, l'entourait pour la fortifier; enfin la porte, primitive comme le reste, se composait de deux blocs de lave placés verticalement et surmontés d'un troisième en sens horizontal. Quant à l'intérieur, il était comblé par des constructions de mur en arceaux d'une époque évidemment postérieure, probablement du temps des Romains. A vingt pas de cette ruine se trouvent deux citernes sans eau, creusées dans le roc vif en voûte carrée : enfin, tout autour et à perte de vue du côté du nord, des enceintes de lave qui se coupent en tous sens indiquent suffisamment la présence d'une ville importante. Les Bédouins appellent l'enceinte carrée et les ruines qui l'entourent immédiatement: Sarefa; après en avoir levé le plan et dessiné plusieurs parties, nous nous dirigeâmes au nord en traversant la plaine qui, presque partout, présente une terre fertile et souvent couverte de gazon. En approchant des enceintes de lave, nous vîmes qu'elles étaient séparées en plusieurs endroits par des espaces de ter-

Digitized by Google

rain bordés des mêmes matériaux, mais marquant des lignes droites dans tous les sens. Les deux bordures de pierres, si je puis m'exprimer ainsi, étaient écartées d'environ quinze mètres, et formaient des allées droites immenses, traversant toutes les ruines. Il était facile de reconnaître dans ces allées les routes royales dont parle sans cesse la Bible; de plus, la grande étendue des enceintes en lave qui couvraient environ douze kilomètres carrés, nous expliqua comment on pouvait, dans ces temps reculés, être roi d'une ville seulement; une ville, c'était un pays. Nous marchâmes dans une de ces allées pendant deux heures, toujours au nord. Le vent avait redoublé pendant la nuit et nous faisait beaucoup souffrir, n'étant plus à l'abri, exposés complétement à sa violence. Nous nous cachâmes pour déjeuner dans un petit ravin qui se trouvait à gauche de notre itinéraire, puis nous rentrâmes au milieu des ruines. A deux heures, nous passions près d'un petit tertre en forme de *tumulus*, auquel les Arabes donnent le nom de *Tertre de l'esclave* (7), lorsque, en le tournant, un morceau de lave sculpté nous arrêta tout d'abord; en nous approchant, nous vîmes un bas-relief de toute beauté. C'est le portrait d'un roi moabite qui lève sa lance comme pour frapper; il est nu et n'a qu'un vêtement très-court autour de la taille; derrière lui est son arc, et

Digitized by Google

à côté un lion debout ; la figure est moitié plus grosse que nature, sculptée avec un grand soin, et le mouvement des deux bras qui se lèvent est plein de noblesse ; par malheur, ce bas-relief est brisé au-dessous des genoux : la physionomie et le style de cette sculpture, son aspect étrange, jusqu'à la matière qui le compose, en fixent l'origine à une époque extrêmement reculée ; certes, cette pierre n'a pas été apportée là, car la masse en est énorme ; elle ne peut pas être du temps des Romains ; pourquoi ne serait-elle pas, comme je le disais, la représentation d'un roi moabite ? Son geste et le lion qui est derrière lui indiquent bien sa puissance, et le tertre qu'il dominait s'appelle *Tertre de l'esclave*. Je laisse à Saulcy le soin de traiter au long cette question curieuse, et je vous dirai que nous nous décidâmes à camper à l'endroit même, afin de jouir à notre aise de cette précieuse découverte ; mais avant de nous arrêter devant le bas-relief moabite plus longtemps, il y avait une excursion de deux heures à faire pour visiter une ruine appelée Schihan (8), probablement construite par le roi de Bassan lorsqu'il s'empara du pays. Laissant donc les bagages au camp, nous continuâmes notre route au nord avec un des scheikhs béni-sakhar seulement et deux Béni-Hammid. Les ruines avaient cessé, et nous ne passions plus que sur une terre

Digitized by Google

fertile et grasse; du reste, c'est à peine si des pentes insensibles donnaient au pays une variété quelconque; une seule petite éminence se montrait au loin, c'était la ruine que nous allions visiter.

Schihan est une construction cyclopéenne comme les autres dans les environs; du côté sud une avenue de pierres d'environ cent mètres de longueur et aboutissant à un endroit semi-circulaire servait, je pense, d'accès dans le palais. L'intérieur est rempli de pierres très-grossièrement taillées, et de quelques chapiteaux ornés d'oves immenses près de toutes petites volutes; enfin, vers l'entrée, deux citernes très-grandes, à moitié comblées par les décombres, mais très-visibles, subsistent encore. Nous étions en train d'en lever le plan, Saulcy et moi, pendant que Loysel et Belly dessinaient des fragments d'architecture cachés tous par le mur que nous tournions, lorsque, en franchissant le dernier angle contre lequel attendaient nos chevaux, gardés par notre scheikh et ses deux hommes, nous vîmes à quarante pas accourir six Bédouins armés des pieds à la tête. Or, comme je vous l'ai dit, madame, la plaine était parfaitement plate, et aucun ravin, quelque petit qu'il fût, ne pouvait dissimuler l'arrivée d'un seul homme, *à fortiori* de six; il m'est encore impossible aujour-

Digitized by Google

d'hui que j'y pense, en rappelant tous mes souvenirs, de me figurer un trou d'où ils pouvaient sortir; mais enfin le fait était là, et ils venaient droit sur nos trois gardiens. Pendant ce temps, nous tenant derrière le mur, nous préparâmes nos fusils et arrivâmes pour être témoins du plus beau coup de massue qui ait été donné de mémoire d'homme. Il avait été provoqué par les Bédouins qui étaient venus offrir à nos trois amis de les aider à nous voler et de partager le produit du vol avec eux; nos amis avaient répondu que nous étions sous leur sauvegarde et qu'ils nous défendraient; un des Bédouins les avait mis en joue et reçut sur l'épaule un coup de massue qui le fit tournoyer trois fois sur lui-même. Sans faire semblant de les voir, nous remontâmes à cheval, en faisant négligemment jouer les batteries de nos pistolets que nous tenions à la main, ce qui, comme toujours, produisit son effet immédiat sur les Arabes qui ont peur; nos ennemis vinrent nous baiser les mains et nous offrir leurs services. Cependant on crut prudent de ne pas les accepter, et la petite colonne, se serrant de manière à marcher militairement par deux, rentra au campement; une demi-heure avant de l'atteindre, les six Bédouins avaient disparu dans le ravin qui précède Fougoua *, sans que nous pussions voir

* Fougoua est le nom de la place où nous avions campé.

Digitized by Google

comment. Il faisait un froid très-grand et un vent affreux dont le soleil n'atténuait que peu l'effet pénible; nous tremblions à chaque instant de voir les tentes enlevées, et elles ne nous garantissaient presque pas, de façon que nous étions morfondus et à peine en état d'écrire. Nos pauvres Arabes ne savaient où se réfugier pour se protéger contre la rigueur du temps, et ils avaient fini par se glisser dans des sortes de grottes très-basses, voisines du camp, creusées au milieu de ravins, et qui servent de retraite aux chèvres. Le soir, après dîner, en sortant de la tente, la lune brillait dans tout son éclat et répandait sa clarté sur la plaine immense de Schihan, dont le fond se perdait dans le brouillard de la nuit; tout d'un coup l'astre parut s'obscurcir, bien qu'il n'y eût pas un nuage dans le ciel, et au bout d'une heure les deux tiers de son disque étaient éclipsés. Des anciens auraient pu regarder ce phénomène comme de mauvais augure et se percer immédiatement de leur épée; mais nous aimions trop la vie et nous croyions trop peu aux présages, pour imiter ces braves gens en assistant à une éclipse de lune; vous conviendrez toutefois qu'il était piquant d'en voir une près du palais d'un roi Moab, dans un pays inexploré, tandis que peut-être, en regardant votre almanach, vous lisiez : « Le 17 janvier, éclipse totale de lune, invi-

Digitized by Google

sible à Paris. » Et vous vous impatientiez probablement comme on s'impatiente en pareil cas, en se disant : « C'est bien la peine de l'annoncer, alors ! »

La nuit fut glaciale et nous ne pouvions pas nous décider à sortir de nos manteaux pour nous mettre en route. De tous nos Arabes un seul était demeuré pour veiller autour des feux, le pauvre Ahouad, qui entra au jour dans la tente grelottant et accablé de fatigue, mais toujours gai. Les Béni-Hammid allaient retourner chez eux ; nous ne voulions pas les laisser partir sans leur faire de présent, et Hamdan nous fixa une somme qu'il se chargea de leur distribuer ; quand la somme fut comptée, nous nous aperçûmes qu'il ne nous restait presque plus d'argent, et nous avions encore au moins huit jours à vivre au milieu des Bédouins. Il y eut là un moment humiliant pour nous à passer, parce que tout en nous fiant beaucoup à nos avantages personnels, l'expérience nous avait appris qu'après les premiers élans de la politesse qui caractérise ces populations, nos hôtes futurs demanderaient des preuves plus positives de nos richesses, et nous ne savions comment faire. Le hasard ou notre bonne étoile nous vint encore en aide; car en vérité nous avons été tout le temps protégés par la Provi-

Digitized by Google

dence. Depuis notre départ de Jérusalem, et se mêlant aux muletiers sans que nous eussions fait autrement attention à lui, nous suivait un marchand de moutons qui se rendait pour son commerce à Karak, et qui avait jugé convenable pour sa sûreté de s'associer à nous sans se faire remarquer. Mattéo, à qui nous avions fait part de notre misère, alla le trouver et lui proposa de nous donner tout l'argent qu'il portait avec lui, en lui promettant comme dédommagement le bénéfice probable qu'il comptait faire, payable à notre retour à Jérusalem. Le marchand de moutons, assez tourmenté lui-même quand il s'agissait de se promener dans un pays aussi dangereux, fut enchanté de la proposition et l'accepta de suite. Seulement, comme la loi de Mahomet défend de prêter à usure, il convint avec Mattéo que, pour soulager sa conscience, il lui vendrait fictivement son cheval pour la somme qui constituait son indemnité, et qu'alors le reste serait un présent qu'il nous faisait. En effet, ils vinrent dans notre tente tous les deux, et là Mattéo, lui prenant la main, lui dit : « Je t'achète ton cheval pour telle somme! » et l'autre répondit : « Je te le vends. » Après quoi le Prophète n'eut plus rien à y voir, tout le monde était à l'abri de l'impiété, et nous avions de quoi continuer notre voyage. Le boucher s'en alla, et nous ne savons pas

Digitized by Google

ce qu'il est devenu; c'est à son frère que l'argent fut remis à Jérusalem.

Ce marché conclu, malgré le vent qui n'avait nullement diminué, nous essayâmes par tous les moyens possibles de prendre un estampage de notre beau bas-relief; mais ce fut sans succès; le vent emportait chaque feuille après qu'elle était collée sur la pierre. Il se prononça dans cette opération malheureuse les plus horribles blasphèmes. Notre abbé *, qui seul par sa présence arrêtait quelquefois des expansions trop vives de colère, n'était pas là, et nous nous sommes vengés à Fougoua des privations que nous imposait son caractère de prêtre. Un peu plus de patience aurait peut-être fait réussir l'affaire, mais nous étions trop pressés par nos scheikhs, et force fut d'abandonner Fougoua et l'estampage, non sans avoir promis aux Béni-Sakhar une forte somme d'argent s'ils arrivaient à amener le précieux fragment à Jérusalem; il y arrivera peut-être un de ces jours, et sera bien étonné ensuite de nous revoir à Paris; mais ce n'est là qu'un rêve basé sur des probabilités bien incertaines.

* M. l'abbé Michon, qui n'avait pu nous accompagner à la mer Morte; je le dis plus loin.

Digitized by Google

Nous partîmes alors dans la direction opposée à celle de la veille, mais en nous écartant plus à l'est, au sud-est. Nous eûmes à traverser le même pays que le jour précédent, les allées de pierres et les ruines à perte de vue; à dix heures et demie nous étions à la hauteur de l'Ouad-Béni-Hammid et continuant au sud; à onze heures et demi environ, nous rencontrâmes les ruines d'une ville antique de même construction que celles mentionnées ci-dessus, appelée Tedoum par les Bédouins. Il y a encore là les murs d'un petit temple; c'est à peu près tout ce qu'il en reste; un chapiteau garni de fleurons, de palmes et de palmettes, mais impossible à rattacher à aucun ordre d'architecture, gisait devant la porte, surmontée d'une architrave assez élégante; le plan de ce temple fut levé avec soin. Nous comptions passer la nuit dans les ruines de Er-Rabba, qui est à trois heures de là, mais les Bédouins nous dirent qu'il n'y avait pas d'eau et que par conséquent il fallait forcément aller plus loin. A une heure environ de Tedoum, nous vîmes à gauche du chemin que nous suivions une grande ruine carrée qui extérieurement ressemblait à une forteresse romaine; nos Arabes nous disaient qu'il n'y avait rien à y voir, et ce fut précisément ce qui nous décida à aller nous en assurer, car depuis le commencement de notre voyage, nous

Digitized by Google

étions surtout attirés par les endroits qu'on nous disait n'avoir aucun intérêt pour nous, et c'était toujours là que nos recherches produisaient le plus de fruits. Il en fut de cette ruine comme de toutes les autres; après avoir marché à l'est en ligne directe, nous touchâmes au pied du mur extérieur, haut de vingt-cinq pieds environ et long de trente mètres sur vingt de large. En tournant l'angle nord-est, quel ne fut pas notre étonnement de reconnaître l'entrée d'un temple tétrastyle énorme! Les quatre colonnes sont éparses sur le sol en morceaux de six pieds de diamètre; des chapiteaux gigantesques, une ornementation des plus riches, voilà l'extérieur; ce temple a été ainsi ordonné vers le temps d'Adrien probablement, car le style de l'architecture et ses proportions sont exactement identiques avec ce qu'on voit à Bâalbek; l'épaisseur des murs d'enceinte est d'un mètre cinquante centimètres; mais c'était là un temple que les Romains ont évidemment reconstruit, et qui avait dû servir jadis à honorer Bâal. Ce qui nous le fit penser, c'est un masque de soleil que nous avons trouvé sur un fragment mal conservé, et les substructions en lave qui recouvrent le terrain en avant du temple. Celui-ci porte le nom de *Beit-el-Kerm* (maison de la vigne). Derrière s'élèvent des ruines romaines également, au milieu desquelles des morceaux de

Digitized by Google

sculpture d'une richesse exquise jonchent le sol, deux gargouilles entre autres, représentant une tête de lion et ayant neuf pieds de longueur sur trois pieds d'épaisseur. Nous avions donc lieu de nous féliciter de notre visite à Beit-el-Kerm, et ce nous fut une leçon de plus pour ne jamais écouter les guides en matière d'antiquités.

Il était midi et demi quand nous quittâmes Beit-el-Kerm afin de reprendre notre course sud vers er-Rabba. Toujours la même plaine, à droite, à gauche, devant et derrière nous. Nos bagages nous précédaient, et avec eux le déjeuner, de façon que nous désirions fort les rejoindre, n'ayant pas, malgré nos découvertes archéologiques, oublié encore que nous étions hommes avant d'être antiquaires. Une heure après, nous aperçûmes deux colonnes isolées debout, et entourés d'un espace assez grand, qui jadis avait dû être pavé ; mais il n'y avait que peu de vestiges de ruines alentour, et je ne saurais trop dire à quel monument ces colonnes pouvaient appartenir. A cent pas de là une petite colline, la première que nous vissions depuis le matin, fermait la vue. Après l'avoir gravie, on remarque une voie pavée, encaissée ; des fragments sculptés annoncent qu'on touche à Er-Rabba ; en effet, nous entrâmes au milieu (9) des

Digitized by Google

ruines de l'ancienne Rabbat-Moab de l'Écriture, ou Aréopolis des Romains, et là nous trouvâmes toute la ville aussi bien conservée qu'on peut l'espérer après tant de siècles. Quatre colonnes surmontées de chapiteaux richement ornés sont encore à leur place, ainsi que la porte composée d'une grande voûte qui devait avoir environ sept mètres de profondeur, et de deux petites portes latérales en plein cintre ; cette entrée a été ébranlée par un tremblement de terre, et comme elle n'est plus soutenue, le sommet a cédé, et c'est à la courbe des pierres qu'il faut reconnaître la plus grande des trois portes ; une maçonnerie grossière remplit les deux autres ; les côtés sont encore sur pied, mais ils ont été inclinés par le tremblement de terre et se tiennent debout maintenant en décrivant un arc de cercle. Une piscine de vingt mètres de longueur sur quinze de largeur s'ouvre derrière la porte, puis il y a des rues et des ruines de maisons à fleur de terre, avec des citernes, sur un espace d'un kilomètre carré au moins ; de plus, des colonnes renversées, des chapiteaux et des fûts d'une grande richesse attestent l'élégance passée de Er-Rabba et demanderaient des journées entières pour qu'on les étudiât en grand détail. Nous n'y restâmes malheureusement que le temps nécessaire pour lever quelques plans et prendre les dessins les plus importants, car nous

Digitized by Google

avions encore quatre heures de chemin jusqu'à Karak où nous devions coucher le soir. Nos Arabes nous avaient dit vrai quant à l'eau ; il n'en existe pas aux environs de Er-Rabba, qui est située dans l'emplacement le plus nu de la terre, bien que le sol aux alentours soit presque partout labourable et en apparence fertile. Au sortir de l'ancienne Aréopolis, nous rentrâmes dans la plaine pour marcher au sud, sans rien rencontrer de digne d'observation que des ruines sans nom et sans détails intéressants. A trois heures, le pays commença à devenir plus accidenté; des collines couvertes d'herbe venaient faire diversion à sa physionomie uniforme depuis le matin, et en même temps nous abriter de temps à autre contre le vent du sud-est qui ne s'était point ralenti et nous avait gênés toute la journée. A quatre heures, nous avions à notre droite une petite hauteur surmontée d'un village détruit, mais d'apparence moderne, placé à environ cinq cents mètres de nous ; nous allions nous trouver vis-à-vis de cette ruine, lorsque cinq Arabes à cheval et armés de lances en sortirent et descendirent au grand galop vers la plaine en se dirigeant de notre côté.

Par un mouvement que vous vous expliquerez au point de mon récit où je suis parvenu, madame, nous

Digitized by Google

nous étions tous réunis et nous préparions nos armes; nos scheikhs passèrent en tête de la caravane, et nous, restant en arrière d'environ vingt pas, nous nous demandions ce que voulaient ces étrangers. Ceux-ci arrêtèrent leurs chevaux tout court devant notre escorte, appuyèrent leurs lances à terre et attendirent que Hamdan et Abou-Daouk allassent leur souhaiter le bonjour. En effet, nos amis s'approchèrent et embrassèrent les nouveaux venus très-solennellement, les uns après les autres; puis Saulcy vint à son tour et salua, mais son salut lui fut à peine rendu, et tout le monde, repartant, s'avança comme auparavant. Nous sûmes alors que c'était le neveu du scheikh de Karak qui était venu au-devant de nous avec quatre de ses amis. Ils montaient des juments pleines assez belles, et ressemblaient du reste à tous les Bédouins que nous avions vus jusque-là. Le neveu du scheikh cependant avait une figure assez régulière, une très-grande taille, mais par malheur il était très-marqué de la petite vérole; de plus, il avait l'air profondément méchant et ironique. Il lui prit pendant la route l'envie de fumer; alors, s'approchant paisiblement de Loysel, il lui ôta sa pipe de la bouche et la mit dans la sienne, sans que celui-ci eût le temps de la lui offrir ou du moins de consentir à ce qu'elle lui fût enlevée. La conversation se re-

Digitized by Google

froidissait, et nous marchions en silence les uns à côté des autres, sans trop savoir à quoi nous pensions. Le soleil s'abaissait déjà à l'horizon, que nous étions encore à cheval, franchissant des collines sans fin, et à six heures seulement nous nous trouvâmes tout d'un coup au-dessus d'un précipice, avec la ville de Karak devant nous. N'allez pas vous figurer, d'après ce nom pompeux, madame, que ce soit une ville comme tant d'autres.

Karak était habitée du temps des croisades par un de nos compatriotes, le sire de Krak, qui y avait élu domicile, et il fallait que ce brave sire fût un fier misanthrope, car sa retraite est une triste demeure. C'est un rocher rond d'environ deux kilomètres de circonférence, parfaitement isolé, au milieu de trois vallées environnantes se réunissant en une seule, l'Oua-dKarak, qui descend à la mer Morte. Ce rocher, élevé de huit cents pieds à peu près au-dessus de ces vallées, a l'air complétement inaccessible; sur le sommet une vieille tour et une ruine de cette architecture du moyen âge qui ne trompe jamais, même à première vue, et quant au reste, des fragments de murailles à moitié détruites, voilà Karak. Pour entrer dans la ville, il nous fallut d'abord descendre au fond de la vallée, ce qui nous prit environ une demi-

Digitized by Google

heure ; en bas, un rocher percé de deux caves sépulcrales vides et grossièrement taillées domine une fontaine assez bien alimentée. Hamdan voulait que nous missions nos tentes dans cet endroit, sans monter à la ville ; mais, comme on dit, le vin était versé, il fallut le boire ; car le neveu du scheikh de Karak nous attendait dans la plaine où il nous avait rejoints, depuis deux nuits et un jour, ayant appris notre arrivée dans ces contrées, et voulant avoir sa part de nos dépouilles.

La montée du rocher de Karak est une des plus verticales et des plus dangereuses que nous eussions encore rencontrées ; nous avions immédiatement sous nos pieds ceux qui nous suivaient, et nous voyions au-dessus de nos têtes le ventre des chevaux de ceux qui nous précédaient ; c'est une sorte d'échelle dont les échelons, pour être irréguliers, n'en sont pas plus commodes. La nuit était venue quand nous débouchâmes sur une sorte de place voisine de la tour en ruine ci-dessus mentionnée, et couverte de Bédouins presque tous armés. La ville entière, composée d'environ trois mille âmes, était sur pied pour nous voir passer ; il y avait de très-laids Bédouins, je vous jure, et qui plus est, tous avaient fort mauvaise mine. Nous traversâmes une suite de ruelles qui longent des ma-

Digitized by Google

sures ruinées et des demeures à moitié souterraines, où végètent les habitants de ce joli endroit, suivis par tous et conservant le plus que nous pouvions nos positions respectives, n'étant rien moins que satisfaits de cet accueil tout à fait honorifique. Après mille détours, nous mîmes pied à terre devant un bâtiment un peu mieux construit et plus élevé, dans lequel on pénètre en passant sous une petite porte d'environ cinq pieds de hauteur. Cette porte donne accès dans une cour, d'où l'on monte à une maison arabe habitée par deux moines grecs, et devant laquelle est l'église chrétienne de Karak. Une grande salle inférieure fut destinée à nos bagages et à nos Arabes, et nous, nous prîmes possession de l'étage supérieur, auquel on parvient par un petit escalier en pierre sans rampe ; là sont deux chambres assez petites, dont l'une, celle où nous nous fixions, contient pour tout mobilier deux peintures byzantines affreuses, et où le jour pénètre par deux fenêtres sans vitres, de façon que si l'on ne voulait pas s'y morfondre de froid, il fallait fermer deux volets à peine joints et s'interdire ainsi la lumière du jour.

Tel était le palais où nous allions passer les deux nuits de notre visite à Karak. Tout mauvais qu'il était, c'était la première fois, depuis dix jours, que

Digitized by Google

nous allions coucher sous un toit, à peu près à l'abri du vent, et nous étions enchantés. Nous fûmes reçus à notre entrée dans ce qui s'appelle le couvent, par le scheikh des chrétiens de la ville, Abd-Allah, vieux bonhomme ayant une assez belle figure et parlant avec une volubilité incroyable; il se mit à nos ordres, et, allumant sa pipe, nous offrit de la fumer. Par malheur les habitants de Karak ne cultivent pas de tabac et fument du *datura stramonium*, ce qui, pour des gens asthmatiques, est peut-être bienfaisant, mais ce qui produit un effet fâcheux sur des gens en bonne santé; les moines, ensuite, nous apportèrent du café sans sucre, fort mauvais, et ce ne fut qu'à neuf heures qu'on nous servit un dîner à la fumée, qui nous restaura cependant beaucoup. N'étant pas en confiance, malgré le toit qui nous abritait, nous couchâmes habillés, comme tous les soirs depuis notre départ; nous comptions dormir, mais les vermines de toute nature abondaient dans notre chambre, en apparence si propre, et compromirent fort notre sommeil.

Le lendemain matin, c'était le dimanche 19 janvier, nous ne nous levâmes qu'à dix heures; le temps, beau tous les jours précédents, était devenu affreux, la pluie et le vent battaient avec une grande violence, et nous avions très-froid. Sur ces entrefaites, Ham-

Digitized by Google

dan entra chez nous et ferma la porte derrière lui ; car il faut vous dire que depuis notre arrivée, nous avions environ trente Bédouins dehors de notre chambre, qui épiaient chacun de nos mouvements. Hamdan nous dit que le scheikh musulman de Karak, Mohammed-el-Midjielli, était très-irrité de ce que nous n'avions pas été lui faire visite aussitôt après avoir mis pied à terre la veille, et que sa colère nous présageait des ennuis. Saulcy répondit qu'il en était bien fâché, mais qu'il ne se croyait pas obligé à faire une visite comme celle là lorsqu'il arrivait à neuf heures du soir, épuisé de fatigue; qu'il irait dans la journée suivante. En attendant, il appela Mattéo, lui donna une lettre du pacha de Jérusalem pour Midjielli, en lui recommandant de la porter de sa part, persuadé qu'à la vue de ce papier le scheikh s'adoucirait et nous ferait bon accueil; mais nous comptions sans notre hôte. Mohammed répondit en prenant la lettre du pacha et en la jetant à dix pas de lui, ajoutant : « Je me soucie bien de ce papier : voilà neuf ans que je ne paye pas de tribut ; si le pacha n'est pas content, qu'il vienne chercher sa lettre ; du reste, réponds aux étrangers que je me satisferai d'un lulé * de pipe et du tabac nécessaire pour le remplir. »

* Un lulé est un fourneau.

Digitized by Google

Cette réponse, favorable en apparence, nous fit craindre un guet-apens. Au même instant, le scheikh des Béni-Sakhar, assez animé, vint nous dire qu'on lui refusait de l'orge pour lui et ses hommes, et qu'on ne voulait pas même lui en vendre. Pendant ce temps, nous étions sans cesse encombrés par des Bédouins qui entraient dans notre chambre, et sous aucun prétexte ne voulaient en sortir; on pouvait facilement comprendre dès lors que nous étions prisonniers et serrés de près; nous comprenions aussi que la moindre violence nous serait fatale, et qu'il y aurait plus de courage à supporter toutes les vexations qu'à céder à des mouvements de colère qui nous eussent tous perdus. Nous faisions donc la meilleure figure que nous pouvions, lorsque, à midi, un Bédouin se fit introduire, et s'asseyant sur un de nos lits, dit à Saulcy : « Midjielli s'est conduit très-hautement avec toi; c'est un vilain homme, et il y en a d'autres aussi forts que lui ici; si tu le veux, nous t'en débarrasserons. » Saulcy répondit que notre intention était d'avoir la paix avec tout le monde, qu'il le remerciait de sa bonne volonté et en ferait usage à l'occasion. Le Bédouin se retira, et nous ne l'avons pas revu; il est probable que ses propos auront été surpris par les espions qui nous gardaient, et qu'il aura payé cher sa proposition.

Digitized by Google

Lorsqu'il fut parti, on déjeuna, et à peine le repas était-il terminé, que le scheikh Midjielli se présenta dans notre retraite, suivi de son neveu et d'environ vingt-cinq Bédouins, les pistolets à la ceinture. Midjielli s'assit sans autre façon sur le lit de Philippe et prit la pipe qu'on lui prépara, sans dire un seul mot et sans regarder personne en face. Pour nous, nous étions tous occupés à examiner son visage, qui est un des plus fins qu'on puisse voir. Il ressemble prodigieusement à Abd-el-Kader, m'a dit Saulcy; mais comme je crois que vous n'avez jamais vu ce grand personnage, cette comparaison est pour vous complétement inutile. Celui-ci avait donc le nez extrêmement droit et fin, des narines qui se dilataient avec une vivacité extraordinaire à chaque mouvement de ses traits, une bouche d'une forme charmante entourée d'une barbe noire et soyeuse, mais dont les lèvres minces et serrées faisaient bien deviner un caractère dominant et cruel. Le père et le grand-père de Midjielli ont été pendus par Ibrahim-Pacha, quand il s'empara de Karak, et celui que nous voyions est maître absolu de la ville, qu'il gouverne en tyran. Après avoir fumé quelque temps en silence ainsi que son neveu, Midjielli leva la tête et nous regarda avec une fixité pleine de hardiesse et d'insolence; on aurait dit qu'il voulait nous écraser de son regard,

Digitized by Google

auquel la couleur noire de ses yeux donnait une sauvagerie indescriptible. Il nous demanda jusques à quand nous comptions rester à Karak, et le silence recommença. Tous ses amis, pendant ce temps, s'étaient établis sur nos lits et nos tabourets, et c'est à peine si nous, possesseurs de la chambre, avions de quoi nous asseoir. Après être resté environ une demi-heure dans cette attitude méprisante, Midjielli se leva avec son neveu et sortit sans ajouter un seul mot.

— Quel brigand! dit Saulcy en refermant la porte sur lui, et dire que nous sommes entre ses mains et à sa merci!

Nous commencions à ne pas trop savoir comment tout cela finirait; on ne nous avait pas encore parlé de rançon, et ce silence ne pouvait que présager de plus grandes extorsions encore qu'habituellement; mais ce qui nous tourmentait surtout, c'était ce temps devenu abominable, et nous craignions que pour peu que nous perdissions un ou deux jours, la plaine fangeuse de la montagne de sel ne fût impraticable; du reste nous ne songions à la Sabkhah que dans un avenir bien vague, et notre unique pensée était de

Digitized by Google

sortir de Karrak par quelque moyen que ce fût. A quatre heures, car je prolonge à dessein, et au risque de vous bien ennuyer, le récit de cette éternelle journée, Midjielli vint nous chercher pour nous faire voir sa ville ; et en effet il nous mena visiter les ruines d'une tour carrée du temps des croisades, dont les trois pans sont encore debout ; c'est celle qu'on voit en arrivant : une galerie, placée à quarante pieds au-dessus du sol, contient des fenêtres murées en ogive, et à vingt-cinq pieds environ une longue inscription relative au sultan Bibars, gravée sur une plaque de marbre et terminée par deux lions, est encastrée dans le mur. Le vent et la pluie nous forcèrent de revénir ; mais en rentrant nous passâmes près d'une grande piscine, à moitié remplie, d'une époque beaucoup plus ancienne. Pendant que nous la regardions, je prévins Saulcy qu'un des nombreux Bédouins qui nous entouraient venait de lui cracher dans le dos ; il se retourna comme un éclair en armant un pistolet, mais la réflexion le lui fit remettre à sa place, et une sueur de rage coula sur son front. Nous regagnâmes le couvent en passant sous les ruines d'une mosquée à moitié conservée. Midjielli s'assit en arrivant et demanda sans plus de façon à manger aux moines ; on lui apporta une omelette, et, avec son neveu, ils l'avalèrent en entier en se servant de

Digitized by Google

leurs doigts, ce qui leur semblait beaucoup plus commode.

Lorsqu'il nous quitta de nouveau, Saulcy le pria de revenir le soir pour nous entendre avec lui *sur le présent à lui faire* pour son aimable hospitalité. Vous voyez combien les voyages rendent menteurs! Pour la première fois de la journée, notre chambre se trouva habitée par nous seuls. Après le dîner, qui fut fort gai, malgré notre emprisonnement et les Arabes qui nous gardaient à vue, Midjielli revint de nouveau avec son neveu et Hamdan, pour discuter sur notre sort. Alors Saulcy, s'armant de toute son éloquence, voulut faire du chevaleresque, et s'adressant au scheikh, lui dit qu'il le considérait comme trop noble pour lui offrir de l'argent; mais qu'il ne voulait pas quitter son pays sans lui laisser un présent qui le fît souvenir de l'expédition française dans sa ville; qu'en conséquence, il lui donnait son fusil à deux coups, une des plus belles armes qu'on fît en France, et d'une très-grande valeur, et à son neveu une paire de pistolets. Il avait employé pour ce *speech* toutes les ressources de l'art oratoire et les figures les plus poétiques; puis il attendit que l'effet se produisît. Midjielli dit quelques mots à voix basse à son neveu, et, levant tranquillement la tête, dit à Saulcy :

Digitized by Google

« Qu'est-ce que valent ton fusil et tes pistolets? »

Un des blocs de lave de la plaine de Schihan, tombant sur notre tête, ne nous eût pas fait un effet plus désagréable que ces paroles de Midjielli. Mais il n'y avait pas à reculer, Saulcy ayant dit que les armes avaient une grande valeur, il était pris par ses propres paroles. Nous voyions enfin la rançon se montrer. On répondit que le fusil et les pistolets valaient quinze cents piastres; sur quoi le scheikh et son neveu discutèrent encore et finirent par dire qu'ils ne pouvaient pas se servir d'armes à percussion, qu'ils le regrettaient, mais qu'ils préféraient de beaucoup l'argent. Alors, madame, toute idée chevaleresque sur les Bédouins s'évanouit pour nous, et ils restèrent, à nos yeux, ce qu'ils sont les trois quarts du temps, d'horribles coquins.

Pour abréger, après deux heures de pourparlers dans lesquels Hamdan était pâle d'indignation de la rapacité des scheikhs, et nous pâles de colère, le prix de notre liberté fut fixé à deux mille piastres et à des vêtements pour Midjielli et son neveu ; ils se levèrent enfin et sortirent pour se faire payer, parce que nous ne voulions pas qu'on leur comptât l'argent devant nous. Ils étaient à peine partis, que

Digitized by Google

Midjielli rentra et demanda dix pièces d'or pour son frère. Accordé à l'unanimité, pourvu qu'il voulût bien nous laisser tranquilles définitivement. Telle fut la délicatesse de cet homme qui ne voulait d'abord qu'un lulé de pipe! Nous allions nous coucher, irrités de tant de mauvaise foi, lorsque le scheikh des chrétiens, Abd-Allah, vint nous souhaiter le bonsoir, accompagné de trois ou quatre autres, et nous demander de vouloir bien lui montrer une tabatière à musique que nous portions avec nous, et qui fut pour tous un sujet d'étonnement muet pendant trois quarts d'heure. Enfin, épuisés de fatigue et d'ennui, nous les priâmes de s'en aller; on barricada la porte, et nous nous disposâmes à nous reposer. Loysel n'était pas en train de dormir, mais bien de rire et de plaisanter, comme toujours, dans les plus mauvais moments; car je vous déclare que notre position était alors très-délicate, et c'est à notre honnêteté que nous avons dû de nous en tirer; voici comment. En effet, Midjielli voulait que nous renvoyassions les Béni-Sakhar pour nous servir d'escorte lui-même, et nous refusâmes, à cause de notre engagement vis-à-vis des autres. Nous avons su ensuite que c'était pour nous avoir tout à fait en son pouvoir et nous traiter comme bon lui semblerait. Loysel donc, loin de se démonter, n'avait jamais été

Digitized by Google

si en train et si aimable, et avant de se coucher, il nous rappela mille folies de nos jours les plus gais en France; et si la répétition de plaisanteries parfois insignifiantes est monotone à Paris et à l'abri du danger, elle prend un tout autre caractère quand on s'y livre en étant prisonniers et à la merci de trois mille brigands. Puis, après nous être dit bonsoir plus affectueusement encore que de coutume, chacun s'enveloppa de son manteau, et l'on s'endormit incontinent.

Le vent souffla accompagné de pluie pendant toute la nuit, et nous étions peu garantis par les volets des fenêtres qui n'étaient qu'une protection illusoire et d'aucune utilité. Cependant le matin, nous nous mîmes en mesure de partir de bien bonne heure, et nous fîmes demander les muletiers et les chevaux. Voilà que François le drogman, furieux d'avoir été amené dans une pareille bagarre et avec cet esprit faux qu'ont parfois les gens inférieurs, et qui leur fait préférer de rester dans l'embarras quand ils y sont malgré eux, pour donner une leçon à ceux qu'ils servent, ne voulait plus se mettre en route, en disant que les chevaux n'étaient pas ferrés. Vous devez bien penser comment il fut reçu à cette nouvelle, et il dut trouver moyen de se disposer au plus vite. A neuf

Digitized by Google

heures du matin, on nous annonça la visite du frère de Midjielli, pour qui celui-ci demandait dix pièces d'or la veille : nous les lui donnâmes, mais après les avoir comptées, il les refusa, disant qu'il avait la même puissance que son frère, qu'il ne savait pas pourquoi on ne le traitait pas sur le même pied. Cette nouvelle exigence nous mit hors de nous, et Saulcy lui déclara qu'il ne pouvait rien lui donner de plus en argent; mais l'autre ne se laissait pas démonter si facilement, et il ne s'en allait pas : alors une idée lumineuse nous traversa la tête, l'idée de la boîte à musique; aussitôt on mit la machine sur un verre et on la fit jouer. En entendant le *Ranz des vaches*, ou je ne sais quelle autre mélodie plus ou moins européenne, le Bédouin commença à se calmer et à écouter avec un respectueux ébahissement : on lui fit croire que cet objet à lui seul valait tous les présents faits à ses parents ; après bien des hésitations, on lui livra la tabatière, et à la première impulsion qu'il donna au petit ressort qui la fait mouvoir, il le cassa. On lui recommanda, voyant cet accident qu'il n'avait pas aperçu, de laisser reposer l'instrument jusqu'au soir et surtout de ne pas parler devant ses amis d'un don si considérable. Le soir nous devions être loin, et peu nous importait sa colère : c'est ainsi que nous commençions, comme on dit, *à hurler avec les loups*.

Digitized by Google

Pendant que les moukres achevaient de charger les mulets, Midjielli, devenu un peu moins sauvage, exigea que nous allassions avec lui voir le château de Karak, et partant seuls, nous nous y rendîmes de suite. C'est une construction du moyen âge, entourée d'un glacis en pierre descendant d'environ cinquante mètres le long du rocher qui supporte la ville : des cours intérieures, des galeries couvertes avec des meurtrières donnant sur le précipice ; en un mot, un de ces châteaux où chez nous l'on voit écrits tant de noms de visiteurs anglais ou allemands : il n'y a à Karak, pour une bonne raison, que les noms qui manquent. Au milieu du château se trouve une petite église, où l'on reconnaît encore des traces de peintures du douzième siècle, mais sans grand mérite ; au-dessus de la porte extérieure, un fragment de lave sculptée nous frappa ; il représentait cet œil égyptien si respecté par ce peuple : le retrouver là, c'était constater une singulière coïncidence entre la religion moabite et la religion égyptienne. Belly fut chargé de le dessiner, et pendant qu'il s'acquittait avec zèle de cette commission, un Bédouin, qui s'intéressait moins à l'archéologie, le dérangea en l'insultant d'une façon aussi lâche que difficile à raconter, et dans laquelle le pied du Bédouin jouait un grand rôle... A bon entendeur, salut!

Digitized by Google

Belly accourut furieux se plaindre auprès du scheikh, qui se mit à rire en haussant les épaules comme pour dire : « Mon Dieu, pour si peu de chose, plaignez-vous donc! Vous êtes encore bien heureux! » Là-dessus nous rentrâmes, et il était temps. Pendant notre absence, mon brave Philippe avait eu à repousser, le pistolet à la main, des Bédouins qui voulaient envahir notre chambre et prendre nos armes; ils n'avaient pu voler qu'un sabre appartenant à François. François avait crié comme si on l'écorchait, et quand nous arrivâmes, les scheikhs béni-sakhar, s'approchant de Midjielli, l'accablèrent des injures les plus cruelles sur sa rapacité et la mauvaise foi de ses Arabes.

« Si pareille chose avait lieu dans mon camp, lui disait l'un, je rendrais plutôt dix sabres qu'un à l'étranger, pour lui faire oublier ce qu'on lui aurait pris. »

On cria le sabre par toute la ville, mais vous n'avez pas besoin que j'ajoute qu'il ne se trouva pas. Les chevaux s'impatientaient devant le couvent, et nous nous hâtâmes de sauter en selle pour nous esquiver au plus vite. Les toits des maisons étaient couverts des Bédouins de Karak; nous étions nous-mêmes entourés, mais avec nous toute notre escorte prête à

Digitized by Google

nous défendre. Au moment de nous mettre en marche, Midjielli, s'approchant de Saulcy avec son neveu, lui dit :

— Hier soir, tu nous avais promis un fusil et une paire de pistolets?

— Oui, mais je t'en ai donné la valeur en argent.

— C'est vrai. Eh bien, maintenant donne-moi les armes.

Saulcy, ne se contenant plus, lui répondit à tout risque :

— Tu n'auras plus rien de moi; seulement on a volé un sabre à un de mes domestiques, si tu le retrouves, je te le donne.

Et le misérable s'en alla en remerciant, ce qui nous fit supposer qu'il savait assez bien où était le sabre; puis, prenant sa jument, il nous accompagna. Pour sortir de Karak, il faut passer sous une voûte qui trace un arc de cercle; cette voûte, haute de vingt-cinq pieds, large de quinze, se termine par une ouverture au-dessus de laquelle est une inscription mutilée, du temps de Bibars, comme celle de la tour. A peine fûmes-nous dehors que

Digitized by Google

nous reçûmes et vîmes passer près de nous plusieurs pierres : c'étaient les adieux des habitants de Karak !

Afin de faire un semblant de protection vis-à-vis de nous, Midjielli, en rencontrant un de ses Bédouins qui se trouvait sur le chemin, lui asséna de toutes ses forces sur la tête, sans plus de commentaires, un coup avec le tuyau de sa pipe : le Bédouin s'en alla sans répondre et comme habitué à de semblables présents. Le chemin, en sortant de la voûte dont je viens de vous parler, contourne la tour, dont j'ai pu prendre un dessin. A l'angle de cette tour, Midjielli nous souhaita bon voyage d'un air fort sec et rentra dans la ville au galop. Pour nous, nous étions, sans qu'on nous l'eût recommandé, comme Loth et ses deux filles, et nous ne voulions pas regarder derrière nous, tant nous étions heureux de nous sentir libres ; il nous semblait que lorsque nous atteindrions la rive occidentale de la mer, nous serions sur notre terre natale. Après avoir descendu le rocher de Karak, nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau magnifique qui met en mouvement deux moulins arabes, les seuls que nous ayons vus dans le pays. Il coule entre des arbres d'une vigueur peu commune, des palmiers-dattiers entre autres, dont les larges

Digitized by Google

bouquets étincellent de verdure. La route côtoie alors continuellement le flanc gauche de l'Ouad-Karak, tantôt sur le gazon, tantôt sur des rochers qui ne sont plus dépouillés comme ceux du bord de la mer; presque tous sont couverts de fleurs. Vers midi, nous nous écartâmes de l'ouady pour marcher plus au sud-ouest et traverser un cours d'eau sortant d'une vallée qui se prolonge au sud. Il y a là un petit espace plat. Le scheikh chrétien voulait que nous y demeurassions, assurant qu'il n'y avait plus d'eau potable que quatre heures plus loin; mais en nous retournant sur nos selles, nous voyions, comme à dix pas de nous, les murailles de Karak, et nous les connaissions trop bien pour désirer séjourner dans des environs aussi proches; à la grande déplaisance des muletiers, dont la fainéantise reparaît sitôt que le danger diminue, nous reprîmes donc notre course. Nous n'avons jamais bien su pourquoi Abd-Allah voulait nous faire camper si près de Karak, et nous sommes convaincus que nous avons déjoué, en descendant plus bas, de mauvais projets.

Hamdan et Abou-Daouk s'en allèrent manger un mouton chez des brigands de leur connaissance, et nous, nous continuâmes avec leurs hommes : à trois heures, nous aperçûmes de nouveau la mer Morte et

Digitized by Google

nous la saluâmes de grand cœur; nous longions toujours le flanc de la montagne à côté des plus singuliers rochers du monde; les eaux des pluies, des bouleversements géologiques, ou, pour être plus court, je ne sais quelles causes, les ont minés et creusés intérieurement dans toutes les formes; je ne parle pas de ceux que des tremblements de terre évidents ont détachés et fait rouler dens la vallée; j'entends ceux qui composent le corps de la montagne. Les cavités de ces rochers formaient souvent de véritables petites chambres, et parfois la pierre, ménagée dans de certaines places et rongée des deux côtés, était taillée en véritables colonnes qui semblaient sortir du ciseau d'un sculpteur. L'aspect général de ce passage, qui dure une heure et précède la crête d'où l'on descend au bord de la mer, est, sous beaucoup de rapports, celui de cet endroit fameux dans les Pyrénées, qu'on appelle le Chaos, et qu'on traverse une heure avant d'arriver à Gavarnie. Ces traces de tremblements de terre devaient avoir leur origine et nous ne tardâmes pas à en être convaincus, en arrivant au-dessus de la mer Morte et devant un cratère de volcan très-étendu, mais d'une autre composition que ceux que nous avions déjà vus; la nature du sol et des pierres était complétement bitumineuse; nous voyions des fragments qui étaient recouverts de bitume, et plusieurs

Digitized by Google

traînées de cendre qui descendaient du sommet et s'élargissaient à la base présentaient une teinte uniformément noire. La lave abondait, le sol était bouleversé ; partout de petits mamelons ronds et qui semblaient avoir été comme soufflés inférieurement; aucune végétation quelconque; de la cendre et du bitume. Indépendamment de la curieuse observation de cette dernière matière en si grande quantité, la vue lugubre et sauvage par elle-même aurait bien suffi pour rendre intéressant cet endroit étrange. Au sortir du cratère, on domine tout le Rhôr-el-Mezrâa; nous voyions l'endroit où nous avions été attaqués, mais nous le laissions à notre droite et nous descendions dans la direction du deuxième campement des Béni-Sakhar, où, comme vous l'avez vu, l'hospitalité n'avait pas été payée trop cher. Le temps était devenu très-incertain, le ciel se chargeait de nuages; mais nous étions dans un pays que nous connaissions, et surtout hors de portée de Karak! On dressa les tentes à mi-côte, sur le dos d'un mamelon isolé et abrupte, à l'entrée de l'Ouad-el-Drâa, et au pied duquel coulait un petit torrent charmant bordé de palmiers-dattiers sans nombre.

Le bruit du camp, que nous avions oublié depuis trois jours, recommença; les muletiers, couchés près

Digitized by Google

des feux, avaient rallumé leurs narguilhés, et leur chef, le grand Antôn, chantait à tue-tête les chansons du pays, en les accompagnant de la pantomime qui convenait aux paroles. Pour nous, nous nous retrouvions dans notre tente, tout à fait chez nous, et nous rédigions, sans inquiétude et sans crainte, pour le moment du moins, ces curieuses pages de notre journal. Vers minuit, la pluie se déclara et ne tarda pas à tomber assez fort. Au commencement d'une averse, il y a un moment pénible dans une tente jusqu'à ce que la toile soit imbibée d'eau, parce qu'alors la pluie ne traverse plus, glisse par-dessus et tombe à terre; jusque-là on est mouillé à l'intérieur, mais, pourvu qu'on soit bien endormi auparavant, on ne s'en aperçoit que le lendemain à l'humidité de ses vêtements. C'est ce qui nous arriva. On se leva joyeux, malgré le mauvais temps, et nous étions à cheval à huit heures; le lieu du campement était joli, mais il y avait trop de scorpions; un de nos hommes, en serrant la tente, fut piqué, heureusement très-légèrement, par un de ces animaux qui s'était glissé dans un pli de la toile pour avoir plus chaud; de plus, chaque pierre que nous retournions pour y chercher des coléoptères en recélait un ou deux : du reste, on s'habitue si bien à leur présence qu'on finit par n'y plus faire aucune attention. Le scheikh

Digitized by Google

Abd-Allah, qui nous avait accompagnés jusque-là, reçut cinq cents piastres et des vêtements, puis on se sépara, lui pour rentrer dans sa ville hospitalière, et nous pour gagner le territoire des Béni-Sakhar.

En quittant le campement, nous continuâmes au sud-ouest, longeant les montagnes, et descendant en biais par-dessus des collines rondes et d'argile mélangée de cendre. A dix heures, nous commençâmes à voir des déjections volcaniques nombreuses qui se succédaient à des intervalles très-courts, et nous nous trouvâmes au milieu de ruines immenses d'environ trois kilomètres d'étendue, et placées exactement devant le cratère d'un volcan. Ces ruines s'appellent *Sebâan* (10). De *Sebâan* à *Seboïm*, y a-t-il loin ? c'est à vous de le décider : pour nous, la question n'est pas douteuse; il nous sera donc permis de n'être pas ici de l'avis du docteur Robinson et des voyageurs qui seuls sont descendus à El-Mezrâa, c'est-à-dire d'Irby et Mangles, qui placent là Zoar ; je vous dirai pourquoi un peu plus tard ; en attendant, qu'il vous suffise de savoir qu'enchantés d'avoir retrouvé Seboïm, nous déjeunâmes au milieu de ses ruines, en ramassant des fragments géologiques d'un grand intérêt par leur composition. Après Seboïm, nous descen-

Digitized by Google

dîmes encore au sud-ouest, et nous ne tardâmes pas à rejoindre l'enceinte du second campement des Béni-Sakhar. Nous avions reconnu, en bas des mamelons volcaniques au milieu desquels est Seboïm, cette végétation du Rhôr à laquelle notre court séjour dans ces endroits nous avait déjà habitués. Nous passions successivement tous les lieux que nous avions remarqués lors de notre première visite ; le second campement n'était plus là ; seulement, autour de son emplacement marqué par des traces de feu et des trous pour les piquets des tentes, on voyait tous les arbustes dépouillés de leurs feuilles inférieures par les chameaux, et la verdure dévorée par les troupeaux ; les habitants avaient donc été forcés d'aller chercher ailleurs leur existence. Singulier genre de vie que celui d'hommes qui ne s'amusent pas, comme chez nous, à poursuivre en vain la meilleure forme de gouvernement, mais seulement un endroit où leurs troupeaux puissent ne pas mourir de faim, et eux recueillir de l'eau pour apaiser leur soif!

Dès lors, en rectifiant nos notes, qui étaient du reste fort exactement prises, par le soin que nous avions de les écrire presque minute par minute, nous atteignîmes la plaine de sable qui nous avait valu une si poignante émotion et la vue d'une pan-

Digitized by Google

thère, puis nous entrâmes dans le Rhôr-Safieh et au milieu des chameaux des Béni-Sakhar; seulement, au lieu de traverser la plaine, nous nous tenions toujours le long de la montagne, pour éviter de nouveaux malheurs. Nos Bédouins ne faisaient plus de fantasia; d'ailleurs, leurs chevaux étaient épuisés et peu en train de courir. En côtoyant les rochers, nous crûmes en reconnaître des blocs entiers ayant des teintes variées, non pas provenant de veines comme dans le marbre, par exemple, mais d'une accumulation de matières de différentes couleurs, rouges, jaunes, oranges, etc., etc. A un plus minutieux examen, nous reconnûmes dans ce minéral la *brèche universelle*, si renommée du temps des Romains, mais dont le gisement n'avait pas encore été retrouvé. Il y aurait là une riche exploitation à faire, et je féliciterais de tout mon cœur le spéculateur hardi qui viendrait demander aux Béni-Sakhar la permission de tirer parti d'un trésor jadis si estimé. Malheureusement, je me figure difficilement la mer Morte sillonnée par les embarcations nécessaires à une pareille entreprise, et je crains bien que, d'ici à quelque temps, nous ne soyons les seuls qui rapportions de cette précieuse matière. Une demi-heure après notre entrée dans le Rhôr, nous nous arrêtâmes pour la nuit dans le campement qui se trouve le

Digitized by Google

plus près de la lisière des arbres, et qui avait mis un terme à notre promenade lors de notre venue. On nous donna, pour la première fois depuis notre séjour chez les Bédouins, une très-cordiale hospitalité, Les scheikhs béni-sakhar firent immédiatement évacuer la place où étaient les tentes, et nous pûmes à loisir nous reposer. Pendant que nous attendions le dîner, on vint prier Saulcy d'indiquer un remède à un homme qui venait d'être mordu par un des chiens du camp. En effet, on apporta ce malheureux, qui avait la moitié du talon enlevé ; on lava la plaie avec du sel et de l'eau, ce qui cause toujours une piqûre très-douloureuse ; mais il semblait qu'il fût de fer, il ne souffla pas un mot et se laissa panser en souriant, sans remercier toutefois, car jamais je n'ai surpris un air de reconnaissance sur le visage d'un Bédouin. Un seul, notre vieil Abou-Daouk, avait témoigné la sienne par son dévouement. Saulcy, qui se faisait passer pour médecin, l'avait guéri d'une ophthalmie très-violente, et depuis ce moment le vieux Bédouin se serait fait couper en morceaux pour nous.

La soirée était obscure, et la pluie ne tarda pas à venir ; nous tremblions que la Sabkhah, que nous devions passer le lendemain pour atteindre la mon-

Digitized by Google

tagne de sel, ne fût impraticable ; et, dans ce cas, nous serions encore tous chez les Béni-Sakhar, car ce n'aurait été qu'à la belle saison qu'il eût été possible de franchir ce mauvais pas, et nous n'avions pas d'argent en quantité suffisante pour tourner la plaine au milieu des tribus qui habitent sur ses limites. Nous recommandant à la Providence, et mettant les lits le plus possible au milieu de la tente, pour éviter l'eau qui commençait à y pénétrer, nous nous couchâmes. Vers le milieu de la nuit, un coup de feu se fit entendre, suivi d'aboiements dans tout le camp. Nous étions si habitués à ces émotions, qu'on entendit quelques mouvements, comme ceux de gens qui se réveillent en sursaut; pour mon compte, je me dis tacitement : « C'est un voleur qu'on tue ; » puis je me tournai de l'autre côté pour me lever avec le soleil.

Le jour nous amena avec lui les nuages et les averses ; nous étions très-inquiets de notre journée, et nous avions hâte de nous mettre en marche. On nous apprit alors que c'était Hamdan qui avait tiré le coup de fusil de la nuit. En faisant une de ses nombreuses rondes, il s'était aperçu que ses hommes, accablés par les marches successives et prolongées, s'étaient endormis ; il s'était approché de l'un d'eux

Digitized by Google

et avait déchargé sa carabine à deux pouces de ses oreilles, en l'accablant d'injures et probablement de mauvais traitements; et cependant, si sommeil méritait de l'indulgence, c'était bien celui de ces pauvres gens; mais les Arabes, quand ils sont engagés, servent avec un dévouement absolu, et depuis quinze jours, Hamdan, qui avait juré de nous garder, n'avait pas dormi une nuit. A quelque heure qu'on se réveillât, on entendait sa voix et celle du factionnaire qui l'appelait pendant la veille. Avant de dire adieu aux Béni-Sakhar, nous distribuâmes aux femmes du campement cinq cents aiguilles que nous avions avec nous, et qui obtinrent un immense succès. Un des scheikhs proposa à Saulcy de rester dans sa tribu et d'y choisir une femme qui lui conviendrait, offre déclinée par mon ami, qui commençait à se fatiguer de la vie bédouine; puis, après leur avoir donné à tous de bonnes poignées de main, nous quittâmes le campement, nous dirigeant vers la Sabkhah. A onze heures, nous tournions le camp des Ahouethât : nous avions rassemblé toutes les mules, et nous nous tenions serrés les uns contre les autres; mais les Ahouethât, soit qu'ils eussent peur des Béni-Sakhar, soit qu'ils fussent engourdis par l'humidité, ne bougèrent pas, et nous traversâmes sans encombre la lisière de roseaux dont je vous ai parlé, et où nous étions entrés pour

Digitized by Google

la première fois sur la rive orientale. A peine dans ce fourré, le terrain, d'humide qu'il était, devint fangeux; les mules enfonçaient jusqu'au poitrail; à chaque instant les charges se défaisaient et il fallait les remettre. Nous n'étions pas encore dans la Sabkhah; alors une inquiétude sérieuse s'empara de nous, car ce n'est rien d'avoir à se défendre des hommes, mais se trouver dans l'alternative ou de périr dans la fange ou de s'établir chez les Bédouins à demeure fixe, vous la figurez-vous? Nous préférâmes courir la chance de la plaine bourbeuse, dans la pensée que si les bagages y restaient, nous pourrions nous en tirer personnellement. En faisant ces réflexions, nous étions parvenus à franchir les roseaux, et nous touchions à la plaine redoutable. Là, tous nos Arabes relevèrent leurs robes au-dessus de leurs ceintures et se mirent à suivre le frère d'Abou-Daouk, qui frayait le chemin avec un sang-froid et une intelligence merveilleux. Vous connaissez bien, madame, ces tableaux qui vous représentent des patineurs en Hollande, l'aspect brillant que les peintres cherchent à donner au terrain poli et glissant sur lequel leurs personnages s'aventurent. Les ombres portées sur la glace sont d'une grande transparence; mais sur l'incroyable miroir où nous nous engagions, les mêmes ombres étaient complétement opaques. Cette illusion de glace n'était

Digitized by Google

que pour les yeux, car nous fûmes de suite ramenés à la réalité par l'incroyable difficulté d'avancer sur cette mer d'argile et de sel délayés. Notre position était exactement celle d'une mouche qui tombe dans un pot de pommade et qui, après avoir à grand'peine retiré une de ses pattes, est obligée de recommencer les mêmes efforts pour celle qui suit. Avec la bonne volonté et l'activité habituelles des moukres, vous vous imaginez aisément ce que nous serions devenus; car sachez que jamais un moukre ne songe à aider la mule qui appartient à son camarade; il la verrait plutôt s'effondrer mille fois que de la sortir d'un mauvais pas: cet échange de bons procédés vous expliquera la distribution uniforme pour tous de coups de cravache, qui leur fut généreusement accordée, sans autre résultat que de leur faire appeler le Prophète à leur secours. Nous avions à peine fait cent pas dans la plaine fangeuse, que nos chevaux avaient de la boue jusqu'au ventre, et plusieurs fois nous avions déjà regardé en arrière, sur le point de renoncer à un passage où le danger était si inévitable. Nous atteignîmes alors le premier des ruisseaux qui se jettent des montagnes sud dans la mer; mais il était rempli jusqu'au bord, et coulait avec une violence effrayante. Deux ou trois de nos Arabes, en cherchant l'endroit le moins profond pour nous, furent renver-

Digitized by Google

sés par le courant et eurent beaucoup de peine à gagner l'autre bord. Toutes les mules passèrent toutefois saines et sauves; il n'en restait plus qu'une qui, refusant absolument de suivre le même chemin, alla prendre l'eau un peu plus bas; emportée par le torrent, elle perdit pied et disparut à deux reprises différentes; puis elle reparut à la surface à vingt pas plus loin, mais sans pouvoir remonter à terre, les rives étant à pic et en véritable terre glaise. Alors nos Arabes, sans calculer l'imminence du péril pour eux, se laissèrent glisser jusqu'au bord et saisirent le malheureux animal par les oreilles; puis, avec des peines inconcevables, en se tenant les uns aux autres pour ne pas être eux-mêmes entraînés, et entonnant un chant sauvage qui secondait leurs efforts, ils parvinrent à sortir la mule et à la remettre sur ses jambes; elle fit quelques pas, puis tomba de nouveau et ne se releva plus; il fallut l'abandonner. Après ce ruisseau, un autre se présenta, mais moins fort peut-être, et il fut passé sans accident; puis nous commençâmes de nouveau à cheminer sur un terrain uni. Nous nous suivions les uns les autres, tâchant de faire mettre les pieds de nos chevaux dans les trous faits par ceux qui nous précédaient et tremblant de voir arriver de nouveaux malheurs. Nous fûmes bientôt disséminés dans toute la plaine par petits groupes, autour des

Digitized by Google

mules qui successivement tombaient toutes sans pouvoir reprendre pied, et si nous avions été attaqués, nous aurions été perdus sans ressource ; mais nous songions peu aux embuscades en ce moment, et notre unique crainte était de perdre le fruit de tant de travail et de fatigue, en voyant disparaître nos herbiers, nos insectes et nos minéraux. A moitié chemin à peu près, nous rencontrâmes le plus large des torrents, mais, par une chance inouïe, il était à peine rempli d'eau, car sans cette circonstance nous aurions été arrêtés, sans possibilité d'aller outre, à cause de l'escarpement de ses bords. A peine au bord, les chevaux glissèrent jusqu'au fond sur leurs quatre pieds, et l'un d'eux, tombant le nez dans la vase, fut étouffé et mourut sur place. De l'autre côté de ce torrent, cette vase devint de plus en plus glissante, et à un moment, le cheval de Saulcy, manquant des pieds de derrière, entra jusqu'à la selle ; une sueur froide me coula sur tout le corps à cet instant ; je croyais mon ami perdu, mais sa pauvre monture fit un tel effort qu'elle sortit du trou où elle s'était enfoncée et se tira d'affaire.

Enfin, madame, après des émotions sans nombre, des peines inouïes, et grâce au dévouement et à l'ardeur incessante de nos Arabes qui, couverts de boue de la

Digitized by Google

tête aux pieds, couraient de l'un à l'autre pour porter les secours les plus efficaces, car les moukres maudits ne voulaient pour ainsi dire point s'occuper de leurs animaux, nous gagnâmes le pied de la montagne de sel. Notre lutte sur la Sabkhah avait duré deux heures, et une protection divine a seule pu nous faire sortir ainsi de ce mauvais pas, car nous n'avions perdu que deux animaux et l'orge destinée à la nourriture des chevaux, et les collections étaient préservées. Nos Arabes étaient épuisés et ruisselants de sueur : aussi, dès que nous touchâmes les rochers, on s'arrêta pour se réunir, et nous déjeunâmes après avoir, au préalable, distribué quelques piastres à notre brave escorte; un de ces pauvres gens, le même qui était si animé à El-Mezrâa, si vous vous en souvenez, fut pris de douleurs très-violentes à l'estomac et de convulsions qui nous inquiétèrent beaucoup. Voyez ce que peut le fanatisme religieux sur ces hommes : ne sachant que faire pour le soulager, nous lui offrions de l'eau-de-vie, mais il refusait formellement de boire, et n'y consentit que lorsque ses compagnons l'eurent bien assuré que ce n'était pas du vin. On indemnisa aussi les muletiers dont la mule et le cheval avaient péri, puis, soulagés d'un grand poids, nous reprîmes joyeusement notre marche. Bien que tout proche de la montagne de sel, le terrain était encore complète-

Digitized by Google

ment détrempé et très-fatigant pour nos montures; mais peu nous importait, la Sabkhah était franchie!

Nous passions à deux heures devant la grotte près de laquelle les Ahouethât étaient venus nous attendre, et à quatre heures sur les ruines de Sodome; là, au lieu de reprendre au nord, nous obliquions à l'ouest, nous dirigeant vers l'Ouad-ez-Zouera et ce cratère dont je vous ai parlé, devant lequel est une hauteur. Pour l'atteindre, il faut traverser ces buissons d'arbres derrière lesquels, lors de notre venue, on nous avait fait craindre des embuscades, puis nous commençâmes à gravir la colline : sur le flanc de cette colline il y a de nouvelles ruines assez étendues, moins toutefois que celles de Sodome; les Arabes les appellent Zouera (11) : cela ne ressemble-t-il pas à s'y tromper à Zoar? Maintenant il faut que je vous explique en deux mots, et sans empiéter sur le domaine de la science, pourquoi nous croyons que c'est Zoar; je ne vous en dirai qu'une seule raison, persuadé qu'elle vous suffira : c'est qu'il est écrit dans la Bible, qui, après tout, est le seul livre à consulter sur ces matières, que Loth, parti de Sodome avec ses deux filles à la fin de la nuit, arriva au lever du soleil à Zoar. Or de Sodome à *notre* Zoar il y a

Digitized by Google

environ une heure de chemin, et pour aller à la Zoar supposée de Robinson et d'Irby et Mangles, qui n'est autre que *notre* Seboïm, il eût fallu, même en supposant que la mer ne s'étendît pas jusqu'à Sodome, au moins huit heures; or je crois que notre hypothèse, indépendamment des ressemblances de nom, est au moins très-rationnelle. Je n'insisterai pas davantage là-dessus, et je vous expliquerai, quand je vous reverrai, plus en détail cette importante question, que nous avons, Dieu merci! assez étudiée pendant les journées de pluie qui ont suivi notre retour. En attendant, lorsque nous fûmes en haut de ladite colline, nous entrâmes dans le cratère que nous voyions de loin déjà, et qui est entièrement composé de pans de rochers perpendiculaires, tout en véritables cendres mélangées d'argile et souvent recouvertes d'une couche de pierres calcinées : l'ouady est très-étroit et rempli de blocs de rochers gigantesques dispersés partout, ce qui ajoute à la sauvagerie du lieu. N'ayant pas les mêmes engagements à tenir que le personnage biblique célèbre, nous voulions dire adieu à cette mer Morte, que nous aimions comme on aime souvent les choses ou les personnes auxquelles on doit d'avoir souffert : pour nous saluer, elle s'était parée de ses plus beaux atours.

Digitized by Google

Le soleil se couchait à droite, éclairant d'une véritable teinte de flammes ardentes les rochers noirs de Moab; à leur pied on voyait une fraction assez petite des eaux de la mer d'un vert foncé; le reste du lac était caché à nos yeux par des rochers, et un nuage noir immense que le beau temps repoussait au nord et qui, éclairé par le soleil, était devenu opaque, nous dissimulait toute l'extrémité septentrionale du lac. Un arc-en-ciel admirable encadrait ce tableau extraordinaire; les nuages s'étaient entr'ouverts, et au travers de la lumière qui venait en dorer les contours, nous pouvions apercevoir le bleu le plus pur. Tout était étrange dans ce panorama bizarre, et nous croyions assister à l'embrasement des villes maudites. Afin que l'impression fût complète, le soleil se cacha très-rapidement, la vue disparut comme au coup de baguette d'un enchanteur, et une teinte uniformément sombre enveloppa la mer Morte, Seboïm, Sodome et Zoar!

On mit les tentes au fond de l'ouady appelé En-Nedjid, dans un cirque dont les parois avaient environ mille pieds de hauteur, et en cherchant des insectes, en remerciant nos Arabes de leur fidélité, nous attendîmes le moment de nous mettre à table. Hamdan n'était plus le même homme, son sourire

Digitized by Google

était revenu, il avait remis nonchalamment sa grande habayah sur ses épaules, et son kafieh, abattu depuis douze jours, avait repris la forme d'un turban pour entourer son beau visage. Quant à nous, nous n'avions pas de turbans à reconstruire, mais nous regardions avec inquiétude l'état de nos vêtements, que l'obligation où nous avions été de ne pas les quitter une seule fois avait rendus méconnaissables; puis de nos vêtements nous portions les yeux avec une jouissance bien légitime sur nos caisses en bon état et notre riche herbier; puis enfin, allumant nos pipes, nous arrivions à ne penser plus à rien!

Le lendemain matin, Abou-Daouk voulait absolument nous faire aller chez lui et passer la nuit dans son campement; mais nous avions hâte d'abréger notre retour à Jérusalem, nous étions très-fatigués et avions peu envie de perdre une journée inutilement. Nous sortîmes donc du cratère où nous avions campé pour remonter à l'ouest les montagnes qui nous séparaient d'Hébron : au sortir du camp, nous rencontrâmes tout d'abord un bloc de rocher en cendres calcinées, d'environ soixante pieds de hauteur sur soixante de largeur; sur ce rocher s'élève une construction à moitié détruite, en apparence du moyen âge; au pied de cette ruine, carrée et assez

Digitized by Google

grande, deux citernes rectangles sont creusées dans le roc, mais elles étaient vides pour le moment. Le rocher qui entoure et touche presque à ce globe isolé est percé au sud d'une sorte de fenêtre précédant une petite chambre et ressemblant fort à une meurtrière. Enfin, cet endroit s'appelle Zouera-el-Fouqah, ou la Zoar supérieure. Peut-être au-dessous de ces constructions sont enfouies d'autres ruines qui portaient le même nom que celles de la plaine, avec l'épithète *supérieure* ajoutée seulement.

De Zouera-el-Fouqah, nous achevâmes de gravir la montagne, en recueillant une plante * qui possède les mêmes propriétés hygrométriques que la rose de Jéricho, mais qui mérite bien mieux qu'elle le nom de rose, car elle y ressemble beaucoup plus ; la couleur de ses pétales est grise, et lorsqu'elle s'épanouit, quand la pluie la mouille, son calice devient d'un brun foncé ; mais elle pousse tellement à fleur de terre, qu'il faut se baisser de très-près pour la voir. A propos de la rose de Jéricho, il faut que je vous raconte la légende qui a cours parmi les Arabes. Ils disen que *Setti Mariam* ou mère de *Aïssa* (Jésus) faisait un jour sécher son linge sur des roses, et que Dieu or-

* Notre plante a reçu le nom de *saulcya*.

Digitized by Google

donna à toutes celles que sa main avait touchées de ne jamais se flétrir; en effet, vous savez qu'en mettant une rose de Jéricho qui semble entièrement morte, dans de l'eau, elle s'ouvre peu à peu, se referme quand on la retire, mais conserve toujours inaltérable cette propriété curieuse de s'épanouir au contact du liquide. C'est ainsi que les Arabes ont sans cesse de ces traditions pleines de grâce, dont les figures sans nombre, empruntées à la nature et qui enrichissent leur langue, donnent tant d'attrait à leur poésie. J'ajouterai ici que certains botanistes ont prétendu que c'était le vent du désert qui apportait la rose de Jéricho; ils sont dans l'erreur, car nous l'avons trouvée nous-mêmes tenant au sol par une racine d'une longueur environ double de celle de la plante; de plus, nos Arabes nous affirmèrent l'avoir vue en fleur.

En haut de la crête, nous entrâmes dans une vallée très-ouverte mais complétement nue, bordée des deux côtés par des montagnes dont les parois calcinées nous indiquaient assez la nature; à gauche, une grotte était en vue, à moitié d'un rocher noirâtre; c'est la grotte où Loth s'est retiré, dit-on, avec ses filles. Permettez-moi ici de vous renvoyer à la Bible pour la fin des aventures de ce malheureux père;

Digitized by Google

elles sortent du cercle que je me suis tracé dans ce récit, et d'ailleurs, vous me trouveriez inconvenant si j'étais plus explicite.

Nous tournâmes un peu à droite du fond de cette vallée, pour nous enfoncer dans des gorges resserrées, mais sans aucune végétation. Ces gorges portent le nom d'*Ouad-et-Thaemeh*. Ce nom nous frappa tout d'abord ; puis, une demi-heure après, un défilé se présenta, assez ouvert, mais évidemment bouleversé par des éruptions volcaniques ; les rochers avoisinants affectent des teintes violettes et cuivrées comme celles d'un terrain brûlé depuis peu : c'est Souq-et-Thaemeh (ou marché d'Adamah) (12). C'était donc la quatrième ville de la Pentapole dont nous foulions aux pieds l'emplacement. Au sortir de l'*Ouad-et-Thaemeh*, nous fûmes assaillis par une pluie mêlée de grêle et amenée par un vent d'ouest fort bas et violent ; la marche était très-dure, et nous fûmes immédiatement hors d'état de continuer nos récoltes, et Saulcy de faire sa carte. Notre route se dirigeait à l'ouest, voilà tout ce que je puis vous dire, et nous franchissions des collines rondes qui s'abaissaient et perdaient à chaque minute de ce caractère extraordinaire des montagnes que nous avions habitées pendant toute notre expédition. La grêle de-

Digitized by Google

vint bientôt si insupportable, que les chevaux ne voulaient plus avancer, et que, tournant leurs têtes dans le sens opposé, il nous fallut attendre; immobiles et transpercés, que la tourmente fût calmée; à la grêle succéda une averse qui ne nous quitta plus jusqu'au soir. Saulcy était au désespoir d'être hors d'état de continuer son travail; mais à l'impossible nul n'est tenu, et c'était bien impossible. A peine pouvions-nous retenir autour de nous nos manteaux, et diriger nos pauvres montures éreintées.

Nous espérions gagner Hébron le soir, mais force fut de camper au pied d'une montagne boisée, et dans un endroit voisin de rochers percés en cavernes et en grottes qui ont l'air d'être sépulcrales : c'est Djembeh. Ces grottes offrent beaucoup de rapport dans leur ordonnance avec les constructions druidiques qu'on rencontre en Bretagne, par exemple. On alluma d'immenses feux, et nous nous séchâmes un peu; la pluie s'était arrêtée momentanément, mais nous étions assez mal en train, par suite du déplorable temps qui nous avait accompagnés depuis le matin. C'était à Djembeh que devait nous quitter Abou-Daouk; mais nous avions pris tant d'amitié pour le vieux Bédouin, qu'avant de partir nous payâmes ses hommes, et que, quant à lui, nous lui

Digitized by Google

demandâmes de venir avec nous jusqu'à Jérusalem, pour y recevoir la récompense de ses services. En effet, nous donnâmes une grasse solde à ses soldats qui nous avaient si bien défendus, et, leur promettant, sans rien spécifier, de revenir leur faire une visite dans un avenir certain, nous congédiâmes la moitié de notre escorte; les Bédouins s'en allèrent alors à leur campement, et nous, à peine reposés et mouillés encore, nous remontâmes à cheval pour franchir les dernières montagnes qui précèdent El-Khalil. A peine partis du campement, le même vent et la pluie de la veille recommencèrent, notre bonne étoile semblait pâlir, et c'était comme si la Providence, en échange des chances d'être pillés qu'elle nous enlevait, voulait nous imposer des vexations d'un autre genre. Cependant, nos aventures, de ce côté, n'étaient point encore à leur terme, car, à trois quarts d'heure de Djembeh, en passant un ravin assez escarpé, une vingtaine de Bédouins en armes accoururent d'un campement que nous ne voyions pas; le frère d'Abou-Daouk courut à eux et leur dit en propres termes : « Ce n'est pas de la viande à manger pour vous, mes amis, tenez-vous tranquilles. » Et nous continuâmes sans être inquiétés.

Nous prîmes alors une direction nord, au milieu

Digitized by Google

de ruines qui se présentaient très-fréquemment, la plupart sans nom, mais d'une époque fort ancienne; deux seulement étaient connues de nos hommes, l'une appelée Omm-el-Aâmid, *la mère des colonnes*, et l'autre une tour carrée du temps des croisades, nommée Kourmoul, au pied de laquelle gisent des fragments de colonnes. Nous étions rentrés dans ce pays de la Judée que nous connaissions si bien, pays grisâtre, monotone et triste; nous retrouvions la végétation rabougrie de ces contrées peu fertiles; à peine, de temps à autre, un petit champ labouré venait-il nous annoncer que nous foulions des territoires habités : d'ailleurs, l'aspect du ciel nuageux et sombre nous disposait mal à jouir des points de vue divers : nous n'avions plus qu'une pensée, Hébron! et une maison autre que nos tentes, dont le séjour commençait malgré nous à nous sembler désagréable par le vent et la pluie. Ces maudites collines se succédaient sans fin, la mauvaise humeur de l'impossibilité où nous étions de poursuivre nos recherches commençait à nous prendre, et nous allions devenir ingrats envers le sort lorsque, en tournant un mamelon désert et rocailleux, nous aperçûmes des oliviers superbes et les minarets d'une petite ville charmante. Une demi-heure après, nous entrions dans la maison d'un chrétien d'Hébron, et nous attendions, ruisse-

Digitized by Google

lants d'eau et mourants de faim, nos bagages et notre déjeuner. Ils ne tardèrent pas à venir, et, à deux heures, nous étions tous assis autour d'un immense réchaud rempli de charbons ardents qui nous rendaient la vie et la gaieté.

Je vous ai amenée un peu vite peut-être, madame, dans la maison du chrétien d'Hébron, sans vous parler de la ville en elle-même et de son apparence. Elle occupe le milieu d'une petite vallée dont les flancs sont couverts de terrasses et de jardins se dominant les uns les autres, invariablement entourés d'oliviers séculaires ; une grande mosquée et une quarantaine, stupide institution créée pour la vexation des voyageurs, voilà les monuments de cette ville. Vous me dispenserez de vous raconter tous les souvenirs qu'Hébron rappelle, et dans lesquels Abraham joue le premier rôle ; d'autres l'ont fait en grands détails, et je m'en rapporterai à eux. Avant d'entrer, on nous avait demandé d'où nous venions, afin de bien s'assurer que nous n'étions pas atteints d'une maladie contagieuse ; puis, satisfaits de notre apparence de santé, les gardiens nous avaient ouvert les portes de la cité, d'un air très-méfiant encore ; le scheikh d'Hébron vint nous faire une visite à quatre heures, mais celui-là est soumis

Digitized by Google

à l'autorité turque, et il venait simplement nous souhaiter la bienvenue avec un désintéressement, qui, pour être obligatoire chez lui, n'en était pas moins nouveau pour nous : aussi fûmes-nous très-flattés de sa visite. La soirée ne se prolongea pas très-avant, car je ne connais rien qui fatigue autant que d'avoir été mouillé. La plume tombait des mains de Saulcy, et je pouvais à peine tenir mes yeux ouverts pour piquer le peu d'insectes ramassés malgré les averses.

Nous occupions une chambre dans laquelle le vent ne pénétrait que par une seule fenêtre, et cette absence de courants d'air nous paraissait une amélioration sensible; mais les apparences, dans les maisons d'Orient, sont bien trompeuses, et les ennemis qu'elles renferment bien fins, car notre sommeil fut fort agité, malgré notre fatigue. A notre réveil, nous eûmes un de ces chagrins domestiques que des collectionneurs seuls peuvent apprécier à leur juste valeur : nous avions tué dans le Rhôr-Safieh un petit colibri, ou plutôt un sucrier magnifique, et, ignorant que nous en aurions d'autres aux environs de Jéricho, nous soignions avec amour notre oiseau, dont la présence dans ces parages constitue un fait intéressant pour l'ornithologie; mais pour notre malheur, nous

Digitized by Google

désirâmes exposer cette conquête à l'air, afin qu'elle ne se gâtât pas étant renfermée, et le matin du 25 janvier, il ne restait de notre colibri qu'une plume et une patte. Ce ne pouvait être ni nos Arabes ni les muletiers qui avaient dévoré le pauvre animal; il était si petit que c'eût été un bien maigre régal pour eux : nous n'avons jamais connu le coupable, mais notre douleur était grande; peut-être était-ce un chat, car il y en avait dans la maison. Cette supposition ne manque certainement pas d'un certain fondement. Comme c'était notre dernier jour de marche, nos muletiers ne nous firent pas attendre et encombraient la rue dès l'aube pour charger nos bagages. Profitant avec empressement de cette bonne volonté à laquelle ils ne nous avaient pas accoutumés, nous sortions d'Hébron à neuf heures du matin, par un chemin que les habitants appellent pavé parce qu'il est semé de pierres, et presque impraticable à cause de l'ordre bizarre dans lequel elles sont disposées. Le pays, depuis Hébron, ressemble beaucoup à celui que nous avions parcouru la veille; cependant, il faut être juste, il y avait plus de verdure et nous avons traversé des ruisseaux bordés d'arbres en pleine végétation.

A une heure, après force collines et force vallées

Digitized by Google

ennuyeuses à périr, nous aperçûmes les vasques de Salomon, auprès desquelles nous déjeunâmes. Ce sont trois immenses piscines rectangulaires placées les unes à côté des autres, qui servaient jadis à porter de l'eau à Jérusalem; on les prête à Salomon je ne sais pourquoi; il est possible qu'il ait eu l'idée de les creuser, mais à coup sûr ce n'est pas lui qui les a fait faire telles qu'on les voit aujourd'hui; car elles sont d'une construction toute romaine, et certes la confusion entre les architectures de ces deux époques n'est pas possible. Toujours est-il que ce sont de beaux travaux, bien exécutés; une source d'eau très-abondante alimente les citernes, et un bâtiment du moyen âge, placé derrière, les commande toutes les trois. Nous ne nous sentions pas de joie d'approcher de Jérusalem; mais nous avions une certaine allure régulière et fort lente, que le cheval de Saulcy nous avait fait adopter, de façon que nous atteignîmes Beit-Lehm à trois heures et demie et que le soleil baissait prodigieusement lorsque les murailles de Jérusalem nous apparurent. Au dernier tournant, derrière lequel la mer Morte devait encore se laisser voir un instant, nous déchargeâmes nos fusils dans la direction de Karak, fanfaronnade d'un goût médiocre, mais que nos scheikhs considérèrent comme un trait d'esprit fort piquant; et ce petit incident nous

Digitized by Google

rehaussa encore beaucoup dans leur estime. La journée finissait d'une manière superbe et le ciel était sans nuages. Nous traversions à cinq heures et demie la vallée de Hinnom, et à six heures, au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes de Judée, nous étions au Bab-el-Khalil ou *porte d'Hébron*. Nous y fûmes reçus d'abord par notre bon abbé Michon, qui avait sacrifié à l'amitié le désir le plus vif de partager nos fatigues et nos privations, pour ramener à Beyrouth le fils de Saulcy, hors d'état de continuer le voyage, à cause des fièvres prises en Grèce. Avec lui, une foule assez nombreuse était venue pour nous voir rentrer de la mer Morte, et pour des gens apathiques comme les Turcs et les Arabes, c'était assez dire que nous venions de faire une course dont les chances étaient grandes. Enfin, tournant l'angle d'une rue étroite et sale qui se trouve à vingt pas du Bab-el-Khalil, nous mîmes pied à terre dans la cour du couvent de Casa-Nuova, pour n'en plus sortir qu'à peu près restaurés. Nous voilà donc de retour à Jérusalem, madame, après l'expédition la plus curieuse et la plus intéressante.

Comme résultats scientifiques nous rapportions avec nous la collection complète des rochers de ce bassin inexploré, l'herbier de tout le règne végétal si

Digitized by Google

riche du Rhôr-Safieh, de El-Mezrâa, des sources du bord de la mer et du pays de Moab, l'entomologie entière de toutes ces contrées. Comme archéologie, nous avions retrouvé les traces d'un genre d'architecture tout nouveau et non décrit, dans les chapiteaux de Tedoum et de Schihan; comme géographie, Saulcy avait la carte parfaitement exacte de toute la rive occidentale, sud et orientale de la mer Morte, jusqu'à l'Ouad-el-Moubjeb où coule l'Arnon, et qui n'est qu'à six lieues peut-être de l'extrémité septentrionale de la mer. Quant aux villes de la Pentapole, nous en avions retrouvé quatre, Seboïm, Sodome, Zoar et Adama; dans une excursion postérieure, à Jéricho, et que je vous écrirai plus tard, nous retrouvâmes Gomorrhe sous le nom de Goumram, où plusieurs voyageurs avaient déjà été sans jamais la voir. Pour les observations de mœurs, elles sont uniformément défavorables aux Bédouins; mais vous avez dû me trouver souvent en contradiction avec moi-même; car je les ai tantôt beaucoup exaltés et tantôt condamnés d'une façon impitoyable; dans les deux cas j'étais véridique, j'en prends à témoin tous mes compagnons. Leur caractère réunit le mélange le plus incompréhensible de sentiments nobles et bas, de fierté et d'impudence. Vous les verrez discuter leurs services piastre par piastre, ne laisser échapper

Digitized by Google

aucune occasion de se faire donner de l'argent ou des présents; mais, quand ils ont juré devant Dieu de vous servir et de vous garder, ne reculer devant aucune privation, courir en chantant et sans rien calculer au-devant du danger, infatigables dans la veille et dans la marche, d'une sobriété inouïe. C'est là ce qui vous expliquera peut-être comment ils sont attachants, malgré leurs vices qui les font parfois détester ; et cette impression est si sincère, que je me prends sans cesse à avoir des souvenirs d'amitié très-vifs pour eux, quand je me rappelle les journées passées dans leurs campements.

J'ai parlé de dangers dans le courant de mon récit, ce n'est point pour me rendre intéressant le moins du monde, mais parce qu'ils ont été nombreux et souvent très-sérieux; aussi n'ai-je pas pu résister au désir de vous les raconter. Je sais bien le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin ! » mais je compte sur votre amitié pour ne pas croire une minute que j'aie pu exagérer en aucune façon mon récit; ensuite si une personne bienveillante, comme il y en a tant, venait vous dire que nous profitons du bénéfice que nous accorde le proverbe, répondez-lui que du temps de Pline les bords de la mer Morte étaient considérés comme des plus dangereux, et qu'ils n'ont pas

Digitized by Google

changé, tant s'en faut. Puis, si cette même personne insistait, soyez assez bonne pour la prier d'aller s'assurer par elle-même de tout ce que je vous ai raconté des mœurs bédouines, et de vous rapporter ensuite sa réponse. On vous objectera, je le sais, que pas un de nous n'a péri, ou n'a même été blessé; la raison est spécieuse; mais lorsqu'on est exposé à la mort, faut-il absolument, pour que la raison vulgaire soit satisfaite, être tué? Pour moi, j'avoue que je ne le crois pas.

Aussi bien je ne veux pas insister et vous ennuyer plus longtemps de mon bavardage; je suis de retour à Paris et bien réconforté de mes misères, mais je ne puis vous dire avec quel bonheur je me reporte sur les bords de la mer Morte, dans notre tente si joyeuse et si animée, au milieu de cette existence composée tout entière d'aventures et d'émotions, et combien je me sens alors pris de désirs immodérés d'en jouir encore. Quant à ces désirs, l'avenir en décidera, et je ne suis pas encore assez reposé pour vouloir trop rapprocher l'avenir.

Adieu, chère madame; croyez à mes bien affectueux sentiments.

FIN D'UN VOYAGE AUX VILLES MAUDITES.

Digitized by Google

UNE NUIT

DANS

LA CITÉ DE LONDRES

A MONSIEUR MAXIME DU CAMP.

Mon cher ami,

Je ne sais comment aborder le récit de ma rapide excursion en Angleterre et en Écosse. On y voyage si vite et l'on abdique tellement sa qualité d'homme pour se transformer en colis, que les impressions n'ont pas le temps de se formuler; les émotions se succèdent dans l'esprit avec cette rapidité que met le paysage à fuir de chaque côté de la locomotive. C'est là l'inconvénient des moyens de transport perfectionnés, et plus d'une fois, je vous assure, je me suis surpris à regretter, dans le peu de coins sauvages traversés par la machine et moi, nos pauvres chevaux arabes, que vous connaissez bien, et ces longues

Digitized by Google

journées du désert, si courtes par la distance parcourue, commencées avec le lever du soleil et terminées à son coucher. C'est par un effort de reconnaissance pour les Anglais que je nomme le soleil; car il n'est vraiment, en Angleterre, que le moyen terme entre la lune et l'obscurité.

Il faut excuser d'ailleurs ce pauvre astre, incompris de nos voisins, en songeant à tout ce qu'il doit traverser de brouillards pour arriver jusqu'aux mortels insouciants de lui, dans ce pays où, s'il le fallait, on inventerait une lumière équivalente, de la force d'un nombre de chevaux suffisant pour éclairer une ville. On ne doit donc pas compter sur des impressions bien originales dans les lieux où les hommes cherchent à se substituer à la nature, contre-sens manifeste; et le voyageur en quête d'émotions se trouve fort désappointé au milieu d'une société qu'on a l'air de regarder sans cesse au travers d'une lorgnette dont le côté qui rapproche montre la richesse et l'autre la pauvreté. C'est une uniformité désespérante, qui tue à la longue, et je me trouve d'autant plus véridique de parler ainsi, que je songe à l'apparence matérielle même de la vie en Angleterre, dans ces maisons de grandeurs différentes bâties toutes sur le même modèle, comme des habits faits d'avance, et pour les-

Digitized by Google

quels la dimension de leurs propriétaires futurs oblige à une quantité d'étoffe proportionnée.

Ces préambules, mon cher ami, vous sembleront peut-être oiseux, mais j'aurais beaucoup à dire si je me laissais aller aux pensers tristes qui sont résultés pour moi de ma dernière visite dans cette petite île si grande, il faut le dire, mais d'une grandeur irritante.

Telles sont les réflexions qui m'ont assailli, cette fois plus vivement encore que dans mes voyages précédents, parce que j'ai été admis à voir les deux pôles du monde anglais, le haut et le bas de cette échelle dont une extrémité touche au comble du bien-être et de la puissance, pendant que l'autre se perd dans des abîmes sans fond de misère et d'abjection!

A peine arrivé à Londres, et après le temps nécessaire pour essuyer sur notre visage une première couche de charbon, conséquence d'un séjour de quelques heures dans cette bonne ville, nous nous sommes mis en route pour l'Écosse, et en dix heures et demie nous atteignions Édimbourg que les indigènes appellent Edimbro; ils le prononcent de cette façon pour gagner une syllabe; car, selon leur formule, le temps c'est de l'argent. J'y ai revu la statue de ce pauvre

Digitized by Google

Walter Scott avec son paletot de marbre blanc, logé sous son monument, sorte de clocher qui semble détaché d'une église gothique et pris à la gorge dans le sol. Ce pauvre homme paraît gelé sous ce dôme d'architecture prétentieuse et ornée, et on voudrait aller lui tendre la main pour le sortir de la glacière élevée à sa mémoire par la reconnaissance de ses compatriotes. Vous avez sûrement vu ce mausolée; vous avez vu aussi la pyramide placée sur une colline et en haut de laquelle Nelson a l'air de s'ennuyer *usque ad mortem*. Vous vous souvenez également de ces singulières maisons à douze étages, adossées contre la montagne; aussi je vais vous emmener avec moi d'Édimbourg et vous conduire sur les bords du Forth, à dix lieues environ, au terme de mon voyage, c'est-à-dire chez des amis de ma famille.

La route, depuis Édimbourg, par le chemin de fer, traverse les plus belles prairies, des bois d'un vert foncé, des ruisseaux d'eau courante, des villages et des cottages riches et heureux; bref, ce qu'on voit dans presque toute l'Angleterre lorsqu'on se contente de l'apparence extérieure.

De temps en temps un château se détache en gris sur des massifs d'arbres immenses et séculaires, ou bien de grandes cheminées agglomérées en un point

Digitized by Google

vomissent des torrents de fumée noire qui obscurcissent le pauvre ciel alentour. Ici c'est la propriété de lord ***, qui est mort à la bataille de Trafalgar; là, celle d'un autre qui, à la bataille de Waterloo, a perdu l'usage de la raison; personne n'a pu me dire si la perte fut grande; plus loin encore, l'immense domaine d'un des héritiers du plus vieux nom d'Écosse.

Le château de T***, où nous nous rendions, est situé sur le bras de mer dont je vous ai parlé; il est à une portée de carabine des bords de l'eau; c'est une grande construction en pierres grises, conçue dans ce style anglais qu'on retrouve souvent chez nous maintenant, quand nos propriétaires veulent faire croire à une grande fortune et à des revenus au-dessus de la réalité : deux tourelles imitant le moyen âge, et percées de meurtrières de fantaisie, encadrent le péristyle de l'habitation, et, au-dessus de la porte que pourraient précéder un pont-levis et des fossés, des fenêtres en ogive étalent leurs carreaux brillants et lustrés. Des créneaux entourent de tous les côtés le château construit régulièrement avec un corps de bâtiment principal et deux ailes, et le tout, placé au milieu de la plus riche végétation et des plus riants parterres, respire un air de tranquillité et de

Digitized by Google

confort qui repose la vue. Dans la véritable existence des Anglais, on les voit bons et hospitaliers, faciles à vivre, aimables, désireux de vous faire partager le bien-être dont ils jouissent. La nature elle-même semble prendre soin de seconder leurs efforts pour rendre agréable et séduisant le séjour de leur maison; car les plantes dévorent avec avidité les premiers rayons de soleil du printemps pour être belles quand les châtelains vont arriver, les fleurs s'épanouissent à un jour donné, et le lierre se hâte de couvrir les pans de mur où sa présence est requise, en étendant furtivement ses mille petites racines qui semblent autant de mains prêtes à embrasser les fentes des pierres où elles trouvent un inviolable asile.

A T***, on n'entend plus les bruits fatigants de la capitale; on ne voit plus ces nuages noirs qui aveuglent et attristent, ces cris sauvages qui rappellent un monde civilisé; tout est calme et grand, et dans ces beaux endroits on doit être toujours heureux. L'est-on? il ne tient pas à moi de vous le dire, car chacun a besoin de ce qu'il n'a pas; la question est de savoir si dans ces intérieurs, régulièrement prospères, il y a quelques vides qu'on ne puisse combler. Si l'on pouvait trouver quelque chose à reprendre à ces établissements en Angleterre, on leur reprocherait l'excès

Digitized by Google

même de leur perfection; on regretterait dans le paysage ces moutons bouffis de graisse, désormais immobiles, ou à peu près, à l'ombre de vieux chênes, fatigués eux-mêmes de leur grand âge; on en voudrait à ces vaches replètes qui vous regardent passer d'un œil morne et épuisé par tant de repas faits sur des gazons dont l'homme lui-même aurait envie; on serait irrité en un mot de voir que dans aucune place, dans aucun endroit du pays, il n'y ait un coin abandonné à l'imprévu, une petite échappée laissée à la sauvagerie d'un bois négligé ou de broussailles libres. Tout est soumis à la règle et à la volonté du maître, et on pourrait presque dire, en retournant ce vieil adage, que là où il y a trop, Dieu perd ses droits.

Aussi devez-vous vous imaginer, mon cher ami, la vie que j'ai menée pendant ma visite à ce riche endroit; durant les derniers jours, j'en étais venu à ce point de trembler de concevoir un désir dans la crainte qu'il ne fût comblé immédiatement et sans que je l'eusse assez éprouvé. J'ai parlé des courses à cheval : deux chevaux sont arrivés tout sellés à la porte, et quels chevaux! J'ai ouvert la bouche pour me rappeler des promenades en bateau : sans m'en apercevoir, je me suis trouvé courant des bordées

Digitized by Google

sur le plus ravissant lac de la terre, soulevé par une chaloupe leste comme un cygne; il n'y avait pas un souffle d'air cinq minutes auparavant, la brise est venue et m'a emporté assez vite pour me ravir, pas assez pour effrayer mon inexpérience. J'ai dit enfin que j'avais chassé à tir dans ma vie, et cela maladroitement : j'ai trouvé sous ma main un excellent fusil avec lequel j'ai tué, en me promenant pendant deux heures, plus de perdrix qu'après de longues journées de chasse en France; j'ai dû supposer que ces malheureux volatiles, instruits de la présence d'un étranger, avaient voulu faire preuve de galanterie en se laissant massacrer sans résistance; en un mot, j'aurais pu me croire l'hôte d'un château des contes dont on a bercé notre enfance et dans lesquels des fées, transformées en mains invisibles, prévenaient les moindres désirs sans aucun bruit, sans aucun empressement capable d'embarrasser. Ces fées-là, mon cher ami, peuvent se trouver dans le monde réel, et on les appelle amitié et hospitalité.

Il a fallu cependant, après un temps raisonnable accordé à cette vie de cocagne, songer au retour et nous diriger de nouveau vers Londres; mais il eût été puéril de revenir par la même route, nous nous sentions assez coupables déjà d'être allés en Écosse

Digitized by Google

sans voir ces célèbres lacs des Highlands et sans avoir payé notre tribut d'exclamations banales à la beauté des sites fort explorés de cette contrée. Car aux environs d'Édimbourg on ne rencontre aucun paysan en jupon court, point de couleur locale, sauf le whisky, le gin et l'ale ; ce qu'on a de mieux à faire, c'est de s'en aller. En inclinant donc au sud-ouest, nous devions rencontrer Chester et Bangor; c'était une compensation. Aussi, après avoir longuement pris nos arrangements et calculé les rencontres des différents trains de chemins de fer, nous remontâmes dans notre wagon. Il faut vous dire que l'intelligence des livrets de chemins de fer anglais constitue un véritable tour de force. Ce livret, qui porte le nom de *Bradshaw's guide*, est bien le plus compliqué petit volume qu'on puisse ouvrir ; c'est à défier le plus habile d'y retrouver sa route. Il y a tant de renvois dans l'ouvrage, et tant d'embranchements en Angleterre, qu'avec la meilleure volonté du monde on finit par recommander son âme à Dieu et au chef du train, et par se laisser emmener. Bien heureux si l'on ne prend pas, à un de ces embranchements, un train qui vous ramène à vingt lieues à l'heure vers l'endroit d'où vous venez ! Cependant, tant bien que mal, en se pressant là où l'on a bien le temps, en perdant des minutes précieuses quand on devrait les

Digitized by Google

employer toutes à régler son itinéraire, on atteint le port.

On ne fait pas là-bas assez de bruit, c'est ce qui nous trouble, nous autres qui aimons tant à parler et à rire ; chacun va à son poste, chacun s'occupe beaucoup de sa personne et peu de celle des autres, en sorte qu'il faut veiller soi-même à son sort, si l'on veut faire son salut.

Toute la partie de l'Écosse qui se trouve sur les confins de l'Angleterre est une suite de montagnes rondes et nues sur lesquelles quelques cottages assez pauvres vivent de carrés de terre médiocrement fertiles ; mais dès qu'on atteint les environs de Chester, on rentre en pleines richesses et en pleines manufactures. On fait ses cent vingt lieues sans peine, et on voit Chester le soir, Chester avec son château fort et son fromage plus fort encore. Une vieille muraille bien conservée, et qui sert de ceinture à la forteresse, mérite qu'on s'arrête un instant. La pauvre muraille, bâtie sur le centre de la cité actuelle, entourait jadis la place et servait à une défense très-puissante ; mais combien elle a dû se trouver humiliée lorsque de toutes parts, avec le progrès, les années et les constructions, elle a vu les maisons se presser à ses pieds, s'adosser à ses flancs et l'étouffer de leurs briques et

Digitized by Google

de leurs cheminées. Aujourd'hui ce rempart n'est plus qu'un ruban qui sillonne la ville en élevant parfois au-dessus d'elle les ruines de ses tours démantelées et sur lequel, grâce à une balustrade ou à des maisons qui en tiennent lieu, on s'en va cheminant, souvent à la hauteur d'un premier étage, souvent au-dessus d'un toit en tuiles rougeâtres. Au centre de la forteresse s'élève une église crénelée, parce qu'il faut bien mettre des créneaux partout. Cette chapelle étend aussi loin qu'elle le peut les bras écourtés de sa croix latine, pendant que, tout autour, des pierres noires surmontées d'inscriptions apprennent aux fidèles qu'il faudra un jour rejoindre sous terre les anciens de Chester. Dans ce coin de la muraille on côtoie un ruisseau qui tombe en cascades, dans cet autre on traverse une rue à l'aide d'un pont, et l'on voit sous ses pieds les réverbères et les passants ; ici on croise le champ de courses, là on passe sous la caserne. Nous faisions cette promenade semi-aérienne le soir à dix heures, et en atteignant cette caserne, la lune, venue là tout exprès pour nous, fit saillir la silhouette dentelée de ce bâtiment noir, pendant que, sur un pli de terrain en avant d'une poterne, les buffleteries blanches d'une sentinelle promenaient les ennuis d'une faction sans intérêt. Nous pouvions nous croire au Cirque olympique et attendre qu'au

Digitized by Google

moment donné, les Français, accourus en foule par les coulisses, vinssent tuer ce soldat et investir la place ; mais le son le plus bouffon vint nous rappeler à nous-mêmes ; c'était la musique militaire qui jouait la retraite à l'intérieur ; grâce aux coups réguliers trois par trois de la grosse caisse, et aux sons aigres-doux d'un fifre en désaccord, j'ai espéré voir déboucher par la poterne, au lieu de défenseurs héroïques, un ours blanc apprivoisé suivi de son bateleur.

Rien ne sortit ; nous continuâmes, et plus loin, les hauts fourneaux des environs, répandant par torrents une flamme cramoisie qui éclairait d'une lueur d'incendie les toits de la ville au milieu du brouillard, lui rendirent son véritable et légitime aspect, celui de la paix et de l'industrie.

Le lendemain nous étions transportés à Bangor, qui est, vous le savez, le lieu de jonction de l'Angleterre et de l'île d'Anglesey, grâce au pont tubulaire élevé là par Robert Stephenson. Depuis Chester, le chemin de fer côtoie presque constamment le bord de la mer, pendant que sur la rive de l'autre côté se déploient des montagnes boisées, semées de châteaux et d'habitations plus pittoresques les unes que les autres. Je ne veux point entrer dans les détails, vous nommer

Digitized by Google

les propriétaires et me transformer sans nécessité en guide des voyageurs; je ne vous citerai en passant que la petite ville de Conway, à l'embouchure du Conway, parce que, grâce à ses fortifications et à son château en ruine (qu'elle devrait bien relever en souvenir d'Édouard Ier ou en faveur de Cromwell), elle a un aspect assez militaire. Ne pouvant laisser échapper l'occasion de déployer ici mes connaissances historiques, je vous rappellerai que le premier de ces deux personnages a bâti le château fort, et que le second s'en est emparé.

Eh bien, ces tours s'en vont rejoindre sous terre leur fondateur et leur vainqueur, et tout porte à croire que dans quelques années ces pauvres fortifications fourniront les matériaux d'une gare ou d'un club national!

Le pont de Bangor est certainement une des constructions les plus étranges et le résultat d'une des idées les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Figurez-vous un immense tube en fer forgé à cent trente pieds au-dessus de l'eau, sur une longueur de quinze cents; trois massifs de maçonnerie gigantesques soutiennent cette sarbacane d'un nouveau modèle, et les deux extrémités s'appuient sur un viaduc immense. Indépendamment de la pensée assez ori-

Digitized by Google

ginale par elle-même, les dimensions énormes de ce pont bouleversent les notions qu'on peut se faire des forces humaines. Vous vous êtes étonné, comme moi, à Bâalbeck, de ces pierres colossales transportées au haut du temple du Soleil on ne sait comment. Vous vous étonneriez encore bien davantage des masses qu'une pauvre presse hydraulique a soulevées. Nous avons traversé à pied ce tuyau interminable; on se croirait dans le premier tunnel venu, n'étaient les parois de la machine et le bruit sonore produit par les pas, qui rappellent à la fois la composition du pont et la hardiesse incalculable de l'entreprise. De plus, ces parois elles-mêmes sont si épaisses, ces massifs de maçonnerie se carrent si bravement au milieu de l'eau, que nulle inquiétude ne peut entrer dans l'esprit, et qu'on est tout entier à la stupéfaction qu'inspire une œuvre pareille.

Aux issues, deux lions en granit et d'assez noble apparence sont les gardiens muets de ce passage aérien; ils sont couchés et dorment en sécurité près du corridor en métal qui semble leur tanière, et une inscription, belle par sa brièveté et sa concision, se détache sur le premier pilier :

ERECTED ANNO DOMINI MDCCCLI
ROBERT STEPHENSON, ENGINEER.

Digitized by Google

C'est dire en peu de mots bien des choses, et monsieur Stephenson n'a pas à se plaindre. Vous regretteriez avec moi, mon cher ami, de voir qu'une si grande œuvre n'ait pas l'air grand; vous vous rappelleriez sans le vouloir et sans raison directe, j'en suis certain, ce temple de Thésée, si immense avec sa petitesse, et ce Parthénon qui domine tous les autres; vous vous demanderiez comment il se fait qu'aucun des monuments de l'industrie moderne n'arrive à faire vibrer d'autre fibre en nous que celle de l'étonnement.

Les anciens se faisaient admirer à peu de frais, c'était là leur secret, et ils ne nous l'ont pas laissé. Tant pis pour nous. Enfin, vous auriez peut-être partagé avec moi un sentiment d'envie dont je m'accuse hautement, mais qui ne peut qu'honorer mon patriotisme.

J'ai vu dans mon esprit des lions plus gracieux, des piliers plus élégants, en un mot, un pont tubulaire français. Ma consolation, c'est que la compagnie française qui eût fait ce pont aurait probablement subi le sort de celle-ci, c'est-à-dire qu'elle eût presque été ruinée par l'excès de la dépense. Contentons-nous donc de ce que nous inventons, et soyons justes pour nos voisins.

Digitized by Google

Cependant je ne veux pas aller plus loin sans vous entretenir un instant d'un monument qu'on voit se détacher au sommet d'une colline derrière le pont de Bangor : c'est la colonne construite pour lord Anglesea lorsqu'il perdit la cuisse à Waterloo. Le ciel me préserve de critiquer ce qui part d'un bon sentiment; je dirai seulement que chez nous, où l'on élève déjà trop de statues, on attend du moins, pour satisfaire ce penchant, que les héros auxquels elles sont dédiées aient perdu mieux qu'une jambe. Maintenant, revenons à Bangor pour attendre le convoi direct qui se rend de là à Londres en huit heures. J'avais encore deux heures à passer dans la petite ville, et je n'ai eu occasion de remarquer que fort peu de chose, si ce n'est d'abord un hôtel de la tempérance, c'est-à-dire un hôtel où, à quelque prix que ce soit, on ne vendrait pas une boisson spiritueuse; partant point d'ivrognes; on ne les prend pas en traîtres, car cette sobriété par consigne est formulée en grosses lettres sur les vitres des fenêtres, et on ne peut pas se plaindre de tomber dans un guet-apens.

Ma seconde observation a trait aux femmes de l'endroit, qui, au lieu de chapeaux de femme, portent de beaux et bons chapeaux d'homme, de vrais *pétases* campés bêtement sur leurs bonnets festonnés, ce qui

Digitized by Google

leur donne par derrière des tournures différentes, suivant les tailles, quant à la grandeur, mais bien uniformes pour le ridicule. Afin d'être rationnel, j'ai cherché à Bangor, malheureusement en vain, des hommes coiffés de chapeaux de femme ; peine inutile. Du reste, cela ne m'eût point surpris. En fait de renversement dans les usages reçus de la toilette, celui-ci est assez remarquable, je pense, et prouve que rien ne coûte aux Anglais pour satisfaire les bizarreries de leur imagination.

A quatre heures, un sifflet aigu, sortant du tunnel qui aboutit à la station, nous annonça le convoi de Londres. Le soir même, à onze heures et demie, nous entrions dans la gare de Euton square, et ce bruit de plaques tournantes qui crie sous les roues des wagons et de la locomotive avec un son triste et régulier me réveilla d'un somme couleur de rose dans lequel je mêlais les souvenirs les plus tendres à des projets de repas formidables assaisonnés par un cuisinier parisien quelconque.

Je suis maintenant arrivé à une tout autre phase d'observations : je vais vous mener voir un autre monde, et vous entretenir des spectacles assez singuliers dont j'ai été le témoin. Vous savez qu'à l'automne, Londres, à l'ouest, ce West-End si célèbre

Digitized by Google

par ses squares et ses domestiques poudrés, ce Londres enfin de la richesse et du luxe, est complétement désert. Le monde vit dans les châteaux; les grouses sont tués, mais il reste des perdrix, des lièvres et des faisans pour les chasseurs à tir; de plus, les moissons vont être rentrées, et on commencera tout à l'heure à se casser le cou pour la plus grande satisfaction de soi-même en courant des renards; enfin, jusqu'au mois de mars, ces manoirs immenses regorgeront de visiteurs, les intrigues des jeunes gens et les coquetteries des jeunes personnes à marier prendront de la consistance et aboutiront au printemps prochain, s'il plaît à Dieu, au mariage pour la plupart; pour les autres, à des résultats négatifs à reporter sur la saison de campagne suivante. Mais à une autre extrémité de la ville, à l'est, la vie d'affaires et de commerce ne s'arrête guère; c'est la même fièvre, la même cohue, au sein de cette fourmilière appelée la Cité, où dans les bureaux les plus sombres et les plus tristes se traitent les plus grandes affaires du monde : les voitures traversent Fleet street par milliers, sans ralentir un instant leur marche; l'existence vivante s'est reportée là. Derrière cette cité et en se dirigeant vers le port, vers les docks, il y a des quartiers dont Dickens a fait le théâtre de ses observations et de ses drames, et Oli-

Digitized by Google

ver Twist a pris naissance au fond de rues où certainement dix-neuf sur vingt Anglais du West-End n'ont jamais mis le pied.

Par une conséquence bien simple, j'ai eu un vif désir de me rendre compte de cette vie souterraine et de toucher du doigt la couche inférieure d'un monde qui cache si bien ses plaies aux yeux, que la curiosité se satisfait des apparences extérieures. Je voulais depuis longtemps profiter de la première occasion pour visiter ces lieux entourés de tant de mystère ; mais cette occasion ne se présentait guère, car je parle assez bien l'anglais pour me faire comprendre, pas assez néanmoins pour qu'on s'y méprenne, tant s'en faut; de plus, sans guide, je n'avais aucune donnée exacte pour trouver la nuit mon chemin au milieu de ce dédale de rues obscures et enchevêtrées; enfin, je l'avoue franchement, je ne désirais nullement, en faisant parade d'un courage inutile, s'il n'est pas certain du succès, recevoir, à mon entrée dans le premier bouge venu, un traitement proportionné à mon indiscrétion, et rapporter penaud et contrit un de mes yeux crevé ou quelques côtes enfoncées, indépendamment des autres mécomptes qui rendent impossibles à un étranger seul ces investigations physiologiques.

Digitized by Google

Grâce à une lettre d'introduction d'un ami pour un personnage haut placé dans la police, j'obtins avec la plus grande amabilité la promesse de deux fonctionnaires à ma discrétion, pour la seule nuit dont j'eusse à disposer à Londres ; et je pris rendez-vous pour le soir même à neuf heures, à mon hôtel, avec mes deux introducteurs.

A l'heure dite, mes hommes arrivèrent ponctuellement, parfaitement bien mis, polis au delà de toute expression, et entièrement à mes ordres.

— A qui ai-je l'honneur de parler, messieurs ?

— Inspector ***.

— Inspector ***, fut la réponse successive de ces messieurs, et ils ajoutèrent : « Par où voulez-vous commencer ? » absolument comme si j'avais su moi-même ce que j'allais voir.

Je les priai de diriger eux-mêmes les mouvements que nous allions exécuter, et de me dire seulement si le costume plus que modeste que j'avais endossé pour la circonstance l'était encore assez, eu égard à la société avec laquelle je me proposais de passer la nuit. Ils me rassurèrent sur ce point, et me prièrent seulement de vouloir bien ne rien mettre dans mes poches, recommandation fort inutile et que j'avais pressentie.

Digitized by Google

— Vous pouvez être bien sûr, me dirent-ils, que si vous emportez quoi que ce soit, vous ne le rapporterez pas.

Là-dessus je leur donnai de la monnaie, dont ils se chargèrent pour payer nos dépenses en boissons dans les cabarets, et nous montâmes à neuf heures un quart en fiacre; un des deux inspecteurs se plaça sur le siége, l'autre avec moi, et j'avoue que je trouvai en ce moment ma situation fort originale! Me voilà parti pour faire une inspection de police occulte, Dieu sait dans quels endroits! C'est, je le crois bien, la seule fois que je serai à pareille fête.

La conversation, pendant le long chemin qui sépare le beau quartier, c'est-à-dire Saint-James et Piccadilly, de la Banque, au centre de la Cité, fut toute nouvelle pour moi; mon ami l'inspecteur me mit au courant des voleurs et des bandits principaux de Londres; il me demandait très-simplement si tel et tel raffinement du métier existaient chez nous. J'avoue en toute humilité que j'ai répondu un peu au hasard, quitte à fausser les idées de l'inspecteur anglais sur bien des points. Je renvoyai mon compagnon aux *Mystères de Paris* pour plus de sûreté; mais le bonheur voulut qu'il fût de sa nature fort expansif, et je ris encore de tous les vols qu'il me raconta.

Digitized by Google

— Tels voleurs ont l'habitude, me disait-il, de prendre les bourses dans les poches des gens.

— Permettez; pour un voleur, c'est assez généralement...

— Vous allez voir; ils vident ces bourses dans leur poche et les remettent dans celle de la première personne venue, de cette façon on ne saisit sur eux aucune pièce de conviction. Un jour, je m'en souviens, ajouta-t-il, un monsieur vint m'apporter quatre bourses qu'il avait trouvées ainsi dans son gousset, et dont il ne pouvait assez naturellement pas s'expliquer la provenance; je fus obligé de lui en rendre compte. Monsieur, ces gens sont si adroits dans leur façon de visiter leur prochain, que je me chargerais de vous faire voler pendant le temps que vous franchiriez une porte, par un homme appuyé contre elle et dont vous vous méfieriez... et ainsi de suite. Du reste, vous voudrez bien, tout le temps que nous ferons nos courses dans les maisons, regarder avec soin les figures que vous verrez, et en sortant j'aurai l'honneur de vous les nommer, car il en est peu que je ne connaisse.

C'était mon intention, et j'eus bientôt occasion de me mettre à la besogne.

Derrière la Banque d'Angleterre, notre fiacre com-

Digitized by Google

mença à prendre des rues complétement inconnues pour moi, rues fort étroites, ruelles où souvent il n'y avait que juste la place nécessaire pour une seule voiture, toutes d'ailleurs éclairées au gaz et bâties sur le même modèle que le reste de Londres ; car c'est une chose curieuse que ces repaires de voleurs et de brigands présentent à l'extérieur les apparences les plus honnêtes et les plus tranquilles. Après mille et un détours qui achevèrent de me désorienter, la voiture arrêta devant un assez bel établissement ayant un péristyle soutenu par des colonnes, et nous descendîmes.

Nous étions aux bains modèles de White Chapel, dans Goulston square. Ne croyez pas que ces bains soient un endroit comme ceux que j'ai visités ensuite ; mes guides, par amour-propre national maladroit, voulurent d'abord me montrer le remède avant le mal. Les bains venaient d'être fermés depuis une demi-heure, mais en notre faveur un gros homme asthmatique ralluma le gaz et nous introduisit. Ici je vais un peu devenir pour vous un prospectus ; mais, n'ayant aucun intérêt dans l'affaire, j'ai le droit de donner des détails et de dire combien j'ai admiré l'ordonnance de la maison. Procurer aux pauvres les moyens de conserver une propreté complète à la fois

Digitized by Google

pour leur personne et leur linge, est une idée philanthropique de la bonne espèce. Assez de philanthropes s'occupent du salut des âmes, cela fait plus de bruit, coûte moins d'argent, et personne ne va vérifier les résultats de ces conversions si nombreuses. Mais les fondateurs de ces bains, ainsi que ceux des garnis modèles où j'ai été conduit ensuite, ont exécuté une œuvre bonne et profitable, et ont droit à une vraie reconnaissance.

Voici en peu de mots la distribution de la maison. Une grande chaudière placée au centre du bâtiment renferme l'eau nécessaire à la fois aux bains et à la lessive. Les baignoires sont chacune dans une cellule séparée, doublées en fer étamé ou en faïence, et d'une propreté parfaite ; des rebords en bois blanc ronds, et sans cesse lavés à l'eau de savon, donnent un air de fraîcheur complète et inspirent la confiance. L'établissement fournit les instruments de toilette, et la durée de chaque bain est d'une demi-heure ; le prix fixé pour les bains de première classe est de six pence ou douze sous de France, et ceux de deuxième classe, de deux pence ou quatre sous ; or, la seule différence entre ces deux classes de bains consiste en ce que dans la première on peut soi-même modifier le degré du bain, grâce à un système de robinet rond

Digitized by Google

et tournant en deux sens, soit pour l'eau froide, soit pour l'eau chaude, tandis que, dans la deuxième classe, il faut appeler pour cet objet un des hommes de service. Le cas échéant, je n'hésiterais pas pour mon compte à prendre les secondes classes, car je déclare n'avoir vu dans leur construction aucune différence avec les autres; mais tel n'est pas le goût des habitués de l'endroit, et, l'amour-propre aidant, ils se montrent bien plus amateurs des premières classes. Une ventilation bien ménagée au sommet de la toiture vitrée de la salle permet de fournir une température égale et suffisamment chaude.

Passant de cette salle à la salle voisine, on se trouve dans une immense buanderie; là, chaque femme a une case particulière avec un assez grand bassin où elle peut verser, grâce à trois robinets différents, de l'eau froide, de l'eau chaude ou de la vapeur. Quand la lessive est faite, de hauts séchoirs disposés en tiroirs verticaux, en nombre égal aux cases, permettent de suspendre le linge et de le sécher en quinze minutes, et enfin des planches sur toute la longueur de la chambre servent à le repasser. Les fers chauffent dans un poêle alimenté par le feu de la chaudière, et sont prêtés gratuitement. De la sorte, un grand nombre de femmes nettoient en même temps tout leur

Digitized by Google

linge, et cela pour la somme d'un penny par demi-heure ou un penny et demi par heure.

L'établissement est ouvert de six heures du matin à neuf heures du soir, et, grâce au ciel, il prospère. Tous les jours, baignoires et buanderie sont remplies, et, sur les bancs qui bordent le corridor d'entrée, une foule de pauvres gens attendent souvent leur tour. Les frais sont payés; et pour ce prix modique une charité bien entendue est faite, et probablement bien des maux évités : cela vaut, je crois, beaucoup de sermons et de syllogismes!

Afin de continuer à me démontrer ce que peut obtenir de bons résultats une entreprise par association, mes inspecteurs me menèrent de là dans une maison modèle d'habitation pour des hommes seuls. Ces institutions ont pris là-bas un corps et fonctionnent supérieurement. Là, des ouvriers sont logés tous les soirs pour deux schellings et six pence par semaine, s'ils s'engagent à séjourner deux semaines dans l'établissement; pour trois schellings, s'ils ne s'engagent que pour une seule.

De longs dortoirs à cellules parfaitement aérées, contenant chacune la place largement suffisante pour un lit, une chaise et des vêtements, sont établis au

Digitized by Google

premier étage; ces dortoirs sont éclairés au gaz et d'une propreté remarquable; derrière s'ouvre une chambre où les objets de toilette, l'eau en abondance et à discrétion, attendent les habitants passagers de ces demeures hospitalières. Au rez-de-chaussée s'étend un grand parloir central, également éclairé au gaz, avec des tables et des bancs où les ouvriers peuvent lire, jouer et fumer à leur aise; à droite, une vaste cuisine où chacun apprête lui-même son repas, avec des instruments fournis par l'établissement; enfin, à gauche, une bibliothèque, où il est défendu de fumer, présente aux plus assidus des livres spéciaux pour leurs professions, et d'autres, en tout cas, fort utiles pour leur instruction. J'ai été très-frappé de l'apparence tranquille et saine de ces salles; il y avait à peu près une cinquantaine d'ouvriers en ce moment, qui causaient et jouaient paisiblement, d'autres lisaient dans la bibliothèque, d'autres examinaient une publication à gravures à laquelle ils s'étaient abonnés en commun : le tout respirait un bien-être introuvable dans les maisons ignobles qu'ils habiteraient sans cette précaution.

Eh bien, beaucoup d'entre eux se refusent à reconnaître l'avantage de pareilles maisons. Ils croient voir l'esclavage dans la règle, bien légère pourtant,

Digitized by Google

qui gouverne ces établissements où ils ne sont rien moins qu'esclaves, et ils préfèrent ce qu'ils appellent leur liberté avec la misère et le dénûment. Aussi, et jusqu'à ce que l'habitude en soit bien prise, les gens dont les capitaux sont engagés dans cette belle œuvre de bienfaisance ne retireront-ils pas un gros intérêt de leur argent. Pour ceux qui ont agi avec la conscience du bien à faire à de pauvres gens, ils n'ont pas recherché la spéculation et seront assez récompensés par le résultat ; si les autres l'ont recherchée, tant pis pour eux : il faut qu'il en coûte un peu pour se montrer bienfaisant une fois qu'on s'en mêle.

— Maintenant, monsieur, me dit malicieusement un de mes compagnons, vous venez de voir ce que les ouvriers appellent parfois de l'esclavage, je vais vous faire connaître ce qu'ils appellent la liberté.

Le fiacre repartit, et, au bout de cinq minutes, nous mîmes pied à terre à l'entrée d'une ruelle d'assez mauvaise apparence.

— Vous allez faire connaissance avec des voleurs, monsieur, me dit-on ; cela ne vous fera pas peur?

Nous frappâmes à la porte basse d'une maison à travers les volets de laquelle on n'apercevait aucune lumière. Tout d'un coup la flamme blanche d'un bec de gaz nous éblouit, et un vieil homme, en habits

Digitized by Google

fort sales, ouvrit la porte tout entière. Le comptoir d'un cabaret borgne nous faisait face dans une chambre assez basse; une cheminée pleine de charbon allumé à droite; à gauche, un buffet avec quelques assiettes ébréchées; tout autour, des bancs sur lesquels se tenaient une demi-douzaine d'hommes et autant de femmes. Les hommes étaient en général jeunes; pas un n'avait plus de vingt-six à vingt-neuf ans. Les femmes étaient jeunes également, mais pouvaient accepter, relativement à leur âge, toutes les suppositions, tant leurs traits étaient décomposés par la débauche, tant les rides précoces et l'épuisement prématuré d'une vie de désordre et d'ivrognerie avaient marqué de traces sur leurs visages. Elles étaient à peu près vêtues uniformément de robes de toile, sales et grasses; l'une portait sur sa tête une résille retenant des cheveux appauvris, l'autre un chapeau de paille, une troisième une coiffure en étoffe, méconnaissable sous les taches; celle-ci était assise sur les genoux d'un buveur endormi, celle-là fumait une longue pipe, la tête penchée sur le brasier.

Les hommes avaient des figures pâles et maigres, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés dans leur orbite; les mains osseuses, effilées et minces, à doigts

Digitized by Google

carrés, avec des pouces en spatule, soutenaient des pots de bière et des verres d'eau-de-vie et de gin; personne ne parlait, ou du moins on ne parlait qu'à voix basse. On ne fit pas, en apparence, grande attention à nous quand nous entrâmes, et c'est à peine si ces têtes alourdies semblèrent tourner les yeux de notre côté; mais sous ces sourcils proéminents et ce regard éteint j'ai parfaitement vu la fixité des prunelles de véritables bêtes fauves; leurs mouvements eux-mêmes étaient mous et souples, et s'ils ne s'étaient pas aperçus immédiatement du caractère de mes compagnons, ils eussent bondi à coup sûr et nous eussent dévalisés.

Comme j'étais tout entier à graver dans ma mémoire les traits des personnages que renfermait cette chambre, un bruit aigre de violon arriva à mes oreilles, partant d'une porte bâtarde derrière le comptoir du cabaret.

— Entrons ici, dit l'inspecteur***. Et il tourna la clef. Le maître du cabaret nous regarda en dessous et courut nous chercher de l'ale. C'était la salle de bal de l'endroit, salle de douze pieds carrés à peu près, éclairée au gaz comme la première, mais sans feu; des loques étendues sur des cordes cachaient la cheminée; un papier rose et représentant des paysages,

Digitized by Google

la tour de Pise, par exemple, le Colisée, etc., etc., couvrait par intervalles les parois de la muraille et retombait décollé dans plusieurs places. Autour d'une table en noyer se tenaient sept ou huit hommes jouant fiévreusement avec des cartes à moitié roulées par un usage immodéré et recouvertes d'une couche noire de crasse et de graisse. Ils ne nous remarquèrent même pas et ne se tournèrent que lorsque j'eus fait une question, je ne sais laquelle, dans un anglais dont ils reconnurent la prononciation pour étrangère. Parmi ces hommes, ou mieux ces enfants, se trouvait un vieillard d'une soixantaine d'années qui paraissait donner des conseils à ses compagnons, probablement sur la meilleure manière d'exploiter son prochain. Ce vieillard avait un nez camus, des lèvres très-minces et des yeux microscopiques très-enfoncés, de plus un teint basané et d'énormes épaules. Autour des joueurs, deux ou trois petits garçons de dix à douze ans fumaient leur pipe, la casquette sur l'oreille, et comme déjà blasés par tous les plaisirs. Dans un coin, un musicien embrassait la taille d'une femme affreuse, assise sur ses genoux, et se servait de son violon en en appuyant l'extrémité sur les reins de cette femme et en faisant agir son archet de l'autre main. Alors la danse qui avait cessé à notre arrivée recommença. C'était la gig.

Digitized by Google

Afin de donner l'exemple, le fils du maître de la maison, un des enfants qui fumaient, se mit, avec un sérieux imperturbable et sa longue pipe à la bouche, vis-à-vis d'un grand gaillard de cinq pieds six pouces, et le ballet s'organisa. Un léger trémoussement formé par l'extrémité du pied placé d'abord à terre et ensuite le talon, et cela alternativement pour chaque pied, une augmentation graduelle de rapidité dans ce mouvement jusqu'à une célérité inconcevable, puis un saut terminé par une pirouette et un chassé-croisé, voilà en gros cette danse sauvage. Quand un des deux danseurs est fatigué, un autre rentre, comme lorsque les enfants sautent à la corde, et ainsi de suite.

Au son du violon, plusieurs des femmes que nous avions vues dans le cabaret accoururent et prirent successivement part à leur tour à la gig, et au bout d'un quart d'heure chacun avait fait son pas. Le petit garçon du cabaretier déployait surtout une vivacité de mouvements et un flegme admirables. Les verres d'eau-de-vie et de gin circulèrent, la joie devint générale, se traduisant par des rires gutturaux et rauques ou des éclats de voix glapissants.

— Ne perdons pas notre temps ici, observa un des inspecteurs, et sortons. Il paya la dépense et nous

Digitized by Google

gagnâmes la rue en traversant de nouveau le cabaret, dont l'aspect n'avait pas changé.

— Tous les gens que vous venez de voir, dit-il, sont des repris de justice et des voleurs de profession. Il n'en est pas un qui n'ait passé en cours d'assises au moins trois ou quatre fois. Les femmes sont leurs maîtresses ou des prostituées, de plus des recéleuses; en outre, elles volent pour leur compte. Le maître de la maison, qui tient ce tripot, est lui-même un voleur, sa femme est prostituée, sa fille prostituée, et le petit garçon que vous avez vu danser le premier a déjà été condamné trois fois; il a douze ans à peine.

— Voilà une jolie société! observai-je.

— Ce petit garçon est un sujet très-distingué. Vous avez dû voir quelles mains imperceptibles il possède: eh bien! ces petites mains en valent dix comme les autres. Il n'y a pas une foule, monsieur, dont ce jeune homme n'ait retourné toutes les poches avant que vous ayez seulement pu vous apercevoir de sa présence: aussi est-il très-considéré parmi ses compagnons

— Charmant enfant! Et la belle dame que tenait sur ses genoux le joueur de violon?

— C'est la fille de la maîtresse de la maison.

— Merci bien!—Et nous remontâmes dans le fiacre que nous venions de rejoindre au bout de la rue.

Digitized by Google

Afin de varier les impressions singulières que la vue de ce cabaret m'avait laissées, on me conduisit successivement dans plusieurs cafés chantants, à *l'Américain Wizard*, au *Brown Bear*, puis au *Mahogany Bar*, dont je dirai quelques mots, le Brown Bear et l'autre étant à peu près semblables.

Ce sont de petites salles de spectacle imperceptibles avec des banquettes transversales sur le dos desquelles une planchette reçoit les pots de bière et les verres d'eau-de-vie. Il n'y a là ni loges, ni stalles d'orchestre, une seule galerie supérieure entoure la salle et aboutit à la scène. Cette scène a environ douze pieds de largeur sur quatre de profondeur depuis l'extrémité jusqu'à la rampe. Trois violons et une basse composent l'orchestre, et de temps en temps des chanteurs viennent vociférer des romances de circonstance dont les lourdes plaisanteries et les allusions obscènes peu dissimulées réjouissent infiniment ce public ordinaire de filles perdues, de matelots et de vagabonds. A Mahogany Bar nous tombâmes sur une de ces romances : une jeune femme, une paysanne assez bien tenue, regrette son amant embarqué à bord d'un bâtiment de la marine de Sa Majesté Britannique ; elle se souvient des beaux jours d'amour qui ont précédé le départ de son bien-aimé,

Digitized by Google

elle les regrette, elle pleure, son bien-aimé ne revient pas. « Oh! combien l'absence est dure! Oh! qu'il était beau! » etc., etc. Tout cela en termes fort explicites et en gestes plus explicites encore. Tout à coup un bruit se fait entendre, il se rapproche, se rapproche, la femme met la main sur son cœur et un énorme matelot tombe dans ses bras en l'embrassant éperdument et fort explicitement aussi. A ces baisers, la dame reconnaît son amant, mais croit le reconnaître désagréablement, c'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, elle déclare ne pas retrouver, dans son matelot de prédilection, la douce inexpérience des premières caresses! De là, scènes de jalousie, emportement contre les voyages qui modifient les hommes et les développent tant quand il ne le faudrait pas, etc., etc.; puis raccommodement et nouveaux baisers, le tout accompagné d'une pantomime qui ne laisse rien à désirer. Vous pouvez juger des rires de l'auditoire aux passages lestes, les cris d'approbation ou d'improbation des femmes. Dans une autre de ces salles, le *White Swan*, cygne blanc, ou le *Paddy's goose*, comme l'appellent les habitués, nous entendîmes l'apologie du mariage faite par un pauvre chanteur enroué et maladif. Aussi fut-il hué par les dames de la société pendant l'énumération qu'il fit des avantages de cette institution,

Digitized by Google

et, au contraire, couvert d'applaudissements quand il eut à parler de ses inconvénients. Tout le temps que duraient ces chansons, le tabac, l'ale, le gin, le whisky, l'eau-de-vie circulaient, et femmes et hommes en absorbaient des quantités effrayantes. Ces petites salles sont assez élégantes d'apparence, bien ornées de dorures, avec de jolis lustres; elles ont au fond et à l'arrière-boutique des cabarets. On y entre pour deux, trois ou quatre pence; c'est la consommation qui paye les dépenses, et plus d'un de ces endroits vaut à son propriétaire des revenus considérables.

Après avoir visité sept ou huit de ces salles, mes compagnons m'annoncèrent que nous allions rentrer dans le monde de la première taverne dont celui-ci est un peu différent, c'est-à-dire que ce sont des vagabonds et des fainéants au lieu d'être des voleurs et des brigands. Je vous avoue que, n'ayant pas l'expérience de ces messieurs, je n'avais pas trop remarqué la distinction. Le *Coq of Neptune* nous tendait les bras et notre véhicule nous y conduisit en peu de temps. Là encore il fallait bien regarder sans se permettre de questions oiseuses dans l'intervalle; le *Coq of Neptune* fait le coin d'une rue assez large, et l'extérieur est celui de toute taverne du monde, fort

Digitized by Google

propre, appétissante et bien éclairée : mais à peine a-t-on fait tourner sur ses gonds la double porte sans serrure et s'ouvrant dans les deux sens, qu'on se trouve au milieu d'un bouge horrible. Le cabaret en lui-même n'a rien que d'assez ordinaire, mais il est joint par une cloison à la salle où se passent les plus dégoûtantes orgies. Dans cette salle, haute de huit pieds à peine et d'environ vingt pieds de longueur sur autant de largeur, j'ai compté une trentaine de femmes et quarante hommes à peu près. C'étaient des matelots fraîchement débarqués, amenés là par ces créatures pour y être volés dans l'ivresse, des ouvriers des ports, de jeunes et de vieux brigands vautrés sur les bancs de bois placés autour des tables sur lesquelles souvent ils étaient étendus ivres-morts. Au milieu d'eux, et comme des furies, criaient, vociféraient, juraient ces malheureuses femmes, injuriant celui-ci, prenant à celui-là son verre d'eau-de-vie plein pour le vider d'un trait et tomber à côté de lui; dominant ce tumulte et ce désordre, les sons aigus d'une harpe indignement fausse et d'un violon détestable rappelaient qu'on pouvait, si on le voulait absolument, se livrer à la danse. Mais pour ce faire il faut être jusqu'à un certain point capable de se tenir sur ses jambes, et bien des acteurs de ce tableau n'étaient guère en état de satisfaire à cette condition.

Digitized by Google

Trois ou quatre femmes qui se promenaient au milieu des groupes nous accostèrent, mes guides et moi, non point poussées par le désir d'entamer la conversation, mais pour nous supplier de leur payer à boire; on y mit la condition qu'elles danseraient, et peu à peu la gig se mit en train; alors plusieurs des hommes attablés se levèrent et vinrent prendre part à la réjouissance : c'était certes un curieux spectacle, et ces corps à moitié chancelants obligés de satisfaire aux exigences d'une mesure très-vive, en ondulant sur eux-mêmes comme des serpents, en trébuchant à chaque pas, en s'appuyant contre les bords des tables ou des bancs, présentaient bien l'aspect de la plus parfaite dégradation.

Au moment le plus chaud de la gig, et sans qu'aucun cri se fût fait entendre, un homme, vêtu d'une chemise en tricot rouge et la tête couverte d'un chapeau de marin, fendit la foule en poussant devant lui un garçon d'une vingtaine d'années qui offrait une certaine résistance et qui venait de boxer. Les sourcils et la partie inférieure de ses yeux se réunissaient en un bourrelet de chair violacée et meurtrie au point de dissimuler complétement leur orbite, les tempes et le front noirs et tuméfiés n'offraient qu'une succession de bosses et de gonflements hideux, et de ses

Digitized by Google

joues ouvertes en plusieurs endroits coulait du sang en abondance. Ce malheureux fut mis à la porte, et pas un des habitués du *Coq de Neptune* ne le remarqua, ne lui accorda le moindre signe d'étonnement ou même d'attention. Une femme se mit à rire, les autres firent de même et tout fut dit. Cet incident ayant un peu dérangé la danse, la gig reprit de plus belle. Des acrobates se présentèrent alors, et les danseurs se rangèrent autour, on fit une petite place, et là ces infortunés clowns, déployant un tapis déchiré qu'ils étendirent à terre, se mirent en devoir d'exécuter leurs tours. Les pauvres gens devaient, à cause du peu de place, tourner sur eux-mêmes à pieds joints, et faire leurs sauts périlleux sans élan. Une ou deux fois ils retombèrent sur la tête, alors on les huait; d'autres fois ils réussissaient et on ne les applaudissait pas. Nos inspecteurs leur donnèrent une pièce blanche qui les ravit, et nous sortîmes. Avec toute la meilleure volonté du monde et en cherchant à refouler en soi les amers sentiments qui assiégent l'esprit dans ces dégoûtants endroits, il est impossible, vous le comprendrez, n'est-ce pas, mon cher ami, de ne pas se sentir le cœur soulevé à la vue de ces corruptions s'exerçant ainsi sans contrôle et sans entraves. Une fois dans la rue, on m'expliqua que nous avions assisté au premier acte de la pièce jouée

Digitized by Google

tous les soirs au *Coq de Neptune* et autres tripots du même genre; avant de passer au second, monsieur P*** m'annonça qu'il m'introduirait dans la sérieuse misère, comme il l'appelait. Il était onze heures et demie, et il valait mieux passer d'abord par les logements des vrais pauvres de la Cité; aussi me fit-on enfiler une suite de petits corridors tortueux et crottés aboutissant à une cour mal pavée et parsemée de tas d'ordures dont l'eau pluviale, qui tombait à torrents, faisait sortir des miasmes fétides. C'était le *Glass house yard*, *white chanel*, ou logement pour les émigrants d'Amérique. Là séjournent, en attendant le bâtiment qui doit les emporter vers le nouveau monde, Eldorado fantastique de leurs têtes enivrées par la misère, les émigrants de toutes les nations. Presque tous sont Allemands et viennent d'Allemagne pour cinq livres sterling ou cent vingt-cinq francs. Dans cette somme est comprise leur traversée jusqu'en Amérique, et c'est là que j'ai vu de tristes spectacles. Jadis, et avant l'intervention insuffisante encore, mais déjà utile cependant de l'autorité, on logeait jusqu'à quatre cents de ces malheureux dans le Glass house yard; entasser, empiler, écraser les uns contre les autres seraient les expressions exactes pour peindre ces logements misérables. Le premier étage et le second sont divisés en compartiments

Digitized by Google

comme les cadres des vaisseaux. La chambre avait en longueur à peu près trente-cinq pieds sur vingt-cinq de largeur et contenait quatre-vingt-dix-neuf personnes! Dans ces cadres, cinq ou six corps humains, hommes, femmes ou enfants, vêtus de haillons ou dépouillés de leurs vêtements, se disputaient le ridicule espace laissé à chacun. L'amélioration consiste en ce que les cadres supérieurs ont été enlevés, ce qui doublait naturellement le nombre des habitants, et que le cadre au niveau du sol est le seul qui reste dans ces sortes d'armoires vivantes. Vous auriez vu là de pauvres visages épuisés par la fatigue et la faim, des enfants à moitié étouffés près de leurs parents serrés eux-mêmes à mourir; une vermine terrible avait obligé la plupart à enfreindre le règlement et à sortir du cadre, pour le traîner au milieu du passage laissé libre, le matelas souillé servant de lit. Le manque presque absolu de ventilation mêlait à l'air déjà raréfié par la présence de tant de monde des puanteurs affreuses, et de temps en temps les soupirs et les aspirations de ces malheureux cherchant dans un sommeil de plomb une atmosphère plus saine, complétaient l'impression plus que douloureuse de ce tableau. Je vois d'ici une pauvre femme assise sur le matelas entre ses trois enfants endormis à ses genoux et deux hommes inconnus :

Digitized by Google

la malheureuse créature tenait sa tête avec ses deux mains, et lorsque la lanterne sourde du logeur dirigea sur son visage les rayons de la lumière, elle leva vers nous de grands et beaux yeux étonnés et rendus stupides.

— Pourquoi ne dormez-vous pas? lui demandaí-je en allemand.

— Monsieur, cela m'est impossible, à cause de la vermine.

— D'où êtes-vous?

— De Nuremberg.

— Où allez-vous?

— A New-York.

— Quoi faire?

— Retrouver mon mari qui vit seul depuis deux ans.

— Il faut dormir, ajouta un de mes compagnons, vous ne pouvez pas rester ainsi. Monsieur ***, dit-il en se tournant vers le logeur, veillez à ce que les lits ne sortent pas des cadres, vous savez que cela ne doit pas être. — Et là-dessus nous redescendîmes.

Enfin nous visitâmes aux environs plusieurs garnis, comme il y en a tant partout, et comme vous avez dû en voir chez nous, où, pour quelques sous, les ouvriers sans domicile peuvent venir passer la nuit.

Digitized by Google

Ceux-là étaient suffisamment propres et aérés. Chaque chambre contient un écriteau indiquant le nombre de lits permis, et il est défendu aux logeurs d'en mettre davantage. De la sorte, les premières lois de l'hygiène sont respectées.

Minuit venait de sonner à l'horloge d'une église voisine, et monsieur P*** me demanda si je ne répugnerais pas à voir un logement d'Irlandais comme échantillon; sur ma réponse négative nous nous dirigeâmes vers *East-Saint-George-Parish* dans le *Blachsmith's arm's Court*. Ce devait être le nec-plus-ultrà de nos explorations parmi ces repaires, et je n'oublierai de ma vie l'horreur de la scène dont j'ai été témoin. Pour atteindre jusqu'à la porte de ces bouges renfermés dans une maison d'un étage et assez longue, il fallait passer par une ruelle où des flaques d'eau croupissante et empoisonnée répandaient une odeur fétide. La maison est divisée en trois parties et appartient à un seul propriétaire. Un policeman, qui nous avait suivis jusque-là, frappa à la fenêtre du rez-de-chaussée en ordonnant d'ouvrir au nom de la police : il frappa assez longtemps sans obtenir de réponse; enfin, un grognement se fit entendre et la porte s'entre-bâilla lentement; la lanterne du policeman s'éteignit à ce moment, et mon pied

Digitized by Google

butta contre un corps étendu en travers; la lanterne rallumée, je pus apercevoir sept ou huit personnes couchées sur le plancher, enveloppées dans de mauvais draps, au milieu d'une odeur affreuse : c'était le maître du garni et sa famille; au fond de la chambre, un petit escalier auquel manquaient les deux premières marches conduisait à l'étage supérieur, et là m'attendait la vue de la misère la plus hideuse et la plus repoussante. Avant de monter, on m'avait fait allumer un cigare afin de lutter contre l'atmosphère empestée de ce taudis, et lorsque j'eus atteint le dernier gradin de cette échelle vermoulue, je vis une chambre de dix pieds carrés, haute de six pieds à peine, avec une fenêtre de quelques pouces hermétiquement fermée; je faillis tomber à la renverse par suite de la puanteur qui s'exhalait de cette place; des cordons tendus aux deux extrémités des murs soutenaient les haillons et les guenilles de ces misérables, et sur le sol, séparés des planches par une toile noirâtre, étaient couchés les uns sur les autres dix ou douze corps humains. Une toile également noire et empestée, trop petite pour les couvrir tous, étalait à nos yeux des trous immenses, et des extrémités sortaient des bras, des jambes et des têtes maigres et décharnés. Là grouillaient, c'est le mot, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants nus, parfaitement

Digitized by Google

nus, dans toutes les postures, au milieu de la vermine la plus épouvantable et de copeaux, restes d'un matelas, souillés de boue et d'ordures, en long, en large, en travers. Un vieillard d'une pâleur cadavéreuse se dressa sur son séant et nous demanda d'un ton de reproche : « Que venez-vous faire ici ? » Une femme, probablement novice dans cette dégradation, avait rejeté une partie de l'ignoble loque qui recouvrait son corps et montrait un sein et une épaule jeunes et frais encore.

— Fumez, fumez, monsieur, me disait le policeman en me voyant ému d'une pareille vue, autrement cela vous ferait mal, et si vous en avez assez, allons-nous-en, car cela agit sur moi aussi qui en ai l'habitude.

— Il faut travailler, disait l'un des inspecteurs au vieillard qui avait parlé le premier.

— Mais où ? répliquait celui-ci ; il n'y a pas d'ouvrage.

Mon cher ami, je me suis sauvé, car je n'en pouvais plus, et je n'ai pu respirer que dans la ruelle de la maison, tout empoisonnée qu'elle était !

— N'est-ce pas, monsieur, reprit le policeman en s'adressant à moi, que c'est de la misère, cela ? Eh bien, il y a déjà beaucoup de progrès, je vous as-

Digitized by Google

sure ; du reste, vous n'avez pas vu là un des plus sales de ces logements.

— Celui-ci me suffit bien, interrompis-je ; que peut-il y avoir dans les autres, grand Dieu !

— A peu près la même chose ; mais ici, du moins, il n'y a pas de malades qui rendent encore l'endroit plus inhabitable. *No sickness, master Jinks?* ajouta-t-il en parlant au logeur (pas de maladies ?).

— *No, sir.*

— *All right, then.*

Et il tira la porte sur lui. Nous pénétrâmes aussi dans les deux logements voisins, et je ne vous en donnerai pas de nouveaux détails, ils ressemblaient aux premiers ; je n'y suis entré que par conscience, pour me convaincre de la réalité de ce dénûment inconcevable.

Il était une heure du matin, et les inspecteurs me prévinrent que nous allions maintenant assister au second acte de la triste comédie dont nous avions vu représenter le premier au *Coq of Neptune* et dans les autres tavernes ; c'est-à-dire que les femmes, après avoir enivré les matelots et les avoir rendus incapables de se défendre, les avaient emmenés chez elles pour achever de les dévaliser à l'aide de leurs amis, voleurs de profession qui leur prêtent main-

Digitized by Google

forte à l'occasion. Quant à ceci, mon cher ami, je ne puis vraiment pas vous raconter les scènes d'intérieur dont j'ai été le témoin; la parole vaut mieux que la plume pour ces récits, et je vous promets de ne vous épargner aucuns détails, s'ils vous intéressent, quand je vous reverrai. A un moment seulement où nous causions sur le trottoir entre deux visites, un bruit de voix confus arriva à nos oreilles, et nous vîmes deux policemen accourir et se diriger vers une ruelle appelée Glass-House street. Les suivre fut notre mouvement simultané, et, en débouchant vers ce petit couloir, nous tombâmes au milieu des plus sauvages cris, des plus incroyables imprécations du monde; leur origine et leur motif remontaient à un vol commis sur un vieux bonhomme, ivre lui-même au milieu de la rue, et auquel s'adressaient les injures et les vociférations. Ce pauvre homme, fort peu à plaindre au fond, avait été emmené et volé par une de ces aimables jeunes personnes, et cherchait à reconnaître celle qui l'avait dépouillé, peine parfaitement inutile, ce qui avait excité au plus haut point la joie et la gaieté du public. Peu à peu elles s'étaient mutuellement accusées du vol, et, au moment où nous survînmes avec les policemen, c'était un feu roulant de grossièretés comme je défie qu'on en puisse souvent entendre. De toutes les fe-

Digitized by Google

nêtres sortaient des têtes de femmes à peine vêtues, prenant part à la querelle ; il pleuvait à torrents, et plusieurs, afin d'être mieux à même d'insulter leur victime, étaient descendues pour ainsi dire nues sur la chaussée ; les réverbères éclairaient d'une teinte blafarde toutes ces apparitions, qu'on aurait pu prendre pour des figures de folles furieuses, et la venue des policemen ne ralentit nullement le vacarme. Après avoir vainement cherché à obtenir du volé, qui refusait de porter plainte tout en réclamant, des renseignements afin de lui venir en aide, le policeman finit par lui dire :

— *Hang yourself*, ce qui peut se traduire librement par : « Allez vous faire pendre ailleurs ! » Et comme, après tout, la tranquillité publique n'était pas troublée, nous nous éloignâmes sans rien ajouter... Après des inspections nombreuses dans de singulières maisons où nous retrouvâmes presque tous les acteurs des scènes que j'ai essayé de vous retracer, l'heure de trois heures et demie ne tarda pas à venir, et mes initiateurs me dirent qu'ils m'avaient montré des échantillons de tout ce que Londres contient la nuit dans ces quartiers lointains. — Si vous n'êtes pas satisfait, ajoutèrent-ils, nous sommes prêts à vous introduire où il vous plaira d'aller ; mais vous

Digitized by Google

ne verrez rien de nouveau; nous allons seulement passer par le Pavillon Room's, qui doit être encore ouvert. Et, en effet, le Pavillon Room's contenait, malgré l'heure avancée, quelques buveurs acharnés, parmi lesquels un nommé Burges, sorte de chanteur qui nous débita deux romances de sa composition fort spirituelles au milieu de leur cynisme, accompagné sur le piano par un vieux brigand à moustaches grisonnantes, qui frappait comme un sourd sur le pauvre instrument écloppé, seul orchestre de l'établissement.

Le second acte de ma promenade nocturne était donc terminé; sachez-moi gré de vous en éviter les détails fort grossièrement prosaïques et conséquences naturelles des plaisirs auxquels j'avais assisté pendant la première moitié de la soirée. Il ne me restait donc plus qu'à tirer une conclusion matérielle de mes courses, et je demandai ce que devenaient les hôtes des tavernes quand l'ivresse ou les mauvais traitements les avaient attardés : « Vous allez le savoir, » fut la réponse, et la sonnette d'une maison fort propre résonna, vigoureusement tirée par l'inspecteur P***. Un policeman vint ouvrir, et nous nous trouvâmes à la station de police de la circonscription de White-Chapel. Une sorte de parloir fort propre,

Digitized by Google

avec une table et des registres ouverts, attendait les prises de la nuit. Des jurements fort significatifs, partant de cellules grillagées et garnies de barreaux, indiquaient suffisamment que la nuit avait été fructueuse; on me pria de ne pas m'approcher trop des cellules, parce que les prisonniers étaient ce jour-là d'une *nature turbulente* (*sic*); et en effet, je vis, au travers du grillage, des visages en tout semblables à ceux de l'*American Wizard* ou du *Coq of Neptune*. On me montra en grand détail le livre d'écrous et la manière dont les prévenus étaient enregistrés; mais ceci rentrait dans la vie ordinaire et m'intéressa beaucoup moins; aussi, je raccourcis ma visite et me disposais à sortir, lorsque quatre policemen amenèrent deux hommes, dont un bandit que nous avions remarqué au *Coq of Neptune*, et qu'on venait de prendre à voler dans la rue. Son interrogatoire ne fut pas long, et on le mit dans une cellule sans qu'il en fût le moins du monde affecté, n'étant pas un novice, tant s'en faut. L'autre était un Irlandais, et la déposition du policeman fut celle-ci :

— Je faisais ma ronde paisiblement dans la rue... (je ne me souviens pas du nom), lorsque ce monsieur passa près de moi avec deux autres, et avant que j'aie rien pu voir j'étais couché sur le trottoir,

Digitized by Google

les jambes en l'air. En me relevant, je n'ai pu prendre que monsieur, et le voici.

Alors l'Irlandais, homme assez bien bâti et n'ayant pas, du reste, une très-mauvaise figure, commença un long speech et profita de l'occasion pour énumérer ses antécédents parfaitement honorables, ce qui amena un sourire sur les figures fort graves des policemen, et il finit en disant : « Non, messieurs, je n'ai jamais de ma vie jeté personne, personne au monde, sur le dos, dans la rue... » Ceci fut dit avec une grande emphase.

— Excepté moi, répliqua, sans rien ajouter, le policeman en se frottant le dos; et l'Irlandais fut mis dans sa cellule.

Ce dernier épisode vidé, mes inspecteurs me demandèrent si j'étais satisfait et si j'avais atteint mon but; ils exigèrent de me ramener chez moi, et ne me quittèrent qu'à ma porte. Nous réglâmes les frais de la dépense pendant la nuit, et, après les avoir remerciés de mon mieux de leur complaisance et de leur bonne grâce, je les quittai.

Maintenant, mon cher ami, n'exigez pas de moi que je vous fasse le moindre commentaire; le sujet prendrait trop de temps à expliquer, et les observa-

Digitized by Google

tions seraient trop longues à développer; vous aurez sans doute été frappé de tout ce qu'on laisse faire, de tout ce qu'on n'empêche pas dans ces repaires de vices et de débauche. Vous trouverez peut-être avec moi que de ce qu'une plaie existe forcément au milieu d'une grande réunion d'hommes, il ne s'ensuit pas qu'on doive fermer les yeux et la laisser béante et contagieuse; vous voudriez qu'on cherchât davantage à la guérir, ou, du moins, à en diminuer autant que possible les conséquences. Tel n'est pas le système de nos voisins, et nous ne sommes pas chargés de leur donner des conseils. Tous les jours, heureusement, ces tanières où je suis entré grâce aux facilités qui m'ont été accordées, diminuent de plus en plus; des philanthropes qui s'occupent de la transformation matérielle au moins autant que de la résurrection spirituelle, et ceux-là sont les vrais, obtiennent déjà de beaux résultats. Ils ne feront pas que les pauvres deviennent des riches; pour cela, il faut autre chose que de la philanthropie; mais, du moins, ils les aideront à supporter la pauvreté, et les relèveront à leurs propres yeux, ce qui, ce me semble, est un peu le but à chercher et à atteindre. En tout cas, j'ai passé là les neuf plus curieuses heures, et j'ai été longtemps à m'endormir en rentrant le matin à cinq heures à l'auberge. Le soir même, j'étais en route

Digitized by Google

pour Paris, et à huit heures et demie, le lendemain, j'étais de retour. Vous voyez que je n'ai pas encore trop perdu mon temps là-bas; ce que je désire, c'est que vous puissiez m'en dire autant après m'avoir lu.

FIN D'UNE NUIT DANS LA CITÉ DE LONDRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE SOIRÉE DE HACHICH

A JÉRUSALEM

Nous étions au 30 décembre 1850, à Jérusalem, dans l'hôtel de monsieur Meshulam, au moment de partir pour la mer Morte et attendant un rayon de soleil. Or la vie est bien triste quand on est arrivé depuis peu de jours seulement dans une ville comme la ville sainte, et qu'on n'y apporte avec soi, sauf examen ultérieur, que des idées très-profanes et des besoins de distraction proportionnés à la pluie et au mauvais temps; car l'envie de s'amuser, tout le monde le sait par expérience, croît en raison directe des empêchements qu'on rencontre. Nous nous levions très-tard, il est vrai, nous fumions, nous buvions du café, puis nous montions ensuite sur notre terrasse. Toutes les maisons à Jérusalem ont des terrasses, entourées d'une barrière de tuiles recourbées laissant entre chacune un espace libre, mais disposées

Digitized by Google

de telle façon qu'on ne peut voir chez le voisin : c'était là notre seul désir, on peut se l'imaginer parfaitement. Au milieu de notre toit s'élevaient les deux coupoles formées par le plafond des salles inférieures, et lorsque l'averse se calmait un peu, nous tracions des S en nous promenant autour de ces monticules et en maugréant tant et plus. L'averse revenait-elle, nous regagnions le premier étage, et nous retrouvions au fond de nos pipes notre mauvaise humeur et notre languissante rêverie. On se querellait un peu. Mais les meilleures choses ont leur terme, et cette ressource, tout heureuse qu'elle fût, finissait bien toujours par nous manquer.

Le consul de France nous recevait tous les soirs. Il avait un piano; on jouait du Beethoven, distraction, à coup sûr, du plus haut goût, et qui amenait invariablement cette mélancolique et banale réflexion :

« Que Beethoven serait étonné, s'il revenait au monde, de s'entendre jouer à Jérusalem ! »

Mais cette évocation supposée de l'illustre maestro finissait par perdre de son piquant par sa périodicité.

D'ailleurs le sublime est aussi fatigant que le commun, et l'enthousiasme n'est pas un régime possible.

Digitized by Google

Nous retombions donc plus profondément encore, après ces échappées dans le ciel bleu de la musique et de l'art, dans le ciel pluvieux de la ville sainte, et la conversation devenait un travail d'Hercule.

Le consul, qui ne connaissait que trop Jérusalem, aimait mieux parler de la patrie absente et de Paris; nous qui quittions la France, nous nous montrions plus empressés d'écouter que de raconter. Nous venions chercher des impressions, et ne prétendions pas en apporter.

Un jour l'idée de chasser cet ennui par l'opium ou le hachich nous traversa la tête. Ce fut un trait de lumière.

Nous trouvâmes à ce projet une opposition assez vive, fondée sur la mauvaise opinion des gens du pays pour les partisans et amateurs de ces deux narcotiques. Mais ce n'était là qu'une objection morale, et quant au côté matériel, l'hôtel de monsieur Meshulam était bien clos de murs, la salle à manger très-sourde, l'année à son dernier jour, et nous voulions surtout nous distraire, raison majeure à laquelle il n'y avait rien à opposer.

On remit au lendemain, 31 décembre, la grande représentation, et il fut convenu que nous tenterions

Digitized by Google

un premier essai le soir même au consulat de France.

A l'heure dite, nous étions chez le consul, et on apporta des pipes et du café, comme c'est l'usage, au moment de se mettre à table, en Orient. En général, au lieu de café, on boit un quart d'heure avant le repas un verre de raki, sorte d'anisette très-forte, et qui remplace l'eau-de-vie. Cette boisson a la prétention d'ouvrir l'appétit; je lui trouve plutôt, pour mon compte, la vertu diamétralement opposée, qu'on me pardonne cette digression. En fouillant toutes les boutiques, et à grand'peine, nous nous étions procuré enfin un hachich naturel, c'est-à-dire qu'au lieu d'être mélangé de sucre, de façon à devenir une sorte de confiture dont le goût est insignifiant, presque agréable, il était pur, semblable au chocolat pour la couleur, et à la terre pour la saveur. Ce soir-là, on le mêla simplement au coussinet de tabac qui garnissait les fourneaux de nos tchibouks, et toute l'assemblée se mit, avec une ardeur digne d'éloges, à aspirer avidement la fumée en l'avalant pour la faire pénétrer dans les poumons, travail assez pénible pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, car il fait beaucoup tousser.

L'absorption se fit dans le plus profond recueille-

Digitized by Google

ment ; on eût dit que nous étions réunis pour quelque importante opération ; nous avions l'air de conjurés plutôt que de convives. Chacun fit son devoir en conscience. Quand tout fut consumé et avalé, on nous servit le café dans ces petits coquetiers souvent décrits, posés à côté de pieds en filigrane d'un si joli travail ; et on attendit le dîner. Nous étions huit à table, si j'ai bonne mémoire, mais six seulement avaient pris du hachich, afin qu'il restât au moins deux convives en état de surveiller les autres.

Le premier service terminé, c'est-à-dire environ vingt minutes après l'absorption du hachich, une partie des convives furent pris de rires nerveux, ou plutôt de fous rires, comme on dit vulgairement, excités par les paroles échangées des deux côtés de la table ; ce fut le seul symptôme qui se manifesta pendant le repas, et je crois qu'il faut l'attribuer à notre bonne envie à tous de voir réussir l'expérience. On rentra dans le salon ; cette salle assez vaste est entourée de divans semés de coussins, et chacun s'étendant de son côté reprit sa pipe bourrée de nouveau de hachich, car nous croyions n'avoir pas mis une dose assez forte la prémière fois.

Au bout de cinq minutes, un de nous, le plus âgé de la bande, ferma tout d'un coup les yeux à demi,

Digitized by Google

et déclara se sentir dans l'état le plus heureux de la terre. Je voulus le faire déranger un peu pour me mettre à côté de lui, mais il se prit à rire comme un fou, et me supplia de ne pas troubler sa béatitude. Tout entier à son bonheur, il ne consentit à me faire aucune concession, et force me fut de chercher un refuge ailleurs, éprouvant moi-même un certain étourdissement, et désirant avant tout une position horizontale. Pendant ce temps, l'hallucination se produisait sur tous nos amis. Un d'eux ne trouvait pas qu'une seule pipe lui procurât une somme de fumée assez abondante; aussi, peu à peu et à mesure que les mains défaillantes de ses voisins laissaient échapper les tuyaux de ces cassolettes infernales, se les appropriait-il doucement de l'air le plus triomphant du monde; ainsi il se trouva bientôt maître de quatre tchibouks, dont il aspirait avec rage le contenu en s'enveloppant d'un nuage intense. Peu à peu, cette opération ne satisfaisant plus ses besoins de plaisir, il se leva et se dirigea avec fureur vers le piano situé à l'autre extrémité de la chambre et abandonné dans son coin. Le jeune homme dont je parle était excellent musicien, de sang-froid; aussi, la jouissance consistant pour lui dans l'harmonie, se mit-il à jouer d'une manière frénétique la première mesure d'une fugue charmante de Sébastien Bach. Laissons-le un

Digitized by Google

instant pour jeter un regard sur les autres acteurs de la scène.

L'un se retournait entre deux coussins sans rien dire, dans l'état de béatitude dont je parlais tout à l'heure pour un autre; mais celui-ci, garçon fort paisible ordinairement, se satisfaisait de sa rêverie et restait silencieux. Un autre, d'une imagination plus vive, se sentait porté à la poésie la plus tendre. Il faisait à chaque instant l'offre de son cœur, se désolait de ne pas se voir accueilli et murmurait des mots d'amour. L'enveloppe terrestre qu'a bien voulu lui donner la Providence lui semblait une affreuse prison, un cachot ténébreux dont, à tout prix, il voulait être délivré; aussi le désordre de ses vêtements fit bientôt foi de sa bonne envie de se donner une allure plus éthérée; mais il fut ramené prosaïquement à terre par un spectateur sain d'esprit qui rétablit à peu près sa toilette dans l'état normal. Pour moi, depuis longtemps déjà j'avais quitté ce monde de misères, mais je ne saurais dire où j'étais; le salon étincelait de mille bougies; un fragment de plume que je tenais à la bouche me semblait transformé en tchibouk et j'absorbais à longs traits une fumée fantastique dont je ne pouvais me rassasier. Je jouissais de cette ivresse, lorsqu'un bruit aigu me causa tout

Digitized by Google

à coup les douleurs les plus atroces. C'était le musicien qui venait d'entreprendre la fugue de Bach, et depuis environ un quart d'heure recommençait imperturbablement la première mesure, sans s'en apercevoir, persuadé qu'il exécutait des tours de force; chaque son me déchirait l'âme et me faisait éprouver un mal véritable; je suppliais qu'on me délivrât de ce supplice, pendant que celui qui avait le premier obéi au hachich s'écriait : « Ah! quelle ravissante musique! quelle suavité! Bonté divine! quel talent! je nage en pleine harmonie, » et se sentait faire une pleine eau dans les notes transformées par sa pensée en flots au milieu desquels il se croyait noyé.

Enfin, le dernier de nous n'éprouva du hachich qu'un mal de mer violent; ce mal de mer se traduisit comme vous savez bien, et on emmena le malheureux incontinent.

Après une demi-heure environ, la raison nous revint à peu près, et nous regagnâmes le logis, rassemblant avec peine nos souvenirs, persuadés que nous n'avions rien éprouvé.

Aussi, mécontents de ce premier résultat, nous rentrâmes décidés à savoir le lendemain si toutes les

Digitized by Google

voluptés du hachich n'étaient décidément pas faites pour nous. Un dîner aussi somptueux que peuvent le comporter les ressources de Jérusalem fut commandé à monsieur Meshulam, et le consul invité à prendre part à notre félicité.

A six heures, le public réuni et toutes les précautions prises contre la curiosité étrangère, nous mangeâmes chacun un morceau de hachich représentant une grosse noisette à peu près; c'était ce qu'il aurait fallu pour produire de l'effet sur un amateur de hachich déjà blasé; vous pouvez juger si la dose devait agir sur des néophytes. On y mit une conscience digne des temps héroïques, car il fallait une terrible envie d'obtenir des résultats pour avaler jusqu'au bout cette matière fade et terreuse. Afin que personne ne pût se moquer du voisin, nous fîmes l'imprudence complète, et nos domestiques en prirent également.

Le dîner fut beaucoup plus animé que la veille, et, le vin de Champagne aidant, on atteignit bientôt ce point où tout le monde parle à la fois et où personne ne s'écoute; nous avions complétement oublié Jérusalem, le saint sépulcre et le hachich, et nous nous livrions tout entiers à la gaieté et aux rires. Vers la fin, au moment où on nous apporta le des-

Digitized by Google

sert, la musique triomphait de la conversation, tous chantaient, et quelles romances! Chansons à boire, chansons de soldat, romances sentimentales, romances convenables, rien ne manquait à ce concert, à coup sûr nouveau pour les murs de l'hôtel de monsieur Meshulam, qui devaient en rougir d'embarras, habitués aux conversations puritaines des Anglais, ses hôtes ordinaires; mais jusqu'alors tout se passait dans l'ordre naturel d'une société d'individus français et en train de se rappeler leur patrie. Alors à l'unanimité il fut demandé à l'un de nous de chanter une complainte lamentable relative à un paladin parti pour la terre sainte et rapportant de la croisade, au lieu de trophées sur les infidèles, la lèpre et d'autres avantages; le refrain répété était:

Voilà donc ce que rapporte
Le métier de paladin!

Un profond silence succéda à la proposition de cette chanson, et nous attendions, lorsque tout d'un coup celui qui devait prendre la parole s'écria :

« Laissez-moi, laissez-moi tranquille; j'ai bien autre chose à faire ailleurs. »

Au moment même, ses yeux devinrent hagards et comme sortis de leur orbite; son corps fut pris de

Digitized by Google

convulsions horribles. Il tomba sur le canapé dans une attaque de nerfs complète, en dévorant jusqu'au dernier morceau trois citrons sur lesquels il se jeta avec désespoir. A cette vue, le hachich opéra presque instantanément sur nous tous, et depuis, personne n'eut conscience de ce qui arriva à son voisin.

Un seul, le consul de France, avait conservé un sang-froid précieux et put s'occuper des secours à donner aux uns et aux autres. On nous emporta chacun de notre côté et l'on nous mit au lit, où l'on eut grand'peine à nous faire tenir couchés. Un seul fut indomptable et resta dans la salle à manger, debout sur une chaise, faisant des allocutions de la plus grande énergie à tous les meubles environnants. Il ne pensait qu'à une seule chose, à se désaltérer, éprouvant une soif terrible; ce qu'il but d'eau pure, persuadé qu'il avalait du vin de Champagne, est énorme : de plus il était extrêmement difficile à servir, parce que l'unique personne disponible était notre drogman, homme très-grand et très-gros; et chaque fois que ce malheureux s'approchait de notre ami, un verre à la main, celui-ci courait sus et l'accablait de coups sur son large abdomen, prenant son ventre pour un vaste tambour. Ce mouvement d'éloquence nerveuse dura quatre heures entières pendant

Digitized by Google

lesquelles notre ami s'efforçait en vain d'imposer une fin à cette loquacité inusitée ; comme il nous l'avoua ensuite, il ne pouvait lui-même s'en rendre maître, malgré son intention formelle.

Les autres ne sortirent de leur ivresse que le lendemain assez tard dans la journée, et il nous resta à tous, pendant deux jours, une lourdeur très-fatigante dans la tête. Ce fut alors que chacun écrivit ses impressions particulières pendant la durée de l'hallucination. J'ai recueilli tous ces récits.

Je n'en donnerai toutefois que deux, soit parce que, dans les autres, plusieurs impressions sont identiques, telles que l'agrandissement de la salle et l'apparition de lumières sans nombre, soit parce qu'ils n'offrent pas des faits fort originaux à raconter. Celui qui avait été pris le premier me raconta son ivresse à peu près ainsi :

« La première sensation que j'ai éprouvée a été de voir quelque chose de tragique et un présage de malheur dans la mauvaise humeur d'un de nos domestiques en plaçant un peu gauchement un plat sur la table ; ce fait me sembla un pressentiment de ce qui allait se passer. A peu près à ce moment on me pria de chanter la complainte du Paladin, et j'ai répondu

Digitized by Google

que j'étais occupé ailleurs, bien loin, bien loin; immédiatement après j'ai perdu connaissance. La salle est devenue immense à mes yeux et je me suis senti devenir fou. Il m'a semblé recevoir un coup affreux sur la tête, et j'ai dit, ou cru dire : « Mon Dieu! il n'y a donc rien qui puisse arrêter l'effet maudit de ce bachich! je suis fou, c'est affreux. » Depuis lors j'ai vu mon intelligence diminuer comme un objet matériel devant moi. Je voulais sans cesse la ressaisir, et sans cesse elle m'échappait; je me suis de nouveau éteint; j'ai conscience qu'on s'est approché de moi et que j'ai dévoré avec rage un citron : ce fruit m'a semblé n'avoir aucun goût quelconque. Cependant son âcreté, dont je n'avais pas conscience, m'a fait revenir et je me suis trouvé à la même place : on m'a forcé à me lever. Il s'est écoulé je ne sais combien d'années (environ cinq minutes); mon intelligence s'est échappée de nouveau, et depuis lors la raison et la folie se sont succédé comme les oscillations d'un bec de gaz prêt à s'éteindre, je ne saurais user d'une comparaison plus exacte. Chaque fois que je passais de la raison à la folie, je recevais un coup de massue sur la tête, à la suite duquel, quand je revenais à moi, je ressentais des tremblements horribles dans tous les membres et une tristesse indicible en songeant que j'allais retomber dans ma folie. La terreur insur-

Digitized by Google

montable de cet état est celle qui dominait toutes les autres; je n'ai presque pas souvenir de ce que j'ai vu ou pu voir dans cet anéantissement. Les alternatives raisonnables, si je puis ainsi dire, me paraissaient durer quelques secondes à peine, tandis que l'état de folie n'avait pas de fin. En ressaisissant mon intelligence, la salle se réduisait à sa dimension ordinaire, et, sitôt que le hachich opérait de nouveau, je la voyais s'agrandir d'une façon effrayante; les personnes présentes atteignaient des proportions gigantesques, puis tout disparaissait, et je sortais d'une obscurité épouvantable. Je voulais remonter chez moi, mais la terreur s'emparait de moi à cette idée, et le chemin jusqu'à ma chambre (dix marches à monter) devenait un voyage interminable. Deux ou trois fois on m'a offert à boire, mais j'ai refusé par peur. Mon imagination était tellement frappée, que j'en étais venu à matérialiser pour ainsi dire mes idées; ces idées elles-mêmes m'apparaissaient à l'état de cônes très-aigus qui entraient les uns dans les autres en se superposant avec une rapidité inconcevable. Je souffrais cruellement de l'horreur que je croyais inspirer par la fixité de mon regard et les mouvements convulsifs auxquels j'étais en proie; il y avait aussi des instants où toute mon intelligence était complétement absente, et où je ne voyais rien au monde.

Digitized by Google

» Quand on m'eut obligé à regagner ma chambre, et qu'on m'eut fait mettre au lit, je devins un peu plus maître de mes idées; dans cette situation j'entendais le commencement des phrases prononcées autour de moi, la folie accourait, un temps immense se passait, je me réveillais et j'entendais la fin de ces mêmes phrases; entre le commencement et la fin vingt ans s'étaient écoulés! Ma plus grande angoisse consistait en ce que je n'osais pas prier qu'on restât près de mon lit, craignant qu'on m'accusât de lâcheté, et en un grand désir de savoir l'heure, car je me souvenais que l'ivresse devait durer deux heures, et j'espérais avoir enfin atteint ce terme.

» Pendant la nuit, j'ai perdu complétement l'usage de mes membres, je croyais mon corps tout entier réduit à ma tête, et deux fois j'ai assisté au stupide spectacle de mes bras et de mes jambes transformés en dominos et arrangés dans l'ordre symétrique d'une partie presque terminée. Vers le matin, mes sensations sont devenues indifférentes et plutôt douces; je me représentais les personnes que j'aime : telle, entre autres, dont je ne pouvais habituellement me retracer les traits qu'avec peine, m'apparaissait avec les moindres détails de sa physionomie; pendant toute la journée j'ai été encore soumis à ces

Digitized by Google

intermittences régulières de folie et de raison, et ce n'est que vers quatre heures, c'est-à-dire vingt-deux heures après l'absorption du hachich, qu'un violent mal de tête est venu me remettre dans mon état naturel. »

Tel est le récit dont j'ai encore la copie écrite sous la dictée même de notre compagnon quelques instants après sa délivrance, le mot est rigoureusement juste; je n'y ai rien changé, et tel qu'il est, par ses bizarreries et ses incohérences, il n'en est que plus original peut-être.

Quant à moi-même, mon ivresse n'a pas été aussi longue ni aussi agitée d'alternatives; la voici :

Le dîner venait de finir et je fumais un tchibouk, lorsque j'ai vu la personne dont je viens de donner la narration tomber dans la crise nerveuse par laquelle commença son hallucination. En m'apercevant de cet état, tout l'étourdissement causé par le bruit et le vin s'évanouit, et je me précipitai pour lui porter secours. Je lui avais à peine demandé quelles étaient ses souffrances, que mes jambes cédèrent sous moi, et je tombai sur le divan sans connaissance. On dit autour de moi qu'il fallait me donner du citron, je l'ai parfaitement entendu ; une sorte de bourdonne-

Digitized by Google

ment aigu résonnait à mes oreilles, comme celui qui suit une violente contusion. La chambre, dans ma pensée comme dans celle de l'autre, était devenue immense, éclairée de bougies à perte de vue; tous les assistants, des géants aux genoux desquels j'atteignais à peine. J'ai tenté encore un effort pour aller vers mon ami, mais je me suis senti complétement impuissant à le faire. Alors la tournure de mes pensées est devenue horrible. Comme dans l'ivresse du vin, une idée fixe m'obsédait, celle de secourir ce pauvre garçon. Dans l'impossibilité d'y arriver, je fus pris de pleurs nerveux qui me faisaient beaucoup souffrir. Je croyais surtout être l'objet des moqueries de tous, et cela m'exaspérait, en cela fort semblable à bien des gens atteints d'aliénation mentale. J'ai entendu alors qu'on se disposait à m'emporter, et j'opposai une résistance, à mon sens désespérée, et qui se trouva par le fait nulle ou à peu près. Je demandais pardon à mon ami de l'abandonner, le croyant en danger, et me plaignant amèrement des violences dont j'étais l'objet. On me mit au lit, et là je me crus étouffé; mon domestique, qui était accouru, dut subir toutes mes supplications de ne pas me quitter, de rester près de moi, et il eut d'autant plus de mérite à le faire, qu'il obéissait lui-même au hachich. Il se sentit subitement gonfler, mais gonfler outre mesure.

Digitized by Google

Il mangea trois citrons et but de suite deux carafes d'eau; mais ce gonflement fantastique ne s'arrêtait pas, et il manifesta à plusieurs reprises la crainte de ne pouvoir sous peu sortir par la porte de l'appartement.

— Monsieur, monsieur, me dit-il en m'offrant à boire, dépêchez-vous, dépêchez-vous, je gonfle, je ne vais plus pouvoir m'en aller...

Ce fut la seule volupté dont ce bon serviteur rencontra la jouissance.

Mais revenons à moi.

Tout le temps qu'a duré cet état, j'ai eu conscience de ce qui se passait au moment même, perdant le souvenir de ce qui venait à l'instant précédent d'avoir lieu. Toutefois, j'ai vu à plusieurs reprises une grande route comme celles de France, s'étendant à une distance inouïe, en ligne directe, et, sur cette route, ma raison devenue un objet de forme ronde, impossible à définir, s'enfuyant loin de moi. Un voile couvrait mes yeux, et je ne voyais plus rien. La figure du consul, assez pâle et sévère ordinairement, s'était identifiée dans mon esprit avec celle de Méphistophélès dans *Faust*, et son rire me glaçait. Je n'aurais pas voulu lui faire de mal, mais il m'inspirait une peur

Digitized by Google

insurmontable. Par bonheur, je parvins à m'endormir d'un sommeil de plomb, et le lendemain il ne me restait qu'une grande lourdeur de tête et l'impossibilité de fixer longtemps ma pensée sur un point précis.

Je n'insisterai pas longuement sur les effets produits par le hachich sur le reste des convives; les uns se sentirent seulement étourdis, les autres abrutis; le même qui était porté la veille à la tendresse y fut de nouveau enclin et persistait à nommer Julie son plus proche voisin, en lui adressant les phrases les plus passionnées. Mais, sauf ce dernier, aucun, dans la seconde expérience, ne passa par les extases si vantées en général par les amateurs, et sur lesquelles nous comptions en nous livrant avec tant de bonne volonté au hachich.

Ainsi se termina pour nous l'année 1850, et tels sont les deux essais que nous avons faits du hachich. J'ai cédé, en les racontant, au désir d'éclairer plusieurs bons amis à moi, désireux de connaître les joies procurées par ce narcotique, et à l'envie de leur montrer les conséquences de l'employer sans connaître les proportions exactes au moyen desquelles on peut s'arrêter sur la limite du plaisir. Ils seront d'avis, je pense, que nous l'avions singulière-

Digitized by Google

ment dépassée, et nous nous estimons bien heureux d'en être sortis à si bon marché, bien décidés à ne pas recommencer. Je ne doute point que, pris en doses modérées, le hachich ne produise une ivresse assez douce et un abrutissement agréable; mais il faut se contenter de peu de folie, de crainte d'en trop avoir. Et comment, en effet, fixer la mesure, puisque les effets varient suivant le système nerveux des individus? Grâce au ciel, nous étions tous d'un tempérament pacifique, et aucun ne fut pris d'accès de colère, car, dans le paroxysme de l'excitation, il serait certainement advenu des malheurs. Maintenant, que les partisans du hachich se livrent en paix à cet innocent plaisir, que l'ivresse leur soit légère, mais qu'ils évitent, pour expérimenter, l'auberge de monsieur Meshulam, à Jérusalem, car, à notre retour de la mer Morte, on ne voulut plus nous y recevoir, et, depuis nous, les *hachichin* y sont en mauvaise odeur.

FIN D'UNE SOIRÉE DE HACHICH A JÉRUSALEM.

Digitized by Google

NOTES

DU

VOYAGE AUX VILLES MAUDITES

PAR M. F. DE SAULCY.

NOTE 1. — BIAR-DAOUD

Page 13.

Les PUITS DE DAVID sont situés à quelques centaines de mètres au nord de Beit-Lehm, à gauche de la route qui conduit de Jérusalem au couvent de la Nativité. Trois puits, creusés dans le roc, ouvrent sur des citernes communiquant probablement entre elles. Des rigoles réunissent les orifices des puits et ont servi à l'écoulement de l'eau qui en était extraite. Autour des Biar-Daoud le terrain est semé de petits cubes de mosaïque dont la présence atteste l'existence en ce point de quelque édifice somptueux qui n'aura pas laissé d'autre trace.

Le nom que portent ces puits donne lieu de penser que ce sont ceux dont parle la Bible (Chroniques, I, XI, 17), en

Digitized by Google

les désignant ainsi : La citerne de Beit-Lehm, qui est à la porte. On se rappelle que David, bloquant les Philistins dans la forteresse de Beit-Lehm, eut envie de boire de l'eau de cette citerne. Il y avait un péril certain à aller puiser cette eau, car il fallait traverser les postes ennemis. Trois des soldats du saint roi n'hésitèrent pas à exposer leur vie pour donner cette satisfaction à leur maître. Ils lui rapportèrent l'eau qu'il avait désirée, et le monarque, honteux d'avoir mis en péril la vie de trois de ses serviteurs pour satisfaire un véritable caprice, ne voulut pas boire cette eau qui aurait pu lui coûter si cher; il en fit une libation devant l'Éternel.

David avait alors à Hébron le siége de son autorité ; il devait donc attaquer Beit-Lehm par le sud et l'ouest, et non par le nord. Ceci explique les difficultés que ces trois braves soldats eurent à vaincre pour arriver jusqu'à la citerne. Il y a donc toute probabilité en faveur de l'hypothèse que les Biar-Daoud sont bien réellement percés au-dessus de la citerne dont il est question dans le passage biblique que je viens de rappeler.

NOTE 2. — COUVENT DE MAR-SABA

Page 17.

Ce couvent est indubitablement situé au milieu du pays qu'habita jadis la secte judaïque des esséniens. Les grottes

Digitized by Google

dans lesquelles vivaient ces communistes d'il y a deux mille ans, sont percées en quantité innombrable dans les flancs escarpés du Kedron. La plupart d'entre elles offrent encore des traces des murailles de clôture dont elles étaient munies. La tradition arabe n'a conservé qu'un seul fait relativement à ces grottes : c'est qu'elles furent habitées par des Juifs, et creusées peut-être par eux. Sur l'emplacement même du couvent, ou, plus exactement, dans une tranchée pratiquée entre le couvent proprement dit et le Deïr-el-Benat, on retrouve des files entières de cubes de mosaïques très-irréguliers et d'assez forte dimension ; ils sont tout à fait semblables à ceux qui proviennent du temple de Jérusalem. La mosaïque de ce genre est certainement d'une époque très-reculée ; il est donc certain que le couvent de Mar-Saba s'est élevé sur les restes de quelque édifice très-antique, peut-être sur celles du sanctuaire qui était particulièrement destiné aux esséniens, et dont un précieux passage de l'historien Josèphe nous révèle l'existence. On sait en effet par lui que les esséniens, tout en envoyant parfois des présents au temple de Jérusalem, n'y venaient jamais prier en personne, et réservaient toutes les cérémonies de leur culte pour le lieu saint qu'ils s'étaient eux-mêmes choisi. L'emplacement de Mar-Saba au milieu du pays des esséniens onvient parfaitement à ce temple spécial.

Digitized by Google

NOTE 3. — OUAD ET BELAD-HAÇAÇA

Page 33.

Lorsqu'on remonte par le Nakb-el-Therabeh, de la plage de la mer Morte dans le haut pays, on coupe plusieurs grandes vallées abruptes, qui ne sont, à vrai dire, que des déchirures du terrain, servant de déversoir aux plateaux de Canâan pendant la saison des pluies. L'une d'elles, située à mi-route à peu près entre l'Ayn-et-Therabeh et l'Ayn-Djedy, se nomme Ouad-Haçaça. Il n'est guère possible de se méprendre sur l'origine de ce nom, qui s'est transmis de génération en génération depuis les temps les plus reculés. La Bible nous apprend que le nom primitif d'Ayn-Djedy fut Hasason-Thamar (Genèse, XIV, 7; Chroniques, II, XX, 2.) Je n'hésite donc pas à reconnaître la trace de cet antique nom dans celui que porte un ouad qui vient précisément déboucher sur la plage de la mer Morte, près d'Ayn-Djedy.

NOTE 4. — SODOME

Page 76.

L'annonce de la découverte des ruines de Sodome a été le signal d'un TOLLE frénétique lancé contre moi par certains

Digitized by Google

savants, dont cette découverte dérangeait les théories toutes faites depuis nombre d'années. A leur avis, Sodome devait être au fond du lac Asphaltite, elle n'avait pas le droit d'être ailleurs. Il était bien vrai que le prophète Sophonie, que l'historien Josèphe et le géographe Strabon, sans compter beaucoup d'autres, leur donnaient un démenti formel, mais qu'importent des témoignages gênants ! On les néglige, c'est plus simple ; on les conspue, et l'on n'admet, comme monnaie courante, que ceux qui abondent dans le sens que l'on a choisi, c'est-à-dire que ceux qui, mettant la logique de côté, ne tiennent aucun compte des observations faites sur place. On tranche alors les questions de ce genre en disant implicitement : Il faut me croire et se bien garder d'y aller voir. On aura beau dire et beau faire, Sodome était bien là où les Arabes sont unanimes pour la placer, là où des rues énormes existent encore, méconnaissables pour ceux-là seulement qui veulent les méconnaître. Sur le flanc nord de la montagne de sel, plusieurs mamelons considérables sont couverts des débris d'une ville très-grande que les Arabes nomment Sdoum. Le Redjom-el-Mezorrhel, amas de pierres de taille situé sur la plage même et au pied de la montagne de sel, a fait très-probablement partie de la ville. Si l'on ne veut pas que ce soit là Sodome, je demande simplement quelle ville ce peut être, et quel peuple aurait eu, depuis la catastrophe de la Pentapole, l'idée incroyable d'établir, loin de toute eau potable, une ville sur du sel dans lequel il devenait dès lors impossible de creuser des citernes. Jusqu'à ce qu'on ait répondu à cette double question, je me permettrai d'affirmer que les ruines de Sdoum sont bien celles de la Sodome biblique.

Digitized by Google

NOTE 5. — EMBARRHEG

Page 86.

A mi-route entre Sebbeh (Massada) et Sdoum (Sodome) se trouve un ouad large et profond qui porte le nom d'Ouad-el-Maïet-Embarrheg. Sur ses deux flancs apparaissent des ruines nombreuses, et entre autres celles d'un petit fortin rectangulaire, de construction analogue à celle de la piscine de Besetha, des citernes d'El-Bireh et des édifices de Massada, c'est-à-dire de construction judaïque de l'époque d'Hérode le Grand. Tout près de là se trouve la plus magnifique source, dont la présence explique à merveille celle des ruines d'une ville antique. Ptolémée cite vers ce point une localité nommée Thamaro, qu'Eusèbe cite à son tour sous le nom de Thamara, et qui contenait une garnison romaine (4e cohorte des Palestins). En construisant les longitudes et les latitudes de Jérusalem, d'Ayn-Djedy et de Thamaro, données par Ptolémée, il se trouve que cette dernière ville retombe exactement sur le point où sont situées les ruines du Qalâat-Embarrheg. Si l'on remarque de plus que le nom moderne Embarrheg, que la liaison T réunit aux mots Maïeh et Qalâat, devient ainsi Tembarrheg, on est fort tenté de croire que ce nom présente une simple altération du nom primitif Thamara. M. le colonel Lapie a cherché l'emplacement de Thamara sur celui même de Sodome, au Redjom-el-Mezorrhel, et il s'est très-certainement trompé. A Sodome, il n'y a plus une goutte d'eau à boire, et les Ro-

Digitized by Google

ins, pas plus que les Juifs, n'eussent eu la malencon-
use idée de placer là une station militaire. Remarquons
plus que Thamara signifie palmes ou palmiers, et qu'une
e nommée Palmer existait encore à l'époque des croisa-
vers ce même point. Guillaume de Tyr confond Palmer
c Zoar. Mais ce peut être une erreur. D'ailleurs, l'armée
béditionnaire de Baudoin vers l'Arabie (en 1100) passa
Palmer en venant d'Ayn-Djedy, et il semble plus na-
el d'admettre que cette armée ne fit pas un détour réel
ır aller se loger à Zouera-et-Tahtah. Quoi qu'il en soit,
ne doute pas que les ruines d'Embarrheg ne soient celles
Thamara.

NOTE 6. — EN-NEMAIREH

Page 113.

ntre le Rhôr-Safieh et la presqu'île d'El-Mezzâah, nom-
e aussi El-Liçan, se trouvent des ruines très-considéra-
s nommées Karbet-en-Nemaïreh; ce sont sans aucun
ıte les vestiges de la localité biblique nommée Nimrin
ıs les prophéties d'Isaïe et de Jérémie contre Moab. Nim-
est devenue plus tard Bennamerium ou Bennemarim
usèbe et de saint Jérôme, ces deux derniers noms n'é-
t que des altérations évidentes d'un nom primitif Beit-
nrim, maison des tigres, ou mieux, des panthères.

Digitized by Google

Ces ruines ne sont pas les seules qui existent sur la rive moabitique de la mer Morte, et elles se relient en quelque sorte à d'autres ruines extrêmement considérables, qui se présentent au lieu nommé Tâala-Sebâan. Dans celles-ci, je retrouve, à n'en pas douter, les traces de la Seboïm de la Pentapole, détruite en même temps que Gomorrhe et Sodome.

NOTE 7. — REDJOM-EL-AABED

Page 128.

Vers la pointe nord-ouest du plateau de Moab, et sur les flancs de l'Ouad-el-Qenaïeh, sont des ruines d'une ville très-considérable, nommées aujourd'hui Kharbet-Fouqoûa. Elles couvrent les deux bords d'une vallée peu profonde, qui vient recouper en ce point l'Ouad-el-Qenaïeh, et qui se nomme Ouad-Emdebêa. C'est évidemment là le site d'une localité mentionnée par Eusèbe et par saint Jérôme sous le nom de Damnaba, certainement corrompu pour Medaba. Cette ville se trouvait à huit milles romains au nord d'Areopolis (Er-Rabba), et la distance qui sépare Kharbet-Fouqoûa d'Er-Rabba est exactement celle-là. Le nom de l'Ouad-Emdebêa est décisif, et il n'y a pas de doute à conserver sur l'identification des deux localités.

C'est au milieu de ces ruines que se trouve le Redjom-el-

Digitized by Google

Aabed, au pied duquel nous avons rencontré une belle stèle de basalte représentant un roi moabite frappant d'un javelot à large fer, probablement un captif, que la rupture de la stèle a fait disparaître. Ce morceau de sculpture, qui tient à la fois de l'art assyrien et de l'art égyptien, est digne de toute l'attention des archéologues.

NOTE 8. — SCHIHAN

Page 129.

A une lieue et demie à l'est du Redjom-el-Aabed, et à trois kilomètres en deça de l'escarpement sud de l'Ouad-el-Moudjeb (l'Arnon), est une colline isolée couronnée par des ruines très-intéressantes. Ces ruines portent le nom de Schihan, et ce nom n'est autre chose que celui du roi des Amorites, qui, avant la venue des Hébreux, avait envahi toute la Moabitide, dans laquelle il ne put se maintenir. Il ne lui resta de sa conquête passagère que le terrain compris entre le Yabok et l'Arnon. Mais, peu de temps après, ce terrain lui fut enlevé par les Hébreux vainqueurs. Probablement ce roi construisit pendant son séjour dans la Moabitide un édifice religieux sur le sommet de la colline de Schihan qui dominait toute la Moabitide proprement dite. Ce fut donc là un haut lieu destiné au culte des faux dieux. Cette localité de Schihan est mentionnée dans les prophéties

Digitized by Google

d'Isaïe et de Jérémie. Burkhardt, qui a passé en vue et à l'est de la colline de Schihan, dit que le sommet porte les ruines d'un village. C'est une grave inexactitude : ce sommet ne porte d'autres ruines que celles d'un édifice probablement religieux.

NOTE 9. — ER-RABBA

Page 138.

Le nom de la métropole des Moabites se présente dans l'Écriture sainte sous deux formes différentes. Ainsi, tantôt elle est appelée Ar, LA VILLE par excellence, tantôt Rabbat Moab, LA CAPITALE DE MOAB. Plus tard, son nom devint Areopolis, qu'il ne faudrait pas traduire par VILLE DE MARS, mais bien par ville d'Ar. Ses dominateurs, Grecs ou Romains, sans se douter que le nom Ar qu'ils entendaient appliquer à la ville par les indigènes, c'est-à-dire, pour eux, par les barbares, signifiait proprement ville, y ajoutèrent leur propre mot POLIS, croyant que la dénomination pléonastique qu'ils inventaient avait le sens de VILLE D'AR. Le nom de ces ruines est aujourd'hui Er-Rabba.

Areopolis, dans les premiers siècles du christianisme, devint le siège d'un évêché. Un ou plusieurs tremblements de terre violents ont entièrement détruit cette ville, qui fut désertée à une époque assez reculée, puisqu'il n'en est plus

Digitized by Google

question dès le commencement du douzième siècle. (Foucher de Chartres, Expédition de Baudoin contre Karak.)

Parmi les ruines d'Er-Raba, il est difficile de distinguer les débris d'origine moabite de ceux qui appartiennent à la civilisation romaine. Les premiers sont presque toujours formés de blocs de lave noire, tandis que les ruines de l'époque romaine ne présentent que des blocs de calcaire beaucoup plus facile à tailler. Dans certains édifices, les deux systèmes de construction se présentent à la fois. Ainsi, à cent cinquante pas environ à l'est de la porte principale, on trouve une enceinte carrée dont le pavé est en blocs de lave, et les murailles, sauf quelques portions des assises inférieures, en blocs de calcaire. Cette même superposition se remarque dans les ruines de Schihan.

NOTE 10. — SEBAAN

Page 164.

J'ai mentionné déjà, à propos d'En-Nemaïreh, les ruines accumulées autour de Tâala-Sebâan, ou Semâan, ruines qui recouvrent une étendue de terrain très-considérable. A propos de ces ruines placées à proximité du cratère horrible de l'Ouad-el-Kharadjeh, je ferai exactement la même question que j'ai déjà faite à propos des ruines de Sdoum.

Digitized by Google

Quelle pourrait être la ville moderne qui aurait existé sur les bords de la mer Morte au point nommé Sebâan? Peut-être me répondra-t-on que c'est Bennamerium ou Bennemarim. Puisque cette localité n'est désignée que comme un village, il ne faudrait plus alors qu'expliquer comment ce même village avait plusieurs kilomètres d'étendue. Tant que l'on ne m'aura pas rendu compte de cette dimension d'un village perdu sur les bords inhabitables en été de la mer Morte, je me permettrai de croire qu'à Sebâan j'ai foulé les décombres de la Seboïm de la Pentapole maudite.

NOTE 11. — ZOUERA

Page 175.

Le récit de la Genèse est positif. Zoar était à proximité de Sodome, et tellement à proximité, que Loth, échappant au désastre de la ville, partit au point du jour et entra à Zoar au moment où le soleil paraissait à l'horizon. Pour quiconque a voyagé en Syrie, l'intervalle entre ces deux moments est bien connu, et Loth, qui s'enfuyait à pied, n'a pu parcourir que moins d'une lieue; or, au point même où les écrivains s'accordent à placer Sodome, il se trouve deux localités jonchées de ruines de ville, situées à trois kilomètres de distance l'un de l'autre. La première s'appelle Khar-

Digitized by Google

bet-Sdoum (ruines de Sodome), la seconde Kharbet-Zouera et-Tahtah (ruines de la Basse-Zouera). La première ville, placée sur le flanc d'une montagne de sel gemme, n'a pu avoir de citernes ni d'eau de source; elle n'a donc pu exister qu'antérieurement au soulèvement de la montagne de sel. La seconde garnit deux mamelons assez bas, entre lesquels passe l'Ouad-el-Zouera. Le texte biblique nous apprend que Loth insista auprès des anges pour qu'il lui fût permis de ne pas chercher un refuge dans la montagne, où la catastrophe pourrait l'atteindre et le faire périr, mais bien dans la petite ville de Bala ou Zoar. Zoar n'était donc pas dans la montagne, mais bien au pied, et la montagne elle-même devait être ébranlée et bouleversée par l'effroyable explosion volcanique qui détruisit la Pentapole.

A mi-côte, entre la plage de la mer Morte (plaine de Sodome) et le plateau sur lequel grimpe l'Ouad-ez-Zouera (ce plateau, à l'autre extrémité, donne accès à l'Ouad-et-Thaemeh), se trouvent les ruines d'un petit fortin de l'époque des croisades, et deux citernes creusées dans le roc. Une espèce de grotte casematée, taillée dans le rocher qui fait face au château, est munie de meurtrières et semble avoir servi à flanquer le château lui-même. En un mot, il y a là un système de défense de l'ouad, établi probablement pour rançonner les caravanes et les voyageurs, peut-être par Renaud de Chatillon, sire de Karak, peut-être aussi par les soulthans mamelouks, ce qui semble peu probable, vu l'absence de toute inscription arabe dans le petit fortin. Cet endroit se nomme Zouera-el-Fouqah (Zouera-la-Haute); il est bien clair qu'il n'a de commun que le nom de Zouera avec la ville biblique que j'ai indiquée tout à l'heure, et qui

Digitized by Google

a dû exister jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, à en juger par les écrivains arabes et par les historiens des croisades.

NOTE 12. — ET-THAEMEH

Page 181.

Lorsqu'on est parvenu à la crête de l'Ouad-ez-Zouera, on traverse une petite plaine à l'extrémité ouest de laquelle on entre dans un ouad peu profond, mais horriblement tourmenté. C'est l'Ouad-et-Thaemeh. Très-probablement je n'aurais fait aucune attention à cette localité, qui ne me présentait pas de ruines, si mes guides arabes ne m'eussent fait faire une halte de quelques instants au milieu du plus affreux chemin, pour me dire : « Nous sommes ici sur l'emplacement du marché d'Et-Thaemeh (Souq-et-Thaemeh). Il y avait ici une ville qu'Allah détruisit dans sa colère, parce qu'elle était criminelle, et il n'en est resté que le nom. »

Avec cette tradition, que je ne demandais pas et qui me fut offerte, il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour entrevoir la possibilité de rapprocher le nom moderne Et-Thaemeh du nom biblique Adamah.

De la sorte s'expliquait toute seule l'insistance de Loth à se défendre de monter dans la montagne pour y chercher son salut. Comme il lui fallait gravir l'Ouad-ez-Zouera, il

Digitized by Google

devait arriver, au terme de sa course, à Adamah, qui périssait en même temps que Sodome. Zoar, qui, placée entre les deux villes condamnées, fut épargnée, n'était ni dans la plaine ni dans la montagne. C'était en quelque sorte le seul point que la colère divine laissât comme refuge au patriarche, car il est au moins curieux de voir que les textes sacrés parlent d'un désastre qui atteint TOUTE LA PLAINE et la MONTAGNE.

FIN DES NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Pages

Voyage aux Villes maudites..... 1

Une Nuit dans la Cité de Londres..... 193

Une Soirée de hachich à Jérusalem..... 247

Notes du Voyage aux Villes maudites..... 267

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google